UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01782290 9

N°. 281. 2.tes vol.

Lav.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/traitdelaveritde01abba

AITÉ
DE LA VERITÉ
DE LA
RELIGION
CHRÉTIENNE.

PREMIERE PARTIE.

Cinquiéme Edition, revûë, corrigée & augmentée.

329348
24.7.36

A ROTTERDAM,
Chez REINIER LEERS.
M. DCCV.

Avec Privilége de Nosseigneurs les Etats de Hollande & de Vvest-Frise.

A Son Alteſſe Electorale

MONSEIGNEUR

LE MARK-GRAVE DE BRANDEBOURG,

ARCHICHAMBELLAN ET ELECTEUR DE L'EMPIRE ROMAIN, DUC DE PRUSSE, MAGDEBOURG, JULIERS, CLEVES, BERGUES, STETIN, POMERANIE, DES CASUBES, VANDALES, ET EN SILESIE DE CROSNE ET CARNOVIE, BURGHGRAVE DE NORIMBERG, PRINCE DE HALBERSTAT, MINDE ET CAMIN, COMTE DE LA MARCHE ET RAVENSBERG, SEIGNEUR DE RAVENSTEIN, LAVENBOURG ET BUTOW.

MONSEIGNEUR,

Encore que je parle à un grand Prince & à un fameux Conquerant, ce n'eſt ni au fameux Conquerant, ni au grand Prince que je dédie cét Ouvrage, mais à un pieux Electeur, à qui Dieu a fait la grace de connoître la Religion, & de l'aimer.

Je ſçai, MONSEIGNEUR, que les Annales du ſiécle ſeront pleines du nom illuſtre de Vôtre Alteſſe Electorale, & que la poſterité curieuſe d'aprendre les merveilles de nôtre tems, les cherchera dans l'Hiſtoire de ſa Vie.

On y verra vos Etats fleuriſſans, la grandeur de Vôtre Alteſſe Electorale portée à un point, où l'eſperance même de ſes Ancêtres n'étoit jamais parvenuë.

Mais, MONSEIGNEUR, l'oſerai-je dire à Vôtre Alteſſe Electorale? Je cherche en ſa perſonne illuſtre quelque choſe de plus grand que cette grandeur que les hommes eſtiment : & s'il faut que je m'exprime avec liberté, ces grandes & immortelles actions nous paroîtroient petites & de peu de conſidération, peſées au poids du Sanctuaire, ſi elles n'avoient eu la juſtice pour leur principe, & ſi elles n'avoient été accompagnées d'une pieté, qui les rend en éfet divines & ſurnaturelles, parce qu'elle les raporte à Dieu.

Et certainement, MONSEIGNEUR, ſi nous nous ſouvenons avec joïe de tant de victoires ſi importantes à cét Etat, nous ne conſidérons pas avec moins de plaiſir, tant de vertus ſi utiles à nôtre édification, dont Dieu a orné l'ame de Vôtre Alteſſe; cette douceur & cette bonté qui temperent en

elle

PREFACE.

La Religion Chrétienne se fait sentir aussi-tôt qu'elle se fait connoître ; & comme elle a une lumiere qui éclaire, & une force qui sanctifie ; il y a aussi deux sortes de preuves qui en font connoître la verité ; les unes qu'on peut apeler les preuves de l'esprit, & les autres qu'on peut nommer les démonstrations de la conscience. Les premieres consistent en connoissance, & les autres en sentiment.

Il est certain que les preuves du premier ordre se presentent naturellement à l'esprit de toute sorte de personnes. Les simples les aperçoivent, comme les sçavans, encore qu'ils n'en parlent pas si bien ; & cette admiration qui naît dans leur esprit des merveilles qui leur ont été révélées, nous marque qu'ils y ont aperçû des caracteres de divinité, encore qu'ils ne soient pas en état de bien développer la connoissance qu'ils en ont.

Ces personnes simples & grossieres ont même cét avantage sur les autres : c'est que paroissant moins capables de comprendre ces preuves qui consistent en connoissance, elles sont ordinairement plus propres à gouter celles qui consistent en sentiment. Leur esprit, qui n'est pas dissipé par les speculations de la Philosophie & de la curiosité humaine, s'arrête davantage aux merveilles de l'Evangile ; & leur cœur qui n'est point enflé de ses connoissances, les dispose plus facilement à l'admiration de ce qu'ils connoissent, & à l'amour de ce qu'ils admirent.

Mais bien qu'il y ait dans la Religion des preuves qui se presentent naturellement à l'esprit des hommes, & d'autres qui se font sentir par la proportion qu'elles ont avec le cœur, comme la lumiere se fait connoître par la proportion qu'elle a avec nos yeux ; & qu'on puisse dire de ces démonstrations de la conscience, qu'elles sont au dessus de toute expression, & qu'elles perdent plus qu'elles ne gagnent par le raisonnement : il ne faut pourtant pas consentir aux triomphes imaginaires des incrédules, qui n'aiant jamais senti l'efficace de la Religion, & n'en voulant point admirer les vraïes beautez, en combatent ouvertement la divinité.

Dieu nous aidera par sa grace dans le dessein que nous avons de confondre par les principes de la raison ces faux partisans de la raison humaine, & de mettre au jour les secrettes illusions que leur font les passions de leur cœur, & de tâcher de les disposer à sentir les divins raports qui sont entre la Religion Chrétienne & la conscience.

Ceux qui sont déja persuadez, ne seront pas fâchez qu'on leur fasse faire de nouvelles réflexions sur des objets qui ne peuvent être ni trop presens à leur esprit, ni trop empreints dans leur mémoire ; & pardonneront volontiers à nôtre foiblesse la disproportion qu'ils trouveront entre ce qu'ils ont déja conçû & senti de la Religion, & ce que nous pouvons leur en faire sentir & concevoir. Ceux qui sont assez malheureux pour floter dans l'incertitude, y trouveront avec la grace de Dieu dequoi dissiper leurs doutes, & s'affermir dans la pieté. Et ceux qui veulent être incrédules à quelque prix que ce soit, & qui ne cherchent que des ténébres favorables à leurs passions, y trouvent une lumiere qui les confondra infailliblement, pour peu qu'ils aient de reste de sentimens humains.

Cét Ouvrage sera partagé en deux Parties, qui ne

ne seront que deux Métodes differentes de prouver la verité de la Religion Chrétienne. Dans la premiere on descendra de cette proposition, Il y a un Dieu, *jusqu'à celle-ci*, JESUS fils de MARIE est le Messie promis. *Et dans la seconde, on montera de celle-ci*, Il y a aujourd'hui des Chrétiens dans le monde, *jusqu'à cette premiere proposition*, Il y a un Dieu.

La premiere de ces deux parties sera partagée en quatre Sections. On examinera si le sentiment que nous avons qu'il y a un Dieu, est un préjugé dont il faille se défier, ou une opinion qui naisse du sentiment de la verité connuë. On cherchera la Divinité dans la nature, dans la societé & dans le cœur de l'homme. On examinera les difficultez les plus specieuses que l'on peut opposer à ce grand principe; & par la comparaison exacte des deux sentimens, on montrera que l'Atheïsme est une extravagance dont l'homme n'est point capable, à moins qu'il ne renonce à lui-même. C'est le sujet de la premiere Section.

Aprés avoir prouvé l'existence de Dieu, il en faudra établir l'idée. L'idée de Dieu établie nous servira pour prouver la nécessité d'une Religion en général. Celle-ci nous conduira aux principes de la Religion naturelle, dont nous justifierons la vérité & la divinité. L'abus que les hommes ont fait de la Religion naturelle par le Paganisme qui en est la corruption, nous menera à une révélation ajoûtée à la premiere, & qui doit réparer la Religion naturelle. C'est la matiere de la seconde Section.

Il faudra ensuite s'attacher à la recherche de cette Révélation ajoûtée à celle de la Nature, dont nous aurons entrevû la nécessité; & trouvant dans un coin du monde, un peuple de Sages qui ont de plus beaux sentimens de la Divinité que les Philosophes les plus éclairez, & qui se vantent d'avoir été ho-

 norez

norez de cette Révélation, nous examinerons le caractere de ces hommes, qui sont les Juifs; & ensuite entrant dans l'examen de leur Ecriture qui contient leur Révélation, nous trouverons qu'elle a un caractere singulier & extraordinaire; qu'elle est exemte des passions & des foiblesses qui paroissent dans les autres Livres; qu'elle répare effectivement la Religion naturelle; que seule elle conduit les hommes à leur véritable fin; qu'elle contient des Propheties trés-expresses, trés-clairement acomplies, & qu'on ne peut soupçonner d'avoir été composées aprés l'événement; que cette Révélation a été conservée dans des monumens inviolables; qu'il a été absolument impossible qu'on la supposât, ou qu'on la changeât essentiellement: ce qui nous donnera occasion de refuter amplement les vûës de Spinosa, Hobbes, &c. que l'on ne peut raisonnablement révoquer en doute les faits qui sont contenus dans l'Ecriture des Juifs, & que la verité de ces faits, justifie invinciblement la divinité de la Religion Judaïque. C'est le sujet qui est traité dans la troisiéme Section.

Comme la Religion naturelle nous a conduit à la Religion Judaïque, la Religion Judaïque nous méne aussi à la Religion Chrétienne. L'Ecriture des Juifs nous enseigne que Dieu traitera une nouvelle alliance avec les hommes; que cette alliance sera établie sous de meilleures promesses que la premiere; qu'elle sera adressée à tous les hommes, & que les Nations seront apelées à la connoissance du vrai Dieu; qu'elles seront apelées par le ministere d'un homme saint, dont les Prophetes nous marquent la venuë, le tems de la venuë, la naissance, le lieu de la naissance, la Tribu, la famille, la vie, le ministere, les actions, le Précurseur, les Disciples, la doctrine, l'opoſition à sa doctrine, la mort, le genre de la mort, les cir-

circonſtances de ſa mort, ſa ſépulture, ſa réſurrection, ſon aſcenſion dans le Ciel : de ſorte que trouvant toutes ces circonſtances en JESUS-CHRIST, & ne les trouvant qu'en JESUS-CHRIST, nous ne pouvons nous empêcher de regarder celui-ci comme le Meſſie que les Prophetes avoient annoncé. C'eſt ce qui eſt contenu dans la quatriéme Section.

Dans la ſeconde Partie, on conſidére la Religion ſous une face aſſez differente de celle-là. La premiere a établi le Chriſtianiſme par des preuves empruntées de la Religion naturelle & de la Religion Judaïque ; celle-ci l'établira par ſes propres caracteres. Mais afin que les incrédules n'aïent aucun lieu de ſe défier des preuves qu'on aportera dans ce deſſein, on commencera par douter de tout, & l'on ne recevra les vérités qu'à meſure qu'elles ſeront évidentes. On ne ſupoſera d'abord que cette verité connuë, qu'il y a aujourd'hui des Chrétiens dans le monde, & qu'il n'y en a pas toûjours eu. On remontera juſqu'aux ſiécles qui ont précédé Conſtantin. On examinera le martyre des Chrétiens. On paſſera juſqu'aux Diſciples & aux ſucceſſeurs des Apôtres. On fera voir deux choſes importantes dans cette matiere ; qu'ils ont ſouffert la mort pour défendre une Religion qui eſt viſiblement fondée ſur des faits, & que ces faits ne pouvoient leur être inconnus. On fera voir, que ſoit que l'Ecriture du Nouveau Teſtament ſoit ſupoſée, ſoit qu'elle ne le ſoit pas, elle contient certains faits fondamentaux qui ne peuvent être révoquez en doute ; & que ces faits ſuffiſent pour prouver la verité de la Religion Chrétienne. On conſidérera d'abord les Apôtres comme de ſimples témoins. On prouvera la validité de leur témoignage par des circonſtances de leur vie, qui ne peuvent être conteſtées ; & par la vali-

validité de leur témoignage, on établira la divinité de la Religion Chrétienne. Tout cela fera le sujet de la premiere Section de cette seconde Partie.

Aprés avoir considéré les Apôtres comme Prédicateurs, on les regardera comme Ecrivains. On entrera dans l'examen des Livres du Nouveau Testament. On fera voir qu'ils n'ont pû être supposez ni corrompus, & que les Apôtres n'ont pû écrire des choses fausses. On remarquera qu'ils ont tous les caracteres qui sont le plus opposez à celui des imposteurs ; qu'ils n'auroient pû ni voulu séduire les hommes ; qu'il est même impossible qu'ils en aïent conçû le dessein. On considérera ensuite la sainteté & les miracles de JESUS-CHRIST, *la sainteté & les miracles des Apôtres, les Prophéties du Nouveau Testament, les dons extraordinaires & miraculeux si communs du tems des Apôtres, & dont les Apôtres parlent si souvent; & par l'amas de toutes ces circonstances exterieures, mais inconteſtables, on prouvera que l'Ecriture a été composée par des hommes qui avoient le Saint-Esprit, & qu'on ne peut révoquer en doute la verité de la Religion Chrétienne. C'est la matiere de la seconde & de la troisiéme Section.*

Comme tout cela ne regarde que le dehors de la Religion, il en faudra montrer ensuite les beautez, les usages, l'utilité & l'excellence ; & c'est ce que nous ferons, en la representant dans onze Tableaux differens, dans l'amas des témoignages qui lui sont rendus, dans son opposition avec toutes les fausses Religions, dans la pureté & le désintereſſement de sa fin, dans ses effets admirables qui se manifestent dans le cœur de l'homme, dans l'Egliſe, & même dans la societé générale des hommes ; dans sa Morale si sainte ; dans

dans ses Mysteres si sublimes, & pourtant si liez avec les principes de la conscience ; dans la convenance de ses Mysteres avec la lumiere de la raison ; dans le raport essintiel qu'elle a avec la gloire de Dieu ; dans sa divine convenance avec nôtre cœur, qu'elle affranchit de sa misere, de sa bassesse & de sa corruption ; dans cette proportion si exacte qu'elle a avec la Religion Judaïque, qui fait que la Religion Judaique n'enferme ni raison, ni sagesse, séparée de la Religion Chrétienne qui en est la clef, & que la Religion Chrétienne se trouve representée dans la Religion Judaïque, comme dans un grand & magnifique miroir ; & enfin dans sa proportion avec la Religion nouvelle, dont le Christianisme est le rétablissement parfait, comme le Paganisme en étoit la corruption. C'est le sujet de la quatriéme & derniere Section de la seconde Partie.

Voilà quel est le plan de cét Ouvrage, dans lequel on s'est principalement proposé quatre choses ; de donner aux principes de la Religion un ordre & un enchainement qui servît à en faire voir la verité ; de découvrir les principes secrets de l'incrédulité, & de la combatre en montrant sa source ; de satisfaire le plus qu'il a été possible à toutes les difficultez qu'on nous fait, soit dans les Livres, soit dans la conversation, j'entens celles qui ont quelque espece d'aparence ; & enfin, de n'emploïer que les preuves qui nous persuadent, & de ne les presser qu'à mesure qu'elles nous persuadent : ne nous attachant point à copier ceux qui ont écrit sur la même matiere, & n'affectant pas aussi de les éviter ; mais tâchant de nous mettre au dessus de toute ostentation d'esprit & d'érudition, qui est si fatale à cette sorte d'Ouvrages, parce qu'on y cherche précisément ce qui établit que la Religion Chrétienne est véritable,

table, & non pas ce qui prouve ſimplement que l'Auteur eſt ſubtil ou ſçavant.

Si l'on n'oſe ſe flâter d'avoir réüſſi dans toutes ces vûës, on peut ſe rendre ce témoignage à ſoi-même, d'y avoir travaillé ſincerement & avec aplication. Dieu qui nous a mis ce deſſein au cœur, & qui a ſoulagé nôtre foibleſſe par ſa grace, veüille le faire réüſſir pour la gloire de ſa vérité, & pour le ſalut de ceux qui lui contrediſent.

elle le pouvoir souverain, & qui lui font porter doublement l'image de Dieu, cette humeur bien-faisante & magnifique qui assortit si bien ce caractere de grandeur qui est imprimé dans toute sa personne; cette modération dans la victoire, qui lui a fait vaincre deux fois ses ennemis, & gagner par ses bien-faits ceux qu'il avoit défaits par ses armes; & sur tout, MONSEIGNEUR, cette pieté que Dieu a mis au cœur de Vôtre Alteſſe, & que Vôtre Alteſſe inspire avec tant de soin à son illustre Famille; cette sévérité Chrétienne qui a banni de sa Cour les divertissemens & les spectacles du monde; ce zéle qui l'intereſſe si particulierement dans les afflictions de l'Egliſe; cette charité dont nous recevons tous les jours des marques sensibles; cette temperance, qui nous fait voir un bel éfet de la Religion, en nous montrant un Souverain qui régne sur ses desirs; & cette modestie qui la met au dessus de toutes les choſes qui l'élevent; afin seulement qu'elle puiſſe descendre plus bas en la presence de Dieu.

En mon particulier, MONSEIGNEUR, je dois avoüer à Vôtre Alteſſe Electorale, que devant traiter de la Religion Chrétienne, je considére Vôtre Alteſſe, non comme un Heros, mais comme un Chré-

tien. Ce n'eſt pas mon deſſein de conſacrer aux ſimples vertus du ſiécle, un Ouvrage dont le deſſein eſt ſi élevé au deſſus de tout ce que le ſiécle admire le plus.

J'entreprends avec la grace de Dieu, d'établir ces véritez ſalutaires & terribles qui doivent nous ſanctifier, ou nous rendre inexcuſables ; anéantir le monde dans nos cœurs, ou nous donner la mort à nous-mêmes. Je ne dois ni donner à Vôtre Alteſſe Electorale ce qui ne lui apartient pas, ni dérober à Dieu ce qui lui appartient : mais je puis admirer en ſa Perſonne illuſtre les merveilles de la Providence & les dons du Saint-Eſprit. Et comme la Religion eſt un commerce ſacré entre Dieu & les hommes, qui a deux parties, & qui conſiſte en ce que Dieu aime les hommes, & leur fait part de ſes graces ; & que les hommes aiment Dieu, & lui rendent les hommages qui lui ſont dûs : Rien ne m'empêche de chercher des exemples de l'une & de l'autre dans la maniere dont Vôtre Alteſſe ſert Dieu, & dans la maniere dont Dieu benit Vôtre Alteſſe.

Nous ne pouvons nous empêcher de regarder la pieté comme une perle de grand

grand prix, qui mérite que nous vendions tout pour la posseder, lorsque nous voïons que Vôtre Alteſſe Electorale dans ce haut point de gloire & de prosperité temporelle, la préfere à toutes choſes: Et nous ſommes obligez de reconnoître, que la pieté a les promeſſes de la vie preſente, & celles de la vie qui eſt à venir, lorſque nous voïons Vôtre Alteſſe Electorale conſtante dans ſa pieté, être ſi conſtamment benite de Dieu.

Je ſouhaite, MONSEIGNEUR, que ce grand Dieu nous montre de plus en plus quels ſont les avantages de la Religion, par l'abondance des graces qu'il répandra ſur Vôtre Alteſſe; & que Vôtre Alteſſe continuë de nous montrer l'efficace divine de la Religion, par une ſuite d'actions ſaintes qui glorifient Dieu. C'eſt le ſouhait de celui qui eſt avec des ſentimens inviolables de reſpect & de fidelité,

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Alteſſe Electorale,

Le trés humble & trés-obéïſſant
& trés-fidéle Serviteur,
ABBADIE.

TRAITE' DE LA VERITE' DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

I. SECTION.

De l'Exiſtence de Dieu.

CHAPITRE I.

Deſſein de cette Section.

Bien que les incrédules du tems tâchent de faire revivre le Pyrrhoniſme pour ébranler les fondemens de la Religion, on peut dire que rien ne fait mieux connoître leur égarement & leur foibleſſe, que ce doute univerſel auquel ils ont recours.

On aura beau s'imaginer que la Nature voulant ſe joüer de nôtre foibleſſe, a mis dans nôtre eſprit certaines notions fauſſes, ſur leſquelles nous raiſonnons comme ſur des principes véritables. Ce doute métaphiſique ſera bien-tôt détruit par le ſentiment d'un nombre preſque infini de véritez particulieres que nous ſommes obligez de recevoir. Une ſpeculation abſtraite & éloignée ne ſera point plus forte que la connoiſſance que nous avons de l'exiſtence de nôtre

ame, qui pense, qui doute, qui raisonne, & qui sçait qu'elle forme tous ces actes; & aprés mille & mille supositions chimeriques, nous serons contraints de renoncer à nos doutes généraux, pour recevoir l'évidence de ces principes particuliers; que le tout est plus grand que sa partie; & que si de choses égales on ôte choses égales, ce qui reste sera égal: ces premiers principes du sens commun étant si évidens, que leur simple vûë persuade nécessairement, & ressemblent au Soleil qui ne peut recevoir du dehors une clarté qu'il donne à toutes choses.

A la verité, si l'on arrête l'esprit à ces speculations générales, & à ce doute universel, & qu'on ne lui permette point de descendre à des vûës & à des considérations plus particulieres; on pourra le rendre Pyrrhonien pour quelques instans; mais on le rendra extravagant en même tems, y ayant une espece de folie à s'apliquer si fortement à la considération d'un objet, qu'on se rende par là incapable de penser aux autres. Laissez l'esprit dans la liberté de considérer les doutes du Pyrrhonien, & de les comparer avec la certitude qu'il sent bien qu'il a de certaines véritez, & vous trouverez qu'au lieu de combattre la certitude par le doute, il détruira le doute par la certitude; parce que la certitude naît d'une évidence qui persuade, & qu'un doute ne fait que tenir l'esprit suspendu; qu'un doute, comme celui que nous supoſons, est une conception abstraite & éloignée, & que la certitude dont il s'agit, consiste en sentiment, qu'un doute tire sa force des ténébres & de l'ignorance qui l'ont fait naître, & que la connoissance des premiers principes, est évidente par sa propre lumiere.

Il n'y a pas moins d'injustice que d'erreur à adopter les speculations du Pyrrhonisme pour s'en

s'en servir contre la Religion. Car s'il est vrai qu'on n'engage point un Géometre à détruire l'opinion de ceux qui doutent de tout ; si l'on se persuade que les régles de la Mécanique peuvent être certaines indépendemment de cét examen ; & s'il est inoüi que ce doute universel des Pyrrhoniens ait jamais retardé d'affaire, ni formé d'obstacle sérieux à l'execution d'aucun dessein dans le commerce de la vie civile : Est-il raisonnable que ce même doute devienne considérable seulement, lors qu'il s'agit d'attaquer les fondemens de la Religion ; & qu'un hypothese extravagante, cesse de porter ce nom, parce qu'elle favorise l'incrédulité ?

Au fond, bien que les véritez de la Religion soient infiniment plus certaines en elles-mêmes que toutes les autres, nous nous contenterions qu'on les reçût avec la même certitude qu'on reçoit ces premieres & communes véritez, qui font la régle de nôtre conduite & de nos actions.

Les speculations de ces Philosophes ne nous regardent donc pas davantage, qu'elles regardent tous les autres hommes : & comme il n'y a personne à qui elles fassent revoquer en doute les principes de l'art qu'il exerce, ou de la prudence par laquelle il agit, nous ne croirons pas aussi qu'elles doivent nous arrêter un moment dans l'établissement des véritez de la Religion.

Nous conclurons seulement de ce penchant que les hommes ont à douter de tout, pour faire périr les véritez de la Religion avec toutes leurs autres connoissances par un commun naufrage, qu'il n'y a point de doute si chimerique, ni d'opinion si absurde, que l'incredulité n'adopte pour son interêt ; qu'elle donne du crédit & de la consideration à tout ce qui lui est favorable, & que puis qu'elle change la certitude de toutes choses en

doute, il ne faut pas s'étonner si en d'autres rencontres elle veut changer ses moindres doutes en certitude.

J'espere qu'on n'en doutera point, si l'on considére avec quelque soin la maniere dont on va établir la verité de l'existence de Dieu. Comme c'est-là une verité premiere & fondamentale, qu'elle fait naître toutes les autres véritez de la Religion, & que toutes les autres la supposent, il ne faut rien oublier pour la bien établir. Et comme il n'y a rien de plus soupçonneux que l'incrédulité, qui augmente même ses défiances à mesure que les véritez qu'on veut prouver sont essentielles & importantes, on prendra toutes les précautions possibles pour éviter tout soupçon d'illusion ou de mauvaise foy. Voici l'ordre qu'on suivra dans ce dessein.

On tâchera premierement de pénétrer dans les sources de nos erreurs, pour connoître si le sentiment que nous avons, qu'il y a un Dieu, ne seroit point un préjugé; & si nous pouvons nous assurer au contraire, qu'il naisse de la force & du sentiment de la verité connuë. Nous réflechirons ensuite par voye d'examen sur les preuves qui nous persuadent l'existence de Dieu, & sur les difficultez qu'on leur oposse, ou qu'il semble qu'on leur peut oposer. Nous nous attacherons en troisiéme lieu à considérer à part les objections les plus aparentes des Athées. Et enfin nous ferons une comparaison des deux sentimens, qui fera voir que l'Atheïsme est une extravagance visible, s'il est vrai qu'il y ait de véritables Athées, ce qu'on examinera pour la fin en peu de mots.

CHAPITRE II.

Où l'on fait voir, en recherchant, les principes de nos erreurs, que le sentiment qui établit l'existence de Dieu, n'est point un faux préjugé.

ENcore qu'on ne doive point douter de tout avec les Sceptiques, il est bon néanmoins de se défier de sa raison : parce que si la Nature a donné à tous les hommes un sens commun, qui dans ses premieres notions, & dans les jugemens qu'il forme avec une liberté entiere, ne sçauroit être un principe d'erreur, l'expérience nous convainc, que l'homme n'est que trop sujet à se tromper dans les matieres qui l'interessent, ou qui sont susceptibles de préocupation.

Il est certain qu'il y a en nous une lumiere naturelle qui ne nous trompe point, & des préjugez qui nous trompent. Sans ces préjugez nous ne serions jamais dans l'erreur, & sans cette lumiere naturelle nous y serions toûjours. La difficulté consiste à démêler ces deux principes si differens, & à en faire un juste discernement. En quoi il est certain qu'on réüssira si l'on joint l'expérience à la raison.

Il seroit difficile de raporter nos erreurs ou nos préjugez à d'autres causes qu'à quelqu'une de ces trois, à la qualité des choses que nous connoissons, ou à la maniere dont elles sont proposées à nôtre entendement, ou à la disposition même de nôtre esprit.

Bien que les choses que nous connoissons puissent être en elles-mêmes difficiles & problematiques ; ce qui semble devoir embarrasser nôtre esprit, & quelquefois l'engager dans l'erreur :

nous ne craindrons pas de soûtenir, que la qualité des choses ne suffit pas pour former nos faux préjugez. Les démonstrations de la Géometrie sont difficiles; & néanmoins nous en jugeons sainement. Ces choses qu'on nomme indifferentes, & dont nous jugeons sans contrainte & sans interêt, sont quelquefois tout-à-fait problematiques; & le sens commun ne se préoccupe pourtant pas lors qu'il en juge, parce qu'il doute où il faut douter, & qu'il assure, où il faut assurer, ne concevant qu'une simple opinion des choses probables, & jugeant avec certitude des choses évidentes. Ce n'est pas qu'il ne puisse arriver, & qu'il n'arrive même assez souvent, que l'impatience, l'orgueil & la précipitation forment en nous une habitude de vouloir juger avec certitude de toutes choses; ce qui fait naître mille faux préjugez dans nôtre entendement: mais alors le déreglement vient d'ailleurs, & ce n'est point la qualité des choses que nous en devons acuser.

Il ne seroit pas plus raisonnable de l'attribuer à quelque disposition naturelle de nôtre esprit; puis qu'en ce cas-là il faudroit que nôtre esprit fut naturellement disposé à juger mal des choses, de quelque maniere qu'elles lui fussent presentées: & c'est alors que nous ne pourrions nous dispenser d'être Pyrrhoniens, & quelque chose de pis encore, puisque nous devrions toûjours nous croire dans l'erreur par la disposition même de nôtre entendement. Mais comme l'expérience & le sentiment d'un nombre presque infini de veritez, dont il nous est impossible de douter, nous rassure à cét égard, & nous dit qu'il y a une certaine lumiere naturelle en nous qui ne nous trompe point, il ne reste sinon que nos erreurs viennent de ce que les objets sont mal proposez à nôtre esprit.

En effet, comme chaque chose a plusieurs faces,

ces, elle ne se presente pas toûjours sous la même forme à nôtre entendement : & comme elle lui est diversement proposée par des causes étrangeres, elle paroît assez souvent à un esprit differente de ce qu'elle paroît à un autre, ou de ce qu'elle avoit paru en un autre tems à celui-là même. Mais ce qu'il y a de constant & qui ne change jamais, c'est la disposition de l'entendement à juger des choses selon ce qui lui en paroît.

Quoi qu'il en soit, il y a deux sortes de choses qui font que les objets sont mal proposez à nôtre esprit, ou si l'on veut, qui font naître tous nos faux préjugez, les unes exterieures, & les autres interieures. Je mets au premier rang l'exemple, l'éducation, les mauvais raisonnemens & les sophismes du discours. Ainsi l'exemple & l'éducation font que la sensualité & l'yvrognerie, qui sont de trés-grands vices en eux-mêmes, passent en certains païs pour des vices trés-legers. Les fameux sophismes du Rhetoricien Theodotion, persuaderent au Roy d'Egypte qu'il devoit faire mourir Pompée ; & l'on voit que les hommes sont tous les jours à cét égard les dupes les uns des autres.

Les causes interieures de nos erreurs & de nos préjugez se réduisent à trois, qui sont les sens, l'imagination & les passions du cœur. Toutes ces choses sont capables de proposer mal l'objet à nôtre esprit, & de le faire paroître tout autre qu'il n'est en lui-même. Ainsi comme nos yeux nous ont representé une étoile comme un flambeau, nous avons eu quelque peine à nous persuader ensuite qu'une Etoile fut plus grande que le Globe où nous habitons, ne pouvant accorder cette petite idée que nos yeux nous en donnent, avec cette grande idée que la raison nous en fait avoir. L'imagination nous fait concevoir la substance de

nôtre ame comme étenduë & materielle, quoi qu'elle ne le soit point en effet : ou si l'on veut un exemple moins contesté, elle nous represente la division de la matiere à l'infini comme impossible, encore que la raison nous montre qu'elle est certaine. Et le cœur préocupé par ses passions, nous faisant toûjours regarder du bon côté les choses qui nous apartiennent, & nous éloignant de toutes celles qui ne se raportent point à nôtre interêt, fait que nous nous trompons incessamment dans le commerce de la vie civile.

On croît pouvoir poser en fait qu'il n'y a aucune erreur, ni aucun faux préjugé dans l'esprit de l'homme, qui ne puisse être raporté à quelqu'une de ces sources, & que l'on ne sçauroit aporter d'exemple qui détruise cette maxime.

On ne peut donc faire mieux pour détruire les défiances de l'incrédulité, que d'examiner d'abord si le sentiment que les hommes ont communément de l'existence de Dieu, ne seroit point un préjugé naissant de quelqu'un de ces principes.

Si nous regardons aux causes exterieures de nos erreurs, nous trouverons qu'elles dépendent des circonstances des tems des lieux, & qu'ainsi elles varient perpetuellement. Qu'on cherche dans l'Histoire l'état passé du Monde, & qu'on jette les yeux sur l'état où le Monde est aujourd'hui ; qu'on examine toutes les erreurs qui régnent, & toutes celles qui ont régné parmi les hommes, l'on trouvera que l'exemple, l'éducation, les sophismes du discours, ou les fausses couleurs de l'éloquence ont produit des erreurs particulieres, mais non pas des erreurs générales ; ont pû tromper quelques hommes, ou les tromper tous dans certains lieux & en certains tems, mais non pas tous les hommes dans tous les lieux & dans tous les siécles.

Voilà

Voilà précisément en quoi la nature & l'éducation sont differentes. La nature est semblable dans tous les hommes qui sont & qui ont été. Ils sentent le plaisir, ils desirent l'estime, ils s'aiment eux-mêmes aujourd'hui comme autrefois : & l'on doit faire en cela le même jugement des qualitez véritablement naturelles, & de celles qui sont, selon nous, originairement attachées à la nature comme la corruption du peché, dont ce n'est pas ici le lieu de parler.

Mais il n'en est pas de même des principes de l'éducation qui varient sans cesse. La succession des tems, la révolution des affaires, les divers interêts des peuples, le mélange des nations, les differentes inclinations des hommes changent l'éducation, elles donnent cours à d'autres maximes, & établissent d'autres régles d'honneur & de bien-séance. Si donc nous trouvons que ce sentiment qu'il y a un Dieu, s'est conservé parmi tous ces changemens de la societé, qu'en pouvons-nous conclure autre chose, sinon que ce sentiment ne vient pas de la simple éducation, mais qu'il est fondé sur quelque proportion naturelle qui est entre cette premiere verité & nôtre entendement ? Ciceron reconnoît qu'il n'y a point de nation si barbare qui n'ait eu quelque connoissance de la Divinité ; & quand il ne le diroit pas, la chose n'en seroit pas moins véritable. On voit que les hommes dés qu'ils sont hommes, c'est-à-dire, capables de societé & de raisonnement connoissent cette verité. Car pour l'exemple de quelques Sauvages, qui ne l'ignorent que parce que la raison ne se déploye point en eux, il ne sçauroit tirer à conséquence. Ceux qui n'exercent point leur raison sont semblables à ceux qui n'en ont point. Il faut les mettre au rang des enfans qui vivent sans réflexion,

In Orat. pro Archia Poëta.

& qui ne paroiſſent capables des actions animales. Et comme l'on ne doit point conclure, qu'il n'eſt pas naturel à des gens raiſonnables de chercher les moyens de ſe garantir des injures de l'air, parce qu'il y a des Sauvages qui ne s'en mettent point en peine : on ne doit pas inférer auſſi de l'abaiſſement de leur eſprit ſtupide & abruti, qui ne tire aucune conſéquence de ce qu'il voit, qu'il n'eſt pas naturel à l'homme de connoître la ſageſſe d'un Dieu qui agit dans l'Univers.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt toûjours vrai que les hommes qui raiſonnent & qui vivent en ſocieté, ſe ſont de tout tems acordez à reconnoître cette verité fondamentale. Les principes des ſciences ont changé ; les arts ont ſuccedé les uns aux autres ; il eſt arrivé de nôtre connoiſſance des révolutions ſecretes & éclatantes, ſubites & imperceptibles dans la ſocieté ; on l'a vûë paſſer ſouvent de la politeſſe à la barbarie, & de la barbarie à la politeſſe ; les nations ſe ſont confonduës ; les langues ſe ſont mêlées ; & néanmoins ce principe eſt demeuré toûjours ferme & inébranlable dans l'eſprit des hommes, qu'il y a quelque Sageſſe qui agit dans l'Univers.

Au reſte, les incrédules diſputent vainement, pour faire voir que l'éducation a quelque part à la connoiſſance que nous avons de Dieu. Nous convenons que l'éducation s'unit avec la nature, & la nature avec l'éducation. Qui doute que la nature & l'éducation n'agiſſent de concert pour obliger un pere à aimer ſon enfant, & l'enfant à reſpecter ſon pere ?

Les Lacedemoniens aimoient l'eſtime autrefois, les hommes ne l'aiment pas moins aujourd'hui : voilà ce que l'éducation ne ſçauroit changer, & ce qui doit demeurer conſtant & invariable, parce qu'il apartient à la nature. Les régles de nô-

de nôtre point d'honneur, auſſi bien que celles de nôtre Morale, nous enſeignent qu'il n'y a rien de plus bas ni de plus lâche que le larcin, de quelque maniere qu'il ſe commette. Les Lacedemoniens au contraire regardoient le larcin ſubtil & adroit comme une action glorieuſe: Voilà qui eſt different, parce qu'il apartient à l'éducation. Diſons de même, que l'éducation peut avoir eu quelque part aux diverſes idées que les nations ont euës de la Divinité, parce qu'il n'y a eu rien de conſtant ni d'uniforme dans les peintures qu'elles en faiſoient; mais que la verité de ſon exiſtence, qui eſt le principe auquel elles ſe ſont invariablement attachées, a dû avoir une proportion naturelle avec leur eſprit.

Et en effet, ſi c'eſt de nos peres uniquement que nous tenons ce ſentiment, qui eſt-ce qui l'avoit enſeigné à nos peres? Il faut aller à l'infini en remontant, ou reconnoître qu'il y a eu des hommes qui ont laiſſé cette opinion à leurs enfans, ſans la devoir eux-mêmes à l'éducation. A qui donc la devoient-ils?

On dira peut-être que c'eſt à la politique de quelque Prince, qui crût que cette opinion ſeroit un frein pour retenir ſes Sujets dans l'obéïſſance qui lui étoit dûë. Mais on le dira ſans raiſon & ſans vrai-ſemblance. Car I. les ouvrages de la Politique dépendent des divers changemens & des differentes révolutions qui arrivent dans le monde, au lieu que ce principe a été tout-à-fait invariable. II. Avant ces célébres Legiſlateurs de l'Antiquité, comme Solon, Licurgue & Numa, qui paſſent pour être les premiers qui ont tâché d'adoucir par les cérémonies de la Religion, les inclinations de quelques peuples qui étoient encore ſauvages, les hommes étoient perſuadez de l'exiſtence de Dieu. Et quoique les Hiſtoires an-

ciennes nous parlent de ceux qui ont les premiers labouré la terre, navigé, planté la vigne, &c. vous n'en trouverez point qui fassent mention de ceux qui ont crû les premiers l'existence d'un Etre Souverain. III. Ce n'est pas la simple connoissance de l'existence de Dieu qui sert aux desseins de la Politique. Car si vous concevez un Dieu oisif, comme Epicure l'a conçû, ou si vous vous imaginez des Divinitez vicieuses & déreglées, & devant par conséquent permettre ou même autoriser le crime, comme les Payens se les representoient, cette connoissance est plûtôt pernicieuse qu'utile à l'Etat. Il n'y a certainement que la crainte d'être puni de ses crimes aprés cette vie, ou l'esperance d'être recompensé de ses bonnes actions aprés la mort, qu'on peut concevoir servir à l'obéïssance des Sujets. Or ces principes ont changé plusieurs fois avec le tems : & sans compter les Sadduciens, il y a eu, & il y a encore aujourd'hui des peuples entiers qui croïent l'existence d'un Dieu, sans avoir aucune idée des peines ou des biens qui les attendent aprés la mort. IV. Les Princes, les grands Politiques, & pour dire quelque chose de plus encore, ceux qui étoient capables non-seulement de gouverner les Etats, mais de faire de nouvelles loix, & d'établir de nouvelles Républiques, les Socrates & les Platons, qui se railloient des superstitions dont la Politique se sert pour amuser les peuples, se sont bien moquez de la pluralité des Dieux ; mais ils ont crû de bonne foi l'existence d'un Dieu, comme cela paroît par les Lettres qu'ils s'écrivoient confidemment. V. Enfin on doit remarquer ; qu'il y a deux sortes de moyens dont la Politique se sert pour parvenir à son but ; les uns qu'elle invente, les autres qu'elle supose, sans faire autre chose que les mettre en

Mexicani Tapujæ Vide Acosta lib. 5 rerum Americæ : & Gerard. Joann. Vossium de Idololatria Gentili in Edd. lib. 1.

en œuvre. La Politique Romaine se servoit autrefois de ces deux moyens pour gagner le peuple. Elle se servoit de la vanité du peuple comme d'un ressort qu'elle n'avoit point produit, & qui étoit même plus ancien que ses vûës. Elle employoit en second lieu les jeux, les spectacles, les diverses especes de Couronnes, la pompe des Triomphes, comme des moyens qu'elle avoit inventez elle-même pour faire agir ce premier ressort, ou pour flâter cette vanité. Je conviendrai donc sans peine, que Numa Pompilius se servit du sentiment que le peuple avoit qu'il y a quelque Divinité, & des autres principes de la Religion naturelle. Mais il ne fit que mettre en usage ce principe que sa politique supposoit, & qu'elle ne produisoit pas. Il se servit de divers sacrifices & de diverses autres cérémonies pour faire agir ce premier ressort, ou pour aprivoiser le peuple, en donnant quelque objet à ces principes vagues de Religion & de conscience qu'il supposoit en eux. Car comme celui qui a inventé les moulins, n'a point produit la force qui fait agir ces grandes machines, mais seulement l'a supposée dans le vent & dans l'eau, dont il a dirigé le mouvement par son adresse, ainsi on peut dire que la Politique suppose, & ne fait point cette connoissance naturelle de Dieu, qui est un frein pour retenir les peuples dans leur devoir.

CHAPITRE III.

Où l'on continuë de montrer que le sentiment que nous avons de l'existence de Dieu, n'est pas un préjugé.

POur les causes de nos erreurs que nous avons apellé interieures, comme elles se trouvent dans

dans tous les hommes du monde, & que chacun a des sens, une imagination & un cœur qui sont capables de le tromper, quoique cela n'arrive que par accident : on ne nie pas aussi qu'elles ne puissent faire naître des erreurs constantes & universelles

Ainsi la difficulté qu'on a trouvé à s'imaginer, qu'il y eût des hommes sur la surface de la terre qui est opposée à la nôtre, qui sans tomber eussent leurs pieds vis-à-vis de nos pieds, a fait rejetter jusqu'à ces derniers siécles, l'opinion de ceux qui croyoient des Antipodes. Ainsi le vulgaire de tous les tems & de tous les païs, s'imagine que le Soleil n'a pas plus d'un pied de largeur, & que les Etoiles sont encore plus petites que le Soleil ne paroît : sans parler ici du sentiment de Copernic, qui accuse tous les autres hommes d'avoir été dans l'erreur.

Mais que dira-t-on, si la connoissance que nous avons de l'existence de Dieu, non-seulement n'est pas un faux préjugé qui naisse des sens, de l'imagination ou des passions du cœur ; mais se trouve plûtôt opposée que conforme à ces trois principes de nos erreurs ?

J'avoüe que les sens, l'imagination & le cœur par eux-mêmes ne nous disent pas qu'il n'y a point de Dieu, puisque ces trois facultez ne nous ont point été donnée pour être des causes d'erreur & d'illusion ; mais il arrive par accident & par le mauvais usage que nous en faisons, qu'elles sont une bonne partie des difficultez que nous trouvons dans la connoissance de cette verité.

La coûtume que nous avons prise de soûmettre nôtre raison à nos sens, & de rejetter comme une speculation ce qu'on ne nous fait point voir & toucher, fait un des préjugez des Athées, qui ne croyent point qu'il y ait un Dieu, parce qu'ils n'en

n'en voyent point. La difficulté qu'ils ont à s'imaginer ce que c'eſt que Dieu, ce qu'il faiſoit avant qu'il fît le monde, forme un ſecond préjugé dans leur eſprit. Enfin toutes les paſſions du cœur combattent la verité de l'exiſtence de Dieu, parce que cette verité les mortifie toutes. Elle humilie l'orgueil, elle preſcrit des bornes fort étroites à la volupté, elle arrête le cours de l'injuſtice & de l'interêt; & lorſque cette connoiſſance ne corrige pas le déréglement des paſſions, elle les réprime du moins & arrête leur violence; & il n'eſt pas fort néceſſaire que nous inſiſtions là-deſſus. Les incrédules eux-mêmes reconnoiſſent que l'idée de Dieu réprime les paſſions humaines, puis qu'ils prétendent que la Politique ſe ſert avec ſuccez de ce frein pour arrêter les deſordres de la cupidité, & pour retenir les hommes dans l'obéïſſance qu'ils doivent aux loix civiles.

Que les ſens donc & l'imagination ayent produit par accident les erreurs univerſelles: & que le cœur ſoit, comme on l'a reconnu de tout tems, une ſource feconde d'illuſions & d'égaremens dans le commerce de la vie civile, cette conſidération nous eſt favorable, puiſque nous ſommes les partiſans du bon ſens, qui nous dit qu'il y a un Dieu, contre les raiſons négatives des ſens qui ne voyent point cette Divinité contre les difficultez de l'imagination qui ne ſçauroit ſe repreſenter un objet qui eſt ſi élevé au deſſus de ſa portée, & contre les réſiſtances des paſſions du cœur que cét objet afflige & contraint. N'eſt-ce pas une choſe ſurprenante, que depuis tant de ſiécles, les ſens, l'imagination & les paſſions du cœur ayent continuellement fourni à l'eſprit des hommes des préjugez contraires à cette verité, ſans qu'ils ayent pû en étouffer la lumiere?

Il eſt vrai que ne l'ayant pû anéantir, les hommes

mes l'avoient prodigieusement déguisée. Le déréglement étoit venu de ces trois causes de nos erreurs que nous avons marquées. Pour contenter les sens, les hommes avoient fait la Divinité visible, soit en la representant par des statuës, soit en l'imaginant revétuë d'une forme humaine. Pour satisfaire l'imagination qui ne peut rassembler tant de vertus, dont les effets paroissent dans la Nature, qui ne peut, dis-je, les rassembler dans la simplicité d'un seul & même sujet, ils avoient multiplié la Divinité, attribuant à chaque partie de l'Univers, & à chaque élement, sa providence particuliere. Enfin pour satisfaire les mauvais penchans de leur cœur, ils avoient attribué à Dieu leurs passions & leurs vices, se faisant des Divinitez déréglées, pour sauver leurs déréglemens à la faveur de ces exemples que la Religion sembloit rendre sacrez.

Mais enfin, malgré nôtre attachement à ne juger des choses que par les sens, malgré les difficultez & les résistances de nôtre imagination, malgré toutes ces passions de nôtre cœur, qui pour leur interêt, produisent continuellement des doutes dans nôtre ame; tous les hommes ont reconnu de tout tems qu'il y a une Sagesse souveraine qui agit dans l'Univers.

Qu'on juge aprés cela, si c'est aux incrédules à concevoir ici de la défiance, & si nous n'avons pas au contraire, sujet de tenir pour suspects, des doutes que forment toutes nos passions, & des préjugez qui ont visiblement leur source dans tous les principes de nos erreurs.

CHAPITRE IV.

Où l'on entre dans l'examen des preuves qui établissent l'existence de Dieu.

NOus avons jugé ce préliminaire d'autant plus utile, que les illusions que nous devons crain-

traindre en traitant des matieres de la Religion, naiſſent ſans qu'on y penſe ; & que nous engageant inſenſiblement dans l'incredulité, elles forment comme un double mur dans nôtre entendement, contre lequel la ſolidité & la force des raiſons eſt preſque toûjours ſans effet.

Mais aprés avoir marqué les ſources de nos erreurs, il eſt encore plus néceſſaire de marquer les ſources de la vérité. Nous en trouvons quatre differentes, la Nature qui eſt l'aſſemblage de toutes les créatures viſibles, la ſocieté qui eſt la multitude des hommes réünis ſous la forme d'un gouvernement, le cœur de l'homme qui eſt un petit monde qui n'enferme pas moins de merveilles que le grand, & enfin la Religion laquelle nous convainc mieux que tout autre objet de la verité de l'exiſtence de Dieu, comme cela paroîtra dans toute la ſuite de cét Ouvrage.

Pour voir qu'il y a une Sageſſe ſouveraine, il ne faut qu'ouvrir les yeux, & les porter ſur les merveilles de la Nature. Quand la conſidération des Cieux & des Aſtres, de leur beauté, de leur lumiere, de leur grandeur, de leurs proportions, de leur perpetuel mouvement, & de ces révolutions admirables qui les rendent ſi juſtes & ſi conſtans dans leurs changemens divers, ne nous convaincroient point de cette verité, nous la trouverions marquée dans les vagues & ſur le rivage de la mer, dans les plantes, dans la production des herbes & des fruits, dans la diverſité & dans l'inſtinct des animaux, dans la ſtructure de nôtre corps & dans les traits de nôtre viſage.

En effet, comme tous les hommes qui m'ont apris qu'il y a une ville de Rome, ne peuvent s'acorder à ſe joüer de ma crédulité : il eſt impoſſible auſſi que toutes les parties de la nature conſpirent à me tromper, en me montrant les caracte-

res

res d'une Sageſſe qui n'exiſte point réellement.

Il eſt certain même que cette derniere preuve, à quelque égard, a l'avantage ſur la premiere, en ce que tous les hommes ont en eux des principes d'erreur & d'impoſture, au lieu que les parties de la Nature n'en ont point, & qu'ainſi le témoignage général des hommes eſt moins infaillible, que le témoignage général des parties de l'Univers, s'il eſt permis de nommer ainſi l'accord de tous les ouvrages de la Nature, à nous mettre devant les yeux la ſageſſe de leur Auteur.

Il ne faut donc que conſidérer, ſi nous pouvons nous défendre de reconnoître dans la Nature ces caracteres de ſageſſe que nous croyons y avoir remarquez. La ſageſſe emporte deux choſes, comme chacun ſçait, un deſſein, & le choix de certains moyens qui ſe raportent à ce deſſein. On n'eſt donc en peine que de ſçavoir ſi vous pouvez remarquer quelque deſſein dans les ouvrages de l'Univers, ou s'il y a quelque cauſe qui agiſſe pour une fin, en quoi certainement il y a peu de difficultez. Il faut ſans doute avoir perdu la raiſon, pour douter que nous ayons des yeux pour voir, des oreilles pour oüir, un odorat pour flairer, une voix pour nous faire entendre, des pieds pour marcher, les plantes des pieds plates pour pouvoir nous tenir debout, un cœur pour faire ou pour recevoir le ſang, des veines pour le contenir, des eſprits pour le faire mouvoir, des arteres pour faire battre les veines, des nerfs pour recevoir les eſprits: & quand nous voyons que nos yeux ne ſont point dans nos pieds, d'où ils ne pourroient pas voir les objets, que nôtre bouche a une communication avec nôtre eſtomach, ſans laquelle nous demeurerions privez de nourriture, nous ne croyons pas ſans doute que tout cela ſe trouve ainſi fait ſans deſſein.

On

On s'aperçoit de cette sageſſe répanduë dans l'Univers, ſoit qu'on examine un ſeul corps, ſoit qu'on jette les yeux ſur l'aſſemblage de toutes les choſes corporelles. Conſidérez la lumiere la plus noble & la plus belle de toutes les parties de l'Univers, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'elle ſe trouve réünie en certains globes qui la répandent ſans ceſſe, & qui ne s'épuiſent jamais: que ces globes ſont à une diſtance de la terre ſi juſte & ſi réglée, & qu'ils paroiſſent toûjours ſe mouvoir, ſans que ce mouvement réel ou aparent trouve aucun obſtacle qui l'arrête.

Décendez plus bas & conſidérez les uſages de l'air. Il porte juſqu'à nous la lumiere & les influences des Aſtres; il ſe charge de ces nuées qui font la fertilité de la terre & l'abondance de nos moiſſons; il porte les ſons juſqu'à nos oreilles & les couleurs juſqu'à nos yeux; il fait nôtre reſpiration & le mouvement de nos poulmons, la force & l'agitation de la flâme, la vegetation des plantes & la vie des animaux.

Voyez enſuite comment cét air & cette lumiere s'uniſſent avec les organes du corps humain; car ſans l'œil de l'homme la lumiere n'eſt que ténébres, & ſans la lumiere l'œil de l'homme n'eſt qu'aveuglement. Conſidérez ces dépendances admirables, qui font que les Cieux roulant ou paroiſſant rouler dans le vaſte ſein du monde, procurent le bien d'un atôme qui joüit de toutes ces merveilles, dont la grandeur eſt ſi diſproportionnée à la ſienne, & qui poſſede ce que les Cieux & les Aſtres paroiſſent avoir de plus précieux, caché comme il eſt dans le coin d'un globe, qui n'eſt qu'un point en comparaiſon des autres parties de l'Univers.

Qui eſt-ce qui a apris à l'air, aux vents, aux pluyes & aux autres metéores, qu'ils devoient con-

contribuer à rendre la terre fertile ? Pourquoi le Soleil fournit-il pour cela sa chaleur & sa lumiere, les Astres leurs influences, la Mer ses nuées, l'air sa rosée & sa fraîcheur, & les saisons le temperament de leurs qualitez ? Comment la terre tire-t-elle d'un sein sterile & flestri, tant de plantes si admirables dans leurs vertus & dans leurs productions, d'arbres excellens & de fruits exquis ? Pourquoi faut-il que ces fruits soient propres à se changer en la substance des animaux, & à conserver leur vie ? Comment la faim & la soif leur aprennent-elles à point nommé, qu'il est tems de prendre ces alimens qui sont destinez à leur nourriture ? Et comment le dégoût & le rassasiement leur enseignent-ils au contraire, qu'ils en ont assez pris pour le bien de leur nature, & cela par une loi qui ne peut être violée que par les maladies qui troublent l'œconomie naturelle de leur temperament ?

A quoi serviroient tous les fruits de la terre s'il n'y avoit des animaux pour s'en nourrir ? Et que feroient ces animaux sans les fruits de la terre ? Comment les especes des animaux se conserveroient-elles, sans l'inclination que le mâle a pour la femelle ? Et à quoi étoit nécessaire cette inclination, s'il n'avoit falu que la propagation des animaux se fît par ce moyen ? Pourquoi est-ce que dans les lieux où il ne croît point de grains, la Nature fait croître des Cocos, ces arbres merveilleux dont la moëlle est du pain, le suc qu'ils contiennent du vin, & le poil dont leurs feüilles sont couvertes, du coton dont on fait des habits ? Pourquoi est-ce que dans l'Isle de Fer, où il n'y a point de source ni de riviere pour abreuver les habitans, il y a un arbre qui est perpetuellement couvert d'une nuée qui fait distiller l'eau de ses branches ? La Nature en formant une source miracu-

leu-

culeuſe dans l'air lorſque la terre refuſe d'en donner : de ſorte que toutes les bêtes & tous les hommes qui habitent cette Iſle, y trouvent abondamment de quoi étancher leur ſoif.

On ne peut ſe diſpenſer, quoi qu'on faſſe, de reconnoître que les parties de la Nature ne ſont pas ainſi enchaînées ſans quelque deſſein. La Terre ne ſeroit pas ſituée comme elle l'eſt, le Soleil n'éclaireroit pas les deux Hemiſpheres tour-à-tour avec tant de régularité, la Mer ne reſpecteroit pas ſes bords, l'air ne ſe ſeroit point venu placer préciſément entre la terre & les Aſtres, pour nous faire joüir de leur chaleur & de leur lumiere temperée par cét éloignement ; les ſaiſons ne ſe trouveroient pas ſi régulierement partagées, le corps humain formé avec une ſymmetrie ſi parfaite, ce corps animé d'une ame qui eſt toute ſeule un abregé de merveilles, cette ame avec des penchans qui la portent au ſoin de ſon bien-être & de ſa conſervation, ces penchans éclairez par une raiſon qui les adreſſe à leurs fins légitimes, & cette raiſon elle-même remplie d'une lumiere naturelle, qui l'empêche de ſe tromper lors qu'elle juge librement des objets qu'on lui propoſe, toutes ces choſes ne ſeroient point de la ſorte, s'il n'y avoit une Intelligence ſouveraine qui agit dans l'Univers.

Voilà la preuve d'autant meilleure, qu'elle eſt plus naturelle, plus expoſée à la vüe de toute ſorte de perſonnes, & plus proportionnée à la portée de chacun. Voici les difficultez que l'incrédulité lui opoſe.

Elle dira d'abord que comme le bon ordre & la ſymmetrie des parties de la Nature, dont nous croyons connoître la deſtination, nous portent à reconnoître une Sageſſe qui préſide à la conduite de l'Univers : auſſi le peu d'ordre & de ſageſſe

que

que nous trouverons en quelques autres parties de l'Univers, nous doit donner une opinion toute contraire. Qui eſt-ce, dira-t-on, qui comprend la raiſon pour laquelle le tonnerre gronde dans des deſerts entierement inhabitez ; pourquoi la grêle tombe en abondance ſur des rochers & ſur des précipices ; pourquoi la foudre va briſer la pointe d'un rocher à l'écart ; quelle eſt la deſtination des inſectes ; à quoi ſont bonnes les mouches, les grenoüilles, les chenilles, les vers qui rongent un cadavre dans le fond d'un tombeau, ou ces petits animaux qui ſuccent nôtre ſang, & qui ſe forment de ſa corruption ?

Fulmina adeò paſſim cadunt, montes irruunt, arboribus incurrunt, ſine delectu tangunt loca ſacra & profana, &c. Minutii Felicis Octavius.

On répond premierement, qu'on peut bien conclure des caracteres de ſageſſe que nous remarquons dans la nature qu'il y a un Dieu, parce qu'alors nous raiſonnons ſur ce qui nous eſt connu, mais que nous ne pouvons pas inferer de l'ignorance qui nous empêche de reconnoître ces mêmes caracteres de ſageſſe en d'autres parties de l'Univers, qu'il n'y ait point de Divinité ; parce que ce qu'on ne connoît, point ne peut jamais ſervir de principe dans un raiſonnement. Celui qui conſidére une montre, eſt en droit de conclure de l'enchainement de ſes reſſorts & de leur mouvement, qu'il faut qu'elle ſoit l'ouvrage d'un être intelligent, & il raiſonneroit mal s'il vouloit tirer une conſéquence oppoſée à celle-là, de ce qu'il y a quelques reſſorts dans cette machine dont les uſages ne lui ſont pas connus.

Il eſt bon de remarquer en ſecond lieu, que pour bien découvrir la ſageſſe de l'Auteur de la Nature, il ne faut pas demander raiſon de l'individu, mais ſeulement de l'eſpece, pour parler avec les Philoſophes. Et comme pour faire voir la ſageſſe qui paroît dans le gouvernement d'un Etat,

Etat, on rend raison des établissemens généraux ? on fait voir pourquoi on entretient des Soldats, des Magistrats, des Juges, des Officiers & des Executeurs de la Justice, sans qu'il soit nécessaire de considérer la condition de Pierre & de Gautier : Aussi pour connoître la sagesse du Créateur qui paroît dans ses ouvrages, il suffit de connoître les loix générales de la nature, sans qu'il soit nécessaire de rendre raison de chaque chose en particulier.

On doit cependant remarquer que la cause physique n'en exclud point la fin, comme s'imaginent grossierement ceux qui prétendent, par exemple, que le tonnerre n'est point destiné à effrayer les hommes, parce qu'il a des causes aussi nécessaires en soi, que le mouvement de la poudre & du salpêtre, lors qu'on y met le feu. C'est raisonner comme celui qui diroit qu'on tire le canon sans dessein, parce que cette action a une cause physique. Que si aprés cela on demande pourquoi il est nécessaire que la foudre gronde, je répondrai sans beaucoup de peine, que c'est-là comme le langage de Dieu, lors qu'il veut nous faire penser à ce qu'il est, & à ce que nous sommes. On pourroit encore ajoûter qu'il est bon en général que la foudre tombe tantôt dans un desert, & tantôt dans une ville, pour marquer que tantôt Dieu s'aproche, & que tantôt il s'éloigne du pécheur : qu'il faut qu'il y ait des monstres, des serpens & des bêtes veneneuses, pour menacer les hommes, pour leur faire mieux connoître la justice de Dieu : qu'on tire des serpens les plus veneneux d'excellens remedes : que les abeilles nous fourniſſent le miel : que les mouches & les araignées purifient l'air : que les insectes ramassent la corruption de la terre, la vermine celle du sang, & qu'il n'y a peut-être rien de plus pro-

propre à nous repreſenter la miſere des hommes que ces vers, qui par les ſages loix de la Nature ſe forment de leurs cadavres dans le tombeau. Mais il eſt beaucoup plus raiſonnable de répondre en troiſiéme lieu, que quand nous ne pourrions pas découvrir la fin de certaines choſes dans la Nature, il ſeroit ridicule & extravagant de s'imaginer qu'elles en manquent pour cela; parce que ce ſeroit ſupoſer que nous connoiſſons toutes choſes.

Il ſemble qu'on peut nous objecter en ſecond lieu, que nous ignorons la maniere admirable dont ſe fait la production des choſes naturelles; & que ſi ces myſteres de la Nature nous étoient bien connus, nous n'y trouverions peut-être rien qui nous contraignît de reconnoître une cauſe premiere. C'eſt la remarque d'Hobbes, que le peuple déïfie tout ce qu'il ne connoît point, & que l'ignorance fait naître l'admiration, l'admiration le reſpect & la crainte, le reſpect & la crainte la Religion. Voilà la ſeconde difficulté qu'il me ſemble qu'on peut opoſer à nôtre principe, & qui n'eſt pourtant qu'un enchaînement de conſéquences précipitées. Car ce n'eſt point ce que nous ignorons des merveilles de la Nature, mais ce que nous en connoiſſons, qui nous y fait reconnoître la ſageſſe de Dieu. Nous pouvons juger d'un tableau, & conclure en le voyant qu'il ne s'eſt pas fait lui-même, ſans connoître à fond les régles de la Peinture. Il n'eſt pas queſtion de ſçavoir ce que j'ignore dans les ſecrets de la Nature: mais il s'agit de ſçavoir ſi la connoiſſance que j'en ai, quelle qu'elle ſoit, n'eſt point ſuffiſante pour me convaincre qu'il y a une Sageſſe qui agit dans le monde.

Pour cela nous n'avons qu'à établir ces deux véritez. La premiere, que la matiere n'eſt point

susceptible de sagesse ; ou si elle l'est, qu'elle pense, qu'elle connoît, & qu'ainsi c'est-là le principe auquel nous donnons le nom de Dieu. La seconde est, qu'il y a cependant des caracteres incontestables de sagesse imprimez dans tout l'Univers. Tant s'en faut qu'il faille avoir pénétré dans les secrets de la Nature pour cela, que la connoissance des moins éclairez & la simple vûë de la Nature suffisent pour nous l'aprendre. Les igorans & les sçavans, le peuple & les Philosophes conviennent en ce point. Mais afin qu'on ne croye pas que nous nous contentons de le supposer, il ne sera pas inutile de raisonner quelque tems avec les Philosophes.

CHAPITRE V.

Où l'on considére les preuves de l'existence de Dieu que la Philosophie nous fournit.

JE ne sçai point quels sont les ressorts qui font agir cette vaste machine que nous apellons l'Univers. J'ignore qu'est-ce qui entretient la vie des plantes & la lumiere des Astres. Je ne sçai point de quelle figure sont les atômes dont les corps sont composez, ni le degré de mouvement qu'il faut pour former toutes les merveilles qui frapent ma vûë. Je ne suis partisan de Démocrite ni de Descarte. Je n'entre point dans les differens de Copernic ni de Ptolomée, & je ne me pique point de raisonner sur le Systéme du monde. Mais de quelque maniere que l'Univers soit fait, & quelque Philosophe qu'on suive, on conviendra sans doute avec moi, qu'afin que cét Univers subsiste tel qu'il est, il faut une matiere, un mouvement, un mouvement limité à une certaine mesure, & un mouvement déterminé d'une certaine maniere ; puisque si vous ôtez toutes ces causes, vous faites du monde un néant ou un chaos. Je demande donc d'abord, d'où est venuë cette matiere dont le monde est composé ? Qui dit la

matiere, ne dit pas une chose qui soit nécessairement ; & jusqu'ici personne, que je sçache, n'a crû qu'ayant toutes les perfections, elle dût avoir celle d'être par elle-même, comme nous le disons de Dieu.

Je voudrois bien sçavoir en second lieu, d'où son mouvement est sorti ; Car il faut de deux choses l'une qu'il soit essenciel à la matiere de se mouvoir, ou qu'il y ait un Dieu qui ait imprimé le mouvement dans la matiere. Ce mouvement doit être attaché à la nature de la matiere, ou venir du dehors ; il n'y a point de milieu.

S'il est essenciel à la matiere de se mouvoir, il faut que toutes ses parties soient dans une nécessaire & continuelle agitation, comme celles de la flâme ; & que le repos détruise la matiere : ce qui est entierement contraire à l'expérience & à la raison. Car qui ne sçait, que la matiere dans ce qu'elle a de propre & d'essenciel, est une chose étenduë, mesurable, divisible, qui est à la vérité nécessairement susceptible de mouvement, mais qui de soi n'est pas plus déterminée au mouvement actuel, qu'au repos ? Il est certain même, que demeurant dans son état naturel, elle se reposera, & qu'elle attendra une impulsion qui vienne du dehors, pour se mouvoir. Epicure lui-même, qui tient que les atômes se mouvent naturellement, sera obligé de reconnoître, que du moins les parties qui composent les atômes conservent un mutuel repos : puisque si le mouvement étoit essenciel à ces parties qui composent l'atôme, & aux parties de ces parties, l'atôme ne seroit pas moins corruptible & moins divisible que les autres parties de l'Univers, ayant en soi le principe de la corruption, qui est le mouvement. D'ailleurs, comme les parties de l'atôme & les parties de ces parties seroient agitées par un mouvement nécessaire, on ne voit pas qu'elles

puſſent

puſſent former ce tout ſolide & indiviſible, que les Philoſophes appellent atômes, & l'on conçoit par conſéquent, que le mouvement, au lieu de conſerver la Nature, la détruiroit.

Mais je veux que le mouvement ſortit des principes mêmes de la matiere : pourquoi faloit-il que la matiere ſe mût dans le degré & dans la détermination qui étoient préciſément néceſſaires pour former un monde plûtôt qu'un chaos ? Car s'il y a une infinité de degrez poſſibles dans le mouvement, comme je ne voi pas qu'on en doive douter ; & ſi ce mouvement a pû être déterminé en pluſieurs manieres differentes : pourquoi la matiere ſe mût-elle préciſément dans le degré & avec la détermination qu'il faloit pour produire un nombre preſque infini de corps, qui ſont formez avec une régularité ſi admirable, & pour faire de tant de corps ſi differens ce merveilleux aſſemblage, où nous ne voyons rien d'inutile, & où tout nous ſurprend & nous ravit ?

Ainſi la matiére d'elle-même ne nous paroît pas plus déterminée à exiſter, qu'à n'exiſter pas. Qui eſt-ce donc qui lui a donné ſon exiſtence ? Elle n'eſt pas plus déterminée à ſe mouvoir qu'à ne ſe mouvoir pas, ſupoſé qu'elle exiſte. Qui eſt-ce donc qui lui a donné ſon mouvement ? Elle n'eſt pas plus déterminée à ſe mouvoir dans ce degré que dans un autre, ſupoſé qu'elle ſe meuve. Qui eſt-ce donc qui a réduit ſon mouvement à la juſte meſure qui étoit néceſſaire pour former le monde, ou pour l'entretenir & le conſerver pendant ſi long-tems ? Enfin, quoi qu'elle ſe meuve préciſément dans ce degré, elle n'eſt pas plus déterminée à ſe mouvoir de ce côté que d'un autre. Qui eſt-ce donc qui a donné à ſes parties ces déterminations particulieres, qui font que chaque choſe tend à ſon centre, & que le monde ſubſiſte par ce moyen ?

Eſt-ce une néceſſité naturelle & eſſentielle qui a produit tous ces effets ? Non, car ce n'étoit pas une néceſſité à la matiere d'exiſter. Ce n'eſt pas une néceſſité à la matiere qui exiſte, de ſe mouvoir. Ce n'étoit pas une néceſſité à ce mouvement d'être dans un tel degré ou dans une telle meſure. Et ce n'étoit pas une néceſſité à ce degré de mouvement, d'avoir toutes ſes déterminations particulieres, ſans leſquelles le monde ne pourroit être.

Puis donc que ce n'eſt pas une néceſſité de nature & d'eſſence, qui fait que les choſes ſont de cette maniere ; il faut que ce ſoit le hazard ou Dieu.

Mais il eſt ſi abſurde de reconnoître le hazard pour l'auteur du monde, qu'il y a ſujet de s'étonner que cette penſée ait jamais pû tomber dans l'eſprit d'un homme. Quand on ſupoſeroit que le hazard auroit eu quelque part à l'arrangement & à la diſpoſition des parties de l'Univers ; quelle part pourroit-il avoir à leur production, ou ſi l'on veut, à la production de leur mouvement ? D'ailleurs, en quoi conſiſte ce hazard dont on parle tant ? Eſt-ce quelque choſe, ou n'eſt-ce rien ? Si c'eſt quelque choſe, il faut qu'il ſoit un être créé ; & alors il faudra concevoir le hazard comme une choſe diſtincte de la matiere éternelle, incorruptible, qui eſt néceſſairement & par elle-même : & par conſéquent le hazard ſera préciſément ce que nous apellons un Dieu.

Que ſi le hazard n'eſt rien, ſi c'eſt un defaut & une privation de cauſe, plûtôt qu'une cauſe véritable & effective : il s'enſuit qu'on nous trompe, lors qu'on nous dit que c'eſt le hazard qui a produit le monde ; & il vaudroit autant dire que rien ne l'a produit, ou que le principe de ſa production nous eſt inconnu.

Il eſt certain en effet, que le hazard n'eſt, à parler exactement, que nôtre ignorance, laquelle fait qu'une

qu'une chose qui a en soi des causes nécessaires & déterminées de son existence, ne nous paroît pas en avoir, & que nous ne sçaurions dire pourquoi elle est de cette maniere plûtôt que d'une autre. Un homme qui tient un dez ou des cartes à la main, voit tout apparemment égal entre lui & celui contre qui il joüe ; & dans la vûë de cette égalité, il se forme un fantôme dans son imagination, lors qu'il vient à perdre. Il imagine un sort aveugle & capricieux, qui s'est déterminé sans raison en faveur de l'autre. Cependant à regarder la chose en elle-même & détachée de l'imagination de cét homme, il est certain que le bon ou le mauvais jeu dépend d'une détermination particuliere de la main qui jette le dez, ou qui donne les cartes, laquelle étant supposée, il est trés-nécessaire que le jeu vienne de cette façon.

Le hazard n'est donc qu'un nom vuide de sens, qu'un grand mot qui ne signifie rien ; & il ne doit point nous empêcher de conclurre, que puisque ce n'est pas par un nécessité naturelle & essentielle que le monde subsiste tel qu'il est, il faut nécessairement qu'il y ait un Dieu qui l'ait formé.

Quand nous trouverons dans la matiere le mouvement, & le degré & la détermination de ce mouvement, sans être obligé de recourir à un principe exterieur ; nous remarquons d'autres effets dans le monde qui nous persuaderoient l'existence de la cause souveraine.

Nous y trouvons des choses qui n'avoient ni vie, ni sentiment, ni raison il y a quelque tems, & qui aquerans certains organes & certaines dispositions de leurs parties, viennent à penser & à former des doutes, des raisonnemens & des réflexions. D'ailleurs, c'est une verité de fait & d'expérience, que la matiere n'agit que par le mouvement, & qu'elle est privée d'action autant de temps que ses parties sont dans le repos. D'où

il est aisé de conclure, qu'il faut nécessairement qu'un principe exterieur produise la pensée, ou du moins ce qui pense dans la matiere; ou que cette matiere acquerant par elle-même la pensée, l'aquiere par le mouvement, qui est sa seule maniere d'agir. De sorte que s'il nous paroît une fois clairement, que la pensée ne peut sortir du mouvement de la matiere, nous serons obligez d'en conclure, qu'il faut reconnoître l'existence d'un principe exterieur, qui est ce que nous apellons un Dieu.

Je ne dirai pas ici pour établir cette verité, que le mouvement en soi, n'a ni les qualitez de la pensée, ni rien d'aussi noble que la pensée, & qu'ainsi la pensée ne sçauroit être l'éfet du mouvement. Cependant, & le principe & la conclusion sont assez clairs dans ce raisonnement.

Je ne m'arrêterai pas à faire voir, qu'il est inconcevable que les parties de la matiere doivent penser parce qu'elles se meuvent : que quoique ce mouvement soit lent ou rapide; direct ou réfechi, ce ne sera toûjours qu'un mouvement : toutes ces differences particulieres ne détruisans pas sa nature, & ne faisans que marquer un transport plus particulier d'un lieu à un autre : & que la même disproportion & le même éloignement qui est entre la pensée en général, & le mouvement en général se trouve entre les especes particulieres du mouvement, & les especes particulieres de la pensée.

Si le mouvement produit la pensée, il faut que ce soit comme un effet prochain, ou comme un effet éloigné; il n'y a point de milieu entre ces deux choses, & cependant il est certain qu'on ne peut dire ni l'un ni l'autre.

Car premierement, nous avons une idée distincte des effets prochains & immédiats du mouvement, & nous voyons fort clairement que la pensée

sée ne doit pas être mise dans ce nombre. Nous sçavons que quand les parties de la matiere se remuent, elles changent de disposition, elles s'arrangent d'une autre maniere, elles occupent un autre lieu, elles acquierent une autre figure, elles se divisent ou se rassemblent : effets qui n'ont évidemment aucune conformité avec la pensée, bien loin d'être la pensée même. Supposez les parties de la matiere si petites que vous voudrez, & leur mouvement si rapide qu'il vous plaira ; il n'en sortira jamais qu'un choc d'atômes plus fréquent, un brisement de parties plus imperceptible, une situation moins constante, une figure plus variable, une division plus grande : & il est évident que si quelque chose de nouveau ne survient, la pensée ne se trouvera point parmi tous ces éfets. Que si le mouvement ne produit pas la pensée, les effets du mouvement ne sont pas capables de la produire non plus : & l'on voit bien que ce brisement de parties, cét arrangement, cette nouvelle figure, & cette réünion ou cette dispersion d'atômes, qui sont les effets prochains & immédiats du mouvement, ne feront point naître le doute & les réflexions ; à moins qu'on ne prétende qu'une chose devienne capable de raisonner, parce qu'elle s'étend d'un côté plûtôt que d'un autre, qu'elle a deux ou trois angles qu'elle est platte ou ronde ; ou qu'on est capable de former des doutes, parce qu'on a des parties éparses ou réünies. Ainsi il paroît que la pensée ne sort ni médiatement ni immédiatement de ce principe.

On me dira, peut être, que je ne connois pas à fond la matiere, & qu'ainsi je ne puis sçavoir de quoi elle est capable. Mais c'est donner le change, puisque je ne raisonne point par la considération de la matiere, mais par celle du mouvement, qui est l'action de la matiere. Or je prétens, que sans philosopher sur sa nature, le mou-

vement m'eſt aſſez connu, pour me faire voir clairement qu'il ne peut être le principe de la penſée.

Et ſi l'on veut que nous en marquions en peu de mots une preuve bien évidente, nous dirons I. Que la penſée n'eſt pas un ſimple mouvement, & qu'un doute, un ſentiment de joye ou de triſteſſe enferme quelque choſe de plus que le tranſport de quelques atômes d'un lieu à un autre; puiſque ſi vous concevez ce tranſport, quelque particulier & quelque circonſtancié que vous vous le figuriez, vous concevrez que la penſée ou le doute y ajoûte quelque choſe qui n'eſt point ce tranſport ou ce mouvement. II. Que ſi le mouvement de la matiere produit la penſée, il faut qu'il la produiſe immédiatement & comme un effet prochain. En effet, ſi l'on conçoit que le mouvement de la matiere produit la cauſe qui fait naître la penſée; je demande, cette cauſe agit-elle ſans mouvement ou par mouvement? Elle ne ſçauroit agir ſans mouvement, puis qu'être ſans mouvement, c'eſt ſe repoſer, & que ſe repoſer, c'eſt n'agir point. Et ſi c'eſt par le mouvement que cette cauſe agit pour produire la penſée, il s'enſuit donc que la penſée eſt toûjours un éfet prochain & immédiat du mouvement. III. Que le mouvement ne peut jamais produire immédiatement la penſée, parce que le mouvement ne produit point immédiatement d'autre êfet que celui d'arranger, de figurer, de priſer, de diſpoſer la matiere autrement qu'elle n'étoit; ce qui nous eſt connu par l'idée naturelle que nous avons tous du mouvement, ſans qu'il ſoit néceſſaire de recourir aux définitions de l'Ecole.

Et ce qui fait voir que ce n'eſt pas ſimplement la matiere qui agit, lorſque nous penſons, c'eſt que les parties de la matiere peuvent agir & ſe refléchir les unes ſur les autres. Mais il eſt impoſſible que chacune d'elles agiſſe ſur elle-même, ou qu'elle ſe replie ſur ſoi: au lieu que le principe

qui

qui penſe au dedans de nous, refléchit non-ſeulement ſur lui-même, mais ſur ſon action, ſur ſa penſée, & même ſur ſa maniere d'agir & de penſer à l'infini.

J'avouë que nos penſées ſe diverſifient ſelon les mouvemens qui ſe paſſent dans nôtre cerveau, & qu'un peu de matiere bouleverſée dans nôtre temperament, met une étrange confuſion dans nos images. Ceux qui ſupoſent avec nous, qu'il y a un Dieu qui a uni les deux parties de nous-mêmes pour être dans une dépendance mutuelle, n'en ſeront pas ſurpris. Cependant comme l'experience nous aprend, que les malades au milieu de leurs rêveries ont bien leurs images extrêmement troublées & confuſes dans leur cerveau; ce qui fait qu'ils croyent voir des choſes qu'ils ne voyent point, & être dans des lieux où ils ne ſont point; mais qu'ils conſervent un entendement qui raiſonne aſſez juſte ſur ces fauſſes images, de ſorte qu'on remarque que c'eſt la fantaiſie du malade qui eſt troublée, & non pas ſon entendement: on en peut conclurre avec beaucoup de raiſon, ce me ſemble, qu'il y a en nous un principe qui ne releve point du deſordre du temperament, & qui eſt different de la matiere.

Cependant, pour ne m'arrêter qu'aux choſes que les incrédules même ne peuvent révoquer en doute, je laiſſerai indéciſe une queſtion qui ſeroit ſuffiſamment décidée par tout ce que nous venons de dire. Qu'on ſupoſe en nous un eſprit diſtinct de la matiere, comme la raiſon le veut, ou qu'on ne le ſupoſe point, on ne ſçauroit ſe défendre contre la force de la verité qui preſſe. Car s'il y a en nous un eſprit diſtinct de la matiere, il faut que cét eſprit ait un auteur, & par conſéquent qu'il y ait un Dieu. Et ſi cét eſprit n'eſt point en nous, il faut que quelque principe exterieur produiſe en nous ces penſées, qui ne peuvent jamais

sortir du mouvement de la matiere ; & par conséquent il faut reconnoître l'existence d'un principe élevé au dessus de la matiere : & c'est ce principe que nous apellons Dieu.

Il ne nous importe non plus, que l'on considére ces véritez dans les hommes ou dans les bêtes, dans lesquelles on croît remarquer des sentimens & des passions. Car si ces sentimens sont aussi véritables qu'ils nous paroissent, ils nous donnent lieu de tirer la conséquence que nous avons déja tirée : c'est que la condition de la matiere & de son mouvement ne permettant pas qu'elle puisse produire par elle-même des sentimens & des passions, il faut que ce soit par l'action & par la volonté d'un Dieu élevé au dessus de toutes les choses materielles, que quelques corps organisez en paroissent capables. Mais pourquoi prendroit-on pour principe dans le raisonnement, la chose du monde la plus obscure & la plus généralement ignorée, qui est l'état interieur des bêtes ? Que les uns en fassent des automates, des machines sans connoissance & sans sentiment, qui imitent parfaitement par la sagesse infinie de leur Créateur les choses qui en ont : que les autres croïent ces corps animez d'autant d'esprits d'un ordre inferieur au nôtre : que Dieu crée sans peine & sans éfort, & qu'il anéantit par la simple suspension de son concours, de même que les images s'éfacent dans un miroir par l'éloignement de leur objet : que les autres feignent, que Dieu par une action de sa puissance aide & éleve la matiere jusqu'à la mettre en état d'exercer des actes qui sont au dessus de sa portée : que les autres inventent des Metempsycoses : que les autres distinguent les insectes des autres animaux, pour faire des uns des automates, & pour faire des autres des corps animez & capables de sentiment, sans parler des atômes de sen-

sation

sation de Campanelle ; nous ne nous mettrons pas fort en peine de prendre parti dans toutes ces contrarietez. Nous laisserons-là l'état des choses que nous ne connoissons point, & raisonnant sur celles que nous connoissons, nous nous contenterons de conclure, que comme la simple existence de la matiere ne suffisoit pas pour produire les merveilles de la Nature ; & qu'il faloit qu'un principe exterieur produisit & dirigeât pour cét éfet son mouvement ; aussi le mouvement de la matiere, réglé & dirigé, ne sufisoit point pour réflechir sur ses conceptions & sur la maniere de concevoir, & qu'il faloit une cause élevée au dessus de la matiere & de son mouvement, pour nous mettre en état de penser.

CHAPITRE VI.

Où l'on continuë à prouver par les principes de la Philosophie, l'existence de Dieu, conjointement avec la spiritualité & l'immortalité de l'ame.

NOus n'avons fait qu'ébaucher la matiere dans les Chapitres précédens. Nous l'aprofondirons un peu davantage dans celui-ci, en repassant sur les mêmes principes, qui sont trop abstraits, pour pouvoir bien être compris à une premiere vûë si ce n'est par les personnes extrêmement exercées.

Il y a deux manieres de considérer l'Univers : l'une, qui est commune à tous les hommes qui font quelque usage de leur raison, qui est d'en considérer les parties ; l'enchaînement, l'ordre & les usages de ces parties, y cherchant les caracteres de la sagesse de son Auteur : l'autre, d'en considérer les principes, les ressorts & les causes, & d'en pénétrer la composition : & celle-ci est particuliere aux Philosophes. Toutes deux nous conduisent également à la connoissance de Dieu : mais c'est à la derniere que nous devons maintenant nous attacher.

Nous trouvons dans le monde une matiere qui existe, qui se meut d'une telle maniere : & dans quelque portion de cette matiere, un principe qui pense, qui refléchit sur soi, qui juge des attributs communs, & fait des abstractions, qui attache à l'Etre infiniment parfait la plus parfaite de ses idées, & qui desire à l'infini. Si la matiere ne tire point tout cela d'elle-même, il faut que tout cela lui vienne du dehors, & par conséquent qu'il y ait un Dieu qui le lui ait donné. Ainsi l'existence de la matiere, son mouvement, les differences de ce mouvement, la pensée, les differences de la pensée, l'idée de Dieu & cette espece d'infinité qui se trouve dans nos desirs, prouveront l'existence de Dieu.

I. La matiere n'existe point essentiellement & par elle-même. Pour le comprendre, il ne faut que supposer ce principe qui paroît incontestable ; C'est que tout être est déterminé à exister, ou par cela même que c'est un être ; de sorte qu'il soit essentiel à tout ce qui existe, d'exister nécessairement : ou il est déterminé à exister par un principe exterieur qui le fait être ce qu'il est : ou enfin il est déterminé à exister par l'éminence de sa nature, parce qu'ayant toutes les perfections, il doit avoir celle d'exister nécessairement.

La matiere n'est point déterminée à être par ce qu'elle est : c'est-à-dire, que de ce qu'elle est dans ce moment, il ne s'ensuit pas qu'elle ait été dans cét autre, ou qu'elle doive être dans celui qui suivra, parce qu'il ne nous paroît pas, que ces momens d'existence ayent aucune connection essentielle & naturelle.

Mais, dit-on, tout être est déterminé à exister, par cela même que c'est un être : comme le néant est déterminé à n'exister pas, parce que c'est le néant. Ce principe est faux. Car soit que la pensée soit une substance, soit qu'elle soit un accident, elle

est

eſt du moins un être par opoſition au néant, elle eſt quelque choſe, elle n'eſt pas un rien abſolu : cependant les incrédules ne croyent pas qu'elle ait toûjours été, ou qu'elle doive être toûjours. Son principe, qui eſt, comme ils s'imaginent, la matiere ou ſon mouvement, aura, ſi l'on veut, toûjours exiſté: mais tant y a que la penſée qui ajoûte ſans difficulté quelque choſe à ce mouvement & à cette matiere, n'a pas toûjours été, & qu'ainſi il eſt faux que l'être ſoit auſſi déterminé à exiſter à l'avenir, & à avoir toûjours exiſté, par cela même que c'eſt un être que le néant eſt déterminé à n'exiſter point, & à n'avoir point exiſté, par cela même que c'eſt le néant. La difference conſiſte en ce que le néant étant une ſimple négation, n'a beſoin de rien pour ne pas exiſter : au lieu que l'être étant quelque choſe de poſitif, n'exiſte qu'autant que ſubſiſte le principe de ſon exiſtence, qui n'eſt point la qualité générale d'être, puiſque nous avons déja vû qu'il y a des êtres qui n'exiſtent pas toûjours ; mais qui doit être ou une cauſe efficiente qui lui ait tout donné, ou l'éminence de ſes perfections, qui le mette hors d'état de rien recevoir.

Ce n'eſt point par l'éminence de ſes perfections que la matiere exiſte néceſſairement ; puiſque bien loin d'avoir toutes les perfections, elle n'en a preſque point en ſoi : ce qui a fait dire, qu'elle eſt *tabula raſa, potentia ſimpliciſſima* ; qu'elle aquiert tout, mais qu'elle n'a rien. Elle devient lumineuſe, brillante, &c. mais ce ſont-là des qualitez qu'elle peut aquerir, & qu'elle n'avoit pas auparavant. Outre que ſelon la plus ſaine partie des Philoſophes, ce ſont-là des qualitez mixtes qui ſont bien moins le mouvement de la matiere, que des ſenſations de l'eſprit.

Un être qui eſt infini, & qui a toutes les perfections, doit avoir celle d'exiſter néceſſairement & par lui-même. Un être qui exiſte néceſſairement,

a auſſi

a auſſi toutes les perfections. Cela eſt reciproque. Si un être infini n'exiſtoit pas néceſſairement, il ſeroit faux qu'il eût toutes les perfections. Il n'auroit point la principale, qui eſt d'être eſſentiellement par lui-même, & de n'avoir point beſoin des autres pour exiſter. Si un être qui exiſte néceſſairement n'avoit point toutes les perfections, il faudroit qu'il fût borné; & s'il étoit borné, que quelque principe le bornât; & s'il avoit un principe, qu'il ne fut point par lui-même: ce qui détruit la ſupoſition. En éfet, s'il n'a point reçû ſes perfections, mais s'il les tire de lui-même, il y a autant de raiſon qu'il les ait toutes, qu'il y en a qu'il en ait une; & qu'il les ait dans un degré infini que non pas dans un degré limité. Car puis qu'il n'a point de principe de ſon exiſtence, il n'a point de principe auſſi qui ait pû limiter à dix degrez, ſon excellence & ſes perfections. D'où viendroient les bornes de ſon excellence dans une eſſence qui eſt par elle-même ce qu'elle eſt; La matiere n'eſt point par elle-même: il faut donc reconnoître une cauſe ſouveraine qui lui ait donné l'exiſtence.

II. Si l'exiſtence de la matiere ne nous paroît point néceſſaire, ſon mouvement nous le paroîtra beaucoup moins encore. Car ſi nous connoiſſons aſſez la matiere, pour connoître qu'on ne ſçauroit l'empêcher d'être ſuſceptible du mouvement, ſans qu'elle ceſſe d'être ce qu'elle eſt: nous la connoiſſons aſſez auſſi, pour ſçavoir qu'elle ne ceſſera point d'être ce qu'elle eſt, quand elle ne ſera pas dans un mouvement actuel. Cela n'a pas beſoin de preuve dans le Syſteme de Deſcartes, qui prétend que le repos & le mouvement ſont deux modes que la matiere reçoit indiferemment. L'Ecole d'Ariſtote ne s'opoſera pas non plus à la vérité de ce principe.

Pour celle d'Epicure il ſera facile de la convaincre

vaincre, en distinguant trois sortes de corps, les corps sensibles, les atômes qui composent ces corps, & les parties qu'il faudra ensuite concevoir qui composent ces parties.

Les corps sensibles paroissent être tantôt dans le repos, & tantôt dans le mouvement. Cela est certain. Mais la dificulté consiste à sçavoir d'où vient le repos de ces corps sensibles, & s'il n'est point contraire à la Nature. Car on prétend, que le repos des parties de ces corps sensibles, naît de ce que leurs atômes s'enchassans les uns dans les autres, s'embarrassent, se font un obstacle mutuel & s'arrêtent comme dans une espece de lutte.

Mais pour connoître la fausseté de cette supposition, il ne faut que considérer les parties mêmes qui composent l'atôme. Car où elles ont leur mouvement particulier, se remuant dans l'atôme, comme les atômes se remuent dans le corps qu'ils composent ; ou ces parties de l'atôme sont fixes & immobiles.

Si elles se remuent, il s'ensuit qu'un atôme a en soi le principe de la corruption ; puisque selon la doctrine même de ces Philosophes, ce qui rend un sujet corruptible, n'est que le mouvement de ses parties, qui tendent à se dissoudre en se séparant

Que si les parties de l'atôme sont dans le repos, & n'ont ni mouvement ni tendance, qui est une espece de mouvement qui rend un sujet corruptible : il s'ensuit qu'il n'est pas naturel à la matiere, en tant que matiere, de se mouvoir, & que le mouvement a dû lui être imprimé par un principe exterieur, qui est ce que nous appellons de nom de Dieu.

La defaite de ceux qui diront, que les atômes ne sont point composez, est inutile. Il faut s'expliquer. Si l'on prétend que les atômes ne sont point composez de parties qui puissent se séparer

les

les unes des autres, nous en demeurerons d'accord, sans que cette concession nous fasse aucun préjudice. Mais si l'on entendoit que les atômes n'ont point absolument de parties, on avanceroit une absurdité manifeste. Car si l'atôme n'a point de parties, il n'a point d'extension ; & s'il n'a aucune extension, il est impossible qu'une infinité d'atômes forment la moindre étenduë. D'ailleurs, si un atôme se meut, il occupe un lieu ; & s'il occupe un lieu, il a nécessairement des parties qui le rempliſſent. Enfin, si les atômes ont une figure, il faut qu'ils ayent des parties, puisque la figure n'est qu'une superficie terminée. Or l'on ne peut nier que chaque atôme n'ait sa figure, puisque c'est par le moyen de ces figures qu'ils s'enchassent les uns dans les autres pour former les corps sensibles.

On ne peut point répondre non plus, que le centre de cét atôme, ou les parties qui le composent, seront dans une continuelle tendance, bien qu'elles ne soient pas dans un mouvement actuel : parce que cette tendance, ou cét effort que les parties font à se mouvoir en s'éloignant les unes des autres, est un principe de corruption ou de dissolution, & qu'on ne veut point que les atômes soient eux-mêmes corruptibles.

On ne gagnera encore rien, en répondant, qu'encore que les parties de l'atôme tendent à s'éloigner, elles sont si étroitement liées & enchassées par leurs figures crochuës & par leurs hameçons, qu'il est absolument impossible qu'elles se séparent. Car d'où vient que les parties de l'atôme ont ces figures, ces crochets & ces angles ? C'est qu'elles s'étendent de ce côté plûtôt que d'un autre. Et pourquoi s'étendent-elles de ce côté plûtôt que d'un autre ? C'est le repos & le mouvement qui font cette difference. Or si toutes les parties de l'atôme & les parties

ties de ces parties ſont dans une eſſentielle & néceſſaire agitation, le moyen que ces angles & ces figures puiſſent ſe former ; Le mouvement étant eſſentiel à toutes les parties de la matiere, les diviſera toutes ; les unes ne ſeront pas plus fixes que les autres ; & par conſéquent la conſiſtance ou la ſolidité de l'atôme ne pourra jamais ſe former. D'où l'on pourroit conclurre, que comme un mouvement accidentel à la matiere fait ſubſiſter la Nature.

Mais allons plus loin. Si les atômes de la matiere ont été déterminez par leur propre nature à ſe mouvoir, ou ils ont été déterminez à ſe mouvoir vers le même côté, ou vers des côtez differens. Si c'eſt vers le même côté, ils n'ont pû former le monde que nous voyons, puiſque ſe mouvans tous avec une rapidité égale, c'eſt-à-dire, extrême, ils ſe ſeroient ſuivis les uns les autres, ſans jamais ſe rencontrer dans ces eſpaces infinis qu'imaginent ces Philoſophes. Ou s'ils ont été déterminez à ſe mouvoir vers des côtez differens, qui a pû faire la diverſité de cette détermination ? Ces atômes ſont tous materiels. Ils ont un même mouvement qui leur eſt eſſentiel, une même meſure de ce mouvement. (Car d'où viendroit l'inégalité ?) Pourquoi donc voyons-nous cette détermination du mouvement ſi differente, & qui fait auſſi toutes les diverſitez dans la Nature, la peſanteur & la legereté, la ſolidité & la fluidité, &c ?

Ce n'eſt point la Nature, puiſque nous les conſidérons dans un état ſi ancien, qu'ils n'ont que leurs attributs eſſentiels & communs, & ne ſont encore regardez que comme des portions de la matiere. Ce n'eſt point le hazard, qui n'eſt qu'un nom propre à étourdir les ignorans. Il faut donc néceſſairement que ce ſoit Dieu.

Voi-

Voila à quoi aboutit la doctrine des atômes, dont on parle tant, & dont on cite si souvent le concours, comme une des principales défaites des Athées. Il ne faut que les suivre pied à pied pour les détruire par leurs propres principes. Mais suivons l'enchaînement de nos principes.

III. Outre l'existence de la matiere, son mouvement, & les differences de ce mouvement, nous trouvons la pensée dans certaines portions de matiere, lors qu'elles ont aquis certains organes, & que ces organes sont dans leur perfection: & comme cette pensée ne sçauroit venir de la matiere, elle nous conduira nécessairement à l'existence d'un Dieu qu'elle a pour principe. Or que la pensée ne sorte point de la matiere, cela paroît par les réflexions suivantes. Tout ce qui est dans la matiere étant essentiel ou accidentel à la matiere, il faut qu'il soit essentiel à la matiere de penser, ou que la matiere aquiere la pensée. Il n'est point essentiel à la matiere de penser, puisque tout ce qui est materiel ne pense pas. La matiere n'aquiert point la pensée; puisque si cela étoit; il faudroit qu'elle se la donnât, ou qu'elle la reçût d'ailleurs. On ne dira point qu'elle la reçoive d'ailleurs; puis qu'alors il faudroit reconnoître un principe exterieur qui la lui donnât, & convenir par conséquent de l'existence de ce principe qu'on nous dispute. Que si la matiere se donne à elle-même la pensée, ou c'est par le repos de ses parties ou par leur mouvement. Ce n'est point par leur repos: puisque tandis que les parties de la matiere sont dans le repos, elles ne reçoivent point de changement; que le repos est une non-action; & que le repos détruit même la vie dans les choses qui en sont capables. Ce n'est point aussi par le mouvement que la matiere aquiert la pensée, ou qu'elle devient pesante de non-pesante qu'elle étoit. Je le prouve I. Parce qu'on

qu'on ne peut considérer que ces quatre choses dans le mouvement, le mobile, le terme d'où ce mobile part, le terme où il va, & le transport du mobile qui est emporté de l'un à l'autre, & qu'il est trés-évident que la pensée n'est rien de tout cela. II. Si la pensée sortoit du mouvement de la matiere, il faudroit que la pensée fût ce mouvement même, ou l'éfet de ce mouvement. Ce n'est pas simplement un mouvement; puis qu'une pensée, un doute, &c. n'est pas simple transport d'un lieu à un autre, & ajoûte quelque chose au mouvement. Ce n'est pas un effet du mouvement; puisque le mouvement étant le transport d'un corps d'un lieu à un autre, ne produit point d'autre effet immédiat qu'une autre situation du mobile. Que si plusieurs mobiles se meuvent en même tems, ils se rencontrent, ou ils se séparent, & il en naît un arangement nouveau. Or, ni une nouvelle situation d'un corps, soit corps sensible, soit atôme, ni l'arangement nouveau de plusieurs atômes, ou de plusieurs corps grands ou petits sensibles, ou insensibles, ne sont pas la pensée. III. Si le mouvement produit la pensée, ou c'est la force du mouvement en général, ou ce sont les differences du mouvement, ou les differences du mobile, ou les differences exterieures qui font naître la pensée. Ce n'est point la seule force du mouvement, ou le mouvement en général, ou si vous voulez, le mouvement en tant que mouvement, qui produit cét effet; puis qu'il y a une infinité de corps qui se meuvent, & qui ne pensent point. Ce ne sont point non plus les differences du mouvement qui produisent la pensée; puisque le mouvement n'est diversifié qu'en deux manieres, qui sont la lenteur ou la rapidité, & la détermination. Mais comme la rapidité n'est qu'un transport plus vîte, & la détermination que le mouvement d'un corps qui va de ce côté-

là

plûtôt que d'un autre, il eſt évident que ces differences ne feront point naître la penſée. Ce ne ſont pas auſſi évidemment les diferences du lieu d'où l'on vient, ou celles du lieu où l'on va, ou celles du lieu par lequel la matiere paſſe, qui la feront devenir peſante de non peſante qu'elle étoit, puiſque tout cela eſt exterieur au ſujet qui ſe meut & qui vient à penſer. IV. Si la penſée ſort du mouvement de la matiere, il ſort ou du mouvement d'un ſeul atôme, ou du mouvement de pluſieurs atômes. Si elle naît du mouvement d'un ſeul atôme, pourquoi cét atôme eſt-il plus privilegié que les autres? Qu'a-t-il par deſſus eux? Que ſi ce n'eſt pas le mouvement d'un ſeul atôme, mais celui de pluſieurs qui fait la penſée: il s'enſuit que chaque atôme fait ſa part de la penſée, & qu'ainſi la penſée eſt diviſible & meſurable ſelon le nombre des atômes: ce que la raiſon condamne d'abord. En général, on peut dire de toutes les qualitez & de tous les modes de la matiere, qu'ils ont une proprieté eſſentielle qui eſt d'être diviſibles & meſurables. Le mouvement a ſa meſure & ſes degrez. Les figures peuvent être partagées & meſurées. La penſée ne peut être ni l'un l'autre: & l'on ne dira jamais, ſans choquer le ſens commun, une moitié, trois quarts d'un doute, d'une penſée. Il s'enſuit donc que la penſée n'apartient point à la matiere, & n'eſt pas un effet du mouvement. V. Si le mouvement de la matiere produiſoit la penſée, il ſeroit un principe penſant, il reconnoîtroit, ce qui eſt abſurde: ou ſi la penſée n'étoit qu'un mouvement de matiere, un mouvement de la matiere ſeroit la connoiſſance de ſoi-même: ce qui eſt pour le moins auſſi extravagant.

VI. L'effet ne peut pas être ſans comparaiſon plus noble que la cauſe, puis qu'il ne ſubſiſte que par la cauſe qui lui a tout donné, & qui ſeule par con-

conſéquent fait les bornes de ſa perfection. Or il eſt certain par la plus pure lumiere du ſens commun, que la penſée eſt ſans comparaiſon plus noble que le mouvement de la matiere : & par conſéquent il y auroit de l'abſurdité à prétendre, que le mouvement de la matiere fût la cauſe de la penſée. VII. On peut connoître par l'induction de tous les effets, qu'ils ont quelque proportion avec leur cauſe ; que plus on conſidére de prés ces effets, plus on s'apperçoit de cette proportion : que plus on deſcent dans le détail, plus cette proportion devient ſenſible. Or nous ne trouvons aucune ſorte de proportion entre le mouvement & la penſée. Plus nous méditons ſur ce ſujet, moins nous l'appercevons. Plus nous conſidérons les differences du mouvement & les differences de la penſée, plus nous voyons l'éloignement & la diſparité de ces deux choſes. La diſproportion qui eſt entre ces deux choſes devenant même ſenſible à meſure qu'on y penſe davantage, comme cela paroît par les réflexions précédentes : & par conſéquent il eſt contre la raiſon de prétendre que l'une ſorte de l'autre. VIII. Le mouvement des atômes de la matiere a une certaine meſure qui l'empêche de s'étendre plus loin : les atômes qui ſont dans mon corps ne peuvent point, demeurant dans mon corps, aller au Ciel, ſur la mer, par toute la terre, dans le centre de la terre, retourner vers le paſſé & aller juſqu'à l'avenir, la matiere & le mouvement n'agiſſant que ſur les objets preſens. La penſée fait tout cela. La penſée ne peut donc pas ſortir du mouvement de la matiere. IX. Un mouvement ne peut repreſenter toutes choſes, ou faire venir tous les êtres en moi, afin que je les contemple. La penſée fait tout cela. La penſée n'eſt donc pas un effet du mouvement. X. Enfin, ſi la ſimple exiſtence de la matiere ne fait point naître la penſée, il eſt inconcevable que l'e-

l'existence de la matiere dans un tel lieu, ou proche de cét autre corps, produise cét effet. Or est-il que le mouvement ne fait que mettre la matiere dans un tel lieu, & proche ou loin de cét autre corps. Il s'ensuit donc que la pensée ne sçauroit sortir du sein du mouvement de la matiere.

Ces deux principes étans certains & indubitables desormais, que la matiere n'agit que par le mouvement, & que la pensée ne sort point du mouvement de la matiere : il s'ensuit que la pensée a un autre principe que la matiere, qu'il y a des êtres intelligens qui ne sont point materiels : ce qui nous conduit à reconnoître un Dieu spirituel & qui soit le pere de nos esprits.

IV. Mais comme les differences du mouvement ne nous conduisent pas moins que le mouvement même à la découverte de cette grande verité : aussi les differences de la pensée ne nous y ménent pas moins que la pensée même. Car si la matiere n'est pas capable de penser, encore moins pourra-t-elle produire telles & telles pensées en particulier, qui paroissent plus spirituelles & plus éloignées que les autres des qualitez materielles.

Outre que la matiere ne sçauroit refléchir sur elle-même, sur ses actions & sur sa maniere d'agir à l'infini, ce que fait nôtre ame, comme cela a été déja remarqué : il est certain que la matiere ne fera jamais des abstractions. Lors qu'un atôme heurte un autre atôme, il ne heurte pas seulement le degré d'être, ou le degré de substance, ou le degré de corps, mais il heurte l'atôme tout entier, il tombe sur ce singulier, cét individu, cét atôme qui se presente à lui, & qui est sur son passage. Il n'en est pas de même de nôtre esprit, qui sépare des degrez métaphisiques, & qui considére une chose comme un être, sans la considérer comme une substance, qui la conçoit comme une substance, sans la concevoir comme un corps:

& qui la conçoit comme un corps, sans la concevoir comme un atôme.

Que si à la réflexion & à l'abstraction, dont il est certain que la matiere ne sçauroit jamais être capable, nous joignons cette idée de Dieu si parfaite, cette idée d'un Etre souverainement parfait, d'une Essence infinie plus parfaite que toutes nos autres idées, qui n'est point venuë des sens, puis qu'elle est spirituelle, & qu'elle nous represente un objet spirituel, disproportionné à tout ce que nous vîmes jamais : & si à cette idée nous ajoûtons ces desirs infinis de nôtre ame, cét amour insatiable du bien, ce vuide immense de nôtre cœur, qui cherchent un objet infini : nous trouverons que les differences de la pensée, autant que la pensée en général, nous conduisent à la verité de l'existence de Dieu, qui est l'objet infini qui répond aux desirs infinis de nôtre ame, l'original trés parfait de cette idée la plus parfaite de nos idées, le principe spirituel de cét esprit qui se replie sur soi-même à l'infini, & qui sépara des degrez d'essence dans les êtres les plus simples & les plus indivisibles.

Au reste, en établissant la spiritualité de nôtre ame, je prouve par là même son immortalité. Car puis qu'elle n'est point materielle, il s'ensuit qu'elle n'a point de parties ; & si elle n'a point de parties, que ses parties ne peuvent point se séparer : & si ses parties ne peuvent point se séparer, qu'elle ne peut se dissoudre : & si elle ne peut se dissoudre, qu'elle est incorruptible & immortelle en elle-même.

Sur cela, il est bon de remarquer, qu'il n'y a que quatre voyes qui nous soient connües de prouver l'immortalité de nôtre ame. La premiere consiste à expliquer la nature-même de l'ame, la séparant de la matiere, & montrant que la dissolution qui convient à la matiere ne sçauroit convenir

nir à l'esprit qui n'est point materiel. C'est ce que nous avons déja fait, en montrant que la pensée n'est ni la matiere ni un effet de la matiere, ni le mouvement, ni un effet du mouvement. Car il paroît desormais, que l'être pensant est essentiellement distinct de l'être materiel; & qu'ainsi la dissolution de l'un, n'entraîne point la perte de l'autre, bien que par les loix de cette espece de mariage que l'Auteur de la Nature a établi entre l'un & l'autre, il y ait une dépendance mutuelle entre ces deux parties de nous-mêmes qui étoient si éloignées & si disproportionnées.

La seconde consiste à bien établir l'idée de Dieu, aprés avoir prouvé son existence; & à prouver que la sagesse, la bonté & la justice conviennent à Dieu, ou formellement, ou éminemment; & que toutes ces vertus l'engageant à rendre à chacun selon ses œuvres, & à mettre quelque difference entre le vice & la vertu, ce qui ne se fait pas toûjours dans cette vie, il faut qu'il y ait une vie à venir, & que par conséquent nôtre ame soit immortelle.

La troisiéme est de faire voir, qu'il y a dans nôtre ame des sentimens naturels qui l'instruisent de sa durée éternelle, aussi-bien que de son origine celeste. Il faut montrer qu'elle n'a point de desirs inutiles, & qu'elle desire naturellement une vie éternelle. Il faut montrer que les remords ne peuvent nous tromper, parce que ce sont des sentimens naturels qui ne sont sujets à aucune illusion. Et il faut faire voir que les remords de la conscience nous assurent de nôtre immortalité, & nous font craindre la mort au delà de la mort.

La quatriéme enfin consiste à montrer, que nôtre ame doit vivre éternellement par la considération du conseil de Dieu, qui nous est déclaré dans sa révélation revêtuë de tous les caracteres de divinité, & qui nous aprend que Dieu nous destine une vie éternelle & bienhüreuse aprés nôtre mort.

La

La premiere de ces quatre méthodes trouve sa juste place dans ce Traité de l'existence de Dieu ; la seconde dans celui où l'on établit l'idée de Dieu : la troisiéme dans le Traité où l'on explique les principes de la Religion naturelle ; & la quatriéme dans tout le reste de l'Ouvrage, destiné à montrer la verité & la divinité de cette révélation qui suppose l'immortalité de nôtre ame.

Je dis que la premiere trouve sa juste place dans ce Traité de l'existence de Dieu : parce qu'il n'y a rien de plus étroitement lié que ces deux véritez importantes, qu'il y a un Dieu, & que nôtre ame ne périt point. Vous ne sçauriez établir l'immortalité de l'ame, sans lui donner pour principe un Dieu immortel ; & vous ne pouvez reconnoître l'existence d'un Dieu qui a tout fait par sa sagesse, & qui demeure éternellement, sans regarder nôtre ame comme un rayon éternel de cette Divinité, lequel ne sçauroit périr que par la volonté de son Créateur, parce qu'il ne subsiste que par cette volonté.

Je me suis mille fois étonné qu'il y ait un si grand nombre d'incrédules, qui reconnoissans l'existence de Dieu, ne laissent pas de nier l'immortalité de l'ame ; puis qu'il n'y a rien de plus inséparable que ces deux principes. Car I. si l'ame est mortelle, il faut qu'elle soit purement materielle : n'y aïant que la matiere qui soit sujette à la dissolution qui fait la mort : & si nôtre ame est materielle, il s'ensuit qu'elle n'est qu'un arrangement d'atômes ou un composé de plusieurs parties, qui par leur mouvement, leur dispersion ou leurs configurations differentes, font tout ce qu'il y a de noble & d'excellent dans la pensée. Cela étant, on peut dire que la verité des premiers principes ne subsiste que par l'arrangement de quelques atômes : que si ces atômes se mouvoient dans un autre sens, ou avoient un arrangement contraire à celui qu'ils ont, nous aurions des premieres notions toutes

contraires à celles que nous avons ; & qu'ainsi les premiers principes ne sont point une régle assurée pour nous conduire à la verité de l'existence de Dieu : ce qui est établir un Pirrhonisme incompatible avec la certitude de ce grand principe. II. Ce qui persuade à tous les hommes du monde qu'il y a un Dieu, c'est la considération de ces caracteres de sagesse & d'intelligence que nous voyons répandus dans l'Univers. Si donc vous pensez que l'intelligence & la sagesse même que vous trouvez dans l'homme sortent du sein de la matiere, pourquoi ne penserez-vous point que les caracteres d'intelligence & de sagesse que vous remarquez dans le monde peuvent venir aussi de la simple matiere ; puis qu'à nôtre égard du moins, l'intelligence est plus que les caracteres d'intelligence ? On répondra qu'il y a bien de la difference entre l'intelligence de Dieu, dont nous trouvons les marques dans le monde, & l'intelligence dont nôtre ame peut être capable. J'en conviens. Mais qui ne sçait, qu'outre l'intelligence que nous trouvons formellement dans nôtre ame nous y trouvons ces mêmes caracteres de la sagesse du Créateur qui reluisent dans l'Univers ; & que la subordination des parties de la Nature n'est pas plus surprenante que la subordination des pensées & des affections qui sont dans cette ame ? Je raisonne donc ici du plus au moins, & je dis que si les caracteres de sagesse qui sont dans la composition de nôtre ame, & l'intelligence qui fait la nature de cette ame, n'ont pour principe immédiat & prochain que l'arrangement de quelques atômes, je ne voi pas pourquoi les caracteres de sagesse qui paroissent dans l'arrangement de la terre & des Cieux, auroient besoin d'un autre principe que celui-là. III. Remarquez pour une confirmation de la réflexion précédente, que si la matiere produit l'intelligence, comme il faut le re-

reconnoître, dés qu'on tient l'ame mortelle & materielle : il faut demeurer d'accord que la matiere ou son mouvement pouvant être diversifiez en une infinité de manieres, la pensée, qui en est l'effet, peut aussi recevoir du plus ou du moins en une infinité de manieres : & qu'ainsi, comme une certaine quantité d'atômes mûs d'une certaine maniere, ont produit cette intelligence qui agit dans la societé, & qui a fait cette dépendance surprenante, & cette admirable subordination des arts & des sciences, qui sont les ouvrages de la societé ; une plus grande ou plus petite quantité d'atômes & de mouvement, & d'autres differences de la matiere auront produit cette intelligence qui a fait l'arrangement de la Terre & des Cieux, & toutes ces dépendances admirables qui font ce qu'il y a de beau & de surprenant dans l'Univers. IV. En effet, je ne voi pas que si la plus petite intelligence sort du mouvement de la matiere, la plus grande intelligence n'en puisse sortir avec la même facilité ; puisque le mouvement de la matiere ne paroît pas avoir plus de raport avec la plus petite qu'avec la plus parfaite intelligence. Certainement, si les caracteres de sagesse que nous remarquons quelque part, ont pour principe une intelligence ; & si cette intelligence elle-même sort du sein de la matiere : la matiere suffit seule, & il n'y a point d'autre cause souveraine que la matiere. V. Une des raisons qui nous persuade l'existence de Dieu, c'est que nous ne voyons point que la matiere ait de soi le mouvement, le degré & la détermination de ce mouvement : & que nous concevons qu'il a été nécessaire que Dieu réglât & dirigeât toutes ces choses pour faire un monde si régulier & si parfait. Mais n'est-ce pas la plus grande extravagance du monde, que de penser qu'une matiere qui a de soi la pensée, n'a pas de soi le mouvement ou la déter-

mination de ce mouvement ; puisque le mouvement est évidemment un mode de la matiere, & que personne ne voit que la pensée soit proportionnée à la matiere, ou soit un mode de la matiere ? VI. Remarquez pour le mieux comprendre, que lors qu'on dit que la matiere ne s'est point donnée cette mesure, ce degré & cette détermination de mouvement qui étoit nécessaire pour former le monde, on prétend qu'elle ne se l'est point donnée, parce que cette mesure déterminée & juste, enferme un dessein & une sagesse dont on conçoit que la matiere n'est point capable. Si donc vous posez que la matiere tire la sagesse & l'intelligence de son sein, vous détruisez ce principe, vous concevez sans peine qu'elle peut tirer de son sein cette mesure déterminée, qui est l'effet de l'intelligence & de la sagesse. Car celui qui fait le plus, fait le moins. Celui qui fait la cause, fait l'effet. La matiere qui produit l'intelligence, n'est pas incapable de produire les effets & les caracteres de l'intelligence : ce qui nous fait renoncer à tous les moyens que nous avons de prouver l'existence de Dieu. VII. L'esprit est tout ce que j'admire le plus dans le monde. Cét esprit fait même par son attachement le prix de la plûpart des choses, comme nous l'avons déja remarqué. Si donc l'esprit sort du sein de la matiere, pourquoi ne dira-t-on point que les plus grandes merveilles de la Nature en sortent aussi ? VIII. Si l'esprit sort de la matiere, la matiere pense ; & si la matiere pense, elle peut se raporter elle-même à une fin ; & si elle se raporte à une fin, elle n'a plus besoin d'un principe qui l'y raporte, & il est inutile de poser l'existence de Dieu à cét égard.

Que si l'homme se raporte à sa fin, encore qu'il ne soit que matiere, pourquoi les Cieux, pourquoi les élemens & les autres parties de l'Univers

nivers ne s'y raporteront-ils pas, encore qu'on ne reconnoisse en eux que de la matiere & du mouvement, non plus que dans l'homme ?

CHAPITRE VII.

Qu'il y a dans le monde des caracteres de nouveauté, qui nous conduisent à la verité de l'existence de Dieu.

PUisque l'Univers est nécessairement l'ouvrage d'une sagesse qui l'a créé dans le tems, il ne faut pas s'étonner si nous trouvons quelques caracteres de nouveauté dans le Globe où nous habitons.

Il est certain que la terre reçoit des changemens par le cours des années. Les pluyes qui tombent sur le haut des montagnes & des colines en font rouler la terre, & les abaissent sensiblement. Les rivieres coulant long-tems dans un canal, & se débordant de tems en tems, le rendent plus profond ou plus large. Les fleuves entraînant dans la mer beaucoup de gravier, en avancent les bords, ou y forment de petites isles, comme celles qui sont à l'embouchûre du Nil, & dont le nombre a cru de tems en tems, selon la remarque des Doctes.

Or bien que tous ces changemens soient fort petits & comme insensibles, il est évident qu'une étenduë infinie de tems les rendroit fort sensibles & fort aparens. Il faudroit qu'il se fût formé déja une infinité de ces petites isles qui se forment du gravier des rivieres, ou plûtôt que la mer fût toute comblée, & que les plus hautes éminences fussent au niveau des autres parties de la terre; puisque l'éternité contient une infinité de siécles pour produire l'effet dont nous parlons.

La nouveauté de la terre, que cette considéra-

tion nous fait assez connoître, ne s'accorde pas mal avec celle de l'Univers en général, que la raison nous avoit fait déja concevoir : mais nous n'avons pas besoin de recourir à l'une ni à l'autre pour faire voir l'existence de Dieu. Il suffit pour cela, de montrer que le genre humain n'est pas sans un chef & sans un commencement. Car si l'on ne peut concevoir que le grand monde ait été produit, sans qu'il y ait un Dieu pour son auteur: il est autant contre la raison de s'imaginer que le petit monde, qui n'est pas moins un abregé de merveilles que le grand, ait été formé par une autre cause que par la puissance d'un Etre souverain. De sorte que nous ne trouvons pas moins cette verité dans la societé que dans la Nature : ce qui est le second principe qu'il faloit établir.

CHAPITRE VIII.

Preuves de l'existence de Dieu par la considération de la societé. Premiere preuve tirée de la suite des générations.

IL n'est rien de si facile que de montrer ces deux véritez qui nous paroissent décisives sur ce sujet : l'une qu'il y a eu un premier homme, qui a été lui-même sans pere, & le pere de tous les hommes qui vivent encore : l'autre, que s'il y a eu un premier homme, il est nécessairement l'ouvrage de la sagesse & de la puissance d'un Dieu.

On voit clairement que le genre humain a un chef, au delà duquel il n'est point permis de remonter, soit que l'on considére la suite des générations, en montant de nous jusqu'à nos ancêtres & aux ancêtres de nos ancêtres : soit qu'on la considére du pere aux enfans, en passant de la vûë du tronc à celle des branches : soit enfin que l'on con-

considére dans la societé les caracteres de nouveauté qui s'y découvrent à une premiere vûë, & qui nous persuadent non-seulement que le genre humain a une origine, mais encore que sa naissance n'est pas aussi ancienne que l'incredulité se l'imagine communément. Si nous montons jusqu'à nos ancêtres, il faut trouver un premier principe qui fixe les recherches de nôtre esprit, ou se perdre dans l'infinité de cette gradation.

Car il ne servira de rien aux incrédules de dire pour sauver la succession éternelle des générations, que cette gradation infinie qui nous fait tant de peine, que les Philosophes nomment un progrez à l'infini, & qu'ils jugent entierement contraire à la droite raison, paroît être commune aux deux sentimens: parce que si l'Athée est contraint de dire qu'il tire sa naissance de son pere, & celui-ci d'un autre, sans qu'il y ait de fin dans cette gradation: celui qui reconnoît l'existence de Dieu, doit penser aussi que Dieu existoit mille siécles avant la création du monde, & un million avant ces milles jusqu'à l'infini.

Quand la difficulté seroit égale des deux côtez, nous aurions raison de reprocher aux incrédules; qu'ils suivent un sentiment qui enferme toutes les difficultez du nôtre, sans avoir sa lumiere ni son évidence. En effet, s'il y a quelque chose d'incompréhensible dans l'Etre Souverain, & que nôtre imagination rejette, c'est son infinité & son éternité. Si donc vous attribuez cette éternité & cette infinité à la suite des générations, vous tombez dans toutes les difficultez qui vous font rejetter nôtre sentiment, avec le desavantage de n'y pouvoir pas répondre avec la même facilité, & avec la même solidité que nous y répondons.

On ne doit point s'étonner que nous reconnoissions une durée éternelle en Dieu. L'éternité assortit parfaitement bien un Etre infini qui enfer-

me essentiellement toutes les perfections, & qui est nécessairement & par lui-même : & concevoir un Dieu qui a commencé d'être, seroit concevoir un Dieu qui n'est pas Dieu. Mais il n'en est pas de même de la suite des générations, qui n'étant que des actions ou des mouvemens, ont un raport naturel au principe qui les produit, & à celui qui les termine.

Outre qu'il y a bien de la difference entre un progrés à l'infini qui n'est que dans l'imagination foible des hommes, & un progrés à l'infini qu'on reconnoît dans la chose même. Celui qu'on admet en Dieu est, selon nous, du premier ordre ; puis qu'en Dieu il n'y a ni avant, ni aprés, ni succession de durée ; que Dieu a produit les tems & les siécles, sans pouvoir être mesuré par les siécles ni par les tems ; que la durée ne lui convient point à parler proprement & dans la rigueur, parce qu'elle ne se dit que des choses qui ont commencé d'être, & qui perseverent dans leur état ; & qu'enfin durer en Dieu, c'est être, & être c'est durer, quoique par la foiblesse de nos conceptions nous soyons obligez de le revétir de toutes les differences des tems : au lieu que celui qu'on reconnoît dans la suite des générations est selon les incrédules mêmes, un progrés infini dans la chose, & non simplement dans l'imagination.

Que si nous voulons descendre maintenant du tronc aux branches, nous ne tarderons gueres à nous apercevoir de la même verité. En effet, il est remarquable que lors qu'on monte dans la suite des générations, on va de la multitude à l'unité ; & qu'en descendant au contraire, on va de l'unité à la multitude. Considérez cette verité dans le peuple Juif, que nous pouvons supposer être la posterité d'Abraham, sans rien mettre en avant de douteux ni de contesté. Si vous remontez dans la suite des générations, vous parviendrez de cette in-

incroyable multitude de Juifs que vous trouvez aujourd'hui sur la terre, à douze Patriarches qui leur ont donné la naissance; de ces douze Patriarches à Jacob qui n'avoit qu'un frere nommé Esaü; de ces deux freres à Isaac frere d'Ismaël; & de ceux-ci à Abraham: & si vous suivez la même ligne en descendant, vous trouverez d'abord Abraham qui n'est qu'une seule personne, & d'Abraham vous décendez à Ismaël & à Isaac: de ceux-ci à Jacob & Esaü: de Jacob aux douze Patriarches: & de ces derniers aux douze Tribus: & de chaque Tribu à un nombre presqu'infini de personnes qui la composent: surquoi il est naturel de faire les réflexions suivantes.

La premiere est, que dans la suite des générations les branches sont en plus grand nombre que le tronc, autrement on ne verroit point sortir d'un seul homme plusieurs descendans: & qu'ainsi n'y ayant aujourd'hui qu'un nombre de branches fini, il seroit tout-à-fait absurde de reconnoître une infinité de tiges.

La seconde est, que dans la suite des générations plus on met le chef d'un peuple dans un siécle éloigné, plus ce peuple se trouve nombreux; & plus son chef est prochain, plus le nombre de ce peuple diminuë. Que si la multitude s'augmente à mesure qu'on met son principe & son chef plus haut, il est évident qu'elle doit être infinie, si l'on met son chef dans un éloignement infini; & qu'ainsi l'on ne peut reconnoître le monde éternel, sans faire la multitude des hommes qui vivent infinie.

La troisiéme réflexion qu'il y a à faire sur ce sujet est, qu'il faut nécessairement reconnoître une seule ligne ou plusieurs lignes dans la suite des générations: ou pour m'exprimer plus clairement, qu'il faut que toutes les nations sortent d'un homme; que l'on supposera aprés, si l'on veut, avoir eu

des ancêtres à l'infini ; ou qu'il y ait plusieurs suites de générations indépendantes l'une de l'autre, ou diverses successions de tiges toutes differentes.

On ne peut pas dire raisonnablement ce dernier: premierement, parce qu'autant qu'on peut remonter dans l'Histoire, on voit que les peuples sortent les uns des autres, ou qu'ils descendent d'un pere commun: & en second lieu, parce que si une seule succession de générations à l'infini devroit avoir produit un nombre infini d'hommes, plusieurs successions pareilles qui n'auroient rien de commun auroient dû produire un plus grand éfet.

Il n'y a que les habitans de l'Amerique qui paroissent d'abord avoir une origine differente de celle des autres hommes, parce qu'on ignore le chemin qu'ils peuvent avoir pris pour aller habiter ce grand Continent que nous apellons le Nouveau Monde. Mais qui nous empêchera de recevoir la conjecture d'un Sçavant, qui veut que les hommes ayent passé de la Norvége dans l'Islande, qui est une Isle située vers la partie Septentrionale de l'Amerique, & que de l'Islande ils ayent passé dans la Groenlande, qui est le nom de cette partie de l'Amerique qui avoisine cette Isle. En effet, on ne peut comprendre la raison pour laquelle les peuples qui habitent le Vieux Monde sont polis & civilisez, & ceux qui habitent le Nouveau barbares & sauvages, si l'on reconnoît que les uns soient aussi anciens que les autres : au lieu qu'en supposant que les peuples de l'Amerique tirent leur source de ceux qui habitent nôtre Continent, on peut attribuer leur ignorance & leur stupidité à la nouveauté de leur établissement. *Grotius.*

Or si en remontant, quand même ce seroit à cent mille siécles d'ici, nous trouvons enfin un homme & une femme qui ayent donné le jour à tout ce qu'il y a maintenant d'habitans sur la terre:

re : comment une éternité s'étoit-elle passée, pendant laquelle il y avoit eu une suite de générations, sans que cette éternité ou cette suite de générations éternelle eût produit qu'un homme & une femme qui sont les chefs du genre humain ?

Que les incrédules fassent de telles supositions qu'il leur plaira, il est indubitable que la suite des générations a fait la propagation du genre humain, & qu'elle sert encore tous les jours à peupler la terre où nous habitons. C'est par là que la famille d'un homme qui étoit logé autrefois dans quelques tentes ; se trouve aujourd'hui répanduë dans tout l'Univers. De l'abondance des habitans sont venuës les Peuplades & les Colonies. Or quand la multitude des hommes ne s'augmenteroit que d'un homme chaque année par la suite des générations, il faudroit que toute la terre fût déja habitée, & même que les habitans y fussent par maniere de dire les uns sur les autres, puis qu'une éternité est une étenduë sans limites.

Il ne sert de rien de dire qu'il arrive des accidens & des desordres dans la societé qui font périr une infinité de personnes : puisque nonobstant ces accidens & ces desordres qui arrivent de tems en tems, la terre s'est toûjours peuplée davantage depuis trois mille ans, par exemple, qui est le tems dont nous pouvons parler avec le plus de certitude.

CHAPITRE IX.

Qu'il y a des caracteres de nouveauté dans la societé humaine qui prouvent l'existence de Dieu.

QUand toutes ces considérations ne détruiroient point l'idée de l'éternité du genre humain, on n'auroit qu'à jetter les yeux sur les arts,

les sciences, les loix, les gouvernemens, le commerce & les histoires, pour voir dans leur nouveauté celle de la societé des hommes.

La Philosophie, qui consiste dans la recherche des choses naturelles, & de celles qui se raportent aux mœurs, est si récente, qu'avant Pythagore, personne n'en avoit oüi parler entre les Grecs. Seneque dit en quelqu'endroit de ses œuvres, qu'il n'y avoit pas mille ans que la sagesse étoit connuë : & Socrate s'étoit vanté de l'avoir fait descendre du Ciel en Terre, parce qu'il fut le premier qui la réduisit de la contemplation à la pratique.

Thales fut le premier qui enseigna l'Astronomie aux Grecs ; & selon Diogene de Laërce, qui a fait sa Vie, il la tenoit des Egyptiens, & ceux-ci des Chaldéens, qui ont si bien été reconnus pour en être les inventeurs, que le mot de Chaldéen se prend pour Astrologue parmi les Anciens.

L'Auteur du Systême des Préadamites travaille donc en vain, lorsque pour faire voir que le monde est plus ancien qu'on ne le croît communément, il nous fait voir la composition de la Sphere, & tâche de montrer qu'il a falu un trés-grand nombre de siécles pour en inventer toutes les parties ; & qu'il auroit été impossible qu'Abraham, ni même Moïse l'eût sçuë, si l'antiquité du monde n'étoit pas plus grande que nous nous l'imaginons. Car qui lui a dit que l'Astronomie fût en ce tems-là dans le degré de perfection où elle est aujourd'hui ? Qui ne sçait au contraire qu'elle s'est formée peu à peu & insensiblement ? Thales observoit les éclipses, & les sçavoit prédire. Avant lui on étoit consterné quand on voyoit arriver un éclipse, comme si toute la Nature eût dû périr. Les armées suspendoient leur mouvement, & n'osoient rien entreprendre que plusieurs jours aprés qu'elle étoit passée.

Plin. lib. 8.

Plutarque dans la vie de Nicias.

Quoi-

Quoique la Médecine paroisse plus nécessaire aux hommes que l'Astronomie, on n'en sçait pas moins la naissance & les progrez. Herodote nous aprend, qu'autrefois on portoit les malades en pleine place, qu'on prioit les passans de dire s'ils sçavoient quelque recepte pour les guérir, & qu'on essayoit celle du premier venu. Caton le Censeur chassa les Médecins de Rome, où ils s'étoient nouvellement établis, disant que c'étoient des bourreaux que les Grecs leur avoient envoyez pour les faire mourir. Et personne n'ignore qu'Hipocrate a été le premier qui a réduit en un corps la Médecine, qui s'acrût peu à peu des découvertes & des expériences de diverses personnes. *Herod. lib. 2.*

L'antiquité des loix n'est gueres plus grande. Nous montons du Code de Justinien au Code de Théodose, du Code de Théodose aux douze Tables; & ces loix des douze Tables, les Romains les tenoient des Grecs, comme de Solon & Lycurgue, qui les avoient eux-mêmes apriſes des Egyptiens, au raport de Plutarque: & ces loix étoient encore si grossieres, si on les compare avec celles que nous avons aujourd'hui, qu'il paroît bien que la Jurisprudence & la Politique étoient encore dans leurs commencemens. *Plutar. que dans la vie de Solon, & dans celle de Lycurgue, & dans son Traité d'Isis & d'Osiris*

On n'ignore pas même l'origine des Rois, qui font les loix vivantes de leur Etat. Les hommes habiterent premierement dans des huttes ou des tentes, au raport de Justin, qui ne s'accorde pas mal en cela avec l'Historien des Juifs: & alors c'étoit le pere de famille qui régnoit sur ses enfans par un droit naturel; & quand le pere de famille étoit mort, son fils aîné tenoit sa place. On bâtit ensuite des maisons éparses, puis des bourgs & des villages: & comme il naissoit des querelles & des differens, la nécessité les contraignit de choisir un juge ou un arbitre pour décider de leurs affaires; & ils donnoient cette qualité à celui *Justini. lib. 2.*

lui qu'ils avoient reconnu le plus homme de bien. Et parce que cét homme n'ayant pas le pouvoir de contraindre les parties à se soûmettre à son jugement, sa médiation devenoit inutile ; & que les desordres n'avoient point de fin : la raison & l'expérience leur firent juger qu'ils doivent le reconnoître non-seulement pour leur arbitre, mais encore pour leur maître, & le revétir d'une autorité qui donnât du poids & de la force à ces jugemens, comme Herodote le remarque de Déjecés. Ces petits Rois étoient à peu prés comme nos Barons & nos Comtes : tels étoient les Rois qui enleverent Lot. Ensuite on bâtit des Villes ? puis les Villes & les Bourgs se lierent pour former des Provinces ; & enfin ces Provinces s'unirent pour former ces vastes Empires, & pour obéïr à ces puissans Rois qui faisoient la destinée du monde, tels qu'étoient les Rois & les Royaumes des Assiriens, des Medes, &c.

Quoique le commerce ne soit gueres moins ancien que la societé, on peut s'apercevoir facilement de ses progrez, & de là conclure qu'il est nouveau. Les biens furent d'abord communs ? de cette communauté on passa à la permutation, s'il est permis d'employer cette expression ; de-là on vint au poids à la livre & à la monnoye, laquelle parmi les Romains mêmes fut premierement de fer, ensuite de cuivre, puis d'argent, & enfin d'or.

Pour l'Histoire, personne ne doute qu'elle ne soit une invention recente & moderne ; puisque si elle étoit fort ancienne, elle nous aprendroit des évenemens plus anciens que ceux que nous connoissons. On ne peut nier qu'il ne soit naturel aux hommes de conserver la mémoire des accidens qui leur arrivent, & sur tout des évenemens qui font la destinée des Nations & des Empires, soit pour en tirer des régles & des maximes à l'égard

gard de l'avenir, soit pour instruire ses enfans par les exemples du passé. Et l'on ne peut douter non plus qu'il ne soit assez naturel d'etablir des mémoriaux qui nous representent les grands évenemens, ou d'avoir certains monumens où l'on conserve la mémoire des choses. Cependant la mémoire des choses passées ne s'étend que jusqu'à quatre ou cinq mille ans d'ici.

On distingue trois divers tems : un tems caché, qui est celui qui s'est passé depuis la naissance du monde jusqu'au Deluge : un tems qu'on nomme fabuleux, parce que les véritables évenemens n'en sont point venus à nôtre connoissance, & qu'il ne nous est connu que par les fables des Poëtes : c'est celui qui a coulé depuis le Deluge jusqu'à la premiere Olympiade : & un tems qu'on nomme historique, parce que l'Histoire nous en fait connoître les véritables évenemens, & qui a coulé depuis la premiere Olympiade jusqu'à nous. *Varro apud Censor.*

Car pour la Chronologie des Chaldéens & des Egyptiens, qui attribuoient à leur nation une antiquité, sans comparaison plus grande que celle que nous attribuons à l'Univers, il y a diverses raisons qui la rendent vaine & suspecte, Plutarque nous fait assez voir ce qu'il en faut croire, lors qu'il en parle ainsi dans la Vie de Numa. *Encore que leur année ait été de quatre mois, selon quelques Auteurs, elle n'étoit d'abord composée que d'un seul, & ne contenoit que le cours d'une seule Lune : & ainsi faisant d'un seul mois une année, cela est cause que le tems qui s'est écoulé depuis leur origine paroît extrêmement long, & que bien qu'ils habitent nouvellement leur pais, ils passent pour les plus anciens de tous les peuples.* Ajoûtez à cela la vanité que ces peuples avoient de vouloir passer pour les plus anciens qui fussent dans le monde, comme Justin le témoigne dans son

son premier Livre de l'Histoire universelle, & les fables dont ils soûtenoient leurs prétentions. Les Chaldéens se vantoient qu'il y avoit quatre cens soixante-dix mille années qu'ils observoient les Astres ; & cependant l'Astronomie qui passa bien-tôt aprés de chez eux parmi les Grecs, étoit fort peu de chose : & l'on sçait que l'art d'écrire, que quelques-uns attribuent à Palamede, les autres Egyptiens n'étant pas de cette datte-là, ils ne pouvoient sçavoir que par tradition l'antiquité de leur Astronomie : & je laisse à penser, si une tradition de quatre cens soixante-dix mille ans peut avoir quelque certitude, comment sans le secours de l'écriture, peuvent-ils sçavoir que leur Astronomie est si ancienne ? Ou si l'art d'écrire est parmi eux d'une aussi grande antiquité que l'Astronomie ? Comment en enseignant cette science aux Grecs, ne leur ont-ils point apris une foule d'évenemens qui devoient s'être passez pendant ce long cercle d'années ? Les Egyptiens distinguoient, au raport d'Herodote, deux tems, l'un pendant lequel les Dieux avoient regné en Egypte, & l'autre pendant lequel ils avoient eu des hommes pour Monarques. Quelle fable ! & comment peut-on ajoûter foy à ces Prêtres Egyptiens dont parle cét ancien Auteur, qui joignent cét Empire chimerique des Dieux, qu'ils prétendoient avoir régné en Egypte avec l'espace de dix mille trois cens quarante années qu'ils croyoient que le régne des hommes avoit duré ? Mais il faut laisser aux Antiquaires le soin de s'étendre là-dessus.

Voyez Clement Alexandrin 1. Stroma. Pleff. Morne. lib. de veritate Religionis Christiane.

Les incrédules ne pouvant contester la verité de tous ces faits, auront recours à leur défaite ordinaire, qui est de dire qu'il est arrivé au genre-humain des accidens qui l'ont empêché de croître, de peupler la terre, & de faire des progrez dans les arts & dans les sciences. Et afin que nous

ne

ne soyons point surpris de trouver tant de caracteres de nouveauté dans la societé des hommes, ils nous diront qu'il est survenu des pestes, des famines, des guerres & des inondations qui ont diminué le nombre des hommes, & changé l'état & la face des choses.

Cette réponse paroîtra peu solide, si l'on considére que tous ces malheurs, qui véritablement arrivent de tems en tems, sont des accidens particuliers, qui sont considérables à l'égard d'une Province ou d'un Etat où ils arrivent, mais qui ne sont d'aucune considération à l'égard de toute la terre & de tous les habitans qui la rempliſſent. L'embrasement de tout un païs n'est gueres plus à l'égard de toute la terre, que l'embrasement d'une belle maison ou d'un palais à l'égard de Paris. Les guerres les plus sanglantes ne font gueres plus de tort au genre-humain en général, que les combats particuliers qui se font dans cette grande ville au peuple qu'elle contient. La famine de tout un Etat est à l'égard de l'Univers, ce que la pauvreté d'une seule famille est à l'égard de toute une ville. Le Déluge de Deucalion, & d'Ogyge, &c. & tous les autres Déluges particuliers dont l'Antiquité fait mention, ne paroîtront pas plus considérables, regardez par raport à toute la terre, que l'inondation d'un ruisseau l'est à l'égard d'une Province ou d'un Royaume.

II. D'ailleurs qui ne sçait que depuis trois mille ans tous ces accidens n'ont pas manqué de survenir de tems en tems dans le monde? Et cependant la terre n'a pas laissé de se peupler toûjours davantage, les hommes de se polir, les arts & les sciences d'aquerir de nouveaux degrez de lumiere & de perfection. Or si la societé a tant aquis depuis trois mille ans, malgré toutes les calamitez dont nous venons de parler; pourquoi veut-on que ces accidens l'ayent empêchée de rien aque-

aquerir pendant toute une éternité qui auroit dû se passer jusqu'au commencement de ces trois mille années ?

III. Il faudroit qu'il fût survenu un déluge tel que nous concevons celui de Noé. Un déluge particulier n'étoit point capable de faire perdre par tout les arts & les sciences, de rendre la terre deserte, de faire périr la mémoire des choses passées, & de réduire le genre-humain à ce degré d'ignorance & de simplicité où nous le trouvons, si nous remontons un peu haut. Et si l'on prétend que ce déluge ait été universel, comment les hommes auront-ils pû s'en sauver ? Où est-ce que le genre-humain se sera conservé ? Quelle force ou quelle adresse aura pû le garantir d'une destruction entiere ? Et n'y ayant point de Providence qui veille à sa conduite, point d'Arche bâtie par l'ordre du Ciel, point de précaution divine, point de miracle en sa faveur comme on le veut; comment se sera-t-il conservé dans les horreurs d'un si étrange accident ?

Il ne sert de rien non plus de montrer qu'il y a eu quelques arts qui se sont perdus, faisant place à des inventions plus nouvelles : & qu'ainsi nous ne devons point juger de la nouveauté ou de l'antiquité de nôtre origine, par la nouveauté ou l'antiquité des arts qui fleurissent aujourd'hui.

Car on ne peut nier qu'il n'y ait quelques arts si nécessaires aux hommes, qu'il est entierement impossible qu'ils viennent à se perdre, si ce n'est par la perte du genre-humain. L'écriture, par exemple, qui est un moyen de parler aux absens, & de faire aller ses pensées là où l'on ne peut point aller soi-même, est certainement une invention qui ne peut se perdre, à moins que les hommes ne perdent la raison. On pourra peut-être avec le tems se servir d'autre chose que du papier pour écrire : mais quoiqu'il en soit, on écrira toûjours.

Or

Or quand dix mille siécles ne produiroient qu'un seul de ces arts qui ne se perdent point à cause de leur nécessité, les hommes, ne devoient-ils pas avoir déja trouvé les secrets les plus rares, & les arts les plus nécessaires, il y a trois ou quatre mille ans ?

Car je compare l'état où il nous paroît que la societé étoit alors, à celui où elle est aujourd'hui à l'égard des sciences, des arts, des loix, du commerce, & de tout ce qui suit l'établissement de la societé. Ce n'est point par la vûë d'un seul art, mais par la considération de tous les arts, de toutes les connoissances, de leurs progrez & de leurs accroissemens, ou plûtôt par les divers états de la societé, que l'on raisonne.

Ce seroit en verité un étrange prodige, que les hommes eussent été pendant une infinité de siécles grossiers, barbares, sans politesse, sans loix, sans gouvernement, sans Phisique, sans Morale & sans Astronomie, ne sçachant lire ni écrire : ayant toûjours vû les Astres sur leurs têtes sans les observer, & sans connoître ni les étoiles ni les éclipses; ayans toûjours été malades sans avoir découvert les premiers élemens de la Médecine, & toûjours raisonné sans connoître ni la vertu des plantes ni celles des eaux minerales, ni la peinture, ni l'architecture, ni le commerce, ni la navigation, sans parler des moulins, de l'imprimerie, de la bousole, qui nous donne le moyen de faire des voyages de long cours, de la poudre à canon, ni de tant d'autres inventions militaires qui sont la production de ces derniers tems; & que cependant quatre ou cinq mille ans eussent donné lieu à la découverte de cette multitude d'arts, de sciences & de secrets admirables; qu'une éternité eût été si sterile, & quatre ou cinq mille ans si feconds. Voila ce que les hommes qui ne sont pas entierement privez de la lumiere naturelle ne se persuaderont point.

CHA-

CHAPITRE X.

Qu'y ayant un chef du genre-humain, il faut qu'il y ait un Dieu.

ON a sans doute fait le plus difficile, lors qu'on a prouvé que le genre-humain a un chef, au delà duquel on ne sçauroit remonter dans la suite des générations : & il est impossible de supposer un premier homme, sans voir d'abord qu'il a dû être créé par la puissance & par la sagesse d'un Dieu.

C'est une pensée si absurde & si chimerique, que de dire avec quelques-uns, que l'homme a été formé du limon de l'Egypte échauffé par les rayons du Soleil : ou avec quelques autres, qu'il est sorti de la mer, qu'elle est à peine digne qu'on s'arrête un moment à la refuter.

Je ne dirai pas en effet, qu'il est inoüi qu'on ait vû sortir de cette source non-seulement des êtres comme nous, mais même des bêtes qui engendrent & qui soient engendrées : que si une telle production avoit lieu autrefois, elle pourroit avoir lieu maintenant, puisque le Nil, le limon de l'Egypte & le Soleil ne s'en sont point allez : que comme un ouvrage aussi parfait que l'homme n'en auroit pû sortir qu'aprés une infinité d'essais, de commencemens imparfaits & d'ébauches défectueuses, si nous n'en voyons point sortir encore aujourd'hui des hommes parfaits, nous en verrions sortir quelque commencement d'hommes, quelques traits imparfaits de nôtre nature ; ce qui est contraire à l'expérience : qu'il seroit étonnant, que le Nil, le limon de l'Egypte ou la mer eussent assez de sagesse pour connoître qu'il ne suffisoit pas qu'il y eût un homme, mais qu'il faloit un homme & un femme qui fussent

l'un

l'un pour l'autre ; étans formez avec une inclination mutuelle qui fait la propagation du genre-humain.

Il me suffira de faire sur ce sujet deux réflexions, dont l'une détruira le fondement de cette speculation, & l'autre établira la verité qui lui est opposée. La premiere est, que les incrédules raisonnent sur une fausse hypothese, lors qu'il leur plaît de supposer, que les insectes qui sortent du limon de l'Egypte échauffé par les rayons du Soleil, n'ont point d'autre principe que la chaleur de cét Astre, & la corruption de cette matiere qui en est échauffée. C'est supoler ce qui est en question, & c'est ignorer que qui établit l'existence de Dieu, établit une cause générale qui concourt avec les causes secondes, & qui a la principale part à tout ce que nous voyons, puis qu'il est impossible d'expliquer les moindres des insectes, si l'on n'a recours à la Sagesse souveraine qui concourt à leur production, & qui fait par son intelligence infinie cette surprenante varieté de ressorts délicats qui les composent. Voila qui peut servir de réponse à leurs objections.

Mais voici qui établit la verité de nôtre principe : c'est que l'homme n'est pas moins admirable dans sa petitesse, que l'Univers l'est dans sa grandeur, de sorte que si la composition de l'Univers nous fait reconnoître une Intelligence souveraine, comme il n'en faut point douter aprés ce qui a été dit, la composition de l'homme ne la marque pas moins. Comme donc en prouvant que le grand monde a commencé d'être, vous faites voir sans peine qu'il a un Créateur, qui est Dieu : aussi dés que vous avez montré qu'il y a un premier homme, vous faites voir sans aucun effort, qu'il doit être l'ouvrage d'une Divinité. La chose parle d'elle-même : & quand il resteroit encore quelque lieu de douter, il ne faut que consi-

dérer

dérer les merveilles de nôtre esprit, pour être entierement rassurez là-dessus. C'est la troisiéme source de nos preuves.

CHAPITRE XI.

Preuves de l'existence de Dieu tirées de la consideration de nôtre ame.

MOn dessein n'est point ici d'expliquer physiquement les fonctions & la maniere d'agir de nôtre esprit, ni aussi d'exagerer par de vaines rhetorications les merveilles d'un être qui semble parcourir la terre & les Cieux sans se mouvoir, & s'unir avec toutes choses, quoique lié à une petite portion de matiere, & relegué en quelque sorte dans un coin de l'Univers.

De toutes les réflexions qu'on peut faire sur ce sujet, je choisirai celles qui marquent le plus sensiblement un dessein & une vûë dans la composition de l'homme. Il faut remarquer pour cét effet, que les actes de nôtre ame se réduisent à ces trois, les sentimens, les passions & les raisonnemens.

Les sentimens qui apartiennent à la nature animale, & qui ne sont que les fonctions de ces cinq sens que Dieu nous a donnez, comme cinq portes par lesquelles les objets entrent dans nôtre ame, étoient absolument nécessaires pour interesser nôtre ame dans la santé & dans le bien être du corps. Il faloit avoir des yeux pour voir les précipices, de peur d'y tomber. Nous négligerions de prendre des remédes ou des précautions pour rétablir nôtre santé, si la langueur & le sentiment du mal ne nous montroient que nous l'avons perduë.

Mais il ne suffiroit pas que l'homme connût ce qui se passoit au dehors par le canal des sens; il faloit

faloit encore qu'il conservât cette connoissance, afin qu'elle le dirigeât dans sa conduite. Il a donc été nécessaire qu'il eût une mémoire, qui est comme le réservoir de tous les objets qui sont entrez dans nôtre ame, & qui en font l'aversion ou le penchant.

On distingue fort bien deux sortes de passions. Les unes qui tendent vers le bien, comme le desir, l'esperance, l'amour, &c. les autres qui s'éloignent du mal, comme la haine, la crainte, le dégoût, &c. Les unes & les autres étoient absolument nécessaires, puisque nous devions fuïr le mal, & chercher le bien, par le soin naturel que nous devons avoir de nous conserver: & il est nécessaire que nous nous conservions par la même raison qui fait que nous sommes.

Mais parce que ces passions peuvent être contraires les unes aux autres, & qu'il ne faut pas que cette guerre soit irréconciliable, il a falu qu'il y eût un principe commun dans lequel elles convinssent toutes: & ce principe c'est l'amour de soi-même: c'est lui qui les fait naître, & c'est lui qui les fait mourir: & dans le combat des passions, l'ame se retire & se recueille en elle-même, elle considére son plus grand interêt, & panche vers l'endroit qui se raporte davantage à l'amour de soi-même.

Mais que seroit-ce des passions du cœur de l'homme, si elles n'avoient point de lumiere qui les adressât à leurs fins légitimes? elles ne serviroient qu'à nous conduire au précipice avec plus de force & de viteſſe. Il a donc été nécessaire qu'il y eût en l'homme une sagesse ou une intelligence pour diriger ses mouvemens: & c'est cette sagesse que nous reconnoissons pour le principe de tout ce qu'il y a d'admirable dans les ouvrages de la société, & à laquelle nous attribuons les

arts

arts & les sciences, dont l'invention produit des effets si surprenans.

Qu'y a-t-il de plus éloigné que le sable qui est sur le bord de la riviere, l'ardoise qui est cachée dans le sein d'une montagne, & des arbres qui sont crûs dans une forêt? Cependant l'adresse des hommes a trouvé le moyen de franchir cette distance, & de faire de tant de parties dispersée, & qui sembloient avoir si peu de raport les unes avec les autres, un tout fort juste & fort régulier, qui fait le plaisir de la vûë, & une des plus grandes commoditez de la vie.

Qui croiroit qu'on pût tirer de la toison des brebis ces habits que nous portons; qu'une herbe qui croît dans les champs pût être changée en de la toile, & qu'il pût sortir de l'excrement d'un ver la plus belle de nos parures? Cependant tout cela a été facile à l'adresse des hommes, & si toutes ces choses n'ont pû être produites que par une intelligence, cette intelligence elle-même n'auroit-elle point un principe intelligent? S'il faut de la sagesse pour produire l'effet, n'en faudra-t-il point pour avoir formé la cause?

Mais ni les passions qui tendent naturellement au bien & à la conservation de l'homme, ni la raison qui est destinée à diriger ces passions ne suffisoient pas pour unir les hommes dans un corps de societé, aprés avoir donné à chacun ce qui lui étoit nécessaire pour sa conservation particuliere: il faloit qu'ils eussent outre cela un penchant mutuel les uns pour les autres; il faloit encore produire divers liens qui les uniſſent entr'eux. C'est à quoi la Nature a admirablement pourvû. Elle a produit, s'il m'est permis de parler ainsi, le germe de l'union de tous les hommes en leur donnant une mutuelle bien-veillance les uns pour les autres, une conscience & une Religion, dont nous ferons voir dans la suite que les principes se trou-

trouvent naturellement au dedans de nous.

Car pour le principe d'Hoppes, qui prétend que c'est la crainte qui dispose les hommes à la societé, leur ayant fait bâtir premierement des habitations & des barrieres pour se défendre contre les bêtes sauvages, & ensuite des villes murées & des forteresses pour se garantir contre les efforts les uns des autres; il seroit suportable, s'il étoit pris dans une moindre étenduë que celle que cét Auteur lui donne.

L'on ne peut douter, qu'en toutes les rencontres, la crainte de l'oppression & le desir de se conserver, ne disposent les hommes à chercher le secours les uns des autres. C'est ce qui paroît assez par les ligues & par les alliances que la politique recherche avec tant de soin. Mais on tombe dans l'égarement, dés qu'on veut pousser ce principe trop loin.

Il y a au dedans de nous des causes d'union & d'intelligence beaucoup plus anciennes que celles-là: & il ne suffit pas d'avoir le cœur mal fait; il faut encore être privé de la lumiere naturelle, pour ne s'en point apercevoir.

Car afin qu'il y eût une societé réglée, il faloit qu'il y eût des familles distinctes dans le monde. Et pour former des familles, il faloit qu'il y eût quelque sympatie & quelque convenance entre l'homme & la femme, qui n'est autre chose que cette inclination naturelle qui leur fait sentir qu'ils sont l'un pour l'autre; il faloit que les peres eussent une tendresse particuliere pour leurs enfans, qui leur fit prendre le soin de leur nourriture & de leur éducation. Il étoit encore nécessaire, qu'on eût une bien-veillance particuliere pour ses parens, afin que lorsque ces derniers viennent à perdre ceux qui les ont mis au monde, ou qu'ils se trouvent dans un âge ou dans un état qui ne leur permet point de pouvoir à leur sû-

reté, ou à leur nourriture, ils reçoivent ce secours de ceux qui leur sont unis par la proximité du sang.

Et qui ne sçait par expérience, que par la Nature en gravant l'amour de soi-même en chacun de nous, y a mis un principe général qui engage nécessairement les hommes à former un corps de societé, & sur tout lors qu'il est dirigé par la Religion. Il est naturellement impossible de s'aimer soi-même, sans aimer ses parens, ses amis, ses bien-faicteurs : & il n'y a qu'un obstacle étranger qui puisse corrompre en nous ces sentimens. Nous aimons les autres à mesure qu'ils se raportent à nous. Nôtre bien-veillance croît avec le degré de la proximité qui nous lie avec eux, sans qu'il y ait en cela rien que de légitime & d'innocent.

Cette bien-veillance que nous avons naturellement les uns pour les autres, produiroit un bon éfet, lors qu'il s'agiroit des choses indifferentes ; mais elle n'arrêteroit jamais les effets de la cupidité : & dés qu'il s'agiroit de la possession des avantages temporels, ou de la joüissance des plaisirs, les hommes tomberoient dans les desordres d'une inévitable division, s'il n'y avoit point d'autres principes dans leur cœur.

C'est pourquoi il a été nécessaire que les hommes eussent une loi naturelle, qui consiste en certaines maximes d'équité & de justice, dont nous connoissons la verité naturellement. Il faloit que ces principes nous fussent naturellement connus : que nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fissent pour nous : qu'il faut rendre à chacun ce qui lui apartient : qu'on ne doit faire tort à personne. Et parce qu'on ne feroit aucun scrupule de violer cette loi, si l'on n'étoit retenu par quelque espece de crainte ; il a été nécessaire que nôtre cœur fut tellement disposé, qu'il ne pût s'empêcher de craindre & de trem-

trembler, après avoir violé ces maximes d'équité & de justice : & c'est ce que nous apellons les remords de la conscience, dont nous parlerons plus amplement dans la suite ; nous contentant de supoſer ici cette verité, pour ne pas détruire l'enchaînement de nos principes, qui se prouvent sur tout par leur subordination.

Ces remords ou ces craintes d'une conscience coupable se dissiperoient bien-tôt, si nous n'avions en nous d'autres sentimens naturels qui les entretiennent & les soûtiennent.

Car si nous voulons un peu refléchir sur nous-mêmes, nous trouverons premierement, que nôtre cœur ne peut être satisfait par tous les avantages de la terre, bien qu'il desire naturellement le bonheur : en second lieu, que les hommes portent naturellement leurs desirs au de-là du temps : & enfin, qu'ils reconnoissent communément l'existence d'un Dieu, & qu'ils sentent qu'ils lui doivent de la crainte, de la reconnoissance & du respect, supoſé qu'il existe.

Comme nous ne trouvons point de penchans inutiles dans l'homme, nous avons sujet de penser que le desir du bonheur ne l'est pas, & s'il ne l'est pas, qu'il peut être satisfait. Cependant, tout ce que nous voyons dans le monde, n'est point capable de nous rendre véritablement heureux, & l'expérience nous aprend, que nos desirs croissent avec les avantages temporels.

D'où vient que les biens temporels sont si peu capables de remplir nôtre cœur ? ou plûtôt, d'où vient qu'ils en augmentent le vuide en y entrant ?

Car s'il n'y a point de plus grand objet, ni qui soit plus digne de nos desirs, que les avantages du monde, nôtre cœur devroit s'en contenter : comme l'on voit que les animaux qui n'ont point de raison, se contentent des biens qui doivent faire leur partage. Comment la nature, qui est si sage & si

réguliere dans toutes les autres choſes, fait-elle une faute ſi groſſiere dans celle-ci ? Comment, aprés avoir mis dans le cœur de l'homme le deſir du bonheur, lui donne-t-elle un cœur incapable de ſe ſatisfaire des ſeuls biens qui lui ſont deſtinez ?

Le monde ne ſçauroit remplir nôtre cœur : il faut donc, ſelon les loix de cette ſageſſe que nous remarquons dans toutes les parties de la Nature, qu'un plus grand objet le rempliſſe. Mais comment ce grand objet rempliroit-il le cœur de l'homme ? Comment pourroit-il être le but inviſible & caché des deſirs vagues de nôtre cœur ? Comment nôtre cœur auroit-il été formé avec une capacité infinie pour le recevoir, ſi ce grand objet n'exiſtoit, & s'il n'avoit fait lui-même les biens temporels, le cœur de l'homme & la diſproportion qui eſt entr'eux, voulant ſe conſacrer lui-même nôtre ame pour la remplir, & pour répondre par ſon excellence infinie à l'immenſité de nos deſirs ?

En effet, ce n'eſt pas aſſez que la Nature nous faſſe connoître par expérience l'inſuffiſance des objets du monde à nous rendre heureux : elle nous inſpire encore le deſir d'une vie éternelle aprés nôtre mort, & elle perſuade les hommes de leur immortalité.

Il ne ſerviroit de rien de dire, que c'eſt le deſir que les hommes ont eu de vivre éternellement aprés leur mort qui leur a donné cette opinion, parce qu'il n'y a rien qu'on ſe perſuade ſi facilement que ce qu'on deſire. Car je raiſonne par le deſir, & non par la perſuaſion ; & je demande pourquoi la Nature auroit mis dans l'homme un deſir ſi inutile, ou plûtôt un deſir qui eſt capable de lui ôter ſon repos, elle qu'on dit ne rien faire en vain, & dont la ſageſſe eſt ſi générale & ſi conſtante ?

Mais elle va plus loin, & pour les adreſſer au vérî-

véritable objet de leur bonheur, elle leur fait connoître l'existence d'un Dieu. Et quoique leurs passions obscurcissent cette connoissance, il est certain qu'elles ne peuvent l'anéantir tout-à-fait, comme on l'a déja vû.

Quand on ne voudroit point reconnoître, que ces principes que nous venons de marquer, se trouvent dans tous les hommes du monde sans exception, il faut du moins qu'ils conviennent, que c'est ainsi que les hommes sont faits ordinairement, & que c'est ainsi qu'ils ont dû être faits; n'y ayant point de partie ni d'inclination en eux qui ne soit placée avec une extrême sagesse: & si cela est, à quoi attribuerons-nous tous ces effets?

Il ne s'agit plus de sçavoir, si l'on peut remarquer de la sagesse dans la composition de l'homme: on est obligé d'en convenir, ou de renoncer au bon sens. Mais on demande, si c'est à un principe aveugle & sans connoissance, tel que les incrédules se le figurent, ou bien à un principe intelligent & souverainement parfait, tel que nous le concevons, que l'on doit attribuer cette sagesse que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître?

CHAPITRE XII.

Considération de l'homme, & en quel sens on peut dire que les autres choses sont pour lui.

IL ne sera pas inutile, aprés avoir considéré le raport que les hommes ont les uns avec les autres, d'examiner celui qu'ils ont avec les autres parties de la Nature: parce qu'il paroît dur aux incredules, de supposer que l'homme soit le chef-d'œuvre des créatures visibles, & que les autres choses se raportent à son bien. Il n'y a rien qu'on ne fasse pour l'abaisser. On dit qu'il n'est qu'un point auprés de ces espaces immenses qui

l'environnent ; & qu'il eſt le centre des infirmitez & des maladies, que ſon eſprit eſt rempli d'erreurs & de préjugez ; que ſa volonté eſt déterminée au mal, & remplie de mauvaiſes habitudes : qu'il eſt le joüet des orages & des tempêtes, la proye des animaux qui ont plus de force que lui : que ſa vie dépend d'un inſecte & d'un vermiſſeau : qu'il eſt timide dans le danger, fragile dans la tentation, foible dans les diſgraces, & plus foible dans la proſperité ; & qu'enfin, s'il a un peu plus de lumiere que les autres animaux, il eſt capable auſſi de déréglemens plus monſtrueux. Tout cela peut être vrai ſans que nous perdions rien de l'idée de nôtre excellence & de nôtre véritable grandeur.

Car I. c'eſt une erreur de meſurer le prix des choſes corporelles par leur petiteſſe ou par leur grandeur ; puiſque ſi cela étoit, un diamant ſeroit moins précieux que les autres corps. On peut néanmoins conſidérer en quelque ſorte, l'étenduë d'une choſe materielle, lors qu'on la compare avec un être materiel : mais il y a de la ſimplicité à croire que la grandeur ou l'étenduë, puiſſe donner à une choſe materielle quelqu'avantage ſur un eſprit, dont la perfection conſiſte dans la connoiſſance, & non pas dans la grandeur.

II. Ceux qui craignent ſi fort l'anéantiſſement, ſçavent qu'il y a comme un éloignement infini entre une choſe morte, & un être intelligent. Ils ne craignent point de perdre leur matiere, qui leur eſt aſſurée, & qui n'eſt point détruite par la mort : mais ils craignent de n'être plus capables de ſentiment ni de connoiſſance. C'eſt la perte de l'être raiſonnable qui fait leur deſeſpoir. Donnez telle perfection materielle que vous voudrez aux Cieux & aux Etoilles : à moins que vous ne nous montriez qu'ils penſent, on vous fera voir que leur beauté & leur éclat, n'ont aucune pro-

proportion avec l'excellence d'un être qui se connoît & qui connoît les autres choses.

III. Cependant, si l'on considére de prés ce qui fait l'excellence des plus belles parties de l'Univers, nous trouverons qu'elles n'ont de prix à nôtre égard, qu'autant que nôtre ame y en attache; que l'estime des hommes fait la plus grande dignité des métaux & des pierreries, l'utilité ou le plaisir que l'homme en reçoit, le prix des plantes, des arbres & des fruits; la vüe, tout ce que les corps celestes ont de brillant à nos yeux; l'oüie, ce que le tonnerre a de terrible, ou ce que les voix & les instrumens ont de mélodieux, du moins à nôtre égard. De sorte que les sons, les odeurs, les couleurs, la lumiere, apartenant à nôtre ame, aussi bien que l'opinion & la pensée, on peut dire que ce qu'il y a de plus beau & de plus magnifique dans la Nature à nôtre égard, sort en quelque sorte du fond de nôtre ame, & n'est point en quelque façon different de nous-mêmes.

IV. Au reste, lors qu'on dit que toutes choses se raportent à l'homme, on ne prétend pas préjudicier à la gloire des autres créatures intelligentes. Qui sçait, disent quelques-uns, s'il n'y a pas dans les Cieux, qui sont d'une beauté & d'une perfection si élevée au dessus de ce globe, des intelligences sans comparaison plus parfaites que les nôtres; mais plûtôt, qui est-ce qui conteste cette verité?

On ne doit point objecter contre la Religion, ce que la Religion même nous enseigne: & il ne faut pas aussi nous imposer, comme font ordinairement les incrédules, qui se croyent en droit de railler de ces expressions, que l'homme est le Roy de l'Univers, ou que le monde a été fait pour l'homme.

Nous ne disons point que l'Univers soit fait pour un seul homme, mais pour la societé de tous les hommes, pour cette multitude répanduë

dans tous les temps & dans tous les lieux ; ni seulement pour les hommes miserables, mais encore pour les hommes glorifiez.

L'Univers n'est pas seulement pour les hommes, il est aussi pour les autres intelligences que Dieu a produites. La nature ne subsiste pas seulement pour nourrir le corps de l'homme, bien que les pluyes, les saisons fertiles, & la fecondité de la terre paroissent visiblement se raporter à cette fin là : elle est encore pour presenter à nôtre esprit des objets perpetuels d'estime & d'admiration, parce que ce qui est la nourriture au corps, cela même est la connoissance des merveilles de Dieu à nôtre ame.

Le monde ne nous fournit pas seulement des objets d'admiration, il nous met encore devant les yeux des objets de crainte, des objets de respect, des objets d'esperance : & il n'enferme point de créature dans son sein, qui ne nous demande quelqu'hommage particulier, ou quelque mouvement de respect, ou quelque sentiment de nôtre ame pour Dieu. Il faut qu'il y ait toûjours de nouvelles merveilles à connoître dans la Nature, de peur que nous ne nous lassions dans ces recherches qui glorifient l'Auteur de l'Univers : la varieté tient nôtre esprit en haleine. Ce que nous ne comprenons pas, nous dispose à admirer sans dégoût ce que nous connoissons : & l'ignorance de tant de merveilles incompréhensibles à ses usages, aussi bien que la connoissance & le sentiment que nous en avons.

Enfin l'Univers est pour Dieu, & l'Univers est pour les créatures intelligentes : comme un tableau est pour l'original qu'il represente, & pour les personnes qui doivent le considérer. Toutes les beautez de l'Univers sont des liens par lesquels Dieu attire nôtre cœur ; & tous les sentimens de nôtre ame, sont autant de liens qui attachent nô-

nôtre cœur à lui : & c'eſt cette union de la créature intelligente avec ſon Dieu, que nous prétendons être le but & la fin de ſes ouvrages.

Ce tableau devoit être grand & magnifique, & expoſé à la vûë de chacun, pour être digne de Dieu qu'il nous repreſente, ſans être diſproportionné à la portée de l'homme à qui il le repreſente. Celui qui ne conſidérera point tous ces divers égards, ne comprendra rien dans cette matiere, & nous attribuera néceſſairement des penſées que nous n'avons pas. Mais il eſt difficile auſſi que celui qui voudra faire cette diſtinction, ne trouve rien que de grand & de raiſonnable dans ce ſentiment.

CHAPITRE XIII.

Où l'on fait voir la perfection de l'homme par la conſidération de ſes défauts.

L'Homme a des défauts, je l'avouë. Son eſprit ſe trouve renfermé dans un fort petit eſpace : Il ſe voit borné de toutes parts au milieu d'une étenduë ſans bornes. Il ſe trouve obligé de ſuivre la condition d'une matiere qui lui eſt extrêmement inferieure en perfection. Il ſe ſent miſerable & pauvre au milieu de la proſperité & de l'abondance. Rien ne le remplit. Rien ne le ſatisfait. Il ſe dégoute de tout, & deſire tout. Il veut toûjours connoître, & ne connoît rien à fond. Il admire, parce qu'il ignore. Il eſt curieux de ſçavoir, parce qu'il ne ſçait rien. Il n'eſt pas ſeulement le joüet des autres, il eſt en quelque façon le joüet de lui-même. Ses paſſions ſont à ſon égard l'équité & la rectitude, & la verité ne ſe trouve que dans ce qui lui plaît. Ces défauts ſont grands ; & parce qu'ils ſont grands, ils ne peuvent ſe trouver que dans un être excellent, & font voir mieux

que toute autre chose la perfection de l'homme. C'est ce qui est facile de concevoir, si l'on se considére soi-même avec un peu de réflexion.

Quelques grands que soient ces espaces qui m'environnent, je me trouve encore plus grand qu'eux. Mon corps qui est un atôme auprés du Soleil, est un Colosse auprés d'un Ciron. Le Soleil, qui est un prodigieux Colosse à mon égard, est un atôme auprés de cette étenduë immense & de ces vastes Sphéres dont il est lui-même environné. La grandeur ou la petitesse de la matiére dépend donc des divers égards sous lesquels on se la represente, ou des diverses comparaisons que l'on en peut faire. C'est mon ame qui fait cette comparaison. Mon ame a donc quelque chose de plus noble & de plus grand que ce qui m'avoit surpris dans cette grandeur, ou qui m'avoit passé dans cette petitesse.

Chaque chose tient son rang dans la Nature: mais l'homme, qui tient un rang dans le monde, & qui le sçait, est plus parfait que toutes les autres choses; & plus cét esprit se trouve renfermé dans un petit espace, plus il est merveilleux, puisque par un prodige particulier, il assemble quand il lui plaît, dans un atôme, la Terre & les Cieux, ce que nous voyons & ce que nous ne voyons pas des immenses espaces qui nous environnent; qu'il parcourt toutes les parties de l'Univers sans se mouvoir, d'une maniere plus admirable & plus surprenante que s'il se mouvoit; qu'il assemble dans la simplicité d'un même sujet, le passé, le present & l'avenir, la vie & la mort, la lumiere & les ténébres, les élemens les plus contraires & les qualitez les plus incompatibles; & qu'encore qu'il soit caché & enseveli dans un coin de l'Univers, il fait venir l'Univers chez lui, quand il lui plaît.

J'avouë qu'il est surprenant, de voir une intelligence si vaste suivre les loix d'une matiere si bornée, & un être si noble épouser les interêts d'un

d'un corps qui ne paroît avoir rien de commun avec lui. Et à cét égard, il semble qu'on peut dire qu'il est plus surprenant de voir l'esprit de l'homme dépendant de la matiere, que de l'en voir séparé ; & que nôtre vie a quelque chose de plus étonnant que nôtre mort. Car enfin, pénétrez tant qu'il vous plaira dans la connoissance du tempérament ; que la glande pineale soit le centre du mouvement des esprits animaux, ou que ce soit une autre partie du cerveau : il est impossible qu'il y ait aucune véritable proportion entre les mouvemens de cette glande ou de cette autre partie de nôtre cerveau, & les pensées de nôtre esprit ; & dix mille siécles de raisonnemens ne trouveront jamais cette convenance ou cette proportion.

Mais cette dépendance de la pensée qui naît à l'occasion d'un mouvement corporel, & cette dépendance du mouvement corporel qui naît à l'occasion de la pensée, sans qu'on puisse découvrir aucune proportion entre l'un & l'autre, n'est-ce pas une autre merveille qui doit nous surprendre infiniment ?

C'est à cette marque que je connois que mon esprit est créé. C'est-là le caractere & le sceau de sa dépendance ; & pour paroître la libre production d'une intelligence souverainement libre, cét esprit a dû dépendre d'une matiere qui est extrêmement au dessous de lui.

Au reste, de toutes les choses que nous voyons, l'homme est la seule qui sent sa misere & son indigence ; elle est donc la plus parfaite. Il n'y a qu'un Etre plus noble & plus élevé que les autres qui puisse être miserable, puis qu'il ne sçauroit l'être que par la connoissance.

D'ailleurs, ce n'est point la privation d'un bien qui fait l'indigence ; mais la privation du bien qui semblоit être dû. Cyrus berger ne se trouvoit pas miserable de n'être point assis sur le trône ; mais

Cyrus se connoissant d'une extraction royale n'est point satisfait s'il ne régne.

Qu'est-ce donc que l'homme, qui se trouve toûjours pauvre & miserable dans quelque degré de prosperité qu'il parvienne ? Il faut que ce soit un être dont l'excellence est disproportionné à tout ce que nous voyons. Ainsi le sentiment de nôtre indigence est un des plus grands caracteres de nôtre grandeur.

J'avouë que nôtre esprit & nôtre cœur sont également insatiables. L'un n'est jamais las de connoître, l'autre n'est jamais las de desirer. Mais ce qui fait leur déréglement en cela, marque leur perfection.

Le desir de connoître, marque à la verité, qu'un homme n'a pas toutes les connoissances, c'est-à-dire, qu'il n'est point infini ; mais il fait voir qu'un homme peut croître toûjours, & qu'ainsi son excellence n'est point limitée à cét égard.

Il en est de même des desirs du cœur de l'homme qui renaissent incessamment, & qui ne trouvent rien qui puisse les satisfaire. Ils font voir à la verité que l'homme n'a pas tout ce qu'il lui faut pour être heureux; mais ils marquent en même temps, que tous les avantages temporels sont incapables de le satisfaire, qu'il est plus grand que le monde & que tous les biens du monde, & qu'il ne faut pas moins qu'un objet infini pour le remplir.

L'admiration de l'esprit est plus merveilleuse que tout ce qu'il admire, & les desirs de l'homme sont quelque chose de plus noble que tout ce qu'il desire. L'infinie avidité de nos esprits nous répond, que nôtre excellence en quelque sens n'a point de limite ; & l'infinie avidité de nos cœurs nous fait connoître que nous pouvons aspirer à un bonheur infini. Ce que nous ne connoissons point, nous humilie; ce que nous connoissons, nous satis-

satisfait ; & ce que nous pouvons connoître, nous éleve en quelque sorte plus que ce que nous connoissons, & nous montre que nôtre ame ne demeurera pas toûjours dans l'abaissement où elle est, qu'elle ne sera pas toûjours occupée de ces petits interêts & de ces petits avantages qui font son attachement, sans pouvoir faire véritablement sa satisfaction.

C'est un defaut à l'avare de desirer toûjours de nouvelles richesses ; mais c'est une perfection de ne se satisfaire pas de si peu de chose. Les mondains péchent en ignorance & en aveuglement, mais ils ne péchent point à parler véritablement, en interêt & en avidité. Ils sont coupables de desirer avec tant d'aveuglement ce qui ne peut les satisfaire ; mais ils ne le sont point d'être insatiables après la possession de ce qui ne doit point les contester.

On ne dira point ici ce que c'est qu'un être, qui par un privilége particulier a la gloire de representer l'Etre suprême, trouvant en soi quelques traits de cette connoissance & de cette sagesse qu'il est obligé d'attribuer à Dieu, d'un être qui doit recueillir la gloire qui émane de toutes les beautez créées pour le raporter à leur Auteur. On ne representera point cét homme dans les actes de la vertu, réglant ses desirs par la temperance, renonçant à ses passions pour pratiquer les devoirs de la pieté, consacrant le present à ses devoirs, & s'assurant l'avenir par le bon usage du present, sacrifiant à Dieu ses mauvais desirs, renonçant à soi-même pour l'amour de celui qui lui a donné toutes choses, s'élevant au dessus du temps & du monde par le mouvement sublime d'une esperance qui tend à des objets plus solides que ni le monde ni le temps, & raportant toutes choses à la gloire de Dieu, comme à la plus grande & à la plus noble fin de ses pensées & de ses actions.

actions. Nous laissons-là toutes les vertus de l'homme qui roulent sur des fondemens contestez par les incrédules, & nous ne raisonnons ici que par la considération de ses défauts qui sont avoüez de tout le monde, & particulierement de ceux contre lesquels nous disputons.

Nous aurions maintenant à établir la verité de l'existence de Dieu par les preuves que la Religion nous fournit ; mais comme elles sont répanduës dans tout cét Ouvrage, & que l'ordre que nous nous sommes prescrit, nous engage à ne parler de la Religion qu'aprés avoir montré qu'il y a un Dieu, rien ne nous empêche de passer à la consideration des objections qu'on fait contre ce grand principe.

CHAPITRE XIV.

Où l'on entre dans l'examen des principales difficultez que les Athées opposent à la verité de l'existence de Dieu.

I. LA premiere, qui est prise de ce que nous ne voyons point Dieu, est sans doute une des plus foibles. Car si nôtre esprit même ne peut tomber sous les sens, comment la nature de Dieu seroit-elle visible ?

II. On dit qu'il est impossible de comprendre ce que c'est que cét Etre suprême ; que quelque idée que l'on s'en fasse, on est obligé de la corriger : qu'il y a autant d'idées qui répondent à ce nom de Dieu, qu'il y a de differens tours d'imagination.

On répond en distinguant deux idées que nous pouvons avoir de Dieu, l'une qui vient de l'imagination, & l'autre qui naît de la lumiere de l'entendement. Comme Dieu n'est point un objet sensible, ni les sens, ni l'imagination qui travaille sur

sur les mémoires des sens, ne peuvent nous le représenter : mais comme l'esprit s'éleve des objets connus aux objets inconnus par le raisonnement, rien n'empêche qu'il ne nous fournisse une idée véritable ; quoi qu'imparfaite, de la Divinité. Que l'idée que l'imagination nous donne de Dieu, & qui nous le représente comme quelque chose de materiel, soit fausse, à la bonne heure : l'idée que la raison nous en fait avoir, qui nous le représente comme un Etre sage & souverainement parfait, peut-être imparfaite, mais elle ne sçauroit être fausse, puis qu'il est nécessaire qu'il y ait une intelligence qui gouverne l'Univers. Aussi peut-on dire que cette idée est à peu près la même dans tous les hommes, & qu'elle ne change point, bien qu'il n'y ait rien de constant, ni d'uniforme dans les idées, que l'imagination nous donne de Dieu.

III. Cependant les incrédules ne laissent pas de faire tous leurs efforts pour détruire cette idée que la raison nous fait avoir de Dieu. Ils disent qu'elle ne peut être que naturelle ou acquise, imprimée naturellement dans nôtre esprit, ou venuë du dehors, & qu'il ne paroît pas qu'on puisse dire, ni l'un ni l'autre. Car, disent-ils, si elle étoit naturellement imprimée dans nôtre esprit, il faudroit qu'elle fut aussi ancienne que nous-mêmes, qu'elle prévint tous nos raisonnemens, qu'elle fut la premiere de nos idées, puisque nous n'en connoissons point d'autre qui nous soit naturelle ; & il faudroit par conséquent, que Dieu nous fut plûtôt connu que tous les autres objets : il faudroit qu'elle devançât l'éducation, l'âge où l'on raisonne, & même toutes nos autres connoissances qui ne sont que le fruit du travail & de l'expérience. Ils prétendent montrer en second lieu qu'elle n'est point acquise, parce que si elle l'étoit, elle ne pourroit l'être que par l'expérience, ou par le raisonnement, n'y ayant que ces deux voyes d'acquerir

rir les connoiſſances qui nous manquent. Or il ne paroît pas, que par l'expérience ou par le raiſonnement, nous puiſſions avoir l'idée d'un Dieu qui eſt élevé au deſſus de l'un & de l'autre.

Cette difficulté ſeroit conſidérable, ſi nous prétendions comprendre la nature de Dieu, ou pouvoir nous repreſenter préciſément ce que c'eſt que la Divinité; mais comme ce n'eſt point là nôtre prétention, & qu'il s'agit maintenant de ſçavoir s'il y a un Dieu, & non ce que c'eſt que Dieu, ce raiſonnement ne conclut pas mieux que celui-ci : Il n'y a aucune idée parmi celles qui ſont entrées en moi par le canal des ſens, ni parmi celles qui viennent de l'expérience, qui me repreſentent l'iſle du Japon; telle qu'elle eſt en elle-même, & auſſi véritablement que ſi je l'avois vûë. Donc cette iſle n'eſt point.

Ceux qui prétendent que l'idée de Dieu eſt naturellement imprimée dans l'eſprit de tous les hommes, diront que comme c'eſt là une idée ſpirituelle, elle demeure comme cachée & enſevelie, juſqu'à ce que les actes les plus purs de l'eſprit s'exercent avec liberté; & que comme l'on ne peut dire qu'une perſonne n'ait pas une raiſon, parce qu'il ne l'exerce pas toûjours; on raiſonneroit mal auſſi de conclure, que nous n'avons point l'idée de Dieu naturellement imprimée dans nos eſprits, de ce que cette idée ne ſe dévelope point en tout temps. Ils ajoûteront, que cette idée eſt ſemblable & uniforme dans tous les hommes du monde, en ce qu'elle a de ſpirituel & de naturel; mais qu'elle varie en ce que les ſens & l'imagination y ont ajoûté.

Ceux qui croïent que l'idée de Dieu eſt acquiſe, ne laiſſeront pas auſſi de la croire naturelle, parce qu'ils ſupoſent que l'eſprit de l'homme a une proportion ſi naturelle avec la premiere Verité, qu'il ne ſçauroit la révoquer en doute, & qu'il eſt

eſt naturel à un homme qui raiſonne ſur tout ce qu'il voit, d'avoir l'idée d'un être ſage & intelligent. Or, bien que l'idée que j'ai de la ſageſſe ſoit originairement priſe des actes de mon eſprit, je la purifie, je l'étends, & je la corrige tellement par le raiſonnement, qu'elle convient à Dieu, & ne ſçauroit convenir à aucun autre.

Au reſte, l'on remarque cét ordre entre les choſes qui ſont capables de connoiſſance, que les plus nobles ne ſont jamais connuës à fond par celles qui ſont d'un ordre inférieur. Les enfans ne connoiſſent point à fond la prudence des perſonnes avancées en âge. Un Américain ne comprend point les grandes vûës d'un Philoſophe. Et ſi les bêtes raiſonnoient, comme il y en a qui le prétendent, elles ſeroient bien éloignées de comprendre les deſſeins & les perfections des hommes, les ouvrages de la ſocieté, les profondeurs de la politique, le ſecret des arts & des ſciences. L'admiration ne convient qu'aux choſes qu'on ne connoît pas à fond. Nous ſommes obligez d'admirer la ſageſſe de Dieu, & par conſéquent nous ne la comprenons point.

IV. On ne prétend pas ſeulement que la nature de Dieu ſoit incompréhenſible; ce que nous avouërons volontiers : on ſoûtient que l'idée de cét Etre ſuprême enferme mille contradictions, & que par conſéquent elle ſe détruit elle-même. C'eſt ce que Vaninus, célébre Athée qui fut brûlé à Toulouſe, ſemble avoir voulu inſinuer dans un Ouvrage qu'il avoit publié en aparence pour combattre l'Athéïſme; & en effet pour répandre ſon venin avec plus de ſûreté, lors qu'il fait de la divinité cette deſcription, qui eſt bonne ou mauvaiſe, ſelon le ſens qu'on lui donne, & l'uſage qu'on en fait. *Sui ipſius & principium & finis, utriuſque carens; neutrius egens, utriuſque parens atque author. Semper eſt ſine tempore, cui præteritum non abit nec*

Vanin. in Amphytheatro Providentiæ divinæ, Exercit. 2.

nec subit futurum. Regnat ubique sine loco, immobilis absque statu, pernix sine motu, extra omnia omnis; intra omnia, sed non includitur in ipsis? extra omnia, sed non ab ipsis excluditur. Intimus hæc regit, extimus creavit, bonus sine qualitate, sine quantitate magnus, totus sine partibus, immutabilis, cùm cætera mutat, cujus velle potentia, cui opus voluntas, simplex est in quo nihil in potentia, sed in actu omnia; imò ipse purus, primus, medius & ultimus actus. Denique est omnia super omnia, extra omnia, intra omnia, præter omnia, ante omnia, & post omnia omnis.

Ces contradictions aparentes viennent de ces trois sources; de l'infinité de Dieu qui l'éleve au dessus de nos conceptions; de la foibleſſe de nôtre esprit, qui ne trouve rien en soi ni hors de soi qui lui paroisse digne de representer de Dieu; & enfin de la disproportion qui est entre les idées corporelles dont l'imagination se sert pour le décrire, & sa nature incompréhensible qui ne peut être bien décrite. Ce n'est donc point là une contradiction entre les attributs de Dieu, mais une disproportion entre nôtre esprit & la nature de l'Etre suprême, qui nous oblige à corriger toutes les images dont l'imagination se sert pour la representer, & cette disproportion est si nécessaire que qui l'öteroit, anéantiroit l'existence de Dieu.

V. Mais ne semble-t-il pas que par la Divinité on pouroit entendre l'Univers même? Car si nous croyons que le sujet auquel nous donnons ce nom, est souverainement parfait, les Athées soûtiendront aussi qu'il n'y a rien de plus parfait que le monde. Comme nous prétendons que nôtre Dieu est infini en tout sens, & qu'il n'a point de limites soit dans sa durée, soit dans son étenduë, soit dans ses perfections: on dira aussi que l'Univers est éternel, infini en étenduë, & si achevé dans son harmonie & dans sa perfection, qu'il

est

eſt impoſſible de concevoir rien de plus régulier, n'y ayant point de qualité ni de perfections que cét Univers n'enferme, puis qu'il eſt l'univerſalité de toutes choſes.

On répond, que l'Univers porte trop viſiblement les caracteres d'un ouvrage, pour nous permettre de le regarder comme un ouvrier. C'eſt un tout qui ne s'eſt point fait de lui-même, puiſque ſes parties n'ont entr'elles qu'un raport arbitraire. Y ayant des Cieux, pourquoi faloit-il qu'il y eût une Terre? Y ayant une lumiere, pourquoi faloit-il qu'il y eût un œil? Y ayant tant de choſes admirables, pourquoi faloit-il qu'il y eût un eſprit capable de les admirer? Ce n'eſt point la néceſſité des choſes qui l'a voulu, puiſque ces choſes n'ont aucun raport naturel les unes avec les autres, qu'elles peuvent être ſéparées, & qu'elles le ſont même aſſez ſouvent. C'eſt une néceſſité d'intelligence puiſque la raiſon nous dit que ces choſes devoient être unies. Elles ont un raport de raiſon & de ſageſſe que l'Univers ne peut point avoir connu, puiſque l'Univers n'eſt que l'aſſemblage de ces choſes qui ſe raportent les unes aux autres, tout inſenſibles qu'elles ſont, comme cela a été déja prouvé.

Outre ces difficultez qui paroiſſent conſidérables, on nous fait quelques petites objections du même genre, auſquelles il faut répondre en peu de mots.

On dit que s'il y avoit un Dieu, il faudroit qu'il exauçât les prieres des hommes; & que leurs prieres étant preſque toûjours opoſées, il ne peut les exaucer ſans ſe contredire. On répond que Dieu n'exauce point toûjours, ni toute ſorte de perſonnes, ni toute ſorte de prieres. L'objection qui ſupoſe le contraire, n'eſt d'aucune conſidération. *Vide Merſennum in Geneſim.*

On dit encore que s'il y avoit un Dieu, il ſeroit le ſouverain bien; & que s'il étoit le ſouverain bien,

bien, il n'y auroit point de mal dans le monde, puisque le souverain bien exclud toute sorte de mal. Cette difficulté n'est qu'un galimatias qui se forme du concours de quelques idées scolastiques. Le souverain bien exclud toute sorte de mal en soi, & non pas hors de soi. Le mal peut être hors de Dieu, mais il ne sçauroit être en Dieu.

On objecte que s'il y a un Dieu, il y a une connoissance infinie; & s'il y a une connoissance infinie, qu'il connoît le dernier nombre; & s'il connoît le dernier nombre, qu'il y a un dernier nombre. Or c'est une contradiction qu'il y ait un dernier nombre, parce que ce dernier nombre supposé on peut lui ajoûter quelque chose, & qu'ainsi il sera le dernier nombre, & ne sera point le dernier nombre. On répond que Dieu connoît le dernier nombre tel qu'il est, c'est-à-dire, impossible & contradictoire; connoissant parfaitement quel nombre que ce soit, mais n'en connoissant point de dernier, parce qu'il n'y en a point de dernier.

Enfin, on objecte que s'il y a un Dieu, il gouverne les choses d'en bas; & que s'il gouverne les choses d'en bas, il s'abaisse & conçoit des soins indignes de sa nature. On répond que Dieu ne s'abaisse pas davantage par les soins de sa providence, que le Soleil lors qu'il répand sa lumiere sur ces bas lieux.

CHAPITRE XV.

Suite des Objections des Athées.

COmme nous proposons l'œconomie des pensées & des passions, la subordination des mouvemens de nôtre cœur, la loi naturelle, la conscience & les penchans qui unissent les hommes en un corps de societé, comme des preuves de l'e-

l'existence d'une Sagesse souveraine qui ait travaillé à la composition de l'homme ; les Athées au contraire tâchent d'établir leur sentiment par le desordre des passions & des pensées, & par les crimes que Dieu permet que les hommes commettent.

Car, dit l'impie, s'il y a un Dieu, ou il ne peut empêcher le crime, & alors il manquera de puissance ; ou il ne le veut point, & alors on le conçoit comme méchant. La premiere réflexion qu'il faut faire pour répondre à cette difficulté, est qu'il faut distinguer le pouvoir considéré comme absolu & souverain, de ce même pouvoir considéré comme temperé par la sagesse, la justice & les autres vertus. Si vous ne considérez que le pouvoir absolu d'un Monarque, il peut faire égorger la moitié de ses Sujets en un jour. Mais si vous considérez ce pouvoir comme temperé par sa bonté & par ses autres vertus, vous avoüerez qu'il ne le peut pas, & que c'est là une heureuse & loüable impuissance qui marque sa force, & qui naît de ses perfections. De sorte que pour sçavoir, non ce que Dieu, mais un simple Monarque peut empêcher ou permettre, il ne suffit pas de considérer son pouvoir, mais il faut encore l'envisager dans toute l'étenduë de ses relations, & connoître toutes ses autres vertus qui temperent son pouvoir. Comme bon, il peut une chose qu'il ne peut point comme juste ; & comme juste, il en peut une autre qu'il ne peut point comme sage ; & si vous ne connoissez à fond ses intérêts, ses perfections, ses droits & ses vertus, vous ne pouvez pas décider ce qu'il peut permettre ou empêcher. Que si cela a lieu d'homme à homme, combien plus des hommes à Dieu ?

Vanius in Amphytheatro Providentiæ.

Mais rien ne nous empêche de remarquer aprés cela, que même selon nos foibles idées, ce n'est point sans raison que Dieu permet les péchez. Je ne

ne dirai point ici, que comme dans la Nature les monstres servent à faire mieux connoître l'ordre, l'arangement & l'œconomie des natures régulieres : de même aussi les desordres du peché, servent à nous faire mieux connoître de quel prix & de quelle utilité sont la raison, la conscience & la Religion naturelle qui sont violées par les crimes. C'est une des moindres considérations qu'on puisse faire sur ce sujet, encore qu'elle ne soit pas sans fondement.

On peut ajoûter à cela, que le peché donne occasion à la plûpart des vertus de s'exercer & de paroître ; que la patience de ceux qui sont oprimez, paroît par la violence de ceux qui oppriment; que l'humilité seroit d'un moindre usage, s'il n'y avoit un orgueil qu'elle doit vaincre ; que la temperance tire son prix de la difficulté qu'il y a à vaincre la convoitise ; que la justice n'auroit point d'emploi dans le monde sans l'interêt & la cupidité ; & qu'enfin il y a une infinité de vertus qui naissent & se manifestent à l'occasion des vices.

Il est certain d'ailleurs, que le peché donne occasion de paroître à plusieurs vertus de Dieu, qui ne seroient point découvertes sans lui. Sans le peché, nous aurions éternellement ignoré ce que c'est que la misericorde & la justice de Dieu, c'est-à-dire, que nous aurions ignoré ce qui le rend plus aimable & plus terrible à nos ames.

On peut dire que les péchez des hommes effacez par la misericorde de Dieu, ou punis avec sévérité par les loix de sa justice inexorable, forment des motifs éternels d'amour & de crainte, & des motifs tels qu'ils étoient nécessaires pour balancer le poids que les hommes ont pour les objets sensibles, ou même pour retenir dans leur devoir d'autres créatures que nous ne connoissons pas. Car il faut penser que Dieu agit avec les hommes comme avec des créatures qui raisonnent, &

que

que par conſéquent, il doit agir ſur eux par des motifs ou par des objets qu'il leur propoſe, & non pas par une impreſſion aveugle : & demander pourquoi les hommes ſe conduiſent de cette maniere, c'eſt demander pourquoi ils ſont hommes.

Certainement nous ne doutons point que comme la ſageſſe de Dieu eſt infinie, le plan de Dieu ne le ſoit auſſi, & qu'à ce plan ne réponde une ſucceſſion infinie d'objets qui s'uniſſent les uns avec les autres. Ce monde, cette vie, tout ce que nous avons vû ou apris de choſes, ſoûtiennent une autre ſucceſſion d'objets qui entrent dans le deſſein de Dieu, & qui ne ſont qu'un point auprés de cette éternelle ſucceſſion d'objets qui roulent, pour ainſi dire, dans l'entendement divin. La ſageſſe de Dieu eſt ſi grande, qu'elle fait rouler ſur un petit accident, ſur un point comme ſur un pivot inébranlable, les plus grands évenemens. Supoſons pour un moment ce qui eſt en queſtion, pour éclaircir la choſe davantage. Une vapeur dans la tête de Pharao, produit un ſonge qui cauſe l'élevation de Joſeph & la venuë des enfans d'Iſraël, & donne lieu à tant d'illuſtres évenemens qui ſont ſoûtenus ſur ce ſonge comme ſur un point. La délivrance du peuple d'Iſraël, ſa proſperité, ſes victoires & ſes bénédictions entaſſées dont le Ciel le favoriſe, ſe terminent enfin à la naiſſance de JESUS-CHRIST, qui paroît un aſſez petit évenement. Ce dernier évenement ſoûtient pourtant comme un pivot la vocation des nations, l'établiſſement du régne de Dieu, l'anéantiſſement des idoles, & la converſion du monde, & les derniers objets qui rempliſſent nôtre ame & l'étonnent par leur grandeur, ne ſont peut-être qu'un point qui ſoûtient une ſucceſſion infinie d'objets & d'œconomies qui glorifieront éternellement Dieu.

Comme donc un homme qui auroit vécu du temps des enfans de Jacob, & qui étant le témoin de

de la vente & de la prison du chaste & innocent Joseph, ne se fût étonné que Dieu permît ainsi que la vertu fût opprimée, que dans l'ignorance de ce que la sagesse de Dieu devoit opérer par ce moïen; & comme ceux qui crurent en JESUS-CHRIST, & qui virent sa mort, n'en furent surpris, que parce qu'ils ne voïoient pas le grand bien que la misericorde de Dieu en devoit tirer; ainsi nous ne sommes surpris que Dieu permette le péché en général, que parce que nous ne connoissons qu'en partie & obscurément les biens que la sagesse de Dieu procurera par ce moïen.

On me permettra bien de me servir de ces exemples, puisque je ne les emploïe point comme des preuves, mais comme des éclaircissemens qui ont un double usage, dont le premier consiste en ce qu'il paroît par là, qu'il n'y a point de plus faux ni de plus misérable raisonnement que celui-ci : Je ne connois point à fond les vûës & la sagesse de la Divinité : donc cette Divinité n'existe point. Elle permet le mal; donc elle est méchante, parce que ce raisonnement ne peut conclure, à moins que nôtre esprit ne soit d'une étenduë infinie, & qu'il ne s'attribuë le privilége de connoître toutes choses. Le second consiste, en ce que ces exemples nous montrent que les difficultez générales des Athées & les plus spécieuses de leurs objections, se détruisent insensiblement par les principes de la Religion, contre laquelle ils s'étoient d'abord soûlevées.

CHAPITRE XVI.

Où l'on fait divers paralelles des deux sentimens pour montrer l'extravagance des Athées.

VOila quelles sont les principales preuves qui établissent la vérité de l'existence de Dieu, & les principales objections qu'on opose, ou qu'il

qu'il semble qu'on peut opposer à ce grand principe. On peut faire cinq comparaisons des deux sentimens, qui confirment parfaitement la verité que nous avons déja prouvée, & qui consistent. I. En ce que le sentiment des Athées est singulier & extraordinaire, & que le nôtre a l'avantage du consentement. II. En ce qu'il est de nôtre interêt & de l'interêt honnête & raisonnable, de croire qu'il y a un Dieu: au lieu qu'il est seulement de l'interêt de la cupidité & des passions déréglées de n'en reconnoître point. III. En ce que nôtre sentiment a une infinité d'heureuses suites, & que l'Atheïsme est sujet à mille effroyables inconveniens. IV. En ce qu'il y a plus de tenébres & de difficultez dans l'opinion de ceux qui nient la Divinité, que dans le sentiment de ceux qui la reçoivent. V. Et enfin il y a une infinité de raisons qui nous persuadent de cette premiere verité, sans qu'il y en ait une seule qui puisse passer pour preuve pour montrer le contraire.

Pour bien faire le premier de ces cinq paralelles, il suffit de remarquer qu'il y a cinq especes de consentement qui nous montrent l'existence de Dieu : le consentement des choses naturelles à nous representer la sagesse de leur Auteur ; nous en avons fait déja mention : le consentement de toutes les choses surnaturelles, s'il m'est permis de nommer ainsi l'accord de tous les évenemens ou de tous les faits surnaturels & miraculeux à confirmer ce grand principe : le consentement des hommes qui ont vécu dans tous les siécles : le consentement de toutes les lumieres & de toutes les facultez de l'homme : & enfin le consentement général de toutes les sciences, qui se terminent à cette premiere & capitale verité comme à leur centre commun.

S'il n'y avoit qu'une seule chose dans le monde qui nous fit connoître cette verité, on auroit

moins de lieu de s'étonner qu'elle puiſſe être ré
voquée en doute : mais on a déja vû que toute
les parties de la Nature nous la mettent devan
les yeux d'un commun acord. Les Aſtres, la terre
le Ciel, l'eau, le feu, les vents, les tourbillons, le
nuées, la nuit, le jour, la lumiere, les ténébres
les plantes, les animaux, les hommes & tan
d'autres choſes enchaînées, nonobſtant leur éloi
gnement & ramaſſées malgré leur diſperſion
pour faire ce grand & admirable Tout qui nou
ſurprend : toutes ces choſes nous montrent pa
leur grandeur, par leur varieté, par leur ſubor
dination, par le temperament de leurs qualitez
par leurs raports & leurs proportions admira
bles, & par cét ordre divin qui les lie, que l
monde eſt l'ouvrage de cette Sageſſe ſouverain
à laquelle nous donnons le nom de Dieu.

Je ne parlerai point ici de l'acord de toutes l
choſes ſurnaturelles à nous faire connoître cett
même verité, & de l'abſoluë néceſſité qu'il y au
ra à reconnoître l'exiſtence de Dieu, ſi de tout
les choſes ſurnaturelles dont on a jamais parlé
ſoit de celles qu'on raporte à la Religion, ſoit c
celles qu'on atribuë à la Magie, il y en a une ſeu
le de véritable. Cette conſidération n'eſt poi
de ce lieu, puis qu'elle roule ſur des fondeme
qui ne ſont pas encore établis.

Mais je dirai bien qu'on ne peut s'empêch
d'être frapé par la vûë du conſentement géné
des hommes, des vivans & des morts, des ſçava
& des ignorans, des heureux & des malheureu
des innocens & des criminels, de ceux qui atte
dent une autre vie aprés la mort, & de ceux q
font profeſſion de ne rien eſperer aprés cette vi
des Sadduciens, qui ne craignent point un Jug
ment avenir, & que la crainte ne préocupe poin
des Stoïciens, qui ont l'inſolence de ſe préfé
à la Divinité, lors qu'ils s'aplaudiſſent de le

ſageſſ

sageſſe, & qu'un reſpect ſuperſtitieux n'engage point dans l'erreur ; des Epicuriens ; qui attribuent à Dieu de ne ſe méler point de nos affaires ; des Payens, qui ſe repreſentent la Divinité vicieuſe & déréglée, & des Deïſtes même d'aujourd'hui, que le ſcrupule ne retient point.

Et ce conſentement eſt d'autant plus conſidérable en cette occaſion que les hommes, loin de recevoir ce grand principe par préjugé, s'acordent à le recevoir contre tous leurs préjugez & contre tous les principes de leurs erreurs, comme on l'a déja fait voir.

Cette réflexion nous conduit à penſer, que c'eſt ici un conſentement de raiſon & de ſens commun, qui eſt d'un tel poids & d'une telle conſidération dans la vie civile, qu'il ſuffit pour nous faire recevoir un nombre preſque infini de véritez ſans examen, & pour nous faire traiter de fous & de viſionnaires ceux qui oſent le révoquer en doute. Jugez donc ce que c'eſt que l'acord de l'eſprit de tous les hommes, qui par leurs plus pures lumieres & leurs plus communes notions nous conduiſent à Dieu : & le conſentement général de leurs cœurs, qui par des penchans & des ſentimens naturels nous font ſentir cette même verité ; & l'union de leur eſprit & de leur cœur, qui s'acordent en cela, quoi qu'aſſez opoſez en d'autres rencontres ; & l'acord de la raiſon & de la conſcience, de la nature & de l'éducation qui s'uniſſent ſi parfaitement à cét égard.

Puiſque toutes nos facultez conviennent à recevoir cette grande & importante verité, on ne doit point douter que les ſciences ne nous y conduiſent comme à leur centre commun. L'Anatomie ne peut nous faire voir de la ſimetrie, des uſages & une deſtination dans les parties de nôtre corps, ſans nous montrer par cela même qu'il y a une ſageſſe qui les a arrangées, & leur a donné

cette surprenante & merveilleuse disposition. La Chymie nous fait connoître mieux que toute autre science, l'action de la matiere & les effets du mouvement qu'elle diversifie par ses operations & par ses mélanges. Mais comme en nous faisant voir ce qui peut sortir de la matiere & de son mouvement, elle nous fait connoître assez distinctement que la pensée n'en sortira jamais, & elle nous met dans la nécessité de reconnoître un Dieu auteur des esprits ou des actes spirituels. L'Astronomie ne peut envisager l'ordre, l'éloignement, les proportions & les usages de ces globes immenses qui nous éclairent, sans nous donner l'idée d'une Sagesse souveraine qui les a ainsi disposées. La Jurisprudence établit tous ses axiômes sur ces communes maximes d'équité & de justice qui sont dans l'esprit de tous les hommes, & qui périssent, si l'existence de Dieu périt; puisque n'ayant rien de plus noble en ce cas-là, que d'être la production du hazard, ou de venir d'une matiere aveugle, elles ne doivent plus embarasser les hommes par de vains scrupules. Si vous consultez l'Histoire, elle vous mettra devant les yeux les progrez des arts & des sciences, la nouveauté du monde, le Deluge & la Création; principes qui sont évidemment liez avec la verité de l'existence de Dieu, & qui ne peuvent être révoquez en doute, sans qu'on renonce à la plus sure partie de l'Histoire, & qu'on détruise la mémoire des choses passées. Si vous entrez dans les vûës de la Morale, elle vous donnera l'idée d'une probité & d'une vertu que vous êtes contraint d'aprouver lors même que vous êtes dans des dispositions tout oposées; & qui n'est plus rien, si l'on anéantit le grand & unique principe de nos devoirs, qui est Dieu. Etudiez la Nature, & quelque système que vous suiviez, elle vous conduira à la connoissance de son Auteur. La doctrine d'A-

Ariſtote par la ſubordination des mouvemens
l'elle reconnoît dans la Nature, vous menera à
n premier mobile. Deſcartes vous dira, que c'eſt
ur le libre choix d'une Intelligence ſouveraine,
ue la matiere a précisément ce mouvement, &
ette quantité de mouvement ſans laquelle les
ix de la Mecanique ſeroient inutiles, & la com-
oſition du monde impoſſible. Il reconnoîtra
u'il n'y a que la cauſe premiere qui puiſſe pro-
uire la penſée ou le principe qui penſe dans un
orps organiſé : & c'eſt ſur la diſtinction des qua-
rez de l'eſprit d'avec les qualitez de la matiere,
u'eſt fondée ſa doctrine des ſenſations. Suivez
s vûës de Democrite & d'Epicure : leurs atô-
es, leur mouvement & les differentes détermi-
ations de ce mouvement ſi juſte & ſi reglé, vous
onduiront tout de même à la connoiſſance de
Dieu.

Si donc il ſuffit du conſentement général des
ommes qui jugent d'une verité ſans pouvoir
tre ſoupçonnez de préocupation, pour la met-
e hors de doute : jugez ce que c'eſt que le con-
entement univerſel des hommes ſoûtenu par les
uatre autres eſpeces de conſentement que nous
vons marquées, & nous perſuadent une même
erité, malgré cinq autres eſpeces d'accord, qui
ont l'accord de nos ſens à n'apercevoir point
ette Divinité, l'accord de l'imagination de tous
es hommes à ne pouvoir la comprendre ou ſe la
epreſenter, l'acord des préjugez contraires qui
aiſſent de ces deux ſources, l'acord de toutes
os paſſions qui cherchent à ſe ſatisfaire, & l'a-
ord de tous nos crimes, qui nous rempliſſent de
rayeur, juſqu'à ce que nous ſoyons aſſurez de
eur impunité. C'eſt le premier paralelle qu'on
eut faire des deux ſentimens. En voici d'au-
res.

CHAPITRE XVII.

Où l'on continuë de faire voir l'abſurdité de l'Atheïſme, en le comparant au véritable ſentiment.

IL eſt certain qu'un homme qui croit l'exiſtence de Dieu, ne hazarde rien, ou peu de choſe, s'il ſe trompe, pour m'exprimer avec l'incrédulité; & qu'un homme qui ne la croit point, hazarde infiniment, s'il eſt dans l'erreur: n'y ayant aucune proportion entre la volupté déréglée que la Religion nous fait perdre, & le ſalut éternel auquel l'Atheïſme nous fait renoncer, quand même les deux ſentimens auroient une égale probabilité: ce qui eſt bien éloigné d'être.

Petit livre intitulé la Délicateſſe.

On a objecté à Monſieur Paſcal, qui s'eſt attaché à donner du jour à cette penſée, qu'on ne ſe perſuade pas toûjours ce qu'on deſire; ou que ſi l'on en vient là, on doit ſe défier d'une opinion qui naît de nos deſirs; & qu'ainſi il faut nous prouver l'exiſtence de Dieu, & non pas nous faire voir qu'il eſt de nôtre interêt de la croire.

Ceux qui raiſonnent ainſi ne connoiſſent pas le véritable uſage de cette penſée, qui eſt non de convaincre l'eſprit, mais d'ôter au cœur l'éloignement qu'il a pour cette verité, & de répondre à ces objections ſecretes de l'amour propre: Mais ſi la Religion n'étoit point véritable? Mais s'il n'y avoit point de Dieu?

Et il ne faut point craindre que cét interêt délicat que nous trouvons à croire l'exiſtence de Dieu, nous faſſe illuſion. Nous avons deux interêts differens, dont l'un nous trompe toûjours, & l'autre ne nous trompe jamais, qui ſont l'interêt de l'homme ou de la créature raiſonnable, & l'interêt de la cupidité & des paſſions. Celui-c trompe

rompe la raiſon, parce qu'il précéde toutes les réflexions de l'eſprit, mais il eſt impoſſible que l'autre trompe la raiſon, puiſque c'eſt des plus pures lumieres de la raiſon qu'il tire ſa naiſſance. Ainſi un honnête homme trouve ſon interêt à être temperant, juſte, charitable : interêt raiſonnable qui ne trompa jamais perſonne, & dont auſſi l'on n'a pas accoûtumé de ſe défier. Un vicieux au contraire trouve de l'interêt à ſe venger, à ſe plonger dans la débauche, à ſe ſatisfaire par toute ſorte de voyes : mais c'eſt un interêt de cupidité, qui eſt en poſſeſſion de tromper les hommes, & dont ils ſçavent qu'il faut ſe donner de garde.

Comme donc il eſt évident que toutes nos paſſions ont un interêt commun à combatre l'exiſtence de Dieu ; & qu'au contraire c'eſt l'interêt de nôtre raiſon & de tout ce qu'il y a d'oposé aux paſſions au dedans de nous, de recevoir cette verité : il s'enſuit qu'il y auroit de la folie à balancer un moment dans le choix de ces deux ſentimens.

Cette verité paroîtra beaucoup mieux, ſi l'on conſidére en troiſiéme lieu les effroyables inconveniens qui ſuivent l'Atheïſme. Si le ſentiment des Athées a lieu, la vertu n'eſt qu'une chimere, qu'un arangement d'atômes, qu'un nom ; la probité qu'un vain ſcrupule ; la bonne foi qu'une ſimplicité, ou une hypocriſie, toute confiance ceſſe entre les hommes. Car qui ſe fieroit à des hommes qui ne connoiſſant point de Dieu, ne reconnoiſſent point auſſi de loi plus ſacrée que celle de leur interêt ? Si ce ſentiment a lieu, la conſcience n'eſt qu'un préjugé, la loi naturelle qu'une illuſion, le droit qu'une erreur, la bien-veillance que les hommes ont les uns pour les autres, n'a plus de fondement ; les liens de la ſocieté ſe détachent : la fidelité eſt ôtée ; l'ami eſt tout prêt à trahir ſon ami ; le citoyen à livrer ſa patrie, & le fils à aſſaſſiner ſon

pere pour joüir de sa succession, dés qu'il en trouvera l'occasion, & que l'autorité ou le silence le mettront à couvert du bras séculier, qui seul est à craindre, les droits les plus inviolables & les loix les plus sacrées ne doivent plus être regardées que comme des songes & des visions.

Or j'avoüe que je ne conçois rien de si ridicule, ni de si extravagant, que de s'imaginer que toutes les vertus, la bonne foi, la probité, la justice l'humilité, la temperance, la fidelité, tous les liens de la societé, les loix les plus justes, les réglemens les plus équitables, les tribunaux les mieux établis, le bon usage de sa raison, l'empire sur ses passions, la sagesse, la conscience, la loi naturelle, tout ce enfin qui éleve l'homme & le distingue des autres animaux; que toutes ces choses, dis-je, sortent du sein d'une erreur, qui seroit le sentiment que nous avons de l'existence de Dieu: & qu'au contraire le crime, la licence, l'injustice, la mauvaise foi, l'hypocrisie, le trouble de la societé, ce qui fait le renversement de l'Etat & des familles, le mauvais usage de sa raison, le déréglement, les passions & les vices les plus incontestables, & les plus grands desordres naissent d'une vérité, qui seroit le sentiment des Athées, si leur supposition insensée pouvoit avoir lieu.

Que si l'on refuse de comparer les inconveniens qui suivent ces deux sentimens, qu'on en compare les difficultez, nous y consentons. L'éternité & l'infinité sont les deux sources de celles que les incrédules trouvent dans nôtre principe. Cependant les Athées eux-mêmes sont contraints d'atribuer ces deux qualitez à la matiere. Car s'il n'y a point de principe qui ait borné l'étenduë, la raison veut qu'on la conçoive sans bornes, & quand on ne trouvera point l'infini en grandeur, il faudra du moins reconnoître l'infini en petitesse prouvé par la Geometrie. On ne

pourra

pourra auſſi ſe diſpenſer d'attribuer l'éternité au monde, c'eſt-à-dire, ou à la matiere, ou à l'aſſemblage de toutes choſes, ou aux atômes qui compoſent les corps; puiſque n'ayant point de principe exterieur de leur exiſtence, il faut qu'en eux-mêmes, ou du moins à l'égard des parties qui les compoſent, ils ſoient de toute éternité.

Quelle eſt donc l'extravagance de l'Athée, lors qu'il ne renonce aux lumieres de ſon eſprit & au conſentement général des hommes, que pour tomber dans toutes les difficultez qu'il objecte au véritable ſentiment?

Mais nous n'en diſons pas aſſez, & ces difficultez ſont plus grandes ſans comparaiſon dans le ſentiment des Athées que dans le nôtre. Nous ne diſons point que l'éternité de Dieu ſoit ſucceſſive: mais les Athées font ſucceſſive la durée du monde. Or comme dans toute ſucceſſion de durée, on peut compter par mois, années, ſiécles, &c. il s'enſuit que ſi l'éternité eſt ſucceſſive, elle enferme une infinité de ſiécles, & qu'une ſucceſſion infinie de ſiécles ne peut jamais être épuiſée, ni écoulée, c'eſt-à-dire, qu'on n'en peut jamais voir la fin, parce qu'étant épuiſée elle ne ſera plus infinie. D'où l'on conclud, que s'il y avoit une éternité ſucceſſive, ou une ſucceſſion infinie de ſiécles que le monde ſubſiſtât, il ſeroit impoſſible qu'il fût parvenu juſqu'au jour d'aujourd'hui; puiſque cela n'a pû ſe faire ſans franchir une diſtance infinie; & qu'une diſtance infinie ne peut être franchie, parce qu'elle ſeroit infinie, & ne le ſeroit pas. Qui eſt-ce qui ſatisfera à cette difficulté qui abſorbe nos penſées & nos conceptions?

On peut dire de même, que l'infini en grandeur & en petiteſſe eſt ſujet à de plus grandes difficultez que l'infini en perfection. Qui eſt-ce qui concevra la fin de l'étenduë ou le dernier terme de la diviſion? Ou s'il faut reconnoître une étenduë

sans bornes, & une divisibilité à l'infini ? Qui est-ce qui sauvera les éfroïables dificultez qui naissent de ce principe ? Si en séparant, par exemple, le Globe que nous habitons des espaces immenses qui l'environnent, nous croïons que ces espaces demeurent encore infinis, il s'ensuit que je puis augmenter l'infini, puisque je puis ajoûter à ces espaces sans bornes nôtre Globe que j'en avois séparé par la pensée ; & ainsi ce sera là un fini & un infini tout à la fois. Et si ces espaces que je sépare de la terre demeurent finis, il s'ensuit que deux finis, sçavoir la terre, & ces espaces joints ensemble, font un infini : ce qui n'est pas moins contraire à la raison.

Que répondra-t-on à ceux qui demandent, s'il y a actuellement une infinité de parties dans une boule de cire ? Il est certain qu'elle est divisible à l'infini : & on le démontre si clairement dans la Geométrie, qu'il faudroit être un homme de l'autre monde pour conteſter là-dessus. Que si elle est divisible à l'infini, elle est divisible en une infinité de parties : & si elle peut être divisée en une infinité de parties, il faut que ces parties ne soient pas une seule & même chose, puis qu'alors elles ne pourroient jamais être divisées : & si ce Globe peut être divisé en une infinité de parties, lesquelles bien que jointes, ne sont pas pourtant la même chose, il s'ensuit qu'il y a dans cette masse de cire un nombre infini de parties qui sont actuellement distinctes, encore qu'elles ne soient point actuellement divisées. Cependant si vous grossissez cette masse de cire, en y ajoûtant de nouvelle matiere, vous augmentez trés-certainement ce nombre de parties que vous aviez supposé infini, & auquel par conséquent vous aviez dit qu'on ne pouvoit rien ajoûter : de sorte qu'un même nombre est infini, & ne l'est pas.

Ainsi laissant à part tous les misteres de la Nature

Nature qui exercent l'esprit des Phisiciens, le flux & le reflux de la mer ; la vertu de l'aiman, le principe des météores, la production des plantes, la formation des animaux, &c. & tous les phénoménes que les hommes ne connoissent point, ou ne connoissent que trés-imparfaitement, & sur lesquels l'esprit humain ne cesse de former des dificultez à l'infini : nous n'avons qu'à considérer les deux atributs de la matiere les plus vagues & les plus généraux, pour faire voir que l'esprit humain est court & se trouve d'abord arrêté, environné d'abîmes & de dificultez impénétrables, lors qu'il veut raisonner sur tout ce qu'il voit.

Il est même évident, que dés qu'on a renoncé à la verité de l'exisfence de Dieu, on est arrêté non-seulement par ces dificultez qui sont communes à tous, mais par une infinité d'autres qui naissent immédiatement de l'Athéïsme. Tout devient énigme. Tout est paradoxe, ou plûtôt tout est renversé dans nos idées. La plus grande lumiere est pour nous la plus éfroïable des obscuritez. La sagesse qui est dans l'univers nous confond mille fois plus que ne feroit le desordre. Ce que nous trouvons fait avec le plus de raison, nous fait perdre la nôtre, par maniere de dire, dés que nous ne reconnoissons point de Dieu ; parce que nous ne trouvons plus de principe auquel nous puissions raporter toutes ces merveilles.

N'est-ce donc pas le comble du déréglement & de la folie, de ne comprendre rien dans la Nature, & de vouloir tout comprendre dans la Religion ; de rejeter le sentiment général de tous les autres hommes, sous prétexte qu'on n'y comprend pas tout, lors qu'on en embrasse un autre qui enferme un plus grand nombre de dificultez & des objets plus incompréhensibles ; de se plaindre qu'on ne connoît pas à fond les desseins ou les perfections d'un Etre qu'on supose infini en perfection & en

sageſſe, lors qu'on ne connoît rien dans les choſes qui ſont les plus proportionnées à l'homme, & qui paroiſſent au deſſous de ſa condition ; de fuïr les difficultez de nôtre ſentiment, qui deviennent mille fois plus grandes dans celui des Athées, & qui même changent nos connoiſſances les moins ſuſpectes en un embarras inexplicable & des tenébres profondes ? C'eſt en verité vouloir s'arracher les yeux pour voir clair.

Nos raiſons ſont priſes de tout ce que nous comprenons, & les raiſons des Athées de tout ce qu'ils ne comprennent point. Nous avons autant de preuves de la verité de nôtre ſentiment, qu'il y a de choſes qui nous montrent quelques caracteres de ſageſſe. Les Athées au contraire n'ont point de raiſons qui ne ſe réduiſent à ces deux générales. Je ne voi point, je ne comprens point Dieu : comme ſi cette diſproportion néceſſaire qui eſt entre leur eſprit & l'Etre ſuprême pouvoit former un légitime préjugé en leur faveur : comme ſi ce n'étoit pas là le caractere le plus eſſentiel d'une Divinité ſouverainement élevée. Recevez les raiſons des Athées, elles vous engagent à révoquer en doute qu'il y ait une matiere, comme elles vous font douter de l'exiſtence de Dieu. Supoſez qu'il y a une matiere qui exiſte, vous avez répondu aux principales objections de ceux qui ataquent l'exiſtence de Dieu.

CHAPITRE XVIII.

Où l'on conclud, en examinant s'il y a de véritables Athées.

IL n'eſt pas bien difficile aprés tout ce qui a été dit, de décider la fameuſe queſtion, s'il y a de véritables Athées dans le monde, & s'il y en peut avoir.

On

On répond en un mot, qu'il y en a qui le sont par leur cœur ; mais qu'il n'y en sçauroit avoir qui le soient par leur esprit. L'expérience & la raison nous aprennent que nos passions embrassent avec avidité les objets & les sentimens qui les flatent. On ne s'étonnera donc pas qu'elles détournent la vûë de nôtre esprit, des preuves & des ouvrages de la Divinité, ou du moins des caracteres de grandeur & de sagesse qui y paroissent ; ni qu'en suspendant les considérations de nôtre esprit, en rompant ses réflexions, lors qu'elles ne leur sont point favorables, & l'atachant fortement à tous les doutes qui les flatent, elles forment dans les hommes une habitude d'incredulité, qu'on peut apeler avec assez de fondement l'Atheïsme du cœur.

L'Athée nous montre bien lui-même quel étoit le principe de son incredulité, lors qu'il fait quelquefois abjuration de son impieté dans l'abatement d'une grande maladie ; & l'on pouroit lui demander pourquoi il a changé de sentiment ? Si sa premiere opinion naissoit des lumieres de son esprit, il doit la conserver encore, puisque son esprit est même plus libre & plus dégagé des impressions étrangeres, qu'il n'étoit auparavant. Qu'est-ce donc qui l'oblige à changer de sentiment, si ce n'est pas le changement de son cœur ? C'est que la premiere opinion venoit des passions, & que le second sentiment naît des plus pures lumieres de l'esprit.

Et certainement il est glorieux à la verité de ce grand principe, qu'il n'y ait ou que de petits esprits corrompus par la vanité d'imiter les grands, & de faire une vaine ostentation d'une force qu'ils n'ont pas, ou des gens perdus de débauche & esclaves de leurs passions, qui fassent profession de douter à cét égard. Cela nous fait voir, que c'est sous le régne des passions fecondes en illusions

lusions & en égaremens, & non pas sous l'empire de la raison saine & droite que ce monstre a acoûtumé de naître.

Celui qui connoîtra la force des passions à nous séduire, ne trouvera rien d'étrange en cela, & ne sera pas même surpris, en voïant quelques-uns de ces miserables dupes de leurs passions conserver leur incrédulité & leur obstination jusqu'au tombeau. C'est que l'habitude de soûmettre leur esprit aux déréglemens de leur cœur, s'est changée en eux comme en une seconde nature : c'est que l'impression des passions est plus durable dans les uns que dans les autres. Une ame perpetuellement apliquée aux objets de la débauche ou de l'impieté, devient enfin comme incapable de faire aucun jugement droit & juste. La nature est contrainte de céder à l'habitude ; comme lors qu'un pere s'est tellement accoûtumé à haïr son fils, qu'il n'en peut plus revenir.

Celui qui considérera qu'une seule passion, sçavoir l'orgueil, a pû anéantir en quelque sorte toutes les connoissances de l'homme, en l'obligeant à douter de tout, ne s'étonnera point que toutes les passions ensemble obscurcissent quelquefois une seule connoissance, qui est celle de l'existence de Dieu. D'ailleurs, les passions jettent assez souvent l'homme dans l'oubli de lui-même, pour être capables de le jetter quelquefois dans l'oubli de Dieu.

On trouve donc deux principes en l'homme qui se combatent perpetuellement à cét égard. Il y a tant de lumiére dans l'esprit, qu'il ne paroît gueres possible que les passions du cœur puissent l'éteindre entiérement ; & il y a tant de passions déréglées dans le cœur, qu'il est difficile que les plus belles lumiéres de l'esprit n'en soient quelquefois obscurcies. Mais ce qu'il y a d'avantageux, c'est que la lumiere vient du sens commun, qui

qui est une source qui ne doit point être suspecte : au lieu que l obscurcissement vient du cœur, qui est un principe dont nous avons raison de nous défier. De sorte que nous pouvons conclure par ces paroles du Sage, *L'insensé a dit en son cœur, Il n'y a point de Dieu.*

II. SECTION.

Où l'on établit la verité & la nécessité de la Religion contre ceux qu'on nomme Deistes.

CHAPITRE I.

Quatre principes qu'il faut prouver, opposez à quatre especes de Deistes.

COmme nous voulons proceder avec ordre dans la preuve des premieres véritez de la Religion, nous ne ferons que tirer nos avantages du principe que nous venons d'établir, qui est la verité de l'existence de Dieu Cette verité nous conduira d'abord aux autres par une chaîne de conséquences légitimes & naturelles.

Nous établirons premierement l'idée de Dieu, en supposant la verité de son existence. Nous prouverons en second lieu la nécessité d'une Religion en général par la simple idée de Dieu. La nécessité d'une Religion bien établie nous conduira ensuite aux principes de la Religion naturelle. Enfin l'inutilité de la Religion naturelle depuis que les hommes en ont abusé par un effet de leur corruption, nous conduira à la connoissance d'une révélation ajoûtée à celle de la nature, & qui répare les desordres du genre humain que la corruption avoit produits.

Voila

Voila les quatre degrez par lesquels nous devons conduire l'esprit du Lecteur dans cette Section. Nous y avons à combatre ceux qu'on nomme Déïstes, qui peuvent se partager en quatre ordres; ceux qui se font une idée bizarre de la Divinité; ceux qui aïant une idée de Dieu qui avoit paru d'abord assez juste, lui atribuent de ne prendre aucune connoissance de ce qui se fait sur la terre, ceux qui tenant que Dieu se mêle des affaires des hommes, s'imaginent qu'il se plaît dans leurs superstitions & dans leurs égaremens; & enfin ceux qui reconnoissent que Dieu a donné aux hommes une Religion pour les conduire, mais qui en réduisent tous les principes aux sentimens naturels de l'homme, & qui prennent tout le reste pour fiction. On verra l'extravagance de ces quatre sortes d'incrédules, par l'opositon des quatre principes dont nous avons parlé.

CHAPITRE II.

Où l'on établit l'idée de Dieu : Que c'est un Etre nécessaire, & qui nécessairement est unique.

LA premiere idée que nous devons avoir de cette Divinité dont nous avons prouvé l'existence, c'est qu'elle est nécessairement & par elle-même. Cette idée est originale & fondamentale à l'égard de toutes les autres, & il est d'ailleurs bien facile de l'établir.

Car ou Dieu est essentiellement & par lui-même, ou il a un principe de son existence. S'il a un principe de son existence, nous demandons encore de ce dernier, a-t-il un principe de son existence, ou n'en a-t-il point? S'il en a, il faut aller à l'infini dans cette gradation, ou s'arrêter à quelque être qui n'ait point été fait; & c'est à celui-ci que nous donnons le nom de Dieu. S'il n'en a point,

point, il faut donc reconnoître que Dieu existe nécessairement & par lui-même. Il n'y a point de milieu, il faut reconnoître une subordination d'effets & de causes à l'infini ; ce que nous avons fait voir être contraire à la raison ; ou il faut reconnoître cette nécessité d'être qui fait l'essence de Dieu.

Or de cette nécessité d'exister, qui le fait être par lui-même ce qu'il est, coulent tous ses autres attributs. Son indépendance en résulte nécessairement. Car si Dieu tire de lui même tout ce qu'il possede de puissance de gloire & de perfection, comme il faut l'avoüer dés qu'on reconnoît qu'il est par lui-même, il s'ensuit qu'il ne dépend ni dans son être, ni dans sa conservation, ni dans sa puissance & sa vertu, d'aucune chose exterieure, ce qui suffit pour établir l'idée de son indépendance.

Son immutabilité en coule avec la même évidence. Car puisque Dieu n'a rien reçû ni rien emprunté, étant par lui-même tout ce qu'il est, il s'ensuit que toutes les révolutions de dehors ne peuvent rien changer dans son essence.

L'infinité de Dieu en coule nécessairement aussi parce que si Dieu est par lui-même, il n'a point de principe de son existence ; & s'il n'a point de principe de son existence, il n'y a rien qui ait borné ses perfections ; & s'il n'y a rien qui ait borné ses perfections, la raison veut que nous les concevions sans bornes. En effet, il est certain qu'il n'y a pas plus de raison que cét être ait dix degrez de perfection, qu'il y en aura qu'il en ait cent, deux cens, & ainsi à l'infini. Lorsque nos qualitez coulent de la vertu des causes secondes qui nous communiquent ce que nous n'avions pas, il est nécessaire que la mesure de ces qualitez soit réglée par la mesure de la vertu qui est dans l'agent ; mais lors qu'un être tire de soi-même tout ce qu'il a, &

qu'il

qu'il eſt eſſentiellement & par ſoi-même ce qu'il eſt : qui eſt-ce qui auroit limité ſes perfections ?

L'éternité convient tout de même à un être qui exiſte par lui-même ; puiſque celui qui n'a rien reçû ne ſçauroit rien perdre.

Enfin l'unité, qui eſt de tous les attributs de Dieu celui qui devroit être le plus connu, & qui a été autrefois le plus conteſté, reſulte encore évidemment de ce que Dieu eſt eſſentiellement & par lui-même ; ou plûtôt elle émane de tous les attributs de Dieu, qui ſont fondez ſur cette premiere idée d'un être qui exiſte néceſſairement.

Tous ceux qui ont eu des idées tant ſoit peu ſaines de la Divinité, l'ont reconnu. Les Platons, les Socrates & tout ce qu'il y a eu de ſain & d'éclairé parmi les anciens Philoſophes, ont reconnu la verité de ce grand principe, malgré les impreſſions de l'éducation, & toutes les paſſions qui leur donnoient du penchant pour l'opinion du vulgaire. En effet il eſt facile de s'apercevoir, que cette multitude de faux Dieux qu'on a adoré dans le Paganiſme, a eu toutes ces cauſes differentes. La premiere, c'eſt que l'imagination des Payens trouvant de la peine à ramaſſer tant de vertus éparſes dans la Nature, pour les attribuer à un même ſujet, a inventé pour ſa commodité pluſieurs Providences particulieres. La ſeconde, c'eſt que l'orgueil des hommes leur ayant fait ſouhaiter d'être placez parmi les Dieux après leur mort, il a falu multiplier les Apotheoſes. La troiſiéme, que chaque ville, chaque Etat, chaque profeſſion a voulu avoir ſa Divinité protectrice. La quatriéme, que les hommes charnels & groſſiers, comme ils ſont naturellement, ſe ſont fait des idées ſi groſſieres de leurs Dieux, qu'ils ſe les ſont figurez mariez, de differens ſexes & de differentes profeſſions, comme les hommes. La cinquiéme, que les Poë-

tes

tes, qui ont été apelez les Theologiens du peuple, ont tout déïfié pour plaire à l'imagination. La sixiéme, que les hommes voulant consacrer toutes leurs foiblesses, il s'est trouvé qu'ils avoient autant de Dieux que d'affections déréglées. La septiéme, que les peuples étant en guerre les uns contre les autres, n'ont point voulu servir les mêmes Divinitez; la Religion se sentant des divisions de la societé. La huitiéme, que les Payens n'ayant aucun point fixe de Révélation écrite, ont adopté de siecle en siécle les réveries de divers Docteurs, qui ont fait plusieurs Dieux à force de faire plusieurs peintures de la Divinité. La derniere enfin, que les hommes ont voulu avoir l'objet de leur adoration present & devant leurs yeux: de sorte qu'en multipliant les images, ils ont insensiblement multiplié l'original.

Il est, dis-je, facile de s'apercevoir, que la multitude des Dieux est venuë de tous ces principes: mais cependant la véritable source de ce desordre a été sans doute la négligence avec laquelle on a considéré la Divinité; car tous les attributs de Dieu, qui émanent de sa necessité d'exister, nous persuadent son unité.

I. Son indépendance ne nous permet point de douter qu'il ne soit seul. En effet, s'il y avoit plusieurs Dieux, il faudroit qu'ils fussent tous égaux en puissance, que les uns dépendissent des autres. S'ils étoient égaux en puissance, ils dépendroient les uns des autres par cette égalité; cela veut dire, que les uns ne pourroient rien faire sans le consentement des autres, ce qui seroit une espece de chaîne. Et s'ils dépendoient les uns des autres, ils ne seroient pas tous des Dieux; puisque ce n'est qu'un être indépendant qui peut porter ce nom.

II. Son immensité prouve encore son unité. Car s'il y avoit plusieurs Dieux, ils ne seroient point

point l'un dans l'autre. Chacun aura son emploi & ses objets, ce qui détruit l'immensité.

III. Dieu ne peut être infini en perfection, & être divité. Cela implique. Car s'il y a plusieurs Dieux, il faut nécessairement qu'ils aïent quelque chose de different les uns des autres, autrement ils ne seroient pas plusieurs Dieux. Que s'ils ont quelque chose de different, il faut qu'ils different en perfection ou en défaut. Ce n'est pas en defaut, puis qu'alors la Divinité ne sera plus infiniment parfaite. Ce n'est point en perfection, puis qu'alors l'un aura des perfections qui ne seront point dans l'autre, & qu'ainsi ce dernier ne sera pas tout parfait ou infini en perfection.

IV. Tout ce qui est multiplié, est par là même trés-imparfait. L'unité n'est point suffisante, il faut la multitude. Tout ce qui n'a pas besoin d'être multiplié, est au contraire souverainement parfait; c'est qu'alors on trouve toutes choses en une. Un Etat tombe en décadence lors qu'il s'en fait de plusieurs un. Un Empire se rend plus parfait au contraire, lorsque de plusieurs il s'en forme un seul. Il faut plusieurs flambeaux pour nous éclairer; la multitude en marque l'imperfection. Il ne faut qu'un Soleil pour nous éclairer; l'unité de cét Astre en fait l'excellence. Comme donc le sens commun nous dit, ou qu'il n'y a point de Dieu, ou qu'il en faut concevoir l'idée la plus parfaite qu'il est possible, le sens commun nous persuade aussi de son unité. Ce seroit une chose étrange, qu'Alexandre le Grand se crût trop parfait pour avoir d'égal dans le monde, & dit hardiment qu'il n'y peut avoir deux Alexandres sur la terre, comme il n'y sçauroit avoir deux Soleils dans le Ciel, pendant qu'on donneroit à Dieu des égaux & des compagnons.

V. Mais enfin, ou Dieu existe nécessairement, ou Dieu n'existe point nécessairement. Si Dieu n'existe

n'existe point nécessairement, il faut qu'il ait un principe qui l'ait déterminé à être, plûtôt qu'à n'être point ; & ce n'est plus un Dieu. S'il existe nécessairement, il est par lui-même ce qu'il est. S'il est par lui-même ce qu'il est, rien ne lui manque ; car d'où viendroit le défaut ? Si rien ne lui manque, il n'a pas besoin de compagnon. D'ailleurs, s'il est par lui-même, il a toutes les perfections, comme nous l'avons déja fait voir ; & s'il a toutes les perfections, il ne sçauroit être multiplié. Plusieurs infinis se détruisent, parce que les qualitez de l'un seroient absolument les mêmes que celles des autres, qu'ainsi il n'y auroit point de difference, & qu'ils seroient plusieurs, & ne seroient pas plusieurs. Cette preuve même paroît decisive.

Mais c'est trop s'arrêter sur des principes, lesquels dans le siécle où nous vivons ne sont gueres contestez. Passons aux autres atributs de Dieu qui composent son idée, & particulierement à sa sagesse, sa bonté & sa justice, qui ont un raport essentiel & nécessaire avec la Religion.

CHAPITRE III.

Que la sagesse, la justice & la bonté entrent nécessairement dans l'idée de Dieu.

CEtte Divinité qui est par elle-même, qui est nécessairement, & qui est une, comme nous venons de le prouver, n'est ni la matiere, ni un effet de la matiere. Elle n'est point la matiere même ; la matiere étant non-seulement incapable de concevoir des projets & des desseins, tel qu'est celui de la production de l'Univers ; mais n'aïant pas même de soi l'existence, le mouvement & la détermination de ce mouvement, comme on l'a déja vû. Elle n'est point l'effet de la matiere, par la même raison.

Il

Il n'y a plus de raiſon à dire, comme quelques-uns, que Dieu n'eſt qu'une grande ame qui anime le monde, à peu prés comme nôtre eſprit anime nôtre corps, faiſant croître les plantes ſur la terre, produiſant le ſentiment dans les bêtes, le raiſonnement dans les hommes, & des penſées ſans comparaiſon plus nobles dans les Cieux & dans les Aſtres, dont la matiere eſt plus déliée & plus ſubtile que celle des corps terreſtres.

C'eſt d'abord une aſſez plaiſante idée, que de s'imaginer qu'une même ame ſouffre & ſe divertit en même tems ; qu'elle ſent de la douleur dans un homme qui expire dans les tourmens, & du plaiſir dans un homme qui ſe plonge dans la volupté ; qu'elle eſt affligée & mal-traitée dans une bête, & qu'elle afflige & mal-traite dans un homme ; & qu'enfin la fureur de ceux qui oprimẽt, & les plaintes de ceux qui ſont opreſſez, ſortent d'un même eſprit qui anime toutes choſes.

Toutes ces differences & ces contrarietez aparentes naiſſent, dira-t-on, de ce que cette ame eſt liée à diverſes parties de la matiere, qui par ſa varieté la détermine à cette diverſité de ſentimens, comme il ſemble qu'on puiſſe remarquer la même choſe dans nôtre compoſé. Mais cette union de l'eſprit univerſel avec la matiere, pour dépendre de cette derniere, & agir conformément à ſes loix, eſt une autre fiction beaucoup plus ridicule & plus chimérique que la premiere.

En éfet, ou cette union eſt libre & volontaire, ou elle eſt néceſſaire & forcée. Si elle eſt forcée ou ſimplement néceſſaire, on conçoit Dieu comme un être malheureux qui ne ſçauroit rompre ſa chaîne : Et ſi cette union eſt libre & volontaire, on conçoit Dieu comme une intelligence bizare, qui ſe contraint pour n'agir que ſelon les loix d'une matiere aveugle & ſans entendement.

Il

Il nous importe peu néanmoins de refuter ces spéculations. Nous consentons que les incrédules conservent cette belle imagination. Nous les laisserons d autant plus volontiers dans ce préjugé, qu'en suivant leur principe même il nous sera facile d établir les nôtres; Car que Dieu ait un corps ou qu'il n'en ait point; qu'il soit l'ame du monde ou qu'il ne le soit pas, ils se trouvent dans la nécessité de reconnoître la sagesse, la bonté & la justice de Dieu, sans parler de sa puissance qui est le plus inconteſtable de ses atributs; & cela nous suffit?

Car l'on ne sçauroit penser que l'une de ces trois choses sur le sujet de ces vertus en général; qu'elles conviennent proprement & véritablement à Dieu, ou bien que Dieu a en soi certaines qualitez qui répondent à ces vertus, & qui font pour ainsi dire le même éfet en lui que ces vertus font en nous, ou enfin que Dieu n'a point en soi ces vertus ni aucunes qualitez qui répondent à ces vertus.

Si la connoissance, la sagesse, la justice & la bonté conviennent proprement & véritablement à Dieu, il n'est plus nécessaire de conteſter là-dessus. Si Dieu a en soi des perfections qui répondent à ces vertus, nous avons droit de raisonner comme s'il les possedoit proprement: Et si Dieu n'a en soi ni ces vertus, ni aucune perfection qui réponde à ces vertus, il s'ensuit qu'on détruit l'existence de Dieu. Car qu'est-ce qui nous persuadoit cette vérité? C'est cette sagesse que nous voïons répanduë dans l'Univers, & dont nous trouvons en nous de si grands caracteres. Si donc vous anéantissez la sagesse de Dieu aussi-bien que sa bonté & sa justice, & si vous croyez même que Dieu n'a aucune perfection qui réponde à ces vertus, vous ne sçauriez vous empêcher de révoquer en doute son existence; & par là on retombe dans l'Atheïsme, aprés avoir acordé qu'il y a un Dieu.

C'est

C'eſt ce qui paroîtra mieux, ſi nous entrons dans le détail de ces veritez.

Bien qu'on ſoit obligé de reconnoître que la diſtance qui eſt entre Dieu & l'homme eſt infinie, & qu'on puiſſe dire à cét égard qu'il n'y a point de proportion entre l'un & l'autre, on ſera contraint d'avoüer qu'il y a pourtant quelque conformité entre certains atributs de Dieu & certaines qualitez de l'homme.

On ſupoſe comme une verité prouvée que Dieu exiſte; & il eſt certain que l'homme exiſte auſſi. Dieu a imprimé le mouvement dans la matiere; l'homme peut auſſi l'agiter. L'homme connoît, & l'on ne peut ſupoſer l'exiſtence de Dieu ſans lui atribuer la connoiſſance.

En effet, ſi le monde eſt diſpoſé de la maniere que nous le voïons, ſans le ſecours d'aucune intelligence, je ne voi point que l'on puiſſe éviter de prendre la matiere même pour l'Etre Souverain, ou de ne reconnoître point de Dieu.

Or l'on ne peut reconnoître que Dieu eſt un Etre intelligent, ſans lui atribuer par cela même la bonté: Car puis qu'il nous acorde tant de biens, & qu'il ne nous en favoriſe point au hazard, ou par quelque néceſſité aveugle, mais qu'il fait très-bien ce qu'il fait en nous les acordant: que faut-il davantage pour former l'idée que nous avons de ſa bonté?

Il faut, dira-t-on peut-être, que non-ſeulement Dieu nous faſſe du bien; que non-ſeulement il nous le faſſe avec connoiſſance, mais qu'il nous aime en nous le faiſant, ou qu'il nous le faſſe parce qu'il nous aime. Cependant, comme la raiſon veut que nous aïons de Dieu l'idée la plus parfaite qu'il ſe poura, il ſemble qu'on ne doive point lui atribuer de paſſion, ni par conſéquent d'amour ni de haine.

Il n'eſt pas difficile de détruire cette difficulté, qui n'eſt en effet qu'un jeu de paroles. Rien ne

nous

ous empêche d'atribuer à Dieu de l'amour, dans
e même sens que nous lui atribuons de la con-
oissance. Les hommes connoissent par raisonne-
nent, & aiment par passion, mais il ne s'ensuit
as qu'il en soit de même de Dieu. Car comme,
ncore que Dieu existe & que nous existions aussi,
a maniere d'exister est infiniment plus noble que
a nôtre : ainsi, bien que Dieu aime & connois-
e. & que nous aïons cette conformité avec lui,
e sens commun nous dit que sa maniere de con-
noître & d'aimer, ou pour m'exprimer avec plus
de justesse & de verité, sa pensée & son amour
doivent être infiniment élevez au dessus de nôtre
amour & de nôtre connoissance.

Au reste, comme il est contradictoire de recon-
noître un Dieu qui ne connoisse point, il ne l'est
pas moins de reconnoître un Dieu qui n'aime
rien. Car si l'on supose l'existence de Dieu, on ne
peut s'empêcher de lui atribuer la joïe & le bon-
heur, à moins qu'on ne prétende qu'il peut don-
ner de la joïe & de la satisfaction à ses créatures,
sans en avoir en soi-même ; ce qui seroit extrava-
gant. Or il ne peut avoir de la joïe & du bon-
heur, sans aimer cette joïe & ce bonheur ; ni ai-
mer cette joïe & ce bonheur, sans s'aimer lui-
même qui en est le sujet. Ainsi celui qui conçoit
un Dieu sans amour, conçoit un Dieu sans con-
noissance & sans sentiment ; & celui qui conçoit un
Dieu sans connoissance & sans sentiment conçoit
une Divinité chimérique, & un fantôme qui se dé-
truit lui-même. Il est fâcheux qu'il faille prouver
des choses si évidentes ; mais puisque nous re-
montons aux premiers principes, il ne faut rien
laisser sans preuve & sans examen, parce quoi
que tous les hommes ne soient ni capables ni ama-
teurs de cette espece de raisonnemens, il y en a
qui les goûtent & qui les desirent. Mais il ne faut
point rompre l'enchaînure de nos conséquences.

C'eſt un principe dont perſonne n'eſt jamai diſconvenu, que celui qui s'aime ſoi-même, ai me les choſes qui lui apartiennent, ſes enfans, ſe ouvrages, & tout ce qui a quelque raport & quel que convenance avec lui, par cela qu'il s'aim ſoi-même. D'où il eſt aiſé de conclure, qu Dieu doit aimer néceſſairement ſes ouvrages lor qu'il les conſidére ſous cette idée, & qu'ils n'on point de contrarieté avec lui.

Et il ne faut pas s'imaginer pour cela, qu Dieu ſoit aſſujeti à ces communes foibleſſes d l'orgueil & de l'amour propre que nous avon acoûtumé de blâmer dans les hommes. Ces der niers ont tort de n'aimer ou de n'eſtimer les cho ſes, que ſelon la proximité ou la convenanc qu'elles ont avec eux, puis qu'ils ſe mettent pa là en la place d'un Etre tout parfait, par rapor auquel on meſure la bonté des choſes ? Ma comme Dieu eſt l'Etre ſuprême, le principe d tout ce qui eſt digne d'amour ou d'eſtime, s'il e vrai qu'il exiſte, comme on prétend avoir dro de le ſupoſer, il faut bien qu'il aime les choſ ſelon le raport qu'elles ont à lui. C'eſt lui qui e la véritable régle de leur bonté & de leur pe fection.

Ainſi la raiſon & l'expérience ſe joignent i pour nous perſuader. La raiſon nous mont que Dieu nous aime, parce que nous ſomm ſon ouvrage, & même le chef-d'œuvre de ſ ouvrages viſibles & connus. L'expérience no aprend que nous poſſedons mille biens par la vo lonté de Dieu qui nous les donne, & qui ſçait qu nous les donne. Nous pouvons donc, ſans crai dre de nous trop hâter, ſupoſer déja qu'il y de la bonté en Dieu.

La juſtice de Dieu ne coule pas moins de connoiſſance, que ſa bonté. Cela paroîtra, ſi l'o fait trois réflexions. La premiere eſt, que Di

conno

onnoît les actions de ſes créatures, & qu'il
s connoît telles qu'elles ſont. C'eſt ce
u'on ne peut s'empêcher de reconnoître, dés
ue l'on a avoüé que Dieu eſt un être intelligent.
a ſeconde, que Dieu ne peut connoître les ac-
ons des hommes telles qu'elles ſont, ſans con-
oître le déréglement de ceux qui font un mau-
ais uſage de leur raiſon; comme par exemple,
e ceux qui par leur impieté & par leurs blaſphê-
es voudroient deshonorer la Divinité qu'ils re-
onnoiſſent; & qu'au contraire il voit de la droi-
ure & de la juſtice dans la conduite de ceux qui
achent d'obéïr à la droite raiſon, & de s'aqui-
r de leur devoir; comme par exemple, en ceux
ui reconnoiſſant les biens dont ils ſont redeva-
les à la Divinité, s'attachent à la pratique de la
ertu, parce qu'ils croïent qu'elle eſt agréable
cette Souveraine Eſſence; & qu'ainſi il nous eſt
ermis de concevoir que Dieu aprouve la con-
uite des uns, & qu'il condamne la conduite des
utres. La derniere réflexion qu'il faut faire là-
eſſus, eſt qu'il eſt abſolument impoſſible de
oncevoir que Dieu aprouve la conduite des
ns, & condamne celle des autres, ſans penſer
u'il aimera mieux favoriſer ceux-là que ceux-
i, & que leur voulant plus de bien, il leur en fe-
a davantage, puiſque cela dépend de lui, & qu'il
'a pas plus de peine à faire les choſes qu'à les
ouloir. On ne ſçauroit détruire l'enchaînement
e ces principes, à moins qu'on ne diſe que Dieu
'a ni connoiſſance ni volonté; c'eſt-à-dire, à
oins qu'on n'en faſſe un être aveugle & inſenſi-
le; qui ne penſe rien & ne veut rien; & il ſeroit
utile de reconnoître une telle Divinité. On n'a
u'à s'en tenir à la matiere, qui à ce compte au-
oit tout ce qu'il faut pour être un Dieu.

Or comme les trois réflexions que nous venons
e faire forment aſſez diſtinctement l'idée de la

Justice Divine, qui doit mettre de la differenc
entre les méchans & les gens de bien, il paroît
ce me semble, avec assez de clarté, qu'il faut o
reconnoître la justice de Dieu, ou ôter à Die
ce qui le fait être ce qu'il est, je veux dire la vo
lonté & la connoissance, & retomber dans l'A
théïsme.

Quand donc la conscience vient là-dessus nou
aprendre par ses remors & par ses inquiétudes
qu'il y a une justice Divine, nous ne faisons qu
sentir alors ce que la raison nous avoit fait con
noître; & l'union de la connoissance & du senti
ment qui s'acordent si parfaitement, doit nou
tenir lieu de la plus claire & de la plus évident
de toutes les démonstrations. Mais il n'est pa
tems encore de s'étendre là-dessus.

Il nous suffit d'avoir prouvé, que l'idée de l
connoissance, de la sagesse, de la bonté & de l
justice de Dieu, est si nécessairement & si essen
tiellement jointe à la vérité de son existence
qu'on ne peut établir l'une sans établir l'autre, r
révoquer l'une en doute, sans douter de toutes le
deux. Cela nous suffit pour montrer la nécessit
d'une Religion, qui est le second principe qu
nous nous sommes proposez d'établir.

CHAPITRE IV.

Où l'on établit la nécessité d'une Religion e général par l'idée de Dieu.

LA Religion, selon l'idée commune que nou
en avons, est un commerce entre Dieu &
l'homme, dans lequel Dieu se manifeste au
hommes, & les hommes glorifient Dieu.

Or c'est une vérité de fait que Dieu s'est révé
lé aux hommes, puisque d'un côté sa puissance
sa sagesse, &c. se trouvent si bien marquées dan
ses ouvrages; qu'elles nous font connoître so
existence

ſistence ; & que de l'autre, il nous a donné un prit capable de les apercevoir.

C'eſt d'ailleurs un devoir naturel & indiſpenble à l'égard de l'homme, de glorifier celui qui i a fait tant de bien. Nous ne craindrons donc s d'avancer d'abord, que la Religion en géral eſt légitime & néceſſaire. Mais il ne faut oint s'arrêter-là.

Les devoirs les plus communs & les plus généux de la Religion ſe raportent à quatre, qui nt la loüange, l'action de graces, la confiance la priere. On ne voit pas qu'il ſoit poſſible de connoître l'exiſtence de Dieu, & prétendre ſe iſpenſer de lui rendre ces quatre devoirs. Car il y a un Dieu, il eſt ſouverainement parfait ; nous a fait ce que nous ſommes, & il nous a orné ce que nous avons : il peut encor nous faire du bien, & ſupléer à nos beſoins ; & par conſéuent nous lui devons nôtre admiration, nôtre onfiance, nos prieres & nos actions de graces.

Mais ſi chacun de nous eſt obligé de s'aquiter n ſon particulier de ces devoirs, il n'eſt pas oins certain que nous ſommes dans l'obligation e les pratiquer en public. Dieu eſt le Dieu de ous tous. Nous participons tous à ſes faveurs. l eſt donc juſte que nous l'adorions en commun & que la reconnoiſſance nous aſſemble, lorſque ous nous trouvons ſi bien aſſemblez dans les fets de ſa bonté.

Or ſi nous nous aquitons de nôtre devoir, & d'un devoir que la droite raiſon nous enſeigne avec tant de lumiere, lorſque nous tâchons de glorifier Dieu par les exercices publics de la Religion, il eſt impoſſible que Dieu ne connoiſſe qu'en cela nous agiſſons comme il faut ; & s'il le connoît, on doit penſer qu'il l'aprouve & qu'il le veut.

Si donc la Religion eſt d'un côté un devoir

indispensable à l'égard de l'homme, & si d
l'autre elle est nécessairement aprouvée de Die
& conforme à sa volonté, comment pourroit-
on nier qu'elle n'ait des fondemens solides, o
comment pouroit-on révoquer en doute sa né
cessité ?

Il n'y a qu'un parti à prendre pour s'empêche
de tirer cette conséquence ; c'est de couper l
nœud, de dire que Dieu n'aprouve & ne connoî
rien, & d'anéantir ainsi son existence aprés l'a
voir reconnu ë.

CHAPITRE V.

Où l'on établit la verité de la Religion naturelle.

SI Dieu s'étoit contenté de se manifester dan
ses ouvrages par les caracteres de puissance &
de sagesse qui y paroissent, on pouroit peut-êtr
penser qu'il se seroit révélé par accident, & pen-
sant à toute autre chose qu'à se faire connoître
S'il se fut contenté aussi de rendre l'homme capa-
ble de connoissance, on pouroit croire qu'il lu
auroit donné la raison pour un autre usage qu
pour être connu de lui. Mais lors qu'un Etre sou
verainement sage, & qui fait trés-bien ce qu'il fait
se manifeste d'un côté dans ses ouvrages, & don
ne de l'autre à l'homme un esprit capable de l'
reconnoître, lui presentant un tableau admirabl
de sa sagesse & de ses vertus, & lui donnant un
intelligence qui ne peut s'empêcher d'en êtr
frapé, & qui trouve en soi quelques traits d
cette sagesse qu'elle voit répanduë au dehors ; i
est difficile de penser autre chose, sinon qu
l'Auteur de la Nature a voulu se faire connoîtr
des hommes.

Mais non-seulement la Religion fait le devoi
d

l'homme, non-seulement elle est aprouvée de
ieu, non-seulement elle entre dans le dessein de
tte sagesse qui se manifeste pour cét éfet; mais
n ne peut encore s'empêcher de reconnoître
'elle fait en quelque sorte la destination de
homme.

C'est ce que nous n'aurons pas de peine à com-
rendre, si nous nous souvenons que la nature de
homme a quatre degrez de perfection; celui d'ê-
e; celui d'être vivant; celui d'animal, & celui
e raisonnable. Or il nous paroît qu'aucun des
ois premiers degrez de la nature de l'homme ne
eut enfermer sa derniere fin. Si l'homme étoit
ans le monde simplement pour y être, il ne se-
oit pas nécessaire qu'il eût une vie. S'il étoit
eulement dans le monde pour vivre, il ne seroit
as nécessaire qu'il eût du sentiment. S'il n'étoit
ans le monde que pour exercer les actions ani-
ales, il seroit inutile qu'il eût une raison.

A quoi donc est-ce que l'homme peut être des-
iné entant qu'homme, entant que raisonnable?
Car de dire que toutes les autres choses dans le
onde aïent leur fin & leur destination, & fassent
même connoître par là la sagesse de leur Auteur,
& que l'homme seul en soit excepté; c'est ce qui
e peut être raisonnablement conçû.) Il est desti-
é sans doute à faire un bon usage de sa raison. Il
eroit absurde de penser que nous eussions été
aits raisonnables pour une autre fin, que pour
aire un bon usage de nôtre raison.

Or il est certain que le bon usage de nôtre rai-
on ne consiste pas à s'arrêter à des études vaines
& steriles, telle qu'est l'étude de toutes les scien-
ces, qui ont pour derniere fin la speculation, étant
vident que les hommes ne sont pas destinez à
être Philosophes.

Il n'y a point de doute que ce bon usage de la
raison consiste encore moins à trouver les moïens

d'oprimer l'innocence, de commettre impunément toute sorte d'injustices, de satisfaire des passions déréglées ; & qu'il vaudroit mieux ne faire aucun usage de son esprit, que de le faire servir à un si méchant emploi ?

Que reste-t-il donc, si ce n'est que la raison dans son légitime usage nous serve à nous connoître nous-mêmes, & à reconnoître les bienfaits dont nous sommes redevables à Dieu ; à nous humilier par la considération de la dépendance qui nous met au dessous de lui, & de l'empire qu'il a sur nous ; & à nous apliquer à lui témoigner nôtre reconnoissance, en vivant de la maniere que nous croïons qui lui est la plus agréable, c'est-à-dire, à régler nos passions, à ne faire tort à personne, & à ne nous en faire point à nous-mêmes par la débauche & par l'intemperance qui sont tous des devoirs qui lui sont agréables par cela même que nous sommes son ouvrage, & qu'il veut nôtre bien & nôtre conservation ?

Or c'est la Religion qui régle nos affections par la justice & par la tempérance, & qui nous enseigne à connoître Dieu pour le glorifier. L'homme est donc né pour la Religion, & la Religion fait la destination de l'homme.

Ce qui nous confirme dans cette pensée, c'est qu'outre cette connoissance que Dieu nous donne de soi-même dans la Nature, il a mis dans nôtre ame cette verité, ou ce qui revient à la même chose ; il a formé nôtre esprit dans une telle disposition, qu'il consent naturellement à cette véri é : Il faut aimer ceux qui nous font du bien.

On ne peut douter que Dieu n'ait mis cette maxime dans nôtre ame, puisque nous le reconnoissons pour nôtre Auteur ; & il est évident qu'il ne peut l'y avoir mise, que pour nous obliger à aimer nos bienfaicteurs : de sorte qu'étant lui-même nôtre bienfaicteur, & dans un sens infini-

ment

ent plus noble & plus véritable que tous les
itres, puiſque les hommes ne nous font du
en, que parce que Dieu veut qu'ils nous en
ſſent, on ne peut nier que Dieu n'aprouve &
: veüille nôtre reconnoiſſance.

J'avoüe que ces premières maximes d'équité
de juſtice qui ſe trouvent naturellement gra-
ées dans nôtre eſprit, ſervent auſſi à lier les
ommes en un corps de ſociété ; mais je ſoü-
ens qu'elles tendent encor davantage à les unir
ans l'exercice de la Religion, la nature leur fai-
ant connoître qu'ils doivent plus à Dieu qu'à
out autre.

On a donc un trés-juſte ſujet de ſe moquer de
'extravagance de ceux qui avoüent que les hom-
nes ſont faits pour la ſociété, & qui ne veulent
as demeurer d'acord qu'ils ſoient faits pour la
Religion, les liens qui les attachent à Dieu étant
ans comparaiſon plus forts & plus naturels que
eux qui les uniſſent les uns aux autres. Car ſi
'eſt l'interêt qui unit les hommes, la raiſon nous
lit que Dieu peut nous faire plus de bien que non
as ſes créatures. Si c'eſt la reconnoiſſance, nous
levons plus à Dieu qu'aux hommes. Si c'eſt la
rainte, comme veut Hobbes, Dieu mérite d'ê-
re craint par deſſus toutes choſes. Si c'eſt l'a-
mour, nous devons aimer Dieu plus que tout au-
re objet : Et ſi c'eſt par tous ces liens enſemble
que les hommes ſe trouvent diſpoſez naturelle-
ment à la ſocieté, qui ne voit que tous ces prin-
cipes unis les diſpoſent beaucoup mieux encore à
la Religion.

De ſorte que ſi l'on ne peut renoncer à la ſo-
cieté ſans paſſer à la condition des bêtes, on ne
peut renoncer à la Religion ſans deſcendre beau-
coup plus bas encor, & ſans un déréglement plus
monſtrueux.

Il eſt donc vrai que la raiſon ne nous avoit

point trompez, lors qu'elle nous avoit enseigné par la simple idée de Dieu, qu'il est nécessaire qu'il y ait une Religion. On peut dire que nous sentons en quelque sorte cette verité, puisque nous trouvons en nous la Religion naturelle qui consiste dans la connoissance que la nature nous donne de Dieu, dans le sentiment des obligations que nous lui avons, dans ces principes d'équité & de justice que nous apelons communément loi naturelle, & en ce que nous ne sçaurions violer quelqu'un de ces principes, sans sentir naître les remords dans nôtre cœur, à moins qu'un obstacle étranger ne nous empêche.

Cette Religion naturelle a jusqu'ici ces deux avantages; le premier, qu'elle est nécessairement véritable. Il est vrai qu'il y a un Dieu, que nous devons de la reconnoissance à la Divinité, & que nous sommes coupables si nous en manquons; qui sont tous les principes de cette Religion? Le second est, qu'elle est attachée à nôtre nature, & que c'est Dieu qui l'y a attachée. Comme cette derniere verité est encore sujette à quelque doute, il ne sera pas hors de propos de l'expliquer davantage.

CHAPITRE VI.

Qu'il y a en nous des principes d'une Religion véritablement naturelle.

COmme la connoissance de Dieu est le fondement de la Religion naturelle, c'est par elle que nous devons commencer. Nous avons déja fait voir ailleurs que cette connoissance vient de la nature, & non pas de l'éducation; & nous l'avons fait voir avec assez d'évidence, pour n'être point obligez de nous y arrêter davantage. Il reste seulement à sçavoir, comment la connoissance

ince de l'exiſtence de Dieu eſt naturelle, puiſque ous l'aquerons par le raiſonnement.

On répond qu'elle eſt naturelle & aquiſe tout nſemble, & qu'il en eſt de cette connoiſſan- e, comme de la tendreſſe que les peres ont our leurs enfans, qui eſt naturelle par l'aveu e tout le monde, & qui ne laiſſe pas d'être aqui- é, puis qu'elle n'étoit point avant la naiſſance de 'enfant.

Ainſi, comme c'eſt Dieu qui eſt le principe de a tendreſſe paternelle, parce que d'un côté il nous donne des enfans; & que de l'autre il a tel- lement formé nôtre cœur, que nous ne pouvons nous empêcher de les aimer lorſque nous les avons : C'eſt Dieu auſſi qui eſt le principe de la connoiſſance que nous avons de ſon exiſtence, parce que d'un côté il a gravé les caracteres de ſa ſageſſe dans cét Univers, & que de l'autre il a tellement formé nôtre eſprit, qu'il ne peut s'em- pêcher de connoître l'exiſtence de ſon Créateur à ces caracteres.

Que ſi l'on en voit quelques-uns qui révo- quent en doute ou paroiſſent révoquer en doute la premiere verité, on doit penſer qu'ils ſont dans la societé ce que les monſtres ſont dans le monde. Aprés tout, n'y a-t-il pas auſſi des perſonnes qui étoufent les ſentimens de la nature ? L'on fait qu'un Empereur Romain fit mourir ſa mere, & l'on nous a parlé mille fois de meres qui ont fait mourir leurs enfans. Si les paſſions du cœur de l'homme peuvent étoufer des ſentimens ſi na- turels, pourquoi s'étonneroit-on que ces mê- mes paſſions obſcurciſſent la connoiſſance que nous avons qu'il y a un Dieu ?

La conſcience qui enferme la loi naturelle, puis qu'elle agit ſur ſes principes, eſt naturelle à l'hom- me dans le même ſens que la connoiſſance de Dieu. Car de même que Dieu, en nous donnant d'un

côté un esprit capable de connoissance, & de l'autre se manifestant avec tant de lumiere dans l'Univers, nous a mis dans la nécessité de le connoître : ainsi Dieu, en nous donnant d'un côté une raison qui ne peut s'empêcher d'aprouver certains devoirs & de nous les prescrire, & de l'autre un cœur qui ne peut s'empêcher de craindre, lorsque nous nous reprochons de ne les avoir pas remplis, nous met dans la disposition & dans la nécessité naturelle de concevoir les remors lorsque nous faisons le mal.

La conscience donc, comme la connoissance de Dieu, est naturelle, non à la nature animale, mais à la nature raisonnable. Ce n'est point l'aveuglement & l'impétuosité de la matiere, mais c'est la lumiére & l'évidence de l'esprit qui la forme.

On comprendra mieux cette vérité, si l'on considére que les remors de la conscience sont composez des jugemens de l'esprit & du sentiment du cœur. L'esprit, quoi qu'il fasse, ne peut s'empêcher de recevoir ces trois véritez ; qu'il y a certaines actions qui sont essentiellement & nécessairement criminelles ; que le crime mérite d'être puni ; & que Dieu qui connoît sans doute les choses comme elles sont, ne peut que desaprouver les actions criminelles. C'est la nature qui nous fait faire ces trois jugemens ; & si nous nous trouvons coupables, & que nous nous en fassions l'aplication, c'est la nature aussi qui nous fait craindre.

Il est naturel à nôtre esprit de croire que certaines actions sont criminelles, parce qu'il consent naturellement aux principes que violent ces actions. On ne peut douter qu'assassiner ses amis, tuer son propre pere, trahir ses bienfaicteurs, & blasphémer le nom de Dieu, lors qu'on reconnoît son existence, ne soient des actions méchantes ;

parce

parce qu'elles violent des devoirs naturellement si connus, que toute la violence des passions ne peut empêcher les hommes de les aprouver.

Il est naturel en second lieu à nôtre esprit de croire que le crime mérite d'être puni ; puisque nous ne voyons jamais commettre de méchante action, de la nature de celle que nous avons marquée, que nous ne disions comme par un instinct naturel, & comme étant forcez à faire ce jugement: Cette action mérite d'être punie: la même lumiere qui nous fait desaprouver le crime, nous faisant juger que celui qui l'a commis est digne de punition.

Enfin qui oseroit douter que Dieu ne connoisse les actions des hommes, s'il existe, comme le sens commun nous l'aprend ; & qu'il ne les connoisse telles qu'elles sont, s'il les connoît ; & qu'il ne desaprouve celles qui méritent de l'être, s'il les connoît telles qu'elles sont.

C'est donc une verité trés-évidente & trés-incontestable, que la premiere partie de nôtre conscience, s'il m'est permis de parler ainsi, qui consiste dans les jugemens sur lesquels les remors sont fondez, vient de nôtre nature, ou plûtôt de Dieu, qui en nous donnant nôtre raison, nous a mis dans la nécessité de former des jugemens.

Qu'est-ce donc qu'on peut soupçonner qui vient de l'éducation ? Est-ce le sentiment de nôtre cœur, cette crainte & cette tristesse qui font la seconde partie du remors ? Nullement. Cette crainte & cette tristesse naissent infailliblement de ces trois jugemens de nôtre esprit, & il n'est point libre de craindre ou de ne craindre pas, lors qu'on les a formez.

Enfin, comme ce n'est pas l'éducation, mais la nature des choses, qui fait que l'injustice, l'ingratitude, la perfidie & le blasphême sont des crimes ;

mes : c'eſt la nature, & non l'éducation, qui nous les fait conſidérer ſous cette idée. Comme ce n'eſt pas l'éducation, mais leur propre noirceur, qui les rend dignes de punition : c'eſt leur noirceur naturelle, & non l'éducation, qui nous fait dire qu'elles méritent d'être punies. Comme ce n'eſt pas l'éducation, mais le ſens commun & naturel, qui nous perſuade qu'il y a un Dieu, & que Dieu n'aprouve pas le crime que nous condamnons nous-mêmes, tout déréglez que nous ſommes : il nous ſera ſans doute permis de conclure, que nous craignons naturellement la juſtice de Dieu, lorſque nous avons commis le mal, & que nos remords viennent de la nature, & non pas de l'éducation. Quand la raiſon ne le diroit pas, l'expérience nous le témoigneroit : & quand l'expérience ne nous le feroit pas connoître, la raiſon nous l'enſeigneroit. Qu'eſt-ce donc que l'union de l'expérience & de la raiſon.

J'avouë que la nature & l'éducation s'uniſſent à l'égard de la conſcience, auſſi-bien qu'à l'égard de la connoiſſance de Dieu. On peut raiſonner de l'un comme de l'autre. La nature nous dit que Dieu hait les crimes, & que ſa juſtice les punira. L'éducation venant là-deſſus, perſuade aux Païens qu'il y a dans les enfers trois Juges deſtinez à juger les hommes, & des vautours, des furies, &c. pour les punir. On ne peut renoncer à ce premier ſentiment, parce qu'il eſt naturel : mais on ſe deſabuſe de cette derniere erreur, parce qu'elle vient de l'éducation. Tous les hommes n'ont pas les mêmes préjugez : mais ils ont tous une conſcience qui les oblige à craindre aprés qu'ils ont fait le mal. Ainſi l'on peut dire, que l'éducation change & détermine les mouvemens de la conſcience, mais qu'elle n'en produit point le fond : ou, pour m'expliquer en d'autres termes, que l'éducation eſt entée ſur la nature à cét égard.

On

On trouve quelques vestiges de conscience dans tous les hommes, & même dans les plus sauvages & les plus barbares. Ceux qui ont les organes de la connoissance les plus bouchez, sont capables de quelque crainte, parce qu'ils se trouvent capables de quelque raisonnement : & cela paroît, en ce qu'ils prennent la fuite aprés avoir fait une méchante action. Si leurs lumieres s'étendent, leur conscience s'étend aussi par maniere de dire. Ils craignent d'abord simplement, parce que l'action qu'ils ont commise leur paroît méchante. Leur crainte s'augmente, s'ils viennent à connoître qu'il y a un Dieu qui est le Maître du monde & leur Pere commun. Que si leur raison ne fait pas tout ce chemin, leur conscience ne le fait pas aussi. Comme ils ont un sens commun qui ne se déploye pas entierement, ils ont aussi les principes d'une conscience qui demeure comme ensevelie dans leur stupidité.

Certainement si l'on considére qu'il n'y a que les enfans, les fous, ou ceux qui ne font aucun usage de leur raison par quelque jugement de Dieu, qu'il n'est pas tems encore de vouloir pénétrer ; qu'il n'y a, dis-je, que ces gens qu'on puisse soupçonner de ne point reconnoître la Religion naturelle, on ne pourra se dispenser de croire que celle-ci suit la nature raisonnable, qu'elle convient aux hommes entant qu'ils sont hommes, & que l'exercice de cette Religion dépend essentiellement de l'exercice du sens commun.

Enfin les hommes les plus barbares ont une raison, bien qu'ils n'en fassent pas grand usage : un cœur, bien qu'ils n'y pensent pas, un sentiment qui les porte à aimer ceux qui leur font du bien ; une lumiere naturelle, qui leur dit qu'ils sont coupables, lors qu'ils les ont mal-traitez : & d'ailleurs la révélation de la Nature est tellement devant leurs yeux, qu'ils ne peuvent tirer la moindre consé-

quence

quence de tout ce qu'ils voyent, ni connoître les autres choſes, ni ſe connoître eux-mêmes, ni regarder le Ciel ou la terre : ni ouvrir les yeux, par maniere de dire, & les porter ſur le monde avec quelque réflexion, ſans ſe dire que tout cela ne s'eſt point fait de lui-même. Car cette penſée ne vient point de quelque ſpeculation de Philoſophie. Elle naît de la premiere idée des choſes, & de la plus pure & plus commune lumiere du ſens commun : de ſorte que tout homme l'a néceſſairement, ou l'aura, dés qu'il fera uſage de ſa raiſon.

Concluons donc que tous les hommes ont les principes de la Religion naturelle, qui ſe développent en eux à meſure qu'ils vivent en hommes.

CHAPITRE VII.

Où l'on établit la néceſſité d'une Révélation ajoûtée à celle de la Nature.

MAis ne nous hâtons pas. Voyons un peu ce qui ſe paſſe dans l'homme, & examinons s'il n'y a point des principes contraires à ceux que nous venons de marquer.

L'expérience nous aprend, que nos deſirs nous portent avec plus d'ardeur aux choſes défenduës : *Nitimur in vetitum ſemper, cupimuſque negata :* & non ſimplement aux choſes défenduës par les autres, mais encore aux choſes défenduës par nôtre propre raiſon. C'eſt ce que le *Video meliora, proboque, deteriora ſequor* de Médée nous fait aſſez comprendre. Il y a donc une eſpece d'oppoſition entre la raiſon de l'homme, agiſſant par ces maximes d'équité & de juſtice, qui naturellement gravées dans ſon eſprit le portent au bien, & les penchans déréglez de ſa nature, qui le portent & l'entraînent,

traînent pas maniere de dire, vers ce qu'on nous fait regarder comme un mal : c'eſt-à-dire qu'il y a un combat entre la loi naturelle & nos paſſions que les Païens même ont reconnu. Si la loi, eſt légitime, les principes qui nous font deſobéïr à cette loi ne ſçauroient l'être : & ſi ces principes ſont légitimes ; il eſt impoſſible que la loi le ſoit.

Il faut prendre parti dans cette eſpece de conteſtation qui eſt entre l'homme & l'homme. Les uns ſeront pour ce que nous apelons la cupidité, & à quoi ils donneront, s'il le faut, un autre nom. Ils diront qu'il eſt naturel de s'aimer plus que les autres ; de s'enrichir ou de ſe faire valoir à leurs dépens ; de s'établir ſur leurs ruïnes ; d'aimer la volupté, quelque criminelle qu'on la conçoive ; de ſacrifier ſes ennemis à ſes reſſentimens, & d'employer toute ſorte de voïes pour parvenir aux dignitez & à la grandeur.

Les autres ſeront pour la loi naturelle, & ſoûtiendront qu'il eſt d'une obligation naturelle de faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fiſſent pour nous ; d'être juſte & équitable en rendant à chacun ce qui lui apartient ; de conſerver les droits de la ſocieté ; de ne faire tort à perſonne, d'aimer ſes bien-faicteurs : & d'avoir compaſſion des malheureux.

Qui eſt-ce qui ſera le juge dans cette diſpute ? Ce ſera l'homme lui-même. Car puis qu'il pratique les devoirs de la loi naturelle avec ſatisfaction, & qu'il ne s'abandonne aux mouvemens de la cupidité qu'à regret, il s'enſuit que la premiere eſt plus digne de l'homme que la ſeconde : ou, puis qu'il ſe blâme d'avoir ſuivi les vûës de la cupidité, & qu'il s'aplaudit au contraire d'avoir obéï à ce que nous apelons la loi naturelle, il eſt clair que c'eſt cette derniere, & non l'autre, qui fait ſa véritable deſtination. Cette déci-

ſion

sion du cœur, qui consent à la loi naturelle malgré lui, est la plus forte & la moins suspecte qui fut jamais.

Car on ne peut nier qu'il n'y ait en nous des passions qui nous empêchent de suivre nôtre raison, lorsque nous croyons qu'elle juge avec le plus de droiture & de verité. Or comme ce seroit une effroyable extravagance, de soûtenir qu'il n'est pas d'une obligation naturelle de suivre sa raison, puisque nous sommes des êtres raisonnables : il s'ensuit que l'excez & le déreglement est dans nos passions.

J'avouë que je ne comprends point comment on pourroit ébranler la certitude de ce principe. Cependant ce principe si clair, si évident, si incontestable, nous conduit à la connoissance d'une révélation ajoûtée à la Nature, en nous donnant lieu de faire les quatre réflexions suivantes.

La premiere est, que nous devons demeurer d'acord, que l'homme qui au lieu de soûmettre sa cupidité à sa raison, soûmet sa raison à sa cupidité, est nécessairement déréglé & corrompu ; qu'il l'est par sa faute, comme ses remords ne nous l'aprennent que trop ; & que Dieu n'a aucune part à cette corruption : étant impossible que Dieu soit l'auteur de la loi naturelle, & des principes qui la violent, sans être contraire à lui-même, sans démentir sa propre sagesse & cette conduite générale qu'il tient à l'égard de toutes les autres parties de l'Univers. De sorte que s'il y a une révélation qui nous enseigne distinctement toutes ces véritez, nous ne pourons nous empêcher de la regarder comme véritable & conforme à celle de la Nature, par cela même qu'elle nous aura révélé un principe si grand & si nécessairement véritable, & qui étoit néanmoins si caché.

II. On ne peut convenir que les hommes sont méchans & corrompus, sans penser qu'ils doivent crain-

craindre les jugemens de Dieu selon les avertissemens de la conscience. Car s'il est vrai que le langage de la conscience est naturel, comme nous l'avons déja vû, il ne l'est pas moins qu'il ne sçauroit nous tromper ; & s'il ne peut nous tromper, que ses menaces auront leur effet, & que Dieu doit punir les méchans. Mais où est-ce qu'il les punit ? Dans cette vie même ? J'avouë que la peine y suit assez souvent le crime : mais cela n'arrive pas toûjours. On y a vû mille fois la vertu oprimée, & le vice triomphant, les innocens envelopez dans la même misere avec les coupables, les tirans pourvoir à leur sûreté à force de crimes, & s'aquerir l'impunité en se mettant au dessus des loix. Si les méchans ne devoient être punis que dans cette vie, il semble qu'il n'y auroit rien de mieux fondé que la plainte de Brutus, lors qu'il s'écria en mourant, que la vertu qu'il avoit si religieusement servie, n'étoit qu'un fantôme. Mais si la vertu n'est qu'un fantôme, la conscience nous trompe, lors qu'elle nous assure que nous ne perdrons rien en la mettant en pratique ; les remords ne nous font craindre que des chimeres ; Dieu qui nous met dans la nécessité naturelle de les concevoir, est un principe d'erreur ; la loi naturelle nous fait illusion ; & il n'est pas véritable que nous devions suivre ces maximes d'équité & de justice, qui nous rendroient les victimes de la violence & de la tirannie des autres sans aucun retour. Au contraire il faudroit reconnoître que la cupidité seroit préférable à la raison ; que la corruption triompheroit de la Religion naturelle : qu'on feroit bien de ne pas répondre à sa destination : qu'on seroit malheureux par ce que Dieu auroit mis de droit & de juste au dedans de nous, & heureux par ce qui violeroit la loi naturelle : conséquences absurdes & extravagantes, qu'on ne peut éviter, à moins qu'on n'établisse la nécessité

d'un

d'un Jugement avenir, qui seul rend le langage de la conscience véritable, l'observation de la loi naturelle utile, l'aquiescement à la droite raison légitime, & qui empêche que les hommes ne puissent se moquer de Dieu, & que leur corruption ne triomphe pour toûjours des desseins de sa sagesse. Supposez la nécessité de ce Jugement, vous serez bien-tôt obligé d'avoir recours à une Révélation ajoûtée à celle de la Nature, qui suplée aux obscuritez de cette derniere.

III. C'est à quoi nous conduit encore l'inutilité de la Religion naturelle, depuis que les hommes en ont abusé par leur corruption. A quoi sert la Révélation naturelle, si les hommes n'en font aucun usage, ou s'ils n'en font qu'un usage pernicieux.

La raison doit nous inspirer de la reconnoissance pour cette Divinité qu'elle nous fait reconnoître. Cependant elle porte les hommes à l'impieté par le mauvais usage que nous voulons bien en faire. En se laissant aller à une criminelle négligence, ils ne s'étudient ni à connoître, ni à servir leur Créateur, & ils se forment en sa place des fantômes qui favorisent leurs passions. C'est de ces deux sources, de cette négligence monstrueuse, & de ce penchant déréglé à se flater soi-même, qu'est venu le Paganisme, qui n'est autre chose qu'une corruption générale de la Religion naturelle.

Dieu avoit manifesté sa gloire dans le Soleil & dans les autres Astres : c'est la Révélation de la Nature : & les hommes, au lieu de l'adorer à la presence de ces ouvrages de sa puissance, terminent leur culte à ces ouvrages mêmes : c'est l'abus qu'ils font de cette Révélation. Dieu fait croître des plantes, & produit des animaux pour la nourriture des hommes : & les hommes adorent dans les mouvemens d'une dévotion insensée ces plantes & ces animaux.

C'eſt peu qu'adorer des bœufs, encenſer des crocodiles & des ſerpens ; ils ne changent pas ſeulement les bêtes en Dieux, ils changent auſſi les Dieux en bêtes ; ils leur attribuent l'inceſte, l'ivrognerie, l'adultere, la ſodomie ; ils attachent même une Divinité à chaque vice ; ils bâtiſſent des autels à toutes leurs paſſions ; ils adorent l'ivrognerie ſous le nom de Bachus, & l'impudicité ſous celui de Venus. Mercure eſt le Dieu des larrons, Mome celui de la médiſance, &c.

La conſcience ſuit ordinairement l'idée qu'on a de la Divinité qu'on adore, & l'on ne ſe défend pas à ſoi-même des actions qu'on attribuë à l'objet de ſa dévotion. On peut donc s'imaginer quelle étoit la conſcience des hommes, lors qu'ils avoient des idées ſi monſtrueuſes de la Divinité ; & combien l'on faiſoit peu de ſcrupule de l'adultere & de la rébellion, lorſque l'on concevoit Jupiter même le plus grand des Dieux comme un adultere & comme un fils rebelle ?

La Religion naturelle n'eſt pas ſeulement devenuë inutile, mais encore pernicieuſe par le mauvais uſage que les hommes en ont fait. Il vaudroit beaucoup mieux qu'ils n'adoraſſent rien, qu'adorer des créatures ; & n'avoir point de conſcience, qu'avoir cette conſcience aveugle & ſuperſtitieuſe, qui faiſoit commettre à tant de peuples de nouveaux crimes pour expier leurs crimes paſſez, les obligeant à ſacrifier leurs enfans à de fauſſes Divinitez.

Vide Terent. in Eunuch.

Ce deſordre eſt général. Ce n'eſt pas trois ou quatre perſonnes, ni même trois ou quatre nations qui ſont coupables d'un ſi monſtrueux déréglement, nous trouvons le Paganiſme répandu dans tout l'Univers.

Le ſens commun nous dit, que quand un moïen ceſſe d'être propre à la fin pour laquelle nous l'avions deſtiné, nous devons faire de deux choſes l'une,

l'une, ou l'abandonner tout-à-fait, ou le rendre meilleur en le changeant. Lors donc que les hommes naturellement destinez à faire un bon usage de leur raison, en font un si pernicieux, & se rendent si contraires à leur destination naturelle; que pouvons-nous penser de cette Divinité dont la sagesse ne peut être trompée, sinon que ne voulant point perdre entierement le genre humain, comme cela paroît par le suport qu'elle a pour nous, & par les biens qu'elle continuë de nous faire, elle doit changer les hommes, & rétablir en eux la Religion, & que sa sagesse n'a permis ce desordre, que pour le réparer trés-avantageusement, & pour avoir lieu de se glorifier d'une maniere plus excellente?

Que si aprés cela nous voulons nous donner la liberté de raisonner sur les moïens de rétablir ces desordres, nos lumieres, toutes foibles qu'elles sont, suffiront pour nous aprendre, que Dieu ne pouvoit pas réformer le cœur & les inclinations des hommes, en les changeant par une impression aveugle, & en agissant sur eux comme sur des troncs & sur des pierres; puis qu'il devoit agir d'une maniere conforme à leur naturel, qui est d'être raisonnables. D'ailleurs, les lumieres de la Religion naturelle ne suffisoient point, pour produire cét effet, tant elles étoient elles-mêmes ensévelies dans la corruption. C'est en vain que la Religion de la Nature enseignoit aux hommes qu'ils devoient obéïr à leur raison, si cette raison elle-même se laissoit corrompre par l'intérêt, & prononçoit toûjours en faveur des passions. La loi naturelle avoit beau leur aprendre, qu'il faloit rendre à chacun le sien, si leur corruption se joüant de la loi naturelle, leur persuadoit que ce qui ne leur apartenoit pas leur apartenoi véritablement.

Quelle autre voye y avoit-il donc, pour réformer

ner les hommes, que celle de soûtenir les principes de la Religion naturelle, & de les fortifier contre le desordre des passions, par une seconde révélation qui nous révélât des objets plus grands que ceux de nos passions, & qui par là en diminuât cét excez qui fait nos erreurs & nos illusions ?

Mais sans entrer dans cette discussion, vous n'avez qu'à rapeler toutes les raisons qui vous ont persuadé que la Religion naturelle étoit nécessaire, & elles vous convaincront que son rétablissement ne l'est pas moins : puisque la même nécessité qu'il y avoit que les hommes eussent une Religion, subsiste, lorsque cette Religion est devenuë inutile par le déréglement des hommes.

On ne peut nier que ces raisons n'ayent de la vrai-semblance, étant toutes tirées de la nature des choses, & ayant une proportion fort exacte avec les principes du sens commun.

IV. Que seroit-ce donc, si l'expérience venant au secours du raisonnement, nous découvroit plus clairement encore ce grand principe ? Elle ne sçauroit nous tromper. Car puisque nous connoissons ce que c'est que la Religion naturelle, & que nous avons vû ce que c'est que le Paganisme ou la corruption de cette Religion, il nous sera bien facile de connoître en quoi consiste son rétablissement, & nous ne nous méprendrons point dans le discernement de ces vrais caracteres.

Il faudra que cette révélation ajoûtée à la premiere, ôte toutes ces idées folles & extravagantes que les hommes s'étoient faites de la Divinité ; & qu'au lieu de régler l'idée de Dieu par les dispositions de leur cœur, elle leur aprenne à régler les dispositions de leur cœur par l'idée d'un Dieu, qu'il faudra concevoir par conséquent saint, juste, tout parfait ; qu'elle oblige les hommes à mortifier ces desirs qui les séduisent,

sent, & à réprimer ces passions qui leur font violer les droits les plus sacrez; qu'elle prescrive l'équité & la justice comme des devoirs indispensables; qu'elle ôte non-seulement les mauvaises passions, mais encore leur racine, en défendant la convoitise; qu'elle unisse étroitement les hommes entr'eux, & les hommes avec Dieu.

Certainement il faudra que nous aïons une étrange haine pour la verité, si trouvant une Révélation qui ait tous ces caracteres, nous ne demeurons d'acord qu'elle tend à rétablir la Religion naturelle, & qu'elle a un même principe que celle-ci. Je sçai qu'il y aura deux parties de nous mêmes qui ne seront pas bien d'acord sur ce sujet. La raison avec ses plus pures lumieres, avec ses maximes d'équité & de justice, avec la connoissance naturelle de Dieu, avec les plus légitimes mouvemens de la conscience, nous portera à reconnoître cette Révélation, malgré la cupidité. La cupidité avec ses passions voudra démentir la raison: & alors il faudra voir si nous aimons mieux nous en raporter à la raison, qui ne nous trompe jamais, à moins qu'elle ne soit séduite par la cupidité: ou à la cupidité, qui trompe toûjours nôtre raison par elle-même: à ces maximes d'équité & de justice qui ne nous ont jamais fait faire de faute, ou à l'interêt qui nous en fait faire tous les jours: aux mouvemens d'une conscience qui nous empêcheroit de commettre le mal, si elle étoit cruë: ou à des passions qui sont la cause de la plûpart des malheurs qui nous arrivent même dans le commerce de la vie civile, &c. Enfin il faudra voir, si nous voulons être des monstres en soûmettant les lumieres de nôtre raison aux passions: ou si nous aimons mieux être des hommes, en soûmettant nos passions aux lumieres de nôtre raison. Il faudra dans la suite satisfaire aux difficultez des Déïstes.

CHAP.

CHAPITRE VIII.

Où l'on établit qu'il y a une distinction nécessaire & naturelle entre le bien & le mal moral.

AVant que de répondre aux Deïstes, il faut convaincre ceux qui s'opiniâtrent à soûtenir qu'il n'y a aucune distinction naturelle entre le bien & le mal; que ce sont là de vains noms, & qui ne font impression sur les esprits que par la force de l'éducation & des préjugez.

Si cela est, il faut avoüer qu'il n'y a point de devoir, & que les hommes les plus scelerats ne doivent faire que ce qu'ils font: ce qui est déja une affreuse conséquence. Car que les violences, les adulteres, les assassinats, les parricides, les sacrileges, le meurtre de son pere & de ses enfans, l'impieté & les blasphêmes contre un Dieu qu'on reconnoît, ne soient point contraires à nôtre devoir c'est une proposition contre laquelle la lumiere naturelle se soûleve d'abord.

C'est un préjugé de l'éducation, dira quelqu'un, qui nous fait regarder ces actions comme des crimes. Non, ce n'est point un préjugé de l'éducation simplement: cette notion est fondée sur divers principes inviolables qui apartiennent à la nature.

I. Elle est établie sur le consentement des hommes de tous les tems & de tous les lieux qui s'accordent dans le jugement qu'ils font de ces actions que nous venons de marquer. Or il est vrai, & nous l'avons déja fait voir ci-dessus, que tous les hommes conviennent dans les principes de la nature, mais jamais dans les principes de l'éducation; à moins que cette éducation ne soit elle-même entée sur la nature.

II. Cette notion est fondée sur l'ordre naturel

de la societé. Je ne veux que ces deux principe évidens & inconteſtables pour le faire voir. L premier, que les hommes ſont plus faits natu rellement pour la ſocieté, que ne ſont les bête Le ſecond, qu'étant plus faits pour la ſocieté qu les bêtes, ils doivent plus ſe conduire par raiſon & ne ſe pas confondre avec elles, combien moin deſcendre plus bas par des déréglemens mon ſtrueux. Car ſi tout cela eſt véritable, il eſt cla qu'il y a un devoir à nôtre égard, & par conſé quent une vertu qui conſiſte à s'aquiter de ce de voir.

III. Elle eſt établie ſur l'obligation naturell dans laquelle nous ſommes d'obéïr à nôtre rai ſon. Car il eſt vrai qu'avant l'éducation nous avon une lumiere naturelle, qui nous ſert même à aper cevoir les principes de la premiere, & ſans la quelle nous ſommes incapables de toute inſtru ction. Il eſt certain auſſi, que cette lumiere natu relle que nous apelons la raiſon, nous dit & nou conſeille toûjours quelque choſe. Ou donc nou devons obéïr à cette raiſon, ou nous ne le devon pas. Si nous ne le devons pas; cette raiſon nous eſ inutile, & nous devenons même par là incapable d'éducation & de diſcipline; la nature s'eſt trom pée en nous la donnant, & il nous faut renonce au nom & à la définition de l'homme. Si nous de vons obéïr à cette raiſon; il y a donc un devoir une premiere loi qui conſiſte à ſuivre ſa raiſon: & s'il y a un devoir, il eſt bon de s'en aquiter, & il y a du mal à ne s'en aquiter point; & par conſé quent encore, il y a une diſtinction naturelle en tre le bien & le mal plus ancienne que l'éducation le fondement de toute diſcipline, & le princip de toute inſtruction.

IV. Ce principe qui établit de la difference en tre le bien & le mal moral, eſt établi ſur le bon ou mauvais uſage que les hommes font néceſſaire-

ment

ient de leur raiſon. Ils n'en ſçauroient faire tous n bon uſage, ni tous un mauvais, puis qu'ils en ont un uſage tout contraire. Les uns ſe ſervent de eur raiſon pour ſatisfaire leurs paſſions aux dé- ens des autres. Les autres ſe ſervent de leurs lu- ieres pour rendre aux autres ce qui leur apar- ient, aux dépens de leurs paſſions. Ces deux uſa- es de la raiſon ſont diametralement opoſez. Et ar conſéquent, ſi l'un eſt bon, il faut néceſſaire- ent que l'autre ſoit mauvais : & alors le bon eſt réferable au mauvais, qui en doute ? Que ſi nous evons faire un bon uſage de nôtre raiſon, voilà n devoir: s'il y a un devoir, il y a de la vertu à s'en cquiter, du déréglement à ne s'en acquiter pas. 'oila donc nôtre diſtinction entre le bien & le al moral, qui coule évidemment des principes e la nature.

V. Mais pour montrer plus particulierement ette verité, il faut faire ici l'anatomie de la loi na- urelle, s'il m'eſt permis de parler ainſi. Elle con- iſte I. En ce que nous nous aimons nous-mêmes. I. En ce que nous avons une raiſon capable de ous conduire. III. Et enfin en ce que nous nous ervons de cette raiſon pour conduire cét amour e nous-mêmes, qui de ſoi eſt aveugle & ignorant.

Tout cela eſt naturel. Il eſt naturel de s'aimer oi-même, naturel d'avoir une raiſon, & naturel le régler l'amour de ſoi-même par la raiſon. Il eſt aturel de s'aimer ſoi-même, puiſque même l'on e peut ſentir ni joye ni ſatisfaction, ſans aimer ce oi-même qui en eſt le ſujet ; ni ſentir la miſere & affliction, ſans haïr cette affliction & cette miſe- e en vûë de ſoi-même qui la ſent ; ce qui eſt néceſſairement joint à l'amour de ſoi-même.

Il eſt naturel d'avoir une raiſon, qui conſent na- urellement à la verité de certains principes qui ſont la régle de l'évidence & de la certitude de outes nos connoiſſances. De là vient que nous

l'apelons la lumiere naturelle.

Enfin il est naturel aussi d'obéïr à cette raison & la force de cette loi est fondée sur les principes de l'amour de nous-mêmes. Car puisque nous nous aimons, nous desirons nôtre bien & nôtre conservation : & puisque nous desirons nôtre bien & nôtre conservation, nous sommes bien-aises de trouver une lumiere qui nous puisse conduire à l'un & à l'autre. Cette lumiere est nôtre raison. Nous desirons donc d'être raisonnables, par le même principe qui nous fait desirer nôtre bien & nôtre conservation. Ainsi cette premiere loi qui nous oblige à suivre nôtre raison, tire sa premiere force & ses premiers motifs de l'amour de nous-mêmes, qui est de tous les principes le plus naturel, comme il est le plus légitime & le plus innocent, lors qu'il est bien dirigé.

Que si nous examinons aprés cela tous les principes de la loi naturelle, nous trouverons qu'elle est composée des plus sures maximes de la raison, & des sentimens les plus innocens de l'amour de nous-mêmes.

Cette loi naturelle est composée principalement de quatre régles, la régle de la temperance, la régle de l'affection naturelle, la régle de la justice, & la régle de la connoissance. Chacune de ces régles est composée de ce qu'il y a de plus pur dans la lumiere naturelle, & de plus légitime dans l'amour de soi-même.

La premiere peut-être exprimée dans ces quatre maximes : Nous devons préferer un grand bien à un petit bien : Nous devons souffrir un petit mal pour en éviter un plus grand : Nous devons perdre un petit bien pour éviter un grand mal : Nous devons souffrir un petit mal pour parvenir à la possession d'un grand bien. C'est ici la régle de la sobrieté, de la temperance, de la patience, & de toutes les vertus qui nous engagent à souffrir, ou

abandonner quelque chose dans la vûë de quelque bien. Il ne faut point de grands raisonnemens, pour montrer que nous trouvons dans cette régle ce qu'il y a de plus naturel dans l'amour de nous-mêmes, & de plus inconteſtable dans les maximes du sens commun. Il y a là quelque chose de plus ancien que l'éducation : & par un inſtinct naturel, nous nous faiſons des reproches, lorſque nous manquons à ces devoirs naturels. Nous nous acuserons de volupté, ſi nous avons préféré le plaiſir de l'intemperance au bien réel & ſolide de nôtre conſervation ; de lâcheté, ſi nous n'avons pû endurer un petit mal, comme des ſoins, de la peine & de la fatigue, pour prévenir un plus grand mal, qui ſera, par exemple, la ruïne de nôtre famille, ou la perte de nôtre patrie ; d'un aveugle & ſordide interêt, ſi nous ne donnons pas une petite partie de nôtre bien, pour empêcher la perte de nôtre honneur, de nôtre vie, &c. & d'une honteuſe moleſſe, ſi nous faiſons difficulté de nous incommoder un peu pour obtenir un bien trés-conſidérable, lorſque nous le pouvons légitimement poſſeder. Dans ces ſortes de tranſgreſſions de la loi naturelle, nous ſommes comptables de nous-mêmes à nous-mêmes. Il y a donc ici une maxime ou une régle naturelle & fondée ſur les principes de la raiſon & de l'amour de nous-mêmes : & cette loi n'eſt violée que par les mouvemens violens & impetueux qui viennent d'ailleurs, qui corrompent la nature, qui nous empêchent d'obéïr à cette loi, & qui ſont contraires à la raiſon & à l'amour de nous-mêmes : & ſont ce qu'on apelle le peché originel.

La ſeconde régle, qui eſt celle de l'affection naturelle, eſt fondée ſur ce principe : Nous devons aimer ce qui nous apartient, ou qui ſe raporte à nous. Il eſt composé de ce principe de l'amour de nous-mêmes : Puiſque nous nous ai-

mors, nous devons aimer les choſes qui nou
apartiennent ; & de ce principe de nôtre raiſon
Les hommes ſont nos prochains ; ils portent nô
tre image, & nous ſommes unis avec eux. San
l'amour de nous-mêmes, la connoiſſance d
cette proximité ne ſeroit pas un motif d'affe
ction. Sans la raiſon, cette diſpoſition où nou
ſommes d'aimer ce qui nous apartient nous ſeroi
inutile, puiſque nous ne connoîtrions point qu
les hommes ſont nos prochains. Comme donc l
raiſon & l'amour de nous-mêmes apartiennent
la nature, on ne peut douter que ce ne ſoit ic
un principe naturel.

La troiſiéme régle, qui eſt celle de la juſtice
eſt compriſe dans cette maxime. Nous devon
faire pour les autres ce que nous voudrions qu
les autres fiſſent pour nous. Nous voïons encor
là la raiſon & l'amour de nous-mêmes : la forc
de cette loi n'étant pas ſeulement dans la lumie
re de l'eſprit qui l'aprouve, mais encore dans le
motifs de l'amour de nous-mêmes, qui la con
firme par un retour ſur ſoi. Tout cela eſt natu
rel : qui le niera ?

La quatriéme, qui eſt la régle de la reconnoiſ
ſance, peut être ainſi exprimée : Nous devon
aimer ceux qui nous font du bien. On trouve ic
un retour de l'amour de nous-mêmes, qui veu
du bien à ceux dont il ſe ſent obligé : & une maxi
me de la raiſon, qui aprouve ce ſentiment, & qu
nous fait regarder comme coupables tous ceu
qui ne l'ont pas. Cette régle, auſſi bien que le
précédentes, coule donc évidemment des prin
cipes de la nature.

Toutes ces régles du bien forment ce que nou
apelons la loi naturelle : mais cette loi doit êtr
encore ſoûtenuë par des motifs naturels, qui ſon
ceux de la conſcience. La connoiſſance naturell
que nous avons de la ſageſſe, de la bonté & de la
juſtice

ıſtice de Dieu, s'unit merveilleuſement avec ces naximes d'équité & de juſtice. Nous ne nous eprochons pas ſeulement comme des déréglemens tous les mouvemens qui nous font tranſreſſer cette loi naturelle, mais nous craignons éceſſairement la juſtice de Dieu aprés cette ction, comme nous l'avons déja fait voir en arlant de la conſcience.

Comme donc les trahiſons, les meurtres, les laſphêmes, les parricides, &c. violent directenent cette loi naturelle, & choquent directenent les mouvemens de la conſcience, il s'enſuit ue ces actions ſont naturellement atroces, & ont ne énormité qui ne vient pas ſeulement des préugez de l'éducation, & qu'au contraire les préugez de l'éducation, qui ſont égaux, uniformes &-les mêmes à cét égard dans tous les hommes ui ſont & qui ont été, ſont plûtôt fondez ſur cette atrocité naturelle qui naît de la contrarieté ue ces actions ont avec des maximes & des ſentimens qui ſortent du fond de la nature, & qui ſont même ſi propres & ſi eſſentiels à l'homme, que qui les anéantiroit, détruiroit entierement la nature humaine.

Enfin, s'il eſt naturel à l'homme de ſe conduire par ces quatre régles qui compoſent la loi naturelle, il eſt contre la nature de les violer. S'il doit obéïr à cette loi, comme la nature l'enſeigne, il fait mal en la tranſgreſſant, & la diſtinction qui eſt entre ce mal & ce bien, ne ſçauroit être plus eſſentielle & plus naturelle.

CHAPITRE IX.

Où l'on examine les difficultez des Deiſtes.

NOus commencerons en répondant à la plus commune de leurs objections. On ſçait, di-

sent-ils, que les préjugez de la coûtume & de l'éducation peuvent nous tromper, en nous faisant regarder comme des misteres sacrez des imaginations monstrueuses. La peur qu'on nous fait des jugemens de Dieu nous empêche de former des doutes raisonnables sur la Religion. Nous demeurons dans la superstition par la crainte d'être incrédules.

On répond, que les incrédules sont tout-à-fait inexcusables, lors qu'ils craignent les préjugez de la pieté, & qu'ils n'apréhendent point ceux du libertinage. Je ne nie pas véritablement, qu'il n'y ait une infinité de personnes qui croyent par les engagemens de la naissance, de l'éducation & de la coûtume, plûtôt que par la réflexion qu'ils ont faite sur les caracteres de divinité qui sont dans la Religion : mais aussi doit-on avoüer, qu'il y a une infinité d'incrédules qui ne doutent que par l'envie de s'élever au dessus des autres, en ne croïant rien de ce que le vulgaire croit ; par le peu de soin qu'ils ont de s'instruire ; par le commerce qu'ils ont avec des débauchez, ce qui fait une éducation toute contraire à la premiere ; sur tout par l'envie qu'ils ont de satisfaire toutes leurs passions.

Mais je n'en dis pas assez, lorsque je soûtiens qu'ils ont leurs préjugez comme nous; étant certain qu'ils en ont un plus grand nombre & de plus dangereux. Ils en ont un plus grand nombre, par ce que toutes les passions en forment à leur avantage. Ils en ont de plus dangereux, par ce qu'il est mille fois plus facile de revenir des fausses opinions qu'on a reçûës par l'impression de la naissance & de l'éducation, telles que sont celles qu'on nous soupçonne d'avoir, que de celles dont on est préoccupé par toutes les passions du cœur, telles que sont celles que nous attribuons aux incrédules.

Ainsi

Ainſi la coûtume & les ſens, plus forts que la coûtume ni l'éducation, nous aïant perſuadé dans nôtre enfance, que les étoilles ne ſont pas plus grandes que des flambeaux, nous nous ſommes facilement deſabuſez en raiſonnant ſur ce ſujet : mais on ne voit point de préſomptueux qui ſoit revenu de la bonne opinion qu'il avoit conçûë de ſoi-même, parce que ce dernier préjugé vient de l'orgueil & de l'amour propre.

Or les incrédules ont à craindre les préjugez du cœur, puiſque, comme nous venons de le remarquer, toutes leurs paſſions trouvent leur compte dans leur ſentiment ; au lieu que nous avons ſeulement à aprehender les préjugez de la naiſſance, de la coûtume & de l'éducation. Il s'enſuit donc qu'ils ont à craindre beaucoup plus que nous.

Certainement il faudroit être bien aveugle ; pour craindre que les principes d'éducation, ou les objets que la Religion nous fait entrevoir, fuſſent plus capables de ſurprendre nôtre crédulité, & d'impoſer à nôtre eſprit, que l'idée de la volupté preſente, le ſentiment réel & vif des plaiſirs que nous goûtons, des objets qui entrent comme en foule dans nôtre ame par le canal des ſens, la fougue & l'impetuoſité de ces paſſions, qui ſont ſi évidemment des principes d'erreur & d'illuſion dans la vie civile, qu'il ſuffit de faire voir qu'un homme eſt paſſionné, pour lui ôter toute créance.

Que ſi l'on n'ajoûte jamais de foi aux paroles d'un vindicatif qui veut juſtifier l'excez de ſon reſſentiment ; ou d'un préſomptueux qui ſe louë lui-même, ou même d'un pere qui excuſe les fautes de ſon fils, encore que ce ſoit-là une affection bien innocente : encore moins doit-on croire ceux qui nient les principes de la Religion que toutes les paſſions nous fourniſſent des préjugez con-

tr'elle, parce qu'elle tend à réprimer toutes nos passions.

Mais bien qu'à examiner les principes de nos faux préjugez, il y ait mille fois plus d'aparence qu'ils se trompent, qu'ii n'y en a que nous nous trompons: nous supoſerons, ſi l'on veut, que cela eſt égal, & nous leur demanderons ſeulement des précautions égales pour s'empêcher de tomber dans l'erreur. Nous leur offrons de ne recevoir aucun principe que par raiſon: & nous leur demandons auſſi qu'ils ne doutent qu'avec raiſon. Nous ne ferons aucun effort pour nous perſuader la verité des principes de la Religion, ſi leur évidence ne nous y oblige: qu'ils ne reſiſtent pas auſſi à leur évidence, ſi elle les convainc. On n'exige que cela d'eux; & l'on promet de remplir exactement cette condition. On peut voir même facilement, qu'on a ſuivi cette méthode dans le commencement de cét Ouvrage, & que le préjugé n'a point de part aux véritez que nous avons prouvées. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous a perſuadé qu'il y avoit un Dieu: la raiſon ne peut s'empêcher de tirer cette conſéquence de tout ce que nous voïons. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu eſt un Etre ſage & intelligent: la raiſon ne reconnoît point de Dieu, & elle retombe dans l'Atheïſme, s'il faut qu'elle le croïe privé d'intelligence & de ſageſſe. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu ſçait ce qui ſe paſſe ſur la terre: la raiſon nous dit que Dieu n'eſt point un Etre intelligent, ou qu'il connoît les actions de ſes créatures. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu aprouve la pieté de ceux qui lui rendent leurs hommages, & leurs actions de graces, & qu'au contraire il condamne l'impieté de ceux qui le mépriſent & qui l'outragent: la raiſon nous dit, que s'il eſt néceſſaire que Dieu connoiſſe les

actions

ctions des hommes, il ne l'eſt pas moins qu'il les connoiſſe telles qu'elles ſont, & qu'il les aprouve ou ne les aprouve pas, ſelon qu'elles méritent de l'être. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu aime ce qu'il aprouve, & qu'il haït ce qu'il deſaprouve : la raiſon ne nous permet pas de douter que Dieu haïſſe tout ce qu'il connoît digne de haine, en le deſaprouvant ; & qu'il n'aime ce qu'il connoît digne d'être aimé en l'aprouvant. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu doit aimer plus les gens de bien que les méchans ; la raiſon nous en a déja perſuadez, en nous convainquant des véritez précédentes. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait voir, que ſi Dieu aime davantage les gens de bien que les méchans, il faut néceſſairement qu'il faſſe plus de bien à ceux-là qu'à ceux-ci : la raiſon nous dit qu'on fait plus de bien à meſure qu'on aime davantage, ce qui eſt particulierement vrai d'un Etre ſouverainement libre & tout-puiſſant. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu ne feroit pas plus de bien aux bons qu'aux méchans, s'il n'y avoit rien à eſperer aprés cette vie ; & que ſouvent la vertu eſt miſerable & opprimée dans ce monde : la raiſon, ou plûtôt nos ſens, nôtre vûë, l'expérience, nous aprennent cette vérité. Ce n'eſt donc pas le préjugé ; mais la raiſon, qui nous convainc de la néceſſité & de la vérité de cette Religion où nous trouvons l'exercice de la juſtice Divine, & qui nous enſeigne que Dieu doit rendre un jour à chacun ſelon ſes œuvres.

Ceux qui révoquent en doute la révélation, nient le Jugement avenir. Ceux qui nient le Jugement avenir, ſont obligez de nier que Dieu favoriſe davantage les gens de bien que les méchans, puis qu'à leur compte les méchans auront la meilleure part de ſes biens. Ceux qui nient que Dieu aime davantage les gens de bien que les

méchans, seront contraints de dire qu'il aprouve également la vie des uns & celle des autres, le bien & le mal, le vice & la vertu. Ceux qui soûtiennent que Dieu aprouve également le bien & le mal, mettent de l'imperfection en Dieu, & ne peuvent se sauver qu'en se rétractant, & en disant que Dieu ne connoît ni l'un ni l'autre. Ceux qui nient que Dieu connoisse les actions des hommes, nient que Dieu soit cette intelligence qui a composé l'homme, & qui le conserve avec les autres ouvrages de l'Univers. Ceux qui nient que Dieu soit cette Intelligence, nient que Dieu soit. Ecartez-vous un peu de ces principes, vous voila dans l'égarement & dans les ténébres. Tenez-vous-en au contraire aux véritez de la Religion, rien ne vous sera plus facile que de sauver le bon sens & la raison.

Mais ne peut-on point former des doutes sur ces véritez, toutes évidentes qu'elles sont ? Et quelque indissoluble que paroisse leur union, n'y auroit-il pas moyen de renverser ce Systême ? Voïons, faisons des efforts en faveur des incrédules, & n'oublions rien, s'il se peut, de ce qui peut leur être avantageux. La verité ne sera que plus forte, lorsque nous lui aurons opposé tout ce qu'on peut dire de plus spécieux contr'elle.

CHAPITRE X.

Où l'on continuë de satisfaire aux difficultez des Deïstes.

IL semble qu'on peut détruire l'enchaînement des véritez précédentes, en commençant par, ébranler la certitude de la premiere, & en disant qu'à la verité Dieu pouroit connoître les actions des hommes, s'il le vouloit ; mais qu'étant souverainement libre, il ne pense qu'à ce qu'il veut, & qu'ainsi il peut détourner volontairement les yeux

eux de dessus la conduite des hommes.

Je ne dirai pas pour répondre à cette objection, que Dieu ne pouvant s'empêcher de se connoître lui-même, voit nécessairement les êtres qui ont sortis de lui ; & qu'en regardant sa bonté, il ne se peut qu'il ne voïe en même tems les objets en faveur desquels sa bonté s'est déployée.

Je ne dirai pas, que l'ignorance & l'inadvertance sont deux défauts dont un entendement infini ne peut être capable, & qu'il est absolument nécessaire que l'entendement de Dieu soit infini, puisque n'ayant aucun principe de son existence, il n'y a point de cause qui l'ait borné ; & qu'il n'y a pas plus de raison qu'il ait ce degré de perfection, que cét autre, & cét autre encore à l'infini.

Je ne dirai pas même, que Dieu n'aïant ni haine ni indiference pour ses ouvrages, comme nous l'avons déja montré, il faut être tout-à-fait chimérique pour croire qu'il en détourne les yeux à dessein.

Toutes ces considérations sont assurément bien solides ; mais nous avons à dire quelque chose de plus fort encore. C'est que quand Dieu détourneroit les yeux, pour ne point voir de quelle maniere le vice & la vertu sont partagées sur la terre, il est impossible qu'il ne l'ait prévû en formant l'Univers. Il a vû qu'il enchaînoit toutes choses d'une telle sorte, que les hommes qui seroient les plus méchans, s'ils venoient à se corrompre, auroient la meilleure part de ses biens, & que l'injustice & la violence en obtiendroient plus que la modération & l'innocence. Comment n'auroit-il pas vû une chose si visible ? Et si Dieu l'a prévû, il est incontestable qu'il a dû, ou l'empêcher, ou prendre des mesures pour corriger un jour ce desordre. Enfin, s'il l'a prévû, c'est tout comme s'il le voïoit, & il est inutile aprés cela d'avoir recours à cette grossiere fiction, que Dieu détourne les yeux de dessus ses ouvrages.

Il semble qu'on peut objecter contre la seconde verité de nôtre Sistême, que Dieu aprouve également toutes les actions des hommes, parce qu'elles sont égales dans leur principe ; c'est-à-dire que l'homme de bien agiroit comme le méchant, & le méchant comme l'homme de bien ; s'ils se trouvoient dans les mêmes circonstances.

On répond premierement, que ce raisonnement prouve trop, puis qu'il tend à montrer que les hommes ne peuvent jamais être dignes de blâmes. Ils n'ont qu'à voler, trahir, assassiner, & dire aprés cela, que les circonstances de leur vie les mettent dans cette nécessité ; & qu'ils sont déterminez par les objets qu'ils voïent, par les ocasions qui se presentent, & par l'éducation qu'ils ont euë. Ils seront heureux, si avec cette défaite ils peuvent satisfaire leurs parties, & desarmer le bras séculier. Mais comment leurs Juges se païeroient-ils de cette raison, puisque leur propre cœur ne s'en païe pas, les remords qu'ils sentent aprés avoir commis le crime étant des preuves certaines non-seulement qu'ils sont coupables, mais qu'ils le sont à leur propre jugement.

Véritablement, s'il s'agissoit ici des serpens, des tigres & des bêtes sauvages, qui aussi-tôt qu'elles sont nées, exercent le penchant qu'elles ont à nuire aux autres animaux, il faudroit chercher dans la sagesse du Créateur les raisons de cette inclination, parce que les bêtes l'exercent sans sçavoir ce qu'elles font, n'aïant point de loi qui le leur défende.

Je dis bien davantage, ces animaux obéïssent aux ordres de leur Créateur par les embûches qu'ils tendent aux autres, puis qu'ils suivent les loix de leur instinct. Mais il n'en est pas de même de l'homme, Dieu a gravé dans son cœur des principes d'amour pour son prochain, de fidelité & de reconnoissance pour ses bienfai-

icteurs ; & néanmoins il oprime le prochain, il ose blasphêmer le nom de Dieu.

C'est cette contrarieté & cette opposition qu'on peut soupçonner qui vienne de Dieu, parce qu'il n'est pas possible que celui qui nous a fait nt de bien, soit le principe de nôtre ingratitu- ; que celui qui a gravé la loi naturelle dans ôtre ame, fasse nôtre desobéïssance à cette i ; & qu'il soit en même tems l'auteur de nos rimes & de nos remords.

Que s'il faut raporter à Dieu le déréglement ui paroît dans les actions des hommes, il fau- ra penser que lors qu'un homme blasphême, c'est Dieu lui-même qui est le principe de cette impie- é. De sorte, que comme on dit fort bien que Dieu nous nourrit, lors qu'il donne les alimens ui produisent cét éfet ; que Dieu nous éclaire, orsque les Astres répandent sur nous la lumiere u'il a mise en eux : il faudra dire, à suivre ces maginations extravagantes, que c'est Dieu qui e maudit & qui blasphême son propre Nom par a bouche des impies ; ce qui ne peut être enten- lu sans horreur. Si ceux contre qui nous dispu- ons ne rejettent point, aussi bien que nous, une emblable pensée, nous ne prétendons pas nous amuser à raisonner contr'eux ; & s'ils l'éloignent, comme nous n'en doutons pas, il faut qu'ils a- voüent que Dieu n'est pas la cause de l'impieté & des blasphêmes des hommes. Mais si ce n'est pas à Dieu qu'il faut les raporter, il faut s'en pren- dre aux hommes eux-mêmes ; il faut nécessaire- ment qu'ils se soient corrompus par leur propre faute, & qu'ils soient coupables tout seuls des actions énormes qu'ils commettent. La plus fie- re incrédulité ne pourra s'empêcher de tirer cette conséquence, à moins qu'elle n'anéantisse l'exis- tence de Dieu, qui est le principe inébranlable que nous supposons solidement établi, sans lequel

tout

tout tombe ; mais qui suffit aussi pour soûteni tout dans le grand Sistême de la Religion.

Car pour les objets & les circonstances, c'est une erreur puérile de les charger du blâme d nos déréglemens ; puisque de quelque manier qu'on explique la part que toutes ces choses on à nos actions, c'est une verité inconteſtable & re connuë de tout le monde, qu'elles ne forcent poin nôtre ame, & ne sçauroient contraindre nôtre vo lonté. Et il n'est point vrai aussi, que l'homme d bien agisse comme le méchant, lors qu'il se trou ve dans les mêmes circonstances. L'un est or gueilleux, & l'autre humble dans la prosperité l'un ferme, l'autre impatient dans la misere, &c

Ainsi les incrédules se trouvent pressez entr deux véritez infiniment évidentes ; l'une, que cer taines actions que les hommes commettent son méchantes ; c'est ce que la raison, leur propr cœur, le consentement des hommes à les blâ mer & à les punir, la loi naturelle, & les remord de la conscience nous persuadent, sans que nous en puissions douter : l'autre, que des actions mé chantes ne doivent point être attribuées comme à leur principe, à ce même Dieu qui les desaprou ve & les défend dans le fond de nôtre ame par les lumieres & les sentimens contraires qu'il y a mis. Que les incrédules s'agitent tant qu'il leur plaira, ils ne se défendront jamais contre l'évi dence invincible de cette démonstration.

Mais, dit-on, vous souciez-vous d'une mouche ou d'un ver ? Vous croiriez faire tort à un grand Monarque, si vous pensiez que rempli de ses vas tes desseins, il attachât incessamment les yeux sur une troupe de fourmis, pour considérer leur tra vail, pour veiller à leur conservation, & pour prendre garde qu'elles ne se fassent point de tort les unes aux autres. Et Dieu n'est-il pas infiniment plus élevé au dessus de nous, qu'un Monarque ne l'est au dessus des fourmis ?

Dii sans doute, & l'objection n'est spécieuse qu'en ce qu'elle supose cette grande vérité ; mais dans le reste qui fait le principal, elle n'a rien que de foible, & qui ne serve même à établir nos principes. En efet, Dieu est nôtre Créateur ; mais le Monarque ne l'est point des fourmis. Dieu ne peut être conçû que comme souverainement bon & juste, & l'on conçoit même que ces vertus sont partie de sa gloire; au lieu que l'on considére plus souvent le pouvoir & l'autorité d'un Roi que toute autre chose. Un Monarque n'aïant qu'un esprit borné, & ne pouvant s'apliquer par conséquent qu'à un certain nombre d'objets, ne peut donner son attachement aux uns sans négliger les autres : de sorte qu'il est blâmé lors qu'il s'aplique à de petites choses, parce qu'on supose que cela le distrait des grandes. Mais il en est autrement de Dieu, à qui le soin qu'il prend des hommes ne sçauroit causer de distraction, puisque sa connoissance & sa puissance sont infinies. Un Roi n'a point formé ces fourmis à son image ; & l'on ne peut nier que Dieu n'ait mis quelques traits de son essence au dedans de nous, puisque nous trouvons en nous quelque espece de connoissance, de sagesse, de justice, &c. & qu'on ne peut reconnoître l'existence de Dieu, sans lui atribuer toutes ces vertus. Un Monarque n'a point fait des promesses ni des menaces aux fourmis, dont on veut bien presser la comparaison ; au lieu que Dieu en fait aux hommes par la voye de la conscience. Ces fourmis dont on parle n'ont pas elles-mêmes une Religion qui fasse leur fin & leur destination naturelle, rendant leurs adorations au Monarque, jurant par son nom, s'assurant sur sa protection ; l'invoquant dans leurs besoins, & aïant été formées à cela par leur Auteur; au lieu que l'on a vérifié tout cela des hommes? Un Monarque ne peut point éclairer ces fourmis d'un regard, & les punir,

nir, ou leur faire du bien par un simple mouvement de sa volonté; au lieu que Dieu peut tout cela à nôtre égard. Les fourmis ne sont point de la juriſdiction de ce Roi, ni dans l'étenduë de son Empire, parce que ce Roi n'eſt pas maître de la Nature; au lieu que Dieu qui eſt le maître de fourmis, doit l'être des hommes à beaucoup plus forte raiſon, étant le Monarque univerſel qui gouverne toutes choſes, & le ſouverain Moteur par lequel toutes choſes ſubſiſtent. Enfin, un Monarque n'eſt pas preſent en tous lieux pour agir par tout, au lieu qu'on ne peut ſe diſpenſer d'atribuer l'immenſité à Dieu.

Ce qu'il y a de deſavantageux à l'incrédulité c'eſt que quand même cette comparaiſon qui eſt le fort prétendu des impies, ſeroit auſſi juſte & véritable, qu'elle eſt fauſſe & défectueuſe, la conſéquence qu'on en tire ſeroit trés-certainement déraiſonnable.

Car puis qu'on ne peut reconnoître l'exiſtence d'un Dieu, ſans lui atribuer d'agir ſur la matiere, qui eſt encor plus éloignée de ſes perfections infinies que nous ne le ſommes, & d'adreſſer les moindres choſes de la Nature à leur fin; comment oſeroit-on nier qu'il ne faſſe cela même à l'égard des hommes, & que par conſéquent il ne les dirige & ne les conduiſe à leur fin naturelle, qui eſt la Religion, comme nous l'avons déja prouvé?

La baſſeſſe de l'homme rend le commerce que Dieu a avec nous merveilleux, mais non pas incroïable. Le Soleil peut éclairer les plus bas lieux de la terre ſans s'abaiſſer. Dieu agit ſur les plus petits corps & ſur les moindres des inſectes, qu'il produit & qu'il conſerve, ſans rien perdre de ſa grandeur & de ſa Majeſté. Au contraire, la petiteſſe du ſujet fait paroître l'excellence de l'ouvrier. Rien ne découvre mieux la puiſſance de

Dieu

eu, que de voir qu'il met un atôme en état de
esurer l'étenduë des Cieux ; qu'il fait dépendre
merveilles d'un esprit qui se connoît, & qui
nnoît les autres choses, d'un peu d'argile fa-
nnée & mise en couleur. Rien ne marque mieux
tenduë de sa sagesse, que de voir qu'il prévoit
actions avant qu'elles soient faites ; qu'il di-
ge les plus pernicieuses, & fait sortir le bien du
nd même des mauvaises intentions. Rien ne fait
roître davantage sa justice, que cette inspec-
on générale qui lui fait condamner le crime
ant qu'il soit conçû, qui le rend le Juge univer-
l de tous les hommes, & de toutes les pensées
de tous les mouvemens des hommes ; de sorte
'il n'y a ni ténébres, ni dissimulation, ni pré-
xtes qui dérobent le moindre crime à cette sou-
raine Essence, qui souffre tout pour punir
out, & pour le diriger à de bonnes fins. Ainsi,
ien loin que la petitesse des sujets sur lesquels
s vertus de Dieu s'exercent, les abaisse & leur
e quelque chose, la raison nous fait voir qu'el-
s en empruntent un nouvel éclat.

Mais peut-être que Dieu fait comme ces politi-
ues Legislateurs, qui promettent de faux biens à
eux qui obéïront à leurs loix, pour les porter à
emplir de devoirs véritables, & qui ne font au-
une difficulté de tromper la multitude pour son
ien. Cette pensée est si indigne de Dieu, de qui
a raison veut que nous aïons l'idée la plus parfaite
qu'il se poura, que nous pourions bien nous dis-
penser de la réfuter. Les Legislateurs humains
n'ont fait de fausses promesses, que parce qu'ils
n'étoient point en état de donner des biens véritables. Mais il n'en est pas de même de Dieu, qui
ne peut s'empêcher d'être fidéle & véritable, &
qui ne sçauroit être hors d'état de tenir ce qu'il
promet, comme les hommes le font si souvent.
D'ailleurs, où sont les Legislateurs équitables qui
éta-

établissant une société, n'observent aucune règ
de justice, & mettent les choses en tel état, qu
ceux-là obtiennent plus de bien & de prospérité
qui violent leurs loix avec plus de licence ? O
c'est-là ce qu'on pourroit dire de la Divinité,
elle avoit enchaîné les principes des choses com
me nous les voyons, sans qu'il y eût un dernie
Jugement à attendre ; puis qu'on n'auroit qu'à vio
ler sa Loi sans scrupule pour être plus heureux
& qu'on n'auroit qu'à suivre les mouvemens de l
loi naturelle pour être plus misérable.

Non, répondront les incrédules, cela ne va pa
ainsi. Dieu punit & récompense dès cette vie mê
me. Il a attaché les remords au crime, afin qu'il
en fissent toute la punition. Il a aussi attaché l
satisfaction qui naît du bon témoignage qu'on s
rend à soi-même aux bonnes actions, afin que l
vertu ne demeure point sans récompense. Mai
que les grands scélérats seroient heureux à ce
compte ! Qu'il seroit avantageux de porter le vi
ce dans l'excez ! Qu'on auroit tort de ne pas fai
re violence à son cœur, & de ne pas étouffer les
sentimens de sa conscience ! Car quand on en se
roit venu à ce point, on seroit sans juge & sans
bourreau, étant sans remords ; on se seroit mis à
couvert de la peine à force de crimes ; on de
meureroit impuni en devenant plus méchant, &
l'on tromperoit la sagesse & la justice de Dieu par
l'excez de sa corruption. Quelle seroit la couron
ne de la vertu, qui consisteroit dans une erreur,
je veux dire dans la persuasion que Dieu nous
fera du bien, encore qu'il ne doive pas nous en
faire ? Quelle seroit la punition du crime qui
consisteroit en une erreur, je veux dire dans la
persuasion qu'il nous punira, si nous faisons le
mal, encore qu'il ne doive point nous punir ?
Qui ne voit qu'on ne peut recevoir ces idées,
sans anéantir la justice & l'existence de Dieu ?

Mais,

Mais, dit-on en dernier lieu, supposez qu'un enfant soit nourri dans un desert, alaité par quelque bête, comme on le feint de Romulus, ou nourri par quelque autre voye extraordinaire sans aucun secours humain ; car il est permis de faire des suppositions : & dites-nous, si vous croïez que cét enfant devenu homme connoisse Dieu, ou qu'il ait une Religion ?

On peut répondre à cette question par une autre, & en demandant si cét homme ne sera point en éfet sociable, encore qu'il n'ait jamais vû d'homme avec qui il pût entrer en société ? N'est-il pas vrai qu'il sera naturellement dans la disposition d'aimer ses semblables, s'il en voit ; de cherir sa famille, s'il en a ; de savoir quelque gré à ses bienfaicteurs, s'il arrive qu'on lui fasse du bien ? Que si toutes ces dispositions sont cachées dans son cœur par le défaut d'objets ; & s'il est vrai que toutes ces dispositions lui sont pourtant naturelles, & qu'elles paroîtront dés que sa solitude cessera : on peut dire cela même, & en beaucoup plus forts termes, des principes de la Religion naturelle. Il n'aura point de synderese, parce qu'il n'aura pas occasion de faire mal à personne. Les maximes de justice qui seront dans son cœur n'auront point d'exercice, n'aïant point d'objet. Peut-être même qu'il demeurera enseveli dans une létargie d'esprit, qui lui permettra à peine de faire réflexion sur ce qu'il voit. Mais toûjours est-il certain qu'il aura une Religion dés que le sens commun s'exercera en lui ; qu'il lui sera naturel de croire, que tout ce qu'il voit ne s'est pas fait de lui-même ; qu'il sera capable de Religion, dans le même sens qu'il est capable de societé ; c'ést-à-dire, par une disposition naturelle ; que le germe de la Religion est

dans

dans son cœur, aussi-bien que le germe de l
societé ; que comme la politique travaillero
en vain pour reünir les hommes sous les loi
du gouvernement civil, si les hommes n'é
toient nés pour la societé ; aussi l'on feroit c
vains éforts pour leur enseigner des Religions
s'ils n'y étoient naturellement disposez par l
principes de la Religion naturelle. La natu
nous fournit les liens qui nous attachent l
uns aux autres. Elle nous fait voir par expé
rience, que nous ne pouvons nous passer d'eu
La nature nous fournit aussi les liens qui no
attachent à Dieu. Elle nous fait connoît
par un instinct du sens commun, que nous n
pouvons nous passer de lui. La diversité d
gouvernemens civils n'empêche point l'unifo
mité des penchans qui nous disposent à la so
cieté & à l'union. La diversité des Religio
ne détruit point aussi l'uniformité des princ
pes qui nous disposent à la Religion. Les pa
sions diversifient la Religion ; elles diversifie
aussi la societé. Le plus mauvais gouverne
ment supose néanmoins l'union des hommes
comme une condition sans laquelle il ne pe
subsister. La superstition supose aussi la Re
ligion naturelle, sans laquelle il est impossib
qu'elle subsiste, parce que comme le mauva
gouvernement n'est qu'une union ou une so
cieté mal dirigée, la superstition n'est aus
que la Religion naturelle mal tournée, & n
portant à de faux objets. Considérations q
sont, à mon avis, assez propres à détrui
non-seulement la difficulté que nous avons ma
quée, mais encore plusieurs autres.

III. SEC

III. SECTION.

ù l'on établit la verité de la Religion Judaique.

CHAPITRE I.

cherche de cette Révélation ajoûtée à celle de la Nature, dont on a entrevû la néceſſité.

SI nous ne jettons les yeux que ſur les Nations qui ont ſurpaſſé les autres en gloire & en proſperité, & que nous veüillions en remonter dans les ſiécles paſſez, nous ne ouverons rien dans le monde qui n'afflige nôe eſprit, & qui ne confonde nôtre raiſon. ous trouverons que les Grecs les plus polis les plus civiliſez qui ſoient parmi tous les uples de la terre, bâtiſſent des autels à l'ene & à la diſcorde ; que les Egyptiens qui ſe ntent d'avoir communiqué leurs lumieres à Grece, cherchent l'objet de leur culte pari les herbes qui croiſſent dans leurs jardins ; que les Romains adorent la fiévre, & qu'ils cenſent aux Divinitez qu'ils ont menées en iomphe.

Ce deſordre eſt général. Toutes les Nations ui tiennent quelque rang dans le monde, conoivent la Divinité diviſée & multipliée en ent vertus ou providences particulieres, cororelle, bornée, produite, foible, miſerable, mbitieuſe & deshonnorée de mille vices, ce qui ſt ſans doute le comble de l'extravagance.

Nous trouvons néanmoins au milieu de cette ultitude quelques hommes à qui l'on donne le om de Philoſophes, qui ſe moquent des groſ-

ſieres

sieres imaginations du vulgaire; & de ces derniers les uns ne sçavent ce qu'ils doivent croire, & son tentez de douter de toutes choses par le peu d certitude qu'ils trouvent dans leurs speculations les autres faisant un meilleur usage de leurs lu mieres, viennent à reconnoître qu'il n'y a qu'u Dieu qui a fait tout & qui gouverne tout. Encor ceux-ci ne laissent-ils pas de mêler des imagina tions monstrueuses à cette idée de l'unité & de l parfaite souveraineté de Dieu, qui est le premie & plus évident de tous les principes; & l'on e voit si peu qui puisse persister dans une connois sance pure & saine de la Divinité, qu'ils ne for point de nombre; car pour le général, il est en seveli dans une superstition déplorable.

Mais lorsque nous ne voïons dans le mond qu'ignorance, superstition, misteres impurs imbécilité dans les peuples, imposture dans le Pontifes, incertitude dans les Philosophes; d hommes qu'on déïfie aprés la mort; des bête qu'on érige en Divinitez; des Divinitez dont o fait des bêtes; le crime changé en devoir, & le principes de la Religion naturelle servant à fla ter l'orgueil, ou à nourrir l'impieté des hom mes, nous trouvons dans un coin de la terre ob scur & inconnu un peuple de Sages & de Philo sophes, s'il m'est permis de parler ainsi, qui or de plus beaux sentimens de la Divinité que So crate & que Platon, & qui portent l'idée de l vertu beaucoup plus loin que les Stoïciens n l'ont jamais portée.

Les Juifs se representent la Divinité comm un Etre éternel, infini, un & simple, tout par fait, tout-puissant, souverainement saint & heu reux, indépendant de lui-même, & duquel tou tes choses dépendent. Ils lui rendent leurs hom mages; ils lui attribuent tout le bien qu'ils reçoi vent; ils prennent sa loi pour régle de leur con duite

ite ; ils font profession de lui soûmettre leur prit & leur volonté, & de renoncer à leurs auvais desirs pour l'amour de lui. Que sera-ce ue cela ? Est-ce que les Juifs sont plus polis que autres peuples ? Nullement, ils sont beaucoup plus grossiers à tous les autres égards. Est-qu'ils sont exempts des passions qui font le penant ordinaire qu'on a pour la superstition ? ais si cela est, à quoi attribuerons-nous cette erveille, la plus grande qui puisse être conçûë? ira-t-on que les Juifs étoient descendus d'Abram, qui aquit la connoissance du vrai Dieu par consideration de la Nature ? Les Ismaëlites & s Idumeens se vantent du même avantage. roira-t-on que c'est par hazard que les Patriarnes ont aquis la connoissance du vrai Dieu ? Ce roit là un hazard bien injurieux, bien constant bien sage. D'ailleurs, la difficulté n'est pas tant sçavoir comment les Juifs ont aquis la connoisnce du vrai Dieu, qu'à nous dire comment cet connoissance a pû se conserver au milieu d'eux endant plusieurs milliers d'années, sans que le mps qui change tout, les révolutions de leur tat, l'exemple des Nations voisines, l'autorité de s Peuples ausquels ils obéïssoient de temps en mps, & les passions de leur cœur plus puissantes ue tous ces principes, & plus capables de changer Religion en superstition, ayent pû éteindre la onnoissance du vrai Dieu au milieu d'eux.

Est-ce donc que cette Nation si mépriſée es autres seroit la dépositaire de cette révetion que nous cherchons ? Elle le prétend insi : Mais il faut voir ce qui en est, & our cela nous devons examiner. I. Si cette réelation qu'elle nous montre a des caracteres e verité & de divinité, qui nous persuadent u'elle vient de Dieu ? II. Si, supoſé qu'elle it Dieu par son principe, nous ne pouvons pas

nous assurer ; & même sans autre examen, quel le ne peut jamais être une source d'erreur & d'illusion pour nous, & que Dieu qui l'a donnée est interessée à la conserver par sa Providence III. Si les moïens dont la sagesse divine s'e servie pour nous conserver cette révelation son d'une telle nature, qu'il soit entierement impos sible qu'elle ait été alterée essentiellement, o qu'elle se soit perduë ? IV. Si l'incrédulité n peut point concevoir sur ce sujet des soupçon qui méritent d'être considérez ?

On espere que la verité recevra un grand jou de ces quatre especes d'examen dans lesquel nous allons entrer.

CHAPITRE II.

Que la Révelation Judaïque a des caracteres d Divinité qui frapent d'abord la vûë.

LA révelation des Juifs ne peut être humai ne ou divine, sans que les Livres qui la contiennent aïent un caractere divin ou humain C'est par cette recherche qu'il faut commencer & pour le faire avec succez, on remarquera d'a bord qu'on ne peut assigner que cinq especes d docteurs qui aïent enseigné quelque chose au hommes. Il y a les docteurs de la volupté, s'i m'est permis de parler ainsi, qui se sont fait un étude de flater la luxure & la sensualité de hommes, tels qu'étoient les Poëtes Grecs & La tins, à qui l'on est redevable de tant de fables & d fictions agréables. Il y a les docteurs de l'orgueil tels que sont ceux qui entretiennent la vanité de hommes, soit en les representant plus grands & plus parfaits qu'ils ne sont, soit en les excitant à sacrifier tout à la gloire, soit en leur enseignan 'usage de certaines vertus qui ne sont qu'un or

ueil tourné & mis en œuvre d'une certaine ma-
iere. Il y a des docteurs de la curiosité, qui sont
es contemplatifs qui s'attachent aux sciences
peculatives, & qui ne connoissent que pour con-
oître. Il y a des docteurs assez nécessaires à la
ociété, qui sont ceux qui ont étudié l'art de gou-
erner les peuples, & qui l'ont enseigné aux au-
res : ce sont les docteurs de la Politique. Enfin il
en a, & même parmi les Païens, qui se sont éle-
ez plus haut encore, & qui ont enseigné la pra-
ique de la vertu : ce sont les docteurs de la
Morale.

Mais il faut remarquer deux caracteres qui sont
ssentiels à cette derniere espece de docteurs ;
a premiere est, que si ce n'est pas dans les choses
mêmes qu'ils disent que paroissent leurs foibles-
es & leurs passions, c'est toûjours dans la ma-
iere dont ils s'expriment. Les ouvrages de Se-
néque sont remplis d'un très-grand nombre de
eaux préceptes & de maximes de vertu ; mais
on peut s'apercevoir que cét homme n'a le plus
ouvent pensé qu'à se faire honneur en écrivant ;
& quand il n'y auroit que son étude à donner un
our fin & agréable à ses pensées, & cette affecta-
ion éternelle de bel esprit, cela suffiroit pour le
aire connoître. Platon aïant des idées de la Di-
vinité plus justes & plus saines que le vulgaire,
n'ose découvrir ses sentimens, & ne s'en ouvre
qu'à ses amis, ausquels il aprend que quand ses
Lettres feront mention de plusieurs Dieux, c'est
qu'il se moque ; mais que lors qu'il parle de Dieu,
il parle sérieusement. Socrate allant à la mort,
ignore s'il va vers le bien ou vers le mal, tant il
est chancelant dans ses opinions. Et à peine peut-
on lire une page de l'Auteur le plus sage & le plus
épuré qui fut jamais, sans y avoir quelques mar-
ques de foiblesse ou d'affectation.

Mais voici un autre défaut qui est ordinaire à

ceux qui ont écrit de la Morale avec plus de sublimité ; c'est qu'ils ne tendent qu'à élever le sage, ou tout au plus la vertu.

Comme toutes les Divinitez que les Païens connoissent, étoient vicieuses & déreglées, ceux qui ont eu le plus de bon sens parmi eux, ont bien senti qu'ils ne pouvoient pas tirer de fort puissans motifs de vertu de la considération de ces Dieux plus méchans que les hommes.

Ils ont donc été contraints d'avoir recours aux attraits & à la beauté de la vertu même ; & ne pouvant la faire aimer pour l'amour de ces Divinitez vicieuses dont on leur avoit parlé, ils ont tâché de la faire aimer & respecter pour elle-même.

Mais ils se sont grossierement trompez en cela, puisque la vertu ne sera qu'un corps mort, si on lui ôte le raport essentiel qu'elle a avec la Divinité ; & que les hommes qui se vantent d'aimer la vertu pour la vertu même, ne font que se rendre coupables d'une belle idolâtrie.

C'est une extravagance, que de mépriser les richesses pour les mépriser, se priver du plaisir seulement pour s'en priver, ou s'exposer aux dangers seulement pour s'y exposer. La vertu consiste à faire ces éforts sur soi-même, lors qu'on le doit, lors qu'on y est obligé ; de sorte que Dieu étant le grand principe de tous nos devoirs & de toutes nos obligations, la véritable vertu ne peut bien être conçûë sans un raport avec Dieu.

Il n'est pas bien difficile de s'apercevoir, que les Livres qui contiennent la Révelation des Juifs sont tout-à-fait éloignez d'avoir aucun de ces caracteres. On ne dira point qu'ils nourrissent la volupté & la luxure des hommes, ni qu'ils flatent leur orgueil, ni qu'ils satisfassent à la vaine curiosité des Sçavans, en révelant quelque principe inconnu dans les sciences, ni qu'ils donnent

des

es régles aux Princes & aux Rois du monde
our régner avec gloire.

Car bien qu'il y ait des loix politiques par-
ni celles qui ſont contenuës dans les Livres
e Moïſe, on ſçait qu'elles ne ſont que les
remieres & plus juſtes déterminaiſons de la
oi naturelle, qu'elles ne font qu'un point au-
rés du corps de leur révelation, & qu'elles
endent à glorifier par la politique la Divi-
ité qui étoit le ſouverain Magiſtrat dans la
épublique d'Iſraël; au lieu que les loix hu-
naines tendent à établir le repos & la gloire de
'Etat par la Religion.

Enfin la révelation des Juifs ne fait point de
a vertu un vain fantôme, une Divinité aima-
le pour elle-même. Elle ne veut point qu'on
mite ces ſuperbes Stoïciens, qui au lieu d'ai-
ner la vertu pour l'amour de la Divinité, ne
'aimoient que pour avoir occaſion de ſe préfe-
er aux Dieux par la poſſeſſion de la vertu, en
aiſant une haute profeſſion de croire que le Sa-
ge étoit au deſſus de Jupiter.

Mais on s'exprimeroit foiblement, ſi l'on ſe
contentoit de dire, que les Livres qui contiennent
a révelation des Juifs n'ont pas ce caractere. On
ne peut s'empêcher de reconnoître qu'ils ont le
caractere opoſé. Au lieu de flater la volupté, on
l'y détruit, on la coupe dans ſa racine, auſſi-bien
que l'injuſtice, l'interêt & les autres paſſions, en
défendant de convoiter. Au lieu d'y flater nôtre
orgueil, on l'y détruit par l'idée diſtincte qu'on
nous y donne de nôtre miſere & de nôtre corru-
ption opoſées à la majeſté & à la bonté de Dieu,
qui ſont ſans doute de tous les objets les plus ca-
pables d'humilier les eſprits ſuperbes. Au lieu de
nourrir la vaine curioſité de ces Sçavans, qui ne
connoiſſent que pour connoître, nous y aprenons
que cette ſcience n'eſt que vanité & que ronge-

ment d'esprit. Au lieu des rafinemens de la Po
litique, nous y trouvons une aimable simplicit
de mœurs qui y est proposée en exemple, & re
commandée par tout, aussi contraire à l'habilit
des hommes du siécle, que la lumiere l'est au
ténébres. Enfin au lieu de nous faire aimer l
vertu pour l'amour d'elle-même, ou par des mo
tifs pris de la gloire qui se trouve à la pratiquer
voici des docteurs qui montant plus haut, nou
font aimer la vertu pour l'amour de Dieu : ca
ractere remarquable qui les distingue de tous le
autres docteurs.

En verité, l'on ne peut considérer sans quel
que espece d'indignation, que des gens qui ont l
goût si fin & si délicat pour connoître le géni
de chaque chose, & pour juger du caractere d
chaque Auteur particulier, lors qu'il s'agit de
Lettres humaines, tombent dans une ignoranc
& dans une stupidité volontaire, lors qu'il s'ag
d'apercevoir ces caracteres qui distinguent sen
siblement l'Ecriture des Juifs de tous les Livre
humains ; & sur tout cette pieté incompara
ble, si constante, si semblable à elle-même, qu
parle toûjours de Dieu, & qui ne parle que d
Dieu ; qui regarde comme perdu tout ce qui s'é
loigne de Dieu, & qui prend tous les motifs de se
exhortations de Dieu; qui nous enseigne que tou
vient de Dieu, & que nous devons tout raporte
à Dieu, nos corps, nos ames, nos paroles, nos ac
tions, nos biens, nôtre tems, nôtre vie : cett
révélation n'étant qu'un amas d'exemples, d
préceptes & d'exhortations, qui tendent tous
nous obliger de glorifier nôtre Dieu, en vivan
bien pour l'amour de lui.

On ne voit point d'affectation ni de foibless
dans la maniere dont ces Livres sont écrits, no
plus que dans les choses qu'ils contiennent. Vou
ne remarquez point que ces Auteurs se piquen
d

faire paroître de l'esprit ou de l'érudition : alité qui semble presque essentielle à tous les tres. Ils ne se donnent pas de la peine pour aire à leur Lecteur, & ils paroissent infiniment oignez d'écrire pour la gloire.

Ce caractere est constant & perpetuel, non dans n seul Livre de l'Ecriture des Juifs, mais dans us les Livres qui composent le Vieux Testament ; & lors qu'un Auteur humain a de la peine cacher ses passions, ou à s'empêcher de se découvrir dans le plus petit Livre qu'il compose, on oit ici une longue suite d'Auteurs, qui aïant vécu en de trés-differens siécles, écrivent non pas un eul Livre, mais plusieurs Livres, où non-seulement vous ne trouvez aucune trace des foiblesses des passions humaines ; mais où vous voïez régner l'esprit de la douceur, de la pieté, du desintéressement, & d'une aimable & vertueuse simplicité, qui montre bien que le cœur de ces Ecrivains admirables a été échauffé d'un autre feu que de celui des passions humaines, & élairé d'une autre lumiere que de celle qui se mêle avec ces passions. Ils disent tout avec autorité, sans rien craindre, & comme en étant parfaitement assurez. Ils ne paroissent animez que du dessein de glorifier Dieu. Vit-on jamais un plus beau caractere ?

Non-seulement leur maniere de parler & d'écrire n'est point comme celle des hommes du siécle, affectée, recherchée, pleine de subtilité & de rafinement, ou accompagnée de timidité & de doutes, roulant toutes sur le tour, l'expression, l'arangement des pensées, la disposition adroite & ingénieuse des choses ; mais ils s'expriment avec une simplicité qui est proportionnée à la portée de tous les hommes.

Comme c'est de Dieu qu'ils parlent, il faut qu'ils disent des choses sublimes & magnifiques : mais comme c'est à des hommes & à toute sorte

d'hommes qu'ils parlent, il a été néceſſaire q
leur langage fut ſimple & naïf. Les idées qu
nous donnent de Dieu ſont ſi grandes, que te
eſt bas & rampant auprés de ces divines deſcri
tions ; & ſi l'on en doutoit, on n'auroit qu'à cor
parer le Livre de Job, les révelations d'Eſaï
ou les Pſeaumes de David, avec tout ce que l
eſprits les plus élevez du Paganiſme ont penſé
la Divinité : mais en même temps, il faut avoü
que jamais Auteurs ne s'expliquerent d'une m
niere ſi ſimple & ſi populaire. Certainement, ſi c
Docteurs étoient comme les autres, ils s'expr
meroient plus noblement, aïant aſſez d'eſpr
pour penſer des choſes ſi grandes ; ou ils penſe
roient baſſement, n'aïant pas aſſez d'eſprit pou
s'exprimer d'une maniere plus élevée.

CHAPITRE III.

*Où l'on continuë d'examiner les caracteres de Di
vinité qui ſont dans la Révélation Judaïque.*

NOn-ſeulement on voit un caractere fort ex-
traordinaire & fort ſurprenant dans l'Ecri-
ture des Juifs, mais on y trouve les doutes de la
raiſon éclaircis, & les mouvemens de la conſcience
ſatisfaits ; & ſi la raiſon & la conſcience viennent
de Dieu, on aura de la peine à concevoir, que la
révelation des Juifs puiſſe avoir un autre principe.

L'ame de l'homme ſe plaint qu'on lui enſeigne
mille choſes peu néceſſaires. Elle connoît les ré-
gles de l'Eloquence, les maximes de la Politique
& de la Juriſprudence, & les loix de la guerre. Elle
n'ignore pas les beaux arts. Elle a pénétré dans
les ſecrets des ſciences, & ſi elle ne connoît pas
toutes ces choſes à fond, elle en a une connoiſ-
ſance ſuffiſante & aſſez proportionnée à ſon état.
Mais elle ignore tout ce qui la regarde. Elle ne

uit ni d'où elle vient, ni où elle va, ni qui l'a
ſe dans ce monde, ni pour quelle fin elle y eſt,
quelle eſt l'origine de ce monde qu'elle habite.
le trouve en elle-même des contrarietez in-
mpréhenſibles, un cœur rebelle à ſes loix, une
i qui combat les penchans du cœur. Qui l'é-
airera dans ces éfroyables obſcuritez ? Tous
s Docteurs qu'elle conſulte, augmentent ſes
outes par la maniere douteuſe & timide dont
s'expliquent, par les contraditions dans leſ-
uelles ils tombent, ou par l'extravagance de
ur Philoſophie. Qu'elle conſulte la révelation
s Juifs, elle ſera ſatisfaite.

La raiſon ne ſçauroit ſe perſuader qu'il y ait
ne éternité, ou, comme veulent quelques-uns,
n nombre preſque infini de ſiécles que la ſocieté
es hommes ſubſiſte. La nouveauté des arts &
es ſciences nous montre la fauſſeté de ces opi-
ions. La révelation des Juifs vous enſeignera
a même choſe.

La raiſon a beau étudier le mouvement de la
matiere, elle ne conçoit point & ne concevra ja-
mais que le mouvement puiſſe produire la penſée,
ou que la penſée puiſſe ſortir du mouvement. Elle
ous conduit à croire, que ce qui penſe en nous,
eſt different de ce qui eſt materiel ; que ce qui pen-
e n'aïant aucune parties, ne ſçauroit être diſſous ;
& que n'étant point d'une nature à être diſſous, il
eſt immortel ou incorruptible en ſoi. Liſez la
révelation Judaïque, elle vous enſeignera que
l'ame & le corps ont une ſource & une durée fort
differente ; que l'un a été pris de la terre, au lieu
que l'autre eſt venu de Dieu ; & qu'auſſi l'un re-
tourne à Dieu qui l'avoit donné, pendant que l'au-
tre ſe réſout en la terre qui eſt ſon élement.

Nôtre raiſon & nôtre conſcience nous enſei-
gnent que nous ſommes méchans & corrompus ;
que Dieu n'eſt point l'auteur de cette malice qui

viole la loi naturelle. Consultez l'Ecriture c
Juifs ; elle vous aprendra plus distincteme
toutes ces véritez.

La nature nous avoit apris qu'il y a un Die
que Dieu est juste, bon & sage ; qu'il y a une R
ligion ; que la Religion naturelle a Dieu pour f
principe ; que cette Religion est devenuë inutile
les hommes s'étans corrompus & abandonnez
leurs propres égaremens ; & que si Dieu a vo
lu se conserver quelques adorateurs dans le mo
de, il a dû se faire connoître une seconde fois,
ajoûter une révelation à celle de la Nature. E
qu'est-ce que l'Ecriture des Juifs, si ce n'est un
excellente confirmation de toutes ces véritez.

La raison s'aperçoit de ses propres égaremens
lors qu'elle voit dans le Paganisme l'abus prodi
gieux qu'elle a fait de ses lumieres. La révelatio
Judaïque corrige ces fausses idées, & cela par l'a
veu des Socrates & des Platons qui avoient puis
dans les Livres des Juifs ce qu'il y avoit de meil-
leur & de plus sain dans leur Philosophie, com-
me les Antiquaires l'ont tant de fois montré.

Il est certain que la nature, j'entends la nature
raisonnable nous porte à nous aimer nous-mê-
mes, à aimer le prochain, & à aimer Dieu. Celui
qui a un cœur doit sentir toutes ces véritez. La
corruption avoit mis le déréglement dans l'ame
des hommes à ces trois égards. Ils aimoient mal,
c'est-à-dire, par raport à des faux biens. Ils ai-
moient mal le prochain, ne s'uniſſant avec lui que
par interêt, par politique, ou par crainte. Ils
n'aimoient point Dieu, puis qu'ils ne le con-
noissoient point par malice, ou que le connoissant,
ils ne vouloient point le glorifier. Considérez
la révelation Judaïque ; elle remédie à tous ces
desordres. Elle nous aprend à nous aimer comme
il faut, puis qu'elle régle les desirs & les préten-
tions de l'amour propre par la justice & par la
tempe-

mperance. Elle condamne les mauvais princi-
es de l'union que nous avions avec les autres,
omme l'injuſtice, l'interêt, &c. & elle nous
blige à nous attacher à eux par la charité, qui
ſt le lien le plus ſolide de la ſocieté humaine.
nfin elle nous commande d'aimer Dieu par deſ-
us toutes choſes, de tout nôtre cœur, de tou-
es nos forces, & de tout nôtre entendement; &
ar là elle établit ſolidement le principe général
le nos devoirs, coupe la racine à tous les vices,
& produit l'ame de toutes les vertus.

Chaque choſe a ſa fin & ſon centre. Le centre où aboutiſſent toutes les vûës de la Pôlitique, c'eſt le bien & la proſperité de l'Etat. Le centre où aboutiſſent toutes les paſſions humaines, c'eſt le plaiſir qui ſe diverſifie en une infinité de manieres. Le centre où aboutiſſoit la Theologie des Païens, étoit de flater l'homme, en lui montrant des Divinitez faites comme lui. Mais le centre où aboutiſſent toutes les idées, tous les exemples, tous les préceptes, toutes les hiſtoires, toutes les exhortations contenuës dans l'Ecriture des Juifs, c'eſt la vêritable piété & la gloire de Dieu.

Or ce qui montre mieux que c'eſt un caractere inconteſtable de ſa verité, c'eſt qu'il ſe trouve que la fin de l'homme eſt la même que celle de la Religion Judaïque, & la fin de la Religion Judaïque la même que celle de l'homme.

Cét homme ne peut être fait que pour ſatisfaire ſa cupidité dans le monde, ou pour s'aquiter de ſes devoirs. Il n'eſt point deſtiné à ſatisfaire ſa cupidité, puiſque celle-ci s'attache à deux objets généraux, qui ne répondent ni l'un ni l'autre à ſa deſtination. Ces deux objets ſont le plaiſir & la gloire. Le premier eſt double. Il y a le plaiſir des ſens, & le plaiſir de l'eſprit. Bien loin que l'homme ait été fait pour goûter le plaiſir des ſens, on peut dire que le plaiſir des ſens ſe raporte lui-

même à la conservation de l'homme : étant évident que Dieu n'a attaché le plaisir au manger & au boire, qu'afin que nous réïterions l'usage des alimens qui nous nourissent ; & que l'autre espece de plaisir sensuel se raporte à la propagation du genre-humain. Pour le plaisir de l'esprit, c'est une espece d'encouragement : la satisfaction qu'une bonne action nous inspire nous animant à pratiquer constamment la même vertu, comme chacun le conçoit sans peine.

L'amour naturel de l'estime a été mis dans nôtre cœur, pour nous empêcher de nous associer avec les bêtes, & pour nous porter aux actions loüables : & personne ne dira qu'il enferme la derniere fin de l'homme ; la nature elle-même, qui nous aprend à cacher le desir que nous avons d'être estimez, nous faisant assez connoître que nous sommes destinez à autre chose.

Cependant le plaisir & la gloire sont les deux biens généraux qui sont l'esprit & le sel de tous les autres par raport au cœur des hommes, ou plûtôt qui font ce que nous apelons dans l'idée confuse, *le monde* : étant certain que les objets de la terre ne paroissent sous la forme de biens, qu'autant qu'ils sont agréables ou glorieux, ou qu'ils font le fondement de la gloire & du plaisir, tels que sont la vie & la santé.

D'où il est aisé du conclurre, que le monde qui fait le but de la cupidité, ne fait pas celui de l'homme ; ou si vous voulez, que la cupidité n'est qu'un déréglement de nôtre ame, qui met la fin où il faloit mettre le moyen, & le moyen où il faloit mettre la fin.

Les hommes se ravalent avec trop d'indignité, lors qu'ils ne voyent point que le monde est pour eux, sans qu'ils soient eux-mêmes pour le monde, & qu'ils ne doivent point faire leur centre & leur derniere fin de ce qui tend uniquement à les réveiller,

veiller, ou à les conserver, tels que sont le plaisir & la gloire.

Cependant ce desordre étoit devenu général. Les Stoïciens eux-mêmes, qui faisoient profession de s'élever au dessus des autres par la sublimité de leur Morale, alloient d'autant plus finement à l'estime & à la considération, que c'étoit par le mépris même de l'estime & de la considération qu'ils y alloient. Que si l'on considére le desintéressement d'un Caton, qui sacrifioit tous ses plaisirs au bien de sa patrie, jusqu'à laisser croître sa barbe, marcher toûjours pieds nuds, manger debout, & ne vouloir point coucher dans un lit, aussi-tôt qu'il vit la République troublée par les guerres de Cesar & de Pompée : on trouvera d'abord quelque chose de beau & d'heroïque dans cét exemple. Mais considérez à qui c'est que cét homme donnoit ses soins & ses inquiétudes, & vous verrez que c'est à un corps d'injustes & de tirans, qui tendoient à s'élever sur les ruïnes des autres nations. Qu'importe donc de rendre soi-même au plaisir & à la gloire comme à sa derniere fin, ou de donner tous ses soins à un corps de personnes qui ne tendent à autre chose ?

Plutarch. in Vita Catonis.

Il est donc vrai que les hommes s'étoient fait une derniere fin qui n'étoit point leur derniere fin. Jamais Livre ne les avoit desabusez véritablement à cét égard. Jamais Docteur n'avoit entrepris de corriger ce desordre. Jamais les hommes n'avoient bien conçû qu'il falut aller plus avant. Ils croïoient qu'il faloit tout donner à leur interêt. Ceux qui s'élevoient un peu davantage, faisoient profession de raporter tout au bien de l'Etat: l'amour de la patrie étoit le grand principe qu'ils affectoient de suivre, encore qu'il ne fut ordinairement qu'un chemin plus sûr & plus couvert, que l'amour propre prenoit pour aller à la considération, à la gloire & aux dignitez. Quelques-uns aïant

aïant voulu s'élever jusqu'à aimer la vertu pour elle-même, en ont fait l'idole de leur orgueil.

L'Ecriture des Juifs seule entre toutes les Ecritures qui eussent jamais paru, s'élevant en éfet au dessus des passions, nous enseigne que tout doit se raporter à la gloire de Dieu ; que la Politique doit être soümise à la Religion, & non la Religion à la Politique : que la vertu se raporte à la Divinité, & non la Divinité à la vertu ; que la fin de chaque homme est celle de la societé, & la fin de la societé celle de chaque homme, qui consiste à glorifier son Auteur.

Qu'on Philosophe tant qu'on voudra sur la derniere fin des hommes, on sera contraint d'entrer dans l'un ou dans l'autre de ces deux sentimens : qu'on les a formez sans dessein, qu'ils n'ont point de destination ; ce qui détruit la sagesse du Créateur, & anéantit par conséquent la verité de son existence fondée sur l'idée de sa sagesse : ou que l'homme, sa vie, sa santé, les alimens qui entretiennent sa santé & sa vie, le plaisir qui est attaché à ces alimens, l'amour de soi-même, le desir de l'estime, tout ce qui nous excite à la vertu avec la vertu elle-même, se raportent à la gloire de celui qui est le principe de tous nos devoirs comme l'Auteur de nôtre être, & que nous ne devons cesser de glorifier, parce qu'il ne cesse de nous faire du bien.

On n'a qu'à se souvenir ici de tout ce qui a été dit sur le sujet de la Religion naturelle : & l'on ne pourra se dispenser de regarder la révélation des Juifs comme son rétablissement, comme l'on est forcé de demeurer d'acord que le Paganisme en est la corruption.

Cependant, comme il n'est pas possible que Dieu se révéle, sans qu'il frape l'esprit des hommes par des merveilles qui caracterisent sa révélation: ces premieres marques de divinité que nous

avons

avons marquées, sont soûtenuës par des miracles & des propheties, qui étant des ouvrages surnaturels, servent à nous faire connoître que celui qui se manifeste, est le Maître de la Nature. Les miracles sont des faits contestez, & il n'est pas tems encore de les mettre en vüe : mais les propheties sont des preuves sensibles & parlantes qui ne sçauroient nous tromper, puisque leur évidence dépend de leur acomplissement, & d'un acomplissement qui doit nous être connu.

CHAPITRE IV.

Où l'on continuë d'examiner les caracteres de Divinité qui sont dans la Révelation Judaïque, par la considération des Propheties.

TOute l'Ecriture des Juifs n'est, pour ainsi dire, qu'un tissu des Propheties. Noé maudissant Cham pere de Canaan, prédit ce qui arrivera aux descendans de ce dernier. Jacob mourant prévoit la maniere dont ses enfans seront partagez dans la terre de Canaan, & quelle sera la condition de chaque Tribu. Moïse annonce l'idolatrie & la superstition à laquelle le peuple d'Israël devoit s'abandonner aprés sa mort. Esaïe prédit la venuë & la prosperité de Cyrus, cent ans avant la naissance de celui-ci. Il y a divers Prophetes qui marquent la prochaine arrivée des Babyloniens, & la servitude du peuple de Dieu. Jeremie prédit qu'elle ne durera que 70 années. Daniel marque la derniere & effroïable rüine de Jerusalem par les armées Romaines, & divers autres événemens qui ne sont gueres moins remarquables. Et tous les Prophetes sans exception depuis Moïse jusqu'à Malachie, annoncent la vocation des Païens, & prédisent cét événement accompagné de circonstances tout-à-fait remarquables.

Nous

Nous nous engagerions dans une longueur infinie, si nous voulions maintenant examiner tous ces oracles à part. Il suffit de choisir deux ou trois Propheties bien circonstanciées, qui nous feront juger du caractere des autres, si nous les examinons avec soin. Daniel nous les fournira telles que nous les souhaitons.

Le songe de Nebukadnetsar est assez connu, & peu de gens ignorent l'interpretation que Daniel lui en donna. *Toi Roy*, dit-il, *és le Roy des Roys, d'autant que le Dieu des Cieux t'a donné Royaume puissance, force & gloire. Et aprés toi s'élévera un autre Royaume moindre que le tien : puis un autre Royaume d'airain qui dominera sur toute la terre. Et le quatriéme Royaume sera comme du fer, parce que le fer brise toutes choses, & en vient à bout : & comme le fer brise toutes choses, ainsi ce Royaume brisera tout. Quant à ce que tu as vû les pieds & les orteils être en partie de terre à potier, en partie de fer : c'est que le Royaume sera divisé, & il y aura en lui de la force de fer, parce que tu as vû le fer mêlé avec la terre à potier. Et ce que les orteils des pieds étoient en partie de fer, & en partie de terre : c'est que ce Royaume sera en partie fort, & en partie frêle. Mais ce que tu as vû le fer mêlé avec la terre à potier, c'est qu'ils se mêleront par semence humaine : mais ils ne se joindront point l'un avec l'autre, comme le fer ne se peut mêler avec la terre. Et au temps de ces Roys, le Dieu des Cieux suscitera un Royaume lequel ne sera jamais dissipé : mais il brisera & consumera tous ces Royaumes-là, & il sera établi éternellement. Et d'autant que tu as vû qu'une pierre de la montagne a été coupée sans main, le grand Dieu a fait connoître au Roy ce qui arrivera ci-aprés : & le songe est véritable, & son interprétation certaine.*

Il n'est pas bien difficile de s'apercevoir, que cét oracle met devant les yeux les quatre grandes Mo-

Monarchies qui ont affligé le peuple de Dieu depuis le Deluge jusqu'à Jesus-Christ, à la venuë duquel elles ont pris fin ; qui sont l'Empire des Assyriens, celui des Medes, celui des Perses, & celui des Grecs : que le fer representant la quatriéme Monarchie, nous represente la force prodigieuse de l'Empire des Grecs, lequel presqu'en un instant brisa toutes les autres puissances: que le mélange du fer & de la terre representant la division de cét Empire, nous fait assez connoître ce qui arriva, lors qu'aprés la mort d'Alexandre, les Grands ayans partagé ses conquêtes, il se forma diverses Dominations moins puissantes que la premiere : & que les divers mariages par l'esquels les Rois d'Egypte s'unirent avec ceux de Syrie, sans pourtant que cette union fut jamais ni solide, ni durable, répondent assez bien à la terre de la statuë, qui ne peut s'unir avec le fer : & nous verrons dans la suite, que la pierre qui fut coupée sans main d'une montagne, & qui brisa la statuë, enferme sous une image misterieuse une Prophetie qui a eu son acomplissement.

Nous pouvons joindre au songe de Nebukadnetsar une vision qu'eût Daniel lui-même, qu'il décrit en ces termes. *J'élevai mes yeux, & regardai, & voici un belier se tenoit auprés du fleuve: & il avoit deux cornes: & les deux cornes étoient hautes, dont l'une étoit plus haute que l'autre, & la plus haute s'avançoit en derriere. Je vis ce belier heurtant de ses cornes contre l'Occident, & contre le Septentrion, & contre le Midi: & aucune bête ne pouvoit subsister devant lui, & il n'y avoit personne qui lui pût rien ôter, & il faisoit selon sa volonté, & il se faisoit grand. Et comme j'y prenois garde, voici un bouc d'entre les chevres venoit d'Occident sur le dessus de toute la terre, & ne touchoit point à la terre. Et ce bouc avoit une corne qui paroissoit entre ses yeux: & il vint jusqu'au belier qui avoit*

avoit deux cornes, lequel j'avois vû qui se tenoit auprés du fleuve, & il courut contre lui en la fureur de sa force. Je le vis s'aprocher du belier, & il s'enfelonna contre lui, & il heurta le belier, & brisa ses deux cornes: & il n'y avoit aucune force au belier pour tenir bon contre lui: & quand il l'eût jetté par terre, il le foula: & nul ne pouvoit délivrer le belier de sa puissance. Alors le bouc d'entre les chévres devint fort grand: & si-tôt qu'il fut devenu puissant, sa grande corne fut rompuë, & au lieu de celle-là il en crût quatre aparentes vers les quatre vents des Cieux: & de l'une d'elles sortit une autre petite corne qui s'agrandit contre le Midi, & contre l'Orient, & contre le païs de Noblesse: & elle s'agrandit jusqu'à l'armée des Cieux & des étoilles, & les foula. Et un certain tems lui fut donné contre le sacrifice continuel par infidelité, & il jetta la verité par terre, & il fit des exploits, & prospera. C'eſt là la viſion; & voici l'interprétation qui lui en fut donnée.

Le belier que tu as vû aïant deux cornes, ce sont les Rois des Medes & des Perses: & ce bouc velu, c'est le Roy de Javan: & la grande corne qui est entre ses yeux, est le premier Roy: & ce qu'elle s'est rompuë, & que quatre cornes sont survenuës au lieu de celle-là, ce sont quatre Royaumes lesquels s'établiront d'une nation, mais non pas selon la force de l'autre: & en la fin de leur régne, quand le nombre des déloïaux sera acompli, il s'élévera un Roy, felon de face, & entendu en subtilitez, & sa force sera renforcée, non pas néanmoins par sa force, & il détruira à merveilles, & il prosperera, & il fera de grands exploits, & il détruira les puissances & le peuple des Saints. Et même comme il l'aura entendu, & qu'il aura fait avancer la tromperie en sa main, il se magnifiera en son cœur, & il en gâtera plusieurs par prospérité. Il résistera contre le Seigneur des Seigneurs: mais il sera brisé sans main.

Il

l ne ſe peut rien de plus circonſtancié que cette Prophetie, & il ne ſe peut rien auſſi de plus exactement acompli.

Car il eſt vrai qu'aprés la Monarchie des Aſſyriens s'éleva celle des Medes & des Perſes, qui tantôt ſont conſidérez comme formant deux divers Empires, & tantôt comme n'en faiſant qu'un ſeul, dont ces deux peuples étoient comme les deux cornes. *L'une étoit plus haute que l'autre:* parce que les Perſes furent plus puiſſans que les Medes. *La plus haute corne s'avançoit en arriere,* parce que l'Empire des Perſes s'étendit vers l'Orient & vers les lieux opoſez à celui où étoit Daniel, lors qu'il eût cette viſion. *Ce belier heurtoit de ſes cornes contre l'Occident, le Septentrion & le Midi.* C'eſt-à-dire, que les Perſes avoient des guerres continuelles avec les Grecs qui étoient du côté d'Occident, avec les Schythes qui habitoient vers le Septentrion, & avec les Egyptiens qui occupoient le Midi : ce qui ne peut être ignoré par tous ceux qui ont quelque connoiſſance de l'Hiſtoire. *Aucune bête ne pouvoit ſubſiſter devant le belier.* C'eſt qu'il n'y avoit point de peuple qui pût réſiſter à la puiſſance des Perſes. *Ce belier faiſoit ſa volonté, & ſe faiſoit grand.* Cela veut dire, que l'Empire des Perſes s'augmentoit chaque jour, lorſque les Macedoniens arrêterent le cours de ſes proſperitez. La Monarchie des Macédoniens nous eſt repreſentée dans cette Prophetie, *comme un bouc venant d'Occident,* parce que la Grece étoit à l'Occident de la Perſe où allerent les Macedoniens. *Il paroiſſoit ſur le deſſus de toute la terre.* C'eſt que les Macedoniens s'avançant pour combatre Darius, ſe rendoient les maîtres de toutes les Provinces qui étoient à leur droite & à leur gauche. Il eſt dit que *ce bouc ne touchoit point la terre.* Cela marque la rapidité de ſes conquêtes. *Il avoit une corne qui paroiſſoit entre*

tre ſes yeux, & cette corne étoit le premier Roy de cet te grande Monarchie, ſuivant l'explication qui e fut donnée à Daniel. Chacun conçoit ſans peine que ce ne peut être là qu'Alexandre le Grand. *L bouc courut contre le belier, & briſa ſes deux corne* Cela ſignifie les batailles que les Macedoniens ga gnerent en ſi peu de temps contre les Perſes, dor ils renverſerent l'Empire. *Et nul ne pouvoit déli vrer le belier de ſa puiſſance.* Cela nous marque le éforts inutiles qu'on fit pour réſiſter aux armes de Macedoniens. *Alors le bouc d'entre les chevres le vint fort grand.* L'Empire des Macedoniens s'ac crût extrêmement, lors qu'après la mort de Da rius ils eurent vaincu Porus & ſubjugué les In diens. *Mais ſi-tôt qu'il fut devenu grand, ſa grand corne fut rompuë.* L'armée des Macedoniens ne fu pas plûtôt de retour de l'expédition des Inde qu'Alexandre le Grand mourut. *De cette corne, en crut quatre aparentes vers les quatre vents de Cieux.* Les ſucceſſeurs d'Alexandre aïant fait entr'eux le partage de ſes conquêtes, qu'ils uſurperent d'abord ſous le titre de Gouvernemens, ils ſe diviſerent, & par leur diviſion ils établirent quatre Monarchies principales, qui furent celle d'Egypte vers le Midi ſous les Ptolomées, celle de Thrace, du Pont, de la Capadoce & de l'Aſie Mineure ſous Liſimacus & ſes ſucceſſeurs vers le Nort ; celle de Syrie à l'Orient ſous les Seleucides ; & enfin celle de Macedoine ſous des Rois de diverſes familles vers l'Occident. Il y eût à la vérité d'autres petits Etats qui ſe formerent de l'Empire d'Alexandre : mais il n'y eût que ces quatre Royaumes qui fuſſent bien conſidérables : ce qui répond à cette expreſſion. *Il en crut quatre aparentes, & de l'une d'elles ſortit une autre petite corne qui s'agrandit contre Midi, & contre Orient, & contre le païs de Nobleſſe.* Antiochus ſurnommé l'illuſtre, ſorti des Rois de Syrie ou des Seleucides,

is, qui tenoient un de ces quatre Royaumes, grandit par les guerres qu'il eût avec les Egyptiens qui étoient vers le Midi, avec les Parthes qui étoient à l'Orient de la Syrie, & avec la Judée, qui est apelée dans l'Ecriture le païs de Nosse, Jeremie 3. Ezechiel 20. *Il s'agrandit jusqu'à l'armée des Cieux, & jetta bas quelques-uns de l'armée & des étoiles, & les foula, & certains temps lui fut donné contre le sacrifice continuel par infidelité, & jetta la verité par terre, & fit des exploits, & prospera.* Il ne faut que lire l'Histoire des Machabées, pour voir que tout cela s'acomplit fort exactement en la personne d'Antiochus l'illustre: mais si l'on veut, il ne faut que considérer l'interprétation qui en est donnée à Daniel, & qui paroît plûtôt historique que prophetique. Le temps du regne d'Antioche y est décrit en ces termes: *Et à la fin de leur régne, quand le nombre des déloyaux sera acompli, s'élevera un Roy*, &c. Car il est vrai que la Monarchie des Seleucides fut bien-tôt aprés détruite par les Romains. Son naturel est décrit dans cette prophetie, tel qu'il nous est representé par Tite-Live, Polybe, &c. *Il sera furieux de visage, & entendu en subtilitez.* Il est prédit qu'il fera la guerre aux Juifs, & qu'il les oprimera, lorsque l'oracle ajoûte, *Il détruira les puissances & le peuple des Saints.* Ses succez & ses avantages acquis par la ruse & par la fraude nous y sont encore representez. *Et même*, est-il dit, *comme il l'aura entendu, & qu'il aura fait avancer la tromperie en sa main, il se magnifiera en son cœur, & il en gâtera plusieurs par prosperité.* Sa mort enfin & le genre de sa mort aportez dans le Livre des Machabées, s'y trouvent assez bien marquez dans ces dernieres paroles: *Il résistera contre le Seigneur des Seigneurs: mais il sera brisé sans main.*

Celui qui ne sera pas satisfait de toutes ces proph-

pheties, n'a qu'à lire celle qui eſt contenuë a
chap 9. du Livre de Daniel. Sa longueur nou
empêche de la raporter. Là il trouvera la nai
ſance de la Monarchie des Grecs, ſa décadenc
par la mort d'Alexandre, la naiſſance des quatr
grandes Monarchies qui ſe formerent du débr
de celle-là, les gueres qui furent enſuite entr
les Ptolomées & les Seleucides, leurs tréves
leurs acords, leurs mariages, leurs progrez
leurs défaites, leurs aliances, les éforts d'An
tiochus contre le peuple Saint, & enfin la rüin
des ſucceſſeurs d'Alexandre, & la fin des Empi
res qui avoient affligé le peuple de Dieu. On n'
qu'à comparer cette Prophetie de Daniel ave
Tite-Live, Juſtin, Polybe, &c. & l'on doute
ſi le Prophete ne mérite pas, auſſi-bien qu'eux
la qualité d'Hiſtorien.

Il n'eſt point néceſſaire qu'on s'arrête ici
des minuties de critique: nous raiſonnons par l
gros de la Prophetie, qu'on ne peut douter q
ne ſoit claire & exactement acomplie. C'eſt au
incrédules à dire ce qu'ils en penſent.

Porphyre parlera pour tous. Il ſoûtient qu
le Livre de Daniel eſt ſupoſé, & que les Prophe
ties qui y ſont contenuës ont été compoſées apré
l'évenement. Il les a trouvées ſi claires, qu'il n'
pas crû qu'elles puſſent lui laiſſer d'autre défai
te que celle-là, qui ſe détruit d'elle-même, é
qui ne ſeroit pas digne qu'on s'y arrêtât, ſi l'o
voyoit que les incrédules euſſent quelque choſ
de meilleur à dire.

Car qui ne voit que ce n'eſt là qu'un ſoupçon
qui vient uniquement de l'envie qu'on a que ce n
ſoient pas là de véritables Propheties? A-t-o
jamais douté parmi les Juifs de l'autorité du L
vre de Daniel? S'eſt-on jamais plaint de cett
ſupoſition? Et comment Joſephe raporte-t-
que le Souverain Sacrificateur des Juifs fit voi

Alexandre le Grand les Propheties de Daniel
i lui promettoient l'Empire ? Ou comment ce
onarque traita-t-il les Juifs avec tant d'huma-
té à cette considération, si ces Propheties ne
nt point de cette date-là. Le moyen que toutes
; differentes Sectes qui partagerent les Juifs
puis le siécle d'Alexandre le Grand, eussent
nsenti à la supposition de ce Livre.

Mais qui ne voit, que supose ou non, ce Livre
t inconteſtablement prophetique, puiſque ces
ux véritez sont infiniment évidentes : la pre-
iere, que le Livre de Daniel subsistoit avant la
nuë de Jesus-Christ : la seconde, que les plus
marquables Propheties de Daniel ont eu leur
compliſſement ou vers ce temps-là, ou quelque
ms aprés ; & que la derniere desolation de Je-
usalem, par exemple, produite par les aigles
bominables, ou par les aigles Romaines, & ci-
ée par Jesus-Christ, ne sçauroit avoir été ajoû-
ée aprés l'événemenr, comme cela sera prouvé
vec plus d'étenduë dans la suite ?

Que les incrédules s'agitent tant qu'ils vou-
iront, qu'ils inventent tout ce qui leur plaira ;
ls seront obligez de penser que ces Propheties
u'on leur fait voir en si grand nombre dans l'E-
riture des Juifs, ont été ajoûtées aprés l'évene-
ment, ou qu'elles sont un éfet du hazard, ou
qu'elles partent d'un autre esprit que l'Esprit de
Dieu : & cependant il faut qu'ils renoncent à tou-
tes les lumieres du sens commun, s'ils veulent
conserver aucun de ces trois soupçons.

Il leur sera impoſſible sans doute, pour peu
qu'ils se picquent d'être raiſonnables, de penſer
que des Propheties auſſi ſuivies, en ſi grand nom-
bre, ſi circonſtanciées, ſi extraordinaire & ſi
exactement acomplies, ſoient la production du
hazard. Ils seront contraints de reconnoître
qu'elles sont plus anciennes que l'événement, &

la

la seule prophetie de la vocation des Païens, reputée dans presque toutes les pages de cette Ecriture, leur arrachera cét aveu malgré qu'ils en ayent : & on leur fera voir, que si ces propheties ont un principe surnaturel, elles ne viennent ni de l'esprit malin, ni d'aucune autre source que de l'Esprit de Dieu, lors qu'on unira ces propheties avec les autres caracteres de divinité qu'on trouve dans cette révélation, avec cette sublimité dans la doctrine, cette simplicité de stile, cette candeur des mœurs, cette bonne foi si sensible, ce desintéressement dans la fin, cette sainteté dans la Morale, cette proportion avec la Religion naturelle, cét esprit de pieté, ce sel de vertu qui l'assaisonne par tout, & ce je ne sçai quoi divin qu'on ne peut dire, & qu'une bonne ame sent mieux qu'elle ne l'exprime. En verité, il faudroit un monstrueux renversement d'esprit pour attribuer une telle révélation à l'esprit des ténébres. Mais si ce n'est pas cela qu'ils disent, que diront-ils donc ?

CHAPITRE V.

Que supposé que nous trouvions des caracteres de Divinité dans la Révelation Judaïque, nous pouvons de cela même assurer qu'elle n'est pas essentiellement corrompuë.

LA Révelation des Juifs étant divine, nous devons d'abord nous assurer que la Providence veille à ce que les hommes ne la corrompent par leur malice : puisque Dieu est engagé par sa propre bonté & par sa propre sagesse à la conservation de ses ouvrages.

Il y auroit de l'extravagance & de l'impieté à avoir moins de confiance en Dieu dans la Religion que dans la Nature. Comme donc nous voyons cra

raignons point que la bonté de Dieu se démente, n permettant que les moissons qui germent cette nnée ne produisent que du poison, encore qu'il ie falût pour cela qu'une configuration de parties ifferente de l'ordinaire : nous ne craindrons pas ussi que sa sagesse permette jamais qu'une évelation destinée à nous procurer la vie, serve nous donner la mort.

Ceux qui n'ont ni assez de lumiere, ni assez de oisir pour examiner dans le détail quels sont les noïens que la sagesse divine a emploïez pour ous conserver cette révelation pure & incorruptible, doivent se consoler, & se rassurer entierement par cette considération.

Il est certain même, que c'est là une disposition fondamentale, sans laquelle nous ne sommes capables ; ni de foy, ni de Religion. Ce ne seroit jamais fait, si pour croire il faloit entrer dans toutes ces longues discussions que demande la curiosité des hommes, ou la défiance des incrédules. Il suffit premierement d'apercevoir des caracteres de Divinité dans l'Ecriture; ce qui arrivera infailliblement par la seule lecture de ce Livre admirable, à moins qu'on ne s'aveugle soi-même par l'éfort de ses passions: & en second lieu, de s'assurer que Dieu est trop bon, pour vouloir nous tromper par la fausseté des choses qu'il nous réveleroit; & trop sage, pour permettre que la révelation souffre quelque changement essentiel.

Car comme c'est manquer de respect envers Dieu, que de douter de la verité de ce qu'il dit, encore que nôtre raison ne le comprenne pas tout-à-fait : c'est l'offenser aussi, que de se défier de la pureté de sa révelation, encore que nous ne sçachions pas toutes les voïes que sa sagesse a emploïées pour nous la conserver entiere; la confiance en sa sagesse & en sa bonté, n'étant pas moins légitime que celle que nous avons en sa verité,

& faisant une partie considérable du sacrifice que la foi lui presente.

Il est donc vrai que lors qu'on a reconnu l'Ecriture des Juifs pour divine, on ne sçauroit plus trouver de retranchement pour perseverer dans ses doutes. Qu'on feigne tant qu'on voudra qu'elle a été rétablie par Esdras : cela ne fait rien. Car quand elle l'auroit été, il faudroit qu'elle l'eût été par l'ordre de Dieu & par l'inspiration du S. Esprit. Un simple homme n'a point mis dans l'Ecriture des Juifs tous ces caracteres de divinité que j'y aperçois. Esdras éclairé des seules lumieres de la Nature, n'a pû prédire si exactement une infinité de choses qui sont arrivées aprés lui. On verra dans la suite le peu de fondement qu'il y a dans cette fiction.

Cependant, telle est la merveille de la Sagesse Divine, que ce qui avoit donné lieu aux doutes des incrédules, sert à les dissiper ; & que sans aller plus loin, leurs difficultez servent à rassurer nôtre foi.

La diversité du stile objectée par quelques-uns, nous fait voir que ces Livres admirables n'ont pas été écrits par un seul homme, & que ce n'est point Esdras qui en est l'Auteur. Les petites varietez de Chronologie, ou plûtôt ces aparences de varieté que nous laissons aux interprétes à concilier, nous rassurent du moins contre le soupçon que nous pourions avoir que ces Ecrivains se soient copiez les uns les autres. Les repetitions y sont d'un usage merveilleux ; étant absolument nécessaire que les véritez essentielles & importantes soient repetées, afin qu'on n'en puisse prétexter l'ignorance, ni corrompre la verité. La simplicité du stile répond au dessein que la Sagesse Divine a eu, de rendre cette révélation proportionnée à la portée de tout le monde. Les transpositions, les parentéses, & tout ce qui semble dans

ins l'Ecriture contraire aux loix de la politeſſe, ous marquent un caractere élevé au deſſus de affectation, & des vains ornemens d'une élo- uence qui eſt toûjours ſuſpecte d'interêt ou de anité. Les diverſes leçons, les termes ſinonimes, a varieté des ponctuations réveillent & attachent l'eſprit des hommes, lequel ſans ces petites ificultez, conſidéreroit avec autant de ſens froid t d'indifference les merveilles de la ſeconde révélation auſquelles il ſeroit trop accoûtumé, que ous conſidérons celle de la premiere. Outre que es ſortes d'accidens ne peuvent s'éviter, à moins ue d'un miracle conſtant & perpetuel, qui n'eſt oint dans l'ordre de la providence, & n'y ſçauroit tre, parce qu'il ceſſeroit d'être un miracle, s'il ubſiſtoit toûjours. D'ailleurs, comme il a falu u'il y eût des difficultez dans les miſteres pour xercer nôtre eſprit & pour le ſoûmettre : il a été éceſſaire auſſi que la révélation des Juifs parût ujette aux accidens qui arrivent aux autres Livres, pour exercer la foi encore à cét égard, & onner lieu à la confiance que nous devons avoir n la ſageſſe divine. Les incrédules qui aiment à etiller là deſſus, feroient bien mieux de conſidérer, ſi ces difficultez mêmes n'entrent point dans e plan de la Religion, & ne ſont point partie du conſeil de Dieu. Car pour nous, nous les regardons comme des ombres néceſſaires à la beauté du tableau, & nous n'avons pas de peine à leur trouver des uſages qui en découvrent & la raiſon & la néceſſité. Nous pourions nous arrêter ici. Il ſuffiroit d'avoir remarqué des caracteres de divinité dans la Révelation Judaïque ; & tout au plus on ne pouroit exiger de nous avec juſtice, que d'inſiſter un peu plus long-temps ſur l'examen de ces marques que nous avons déja touchées, & de mettre en vûë celles qui nous reſtent à découvrir. Mais il faut porter plus loin la complaiſance que

nous voulons bien avoir pour les incrédules ; & quoi que nous n'y soïons pas obligez, leur faire voir que les moïens dont la Providence divine s'est servie pour conserver sa révelation, ne pouvoient être plus propres ni plus efficaces ; & que la merveille de la sagesse de Dieu éclate sur tout, en ce que sans miracle elle a rendu la corruption de l'Ecriture des Juifs entierement impossible.

CHAPITRE VI.

Où l'on examine les voïes dont la sagesse de Dieu s'est servie pour conserver la révelation des Juifs pure & invariable.

ON comprendra distinctement, que la Providence divine a pourvû par des moïens admirables à la conservation des Livres dont il s'agit, si l'on fait toutes ces réflexions. I. Que ceux entre les mains desquels nous les trouvons sont des Juifs, nation de tout tems si zelée à conserver ce qu'elle regarde comme la révelation qui lui a été donnée de Dieu, qu'elle s'expose volontiers au feu plûtôt que de rien perdre de cét attachement. II. Que les cœurs des Juifs ont toûjours été attachez à ces Livres, comme à une Ecriture qui enferme leurs droits & leurs privileges, qui contient les titres qu'ils avoient de posseder la terre de Canaan, & qui fonde tous les avantages qu'ils prétendent avoir sur les autres nations. III. Que Dieu avoit établi des Levites pour être les gardiens de ces Livres. IV. Que le peuple de son côté devoit les lire, s'en entretenir incessamment, & en entendre solemnellement la lecture de sept en sept ans : ce qui détruit le soupçon qu'on pourroit avoir que les Levites lui pûssent imposer à cét égard. V. Que Moïse avoit engagé toutes les personnes qui recevroient ces Livres, à ne souffrir pa

as qu'on les changeât, en disant expressément, *tu n'ajoûteras à cette Loi, & n'en diminuëras.* VI. Que Dieu n'avoit pas seulement établi des ens pour garder les Livres Sacrez, mais qu'il hoisir même un lieu assuré pour cela: la Loy aïant té mise premierement dans le Tabernacle par le ommandement de Dieu, & ensuite dans le Temle que Salomon bâtit. VII. Que la Providence permis qu'il y eût toûjours des divisions parmi es Juifs, division entre les Princes, division entre s Tribus, division entre des Sectes differentes : u qu'ils fussent soûmis à des nations étrangeres ui les maltraitoient: ce qui ne leur auroit jamais aissé la liberté ni les moïens de changer l'Ecriure, quand même ils en auroient eu l'intention. VIII. Que les captivitez des Israëlites n'ont pas té assez longues, ni même assez universelles pour voir fait oublier aux Juifs les choses qui étoient ontenuës dans leur Loy. IX. Que ces choses mêmes étant écrites en quelque sorte dans des nonumens exterieurs & sensibles, puisque les ceremonies qui se pratiquoient communément parmi les Juifs, étoient destinées à leur mettre devant les yeux la plûpart des choses qui étoient contenuës dans leur Ecriture ; on ne peut supoſer que la substance de cette Ecriture ait pû se perdre. X. Que l'Ecriture des Juifs est d'une telle nature, que si elle a été cotrompuë dans l'essentiel, c'est-à-dire dans les Propheties & dans les faits miraculeux qu'elle raporte, il faut qu'elle ait été entierement supoſée : parce que n'étant qu'un tissu de Propheties & de faits miraculeux, il faut qu'elle ne soit toute entiere qu'une invention, si les propheties & les faits miraculeux qu'elle raporte sont des fictions; & que d'ailleurs il y a de l'extravagance à dire que toute l'Ecriture des Juifs soit supoſée, comme cela paroîtra dans la suite.

Cependant, comme l'ama de plusieurs raisons,

dont chacune en particulier n'auroit pas de force, seroit foible lui-même & de peu d'utilité, nous prétendons examiner l'une aprés l'autre toutes ces considérations qui rendent sûre la revelation des Juifs à nôtre égard.

Je regarde donc d'abord au caractere de ces personnes à qui l'on prétend que les Oracles de Dieu ont été confiez. Je considére que depuis la venuë de Jesus-Christ les Juifs ont plusieurs fois souffert le martire pour leur Ecriture. Ils l'ont porté dans tous les lieux où ils sont allez, & ils l'ont gardé avec une fidelité si inviolable, qu'il auroit été impossible à qui que ce soit de la corrompre, sans être d'abord convaincu d'imposture par ces témoins. On doit même extrémement remarquer, que les Juifs ont été fidéles à ne corrompre point les passages qui servent aux Chrétiens, & qui les rendent eux-mêmes infames par toute la terre, en établissant la vocation de celui que leurs Peres ont crucifié : Quelle raison auroit-on d'avoir une autre pensée des Juifs qui ont vécu depuis Moïse jusqu'à Jesus-Christ ? Où plûtôt, quelle extravagance n'y auroit-il pas à croire que les Juifs dispersez, errans, sans chef, sans conducteurs, sans Prophetes, sans distinction de Tributs, & sans presque se connoître eux-mêmes conservent exactement la Loy de Moïse, & qu'une nation recueillie en un seul païs, partagée en douze Tribus, aïant sans cesse ce Livre devant les yeux, & s'entretenant tous les jours des choses qui y sont contenuës, conspire dans le dessein de corrompre entiérement cette Ecriture, ou de la recevoir corrompuë ?

Qui croira qu'avant la venuë de Jesus-Christ il y ait eu une suite d'Ecrivains qui se soient vantez faussement d'avoir l'esprit prophetique ; & que depuis Jesus-Christ jusqu'à nous, il ne se trouve personne parmi ce peuple qui ait osé prendre la qualité de Prophete ? Pour

Pour consoler les Juifs d'une captivité qui ne oit durer que 70. ans, il paroît plusieurs hom- nes, qui se disant envoïez de Dieu, prédisent la élivrance des Juifs : & depuis la derniere ruïne e Jerusalem, il ne se trouve pas même parmi ux une Prophetie qu'ils reçoivent, qui les con- le dans cette grande dispersion dont ils igno- nt la cause, & qui leur prédise leur rétablisse- ment. Cela est un peu surprenant, & je ne sçai si s incrédules y ont bien pensé.

Mais quand on ne sçauroit point jusqu'où va le éle que les Juifs témoignent pour la conserva- on de leur Ecriture, il seroit facile de se l'ima- iner, en considérant qu'ils tiennent en quelque orte à cette Ecriture par tous les penchans de eur ame. Les Juifs se mettent infiniment au des- us de tous les autres peuples du monde ; & ils roïent trouver les fondemens de cette préferen- e dans leur Ecriture. Ils regardent la terre de anaan comme leur apartenant de droit, & ils 'ont que l'Ecriture pour voir leur titre. Les uifs pratiquent avec soin & exactitude plusieurs érémonies qui n'ont de fondement qu'en leur évelation. Si cette Ecriture n'est plus, ils n'ont lus de priviléges ni de prétentions, & il faut u'ils se regardent eux-mêmes comme les der- iers des hommes, aïant laissé perdre les Ora- les de Dieu qui leur avoient été confiez.

On peut bien en effet révoquer en doute la divi- ité de leur révelation : mais on ne sçauroit nier ue leur sentiment n'ait toûjours été, que cette évelation est divine. Une maison qui a de beaux riviléges, a le soin de conserver les papiers qui les ontiennent. Une ville conserve ses regîstres pu- lics avec fidelité. Une Province est trop jalouse e ses droits & de ses coûtumes, pour souffrir u'on y change rien. Que dirons-nous donc de 'atachement que les Juifs ont dû avoir pour les

Livres qui contiennent leur révelation ? Car ce n'eſt pas ici une famille, ni une ville, ni une Province : c'eſt toute une grande nation, qui eſt attachée, non par de petites conſidérations, mais par les plus grands interêts de l'Etat & de la Religion. Cette Ecriture ne contient pas ſeulement leurs priviléges, ou leur Loi, ou l'objet de leurs eſperances : elle enferme toutes ces choſes enſemble, & la Providence divine a voulu qu'il fuſſent engagez à la conſervation de ce Livre par tout ce qui peut toucher leur cœur.

Mais ce n'eſt pas encor aſſez que les Juifs ſe trouvent portez par tous les ſentimens de leur cœur, à empêcher qu'on ne corrompe cette Ecriture Dieu leur donne encor ſes ordres exprés là-deſſus comme nous l'avons déja vû. Surquoi il faut qu'un incredulité s'imagine de deux choſes l'une ; que cette défenſe de rien ajoûter à la Loy de Dieu qui ſe lit au quatriéme chap. du Deuteronome étoit effectivement dans le Livre qui fut compoſé par Moïſe ; ou bien qu'elle y a été ajoûtée par quelque impoſteur. Je ne croi point qu'on diſe le dernier : n'y aïant rien de ſi abſurde, que de penſer qu'un homme qui veut ajoûter à l'Ecriture s'aviſe lui-même d'y mettre ces paroles, *Tu n'ajoûteras ni ne diminueras des paroles que l'Eternel t'aura commandé de faire.* Que ſi c'eſt Moïſe effectivement qui a mis cette défenſe dans la Loy qu'il donnoit de la part de Dieu, il eſt évident qu'il a pourvû par cela même à ce qu'on n'alterât point du moins les Livres qui contiennent la Loy de Dieu, & qui ſeuls ſont plus que ſuffiſans pour prouver la verité de la Religion Judaïque, ſi l'on a prouvé une fois qu'ils n'ont pas été corrompus.

Mais ce n'eſt pas là la ſeule précaution dont la ſageſſe de Dieu ſe ſert pour cela : il choiſit encore toute une Tribu pour faire le ſervice divin, & pour garder & expliquer la Loy qui pre-

crivoit

ivoit ce service. On pourroit peut-être entrer
quelque défiance de ces Levites, si la sagesse de
ieu leur commettant le soin des Livres sacrez,
eût interdit la lecture au peuple. Mais il en est
ut autrement.

Dieu veut que le peuple soit instruit dans sa
oy ; que les peres s'en entretiennent avec leurs
fans ; que la Loy soit lûë solemnellement de sept
sept ans devant toute l'assemblée d'Israël ; que
s Levites l'expliquent au peuple sans y rien
oûter. Je sçai bien que les hommes ont souvent
êlé leurs imaginations particulieres avec la do-
trine qu'ils expliquoient : mais je sçai aussi que les
Docteurs particuliers qui étoient parmi les Juifs,
osant rien ajoûter à la Parole écrite, à cause de
défense expresse de Dieu, du respect profond
u'on avoit pour les Livres sacrez, & par la crainte
u peuple, qui n'y auroit jamais consenti, fai-
oient passer leurs fantaisies sous le titre de tradi-
ors ou d'explications de la Loy, dont il y avoit
uatre especes : la premiere, qu'on donnoit sous le
om de Moïse ; la seconde, qu'on attribuoit à Rab-
i Akiba ; la troisiéme à Abda, ou à Juda ; & la
uatriéme aux Asmonéens. Les adversaires des
uifs les ont bien accusez de s'être trop attachez
ux traditions de leurs Docteurs : mais on ne
oit point qu'on les ait accusez jamais d'avoir
orrompu leur Ecriture. Jesus-Christ & les
Apôtres ne leur ont jamais fait ce reproche-là :
& il paroît même qu'on n'a pas eu sujet de leur
aire ; étant évident que leurs traditions ne sont
enuës que de ce qu'ils avoient envie de debiter
eurs imaginations, & qu'ils n'ont pourtant ja-
mais osé ajoûter au texte de l'Ecriture.

Epiphan. tom. 2. p. 14.

Mais quand par un accident que la raison hu-
maine ne sçauroit prévoir, l'Ecriture se seroit peu
à peu corrompuë entre les mains du peuple & des
Levites ; toûjours est-il évident que l'Exemplaire

de la Loi, que Dieu avoit fait mettre premierement dans le Tabernacle, & qui se conserva ensuite dans le Temple où l'Arche fut mise, seroit demeuré parfait & entier. Ou si l'on supose au contraire, que les Lévites eussent corrompu cet Exemplaire, entrant secrettement dans le lieu trés-saint, où la Loi étoit conservée, & où il n'y avoit que le Souverain Sacrificateur qui pût entrer une fois l'an : le peuple entre les mains duquel cette Loi étoit depuis long-temps, & qui de pere en fils la sçavoit par cœur, se seroit opposé à cette supposition.

Mais en quel temps pouroit-on soupçonner que cela fut arrivé; puis qu'on ne trouve point de temps exempt de misere ou de division dans l'Histoire des Juifs ? Je ne parlerai pas de celui qu'ils passerent sous des Juges ; parce que ce fut un temps d'oppression & d'adversité, qui leur faisoit penser à toute autre chose qu'à inventer des fables pour s'en faire honneur, dans des siécles assez voisins de ceux de Moïse & de Josué ; c'est-à-dire, dans un temps où l'on auroit pû facilement les convaincre d'imposture, & où étant soûmis à des nations étrangeres, ils devoient sur tout éviter de les choquer par des recits fabuleux & desavantageux à ces nations. Que si nous passons du temps des Juges à celui des Rois, nous verrons la division naître entre Saül & David, entre David & son fils Absalon, entre Roboam à qui il ne reste en partage que deux Tribus, & Jeroboam qui commande aux dix autres. Certainement si, comme il y a peut-être des impies qui le soupçonnent, c'étoit Salomon qui avoit changé la Loi de Dieu, ou qui y eût ajoûté diverses fables pendant le cours de tant de prosperitez qui accompagnerent son régne : Jeroboam, dont le grand interêt étoit d'éloigner le cœur & les affections du peuple de la race de Salomon, n'auroit jamais manqué de découvrir au

Israë-

raëlites toutes les impostures de ce Prince. Celui qui dressa des Veaux en Dan & en Bethel, pour empêcher le peuple d'aller adorer à Jerusalem, n'auroit pas eu du respect pour les fictions de Salomon. Il se passa ensuite plusieurs siécles, pendant lesquels les dix Tribus furent entierement opposées d'interêt temporel & de politique aux deux Tribus qui étoient demeurées au gouvernement de la posterité de David. Leurs Rois se faisoient incessamment la guerre : & lorsque les uns étoient menez en captivité, les autres subsistoient dans leur état. Aprés le retour de la captivité de Babylone, les Juifs eurent pour ennemis & pour concurrens les Samaritains, qui n'auroient pas manqué de leur reprocher qu'ils avoient corrompu l'Ecriture, si cela eût été véritable. Il se forma ensuite des Sectes parmi les Juifs, telles qu'étoient celles des Sadduciens, des Pharisiens, des Esseniens, des Hemerobaptistes, lesquelles étant ennemies mortelles, particulierement celle des Sadduciens & celle des Pharisiens, ne pouvoient pas mieux s'accorder pour corrompre l'Ecriture, que les Sectes des Chrétiens à alterer celle du Nouveau Testament.

Il y a même ceci de particulier dans la Loy de Moïse, qu'elle a été de tout tems écrite & portraite, par maniere de dire, dans la pratique & dans le culte exterieur des Juifs. Je ne répéterai pas ici, que les Livres de Moïse leur enseignent qu'ils sont le peuple favorisé du Ciel, & qu'ils en ont une marque, en ce que seuls d'entre les hommes ils adorent le vrai Dieu : mais je remarquerai que ces Livres leur enseignent que Dieu a traité alliance avec eux, & que la Circoncision leur aprend la même chose. Moïse leur dit, que Dieu créa le monde en six jours, & qu'au septiéme il se reposa. Le septiéme jour, la septiéme année & la septiéme semaine d'années leur enseignent la mê-

me choſe ; ce triple Sabat n'aïant été établi que pour faire commémoration du jour auquel Dieu ceſſa de produire les nouvelles eſpeces des choſes.

L'Ecriture aprend aux Juifs, que Dieu mit à mort par la main de l'Ange deſtructeur tous les premiers nés des Egyptiens, mais qu'il épargna les premiers nés d'Iſraël. C'eſt ce que deux ceremonies repreſentoient ſenſiblement aux Juifs ; celle de l'Agneau Paſcal, & celle de la conſécration des premiers nés que l'on rachetoit en offrant à Dieu une bête en leur place, ſans parler de la conſécration des Levites qui avoit la même fin. Moïſe enſeigne aux Iſraëlites, que Dieu leur avoit donné ſa Loi ſur le mont Sinaï. La fête de la Pentecôte qui n'avoit été inſtituée que pour faire commémoration de cét évenement, leur repreſente cela même. Comment peut-on abolir ou changer entierement une Ecriture, qui n'eſt pas ſeulement gravée dans l'airain, mais qui ſe trouve encore écrite dans la pratique du culte des Juifs ? Comment des évenemens dont on fait commémoration par des monumens ſi ſenſibles, pourroient-ils être fabuleux. Un homme a-t-il pû faire accroire à tout un peuple, qu'il faloit pratiquer certaines ceremonies pour repreſenter des évenemens dont on n'auroit eu aucune connoiſſance ?

Mais on demande, ſi l'on prétend que l'Ecriture des Juifs ait été changée à l'égard de certaines choſes de peu d'importance, ou bien qu'elle ait été corrompuë en des choſes eſſentielles, ou enfin qu'elle ait été ſupoſée toute entiere ? Car il faut neceſſairement dire quelqu'une de ces trois choſes, ou avoüer qu'elle n'a point été changée du tout. Si l'on ſe réduit à croire que ces Livres ont été changez en des choſes de peu d'importance, on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître, que tant de miracles & de propheties qu'ils enferment, &

qui

qui en font l'essentiel, sont véritables, & qu'ainsi la Religion Judaïque est divine, qui est tout ce que nous demandons maintenant. Que ces Livres soient tous entierement supposez, c'est ce qu'aucun incrédule ne diroit, du moins n'ai-je jamais oüi parler d'aucun impie qui fût dans ce sentiment. Ils avoüent tous qu'il y a eu un Moïse, & que ce Moïse a donné une Loy. Ils ne nient pas qu'il n'y ait eu parmi les Juifs des hommes à qui l'on donnoit le nom de Prophetes, & dont les Ecrits ont été reçûs avec la veneration qu'on a pour les choses sacrées. Ils n'ont garde de s'imaginer qu'un homme ait forgé dans son cerveau tous les Livres de Moïse & des Prophetes; car outre la difference du stile qui paroît entre ces Livres, cette supposition n'est pas moins chimerique, que si l'on disoit qu'un homme vient de faire une Histoire de France composée de faits inconnus, d'évenemens dont on n'entendit jamais parler, remplie même de noms qu'on ne connoît point, marquant certaines loix comme anciennes & communément reçûës, dont on n'auroit jamais oüi parler, citant des Auteurs comme des Prophetes envoïez de Dieu, dont les noms mêmes seroient barbares; & n'étant d'ailleurs qu'un tissu de miracles & de prodiges inoüis, & qu'on supposât que cette Histoire seroit reçûë sans aucune contradiction comme un Livre divin.

Que si l'on a recours à dire, que l'Ecriture des Juifs n'a pas été entierement supposée, mais qu'elle a été changée en certains endroits importans, qu'elle a été corrompuë essentiellement, qui est le seul parti que les incrédules peuvent prendre? on leur fera voir distinctement, que si elle a été corrompuë de cette maniere, elle a été toute supposée. En effet, que reste-t-il dans l'Ecriture des Juifs, si vous en ôtez les propheties, les faits miraculeux, & toutes les choses qui s'y raportent? Car

c'est

c'eſt ce que nous apelons ici l'eſſentiel de cette Ecriture. La Loy prend pour motif de l'obéïſſance qu'elle exige, la délivrance d'Iſraël hors de l'Egypte, qui étoit un amas de faits miraculeux. Toutes les exhortations ſont priſes des grandes merveilles que Dieu avoit operées en faveur de ſon Iſraël. La plûpart des cérémonies qui ſont preſcrites dans la Loi, doivent faire commémoration de quelque fait éclatant & extraordinaire. Les Livres des Prophetes ne contiennent que des prédictions. Que reſte-t-il donc, ſi vous ôtez les Propheties & les faits miraculeux avec les choſes qui s'y raportent? Rien abſolument. Ainſi il eſt viſible, que prétendre que l'Ecriture des Juifs ait été changée eſſentiellement, c'eſt-à-dire, dans tous les endroits qui en montroient la divinité, s'ils étoient véritables, c'eſt-à-dire qu'elle a été entierement ſupoſée.

Uniſſez maintenant toutes ces circonſtances differentes, le tems, le lieu, les perſonnes, les interêts, la diviſion des Tribus, la concurrence des perſonnes, le culte & la pratique des Juifs, les précautions du Legiſlateur, les répetitions; l'éducation, les commémorations, le caractere des choſes, & l'enchaînement des faits & des événemens; & vous vous trouverez excellemment confirmé par là dans la ſoûmiſſion que vous devez à la providence independemment même de cét examen.

Mais il faut écouter ce que les incrédules opoſent à nos principes. Spinoſa a compilé quelques difficultez ſur le ſujet des Livres de Moïſe, auſquelles nous ſatisferons ſans détruire l'enchaînement de nos principes.

CHAP.

CHAPITRE VII.

Où l'on répond aux objections que Spinosa fait contre les Livres de Moïse.

IL commence par nous raporter quelques conjectures d'Aben-Ezra, qu'il adopte, parce qu'elles sont favorables à son impiété. Ce Rabin, de quelque maniere qu'il couvre son dessein, prétend prouver par six raisons, que Moïse n'est pas l'Auteur des cinq Livres qui portent son nom.

I. Il prétend que ce n'est point Moïse qui a composé la Préface du Deuteronome, parce qu'elle commence ainsi : *Ce sont ici les paroles que Moïse prononça au-delà du Jordain* ; parce que comme Moïse ne passa jamais le Jordain, il ne se trouva jamais dans un lieu où il pût parler de la sorte. Mais il ne faut pas être fort sçavant en Hebreu, pour sçavoir que le terme qui est emploïé dans l'original, signifie indifferemment *deçà* ou *delà*, selon qu'il est apliqué, & que nôtre Version a traduit *deçà le Jordain*. Il faloit faire voir, que nôtre Interprete se trompe, & non pas supposer avec tant de confiance ce qui est en question. בעבר.

II. Il fait entendre que le Livre de la Loi avoit été écrit dans le seul circuit d'un autel, lequel, au raport des Rabins, n'étoit fait que de douze pierres : d'où il s'ensuit, que le Livre de Moïse avoit beaucoup moins d'étenduë que le Pentateuque. On voit assez la haine que cét Auteur avoit pour la vérité. Il fonde son raisonnement sur une imagination ridicule des Rabins, qui est que cét autel dont il s'agit ici n'étoit composé que de douze pierres. Sommes-nous obligez de recevoir des rêveries ? Mais enfin, qu'il y eût douze, ou qu'il n'y en eût pas douze, cét Auteur n'y sçauroit trouver son compte. Car s'il n'y en avoit que douze,

22, comment Josué peut-il y écrire toute la Loy de Moïse, qui comprenoit le Décalogue avec les Ordonnances morales, judicielles & ceremonielles qu'il a laissées aux Juifs ? Que s'il y avoit un plus grand nombre de pierres, qui empêche que Josué n'y ait fait graver le Deuteronome, qui a toûjours porté d'une façon particuliere le nom de la Loy de Moïse, comme on le verra dans la suite ?

Genes. 12. 6. 13. 7. III. Il produit des passages de la Genese, où il est dit qu'Abraham passa au païs de Canaan, & qu'alors le Cananéen étoit au païs ; ce que l'Historien n'a sans doute dit, que parce que de son temps il n'y avoit plus de Cananéens en ce païs-là, & par conséquent cét Historien ne peut être Moïse.

Aben-Ezra qui avoit fait l'objection, nous fournit la réponse. *Il y a aparence*, dit-il, *que Canaan s'empara du païs de Canaan, lors qu'il y avoit un autre maître.* De sorte qu'à suivre cette explication, le sens du passage reviendroit à celui-ci : *Or le Cananéen étoit dessors dans le païs ; il s'en étoit déja rendu le maître, lors qu'Abraham y arriva.* Mais l'Auteur que nous refutons n'a point voulu s'y arrêter. Il prétend qu'avant que les enfans de Canaan occupassent ce païs, il n'y avoit aucuns habitans ; & il supose sans le prouver, que cela paroît par ce qui en est écrit dans la Genese. Mais il se trompe sans doute, & dans le principe qu'il établit, & dans la conséquence qu'il en tire. Car premierement, la Genese dit bien que Canaan fut le pere des Jebusiens, des Amorréens, &c. Que les familles des Cananéens se sont ensuite éparses ; que les limites des Cananéens sont depuis Guerar jusqu'en Gaza ; mais c'est tout. Cela empêche-t-il que quelques-uns des enfans de Cuz, qui furent d'abord puissans en la terre, & qui régnerent sous Nimrod petit fils de Noé, n'aïent été dépossedez par les enfans de Canaan quelque

tems

ms avant l'arrivée d'Abraham en ce païs-là ? Il trompe auſſi dans la conſéquence qu'il en tire ; ur ſoit qu'il y eût eu une autre Nation dans ce aïs, ſoit qu'il n'y en eût point eu, il eſt certain ue les enfans de Canaan n'y avoient pas toûjours té. Les enfans de Noé s'étoient répandus peu à eu, les familles s'étoient multipliées, & s'avanant par degrez ſur la terre, les enfans de Canaan voient déja occupé il y avoit long-tems (ſi l'on eut) ce païs, lors qu'Abraham y arriva. Le Lecteur qui pouvoit ignorer cette Chronologie, ſt averti par Moïſe, que les Cananéens étoient lés le tems d'Abraham au païs. Qu'y a-t-il là le ſi difficile ? Mais afin qu'on ne s'imagine pas que nous voulons tourner la choſe à nôtre avanage, il faut comparer les deux vûës, pour ſçavoir laquelle eſt la plus raiſonnable.

Eſdras écrivant dans un ſiécle où il n'y avoit oint d'enfant qui ne ſçût que les Cananéens avoient été dépoſſedez par les Iſraëlites enfans d'Iſraël fils d'Abraham, croit qu'il eſt néceſſaire d'avertir le Lecteur, qu'au temps d'Abraham les Cananéens étoient encore dans le païs, c'eſt-à-dire, qu'au tems d'Abraham ils n'avoient pas encore été chaſſez par les Iſraëlites enfans de Jacob, fils d'Abraham. Voilà la penſée de ces grands hommes.

Moïſe écrivant dans un tems où il étoit néceſſaire d'avertir les Iſraëlites, que leurs Peres avoient converſé parmi les Cananéens, dit que lors qu'Abraham arriva dans ce païs, il le trouva habité déja par les Cananéens ; que les Cananéens y étoient deſlors, ou qu'alors les Cananéens étoient au païs. C'eſt-là nôtre explication. On n'a qu'à les comparer toutes deux, & choiſir celle qui paroît la plus raiſonnable : nous nous en raportons à l'équité du Lecteur.

IV. Il prétend que la montagne de Morija porte ce

te de ce nom, & eſt apelée dans la Genéſe, *la montagne de l'Eternel y verra*, ou *y pourverra*, par anticipation ; ce nom ne lui aïant été donné, que parce que le Temple y fut bâti long-tems après. Tout cela eſt faux. Voici l'hiſtoire. Abraham allant à la Montagne que Dieu lui avoit marquée, répondit à ſon fils Iſaac, qui lui diſoit, *Mon pere, où eſt la victime? Mon fils, Dieu y pourverra.* Dieu y pourvût en éfet, en lui faiſant voir un belier qu'il égorgea en la place de ſon fils. Abraham apelle pour cette raiſon cette montagne, *Morija*, nom qui ſignifie, *Dieu y pourverra.* Cette parole paſſa en proverbe depuis parmi les Iſraëlites, qui avoient accoûtumé de dire, *A la montagne de l'Eternel il ſera pourvû.* C'eſt ce qu'on trouve diſtinctement dans la Genéſe. Le reſte n'eſt que chimere & fauſſeté.

V. Il prétend que ces paroles ne ſont pas de Moïſe : *Il ne demeura de la défaite des Geans, que le ſeul Og Roi de Baſan. Voici ſon lit, qui eſt un lit de fer, eſt le même qui ſe trouve en Rabbath des enfans de Hammon, dont la longueur eſt de neuf coudées.* On prétend que cette parentéſe eſt d'un homme qui raporte des choſes qui ſont fort anciennes. Mais ſur quel fondement le prétend-on? Eſt-ce qu'on ne pouvoit pas garder le lit d'Og du temps de Moïſe? Eſt-ce que Moïſe ne peut pas faire ſouvenir les Iſraëlites de la défaite de ce Roi, en leur diſant que ſon lit eſt à Rabbath? Ou, eſt-ce que le lit de ce Roi ne pouvoit pas avoir été tranſporté à Rabbath ? J'ignore où peut être la difficulté.

Je ne comprens point non plus qu'il y en ait dans celle-ci : *Et Jaïr fils de Manaſſé prit toute la contrée d'Argob juſqu'à la frontiere des Geburites & des Mahachatites, & apela tout ce païs-là avec Baſan de ſon nom, les villages de Jaïr juſqu'à ce jourd'hui.* On prétend que Moïſe n'a pû s'exprimer

exprimer de la sorte, & que cette façon de parler, *jusqu'à ce jourd'hui*, ne convient point à l'état d'un Historien qui vient de voir arriver les choses dont il parle. Mais l'on se trompe, si l'on s'imagine que cette façon de parler marque dans l'Ecriture une fort grande distance de tems. Saint Matthieu s'en sert pour marquer des choses qui s'étoient passées non-seulement de son tems, mais même depuis qu'il étoit Apôtre. *Ce champ*, dit-il, *a été apelé jusqu'à ce jourd'hui, le champ du sang.* Et *ce discours*, dit-il en un autre endroit, *a été divulgué entre les Juifs jusqu'à ce jour.* Moïse n'est-il pas representé dans le Deuteronome; disant au peuple d'Israël, *Les eaux de la mer rouge ont couvert leurs faces, lorsqu'ils vous poursuivoient; & l'Eternel les a détruits jusqu'à ce jourd'hui?* Cette derniere objection est du nombre de celles que cét Auteur nous fait comme de son chef, & auxquelles il sera bon de répondre avec quelque exactitude. *Deut.* 11

CHAPITRE VIII.

Où l'on continuë d'examiner les objections de Spinosa sur les Livres de Moïse.

QUelle qu'il prend de ce que celui qui a composé le Pentateuque, non-seulement parle de Moïse à la troisiéme personne, mais en rend plusieurs grans témoignages; comme par exemple, que Dieu parloit à Moïse; qu'il lui parloit face à face; que Moïse étoit le plus debonnaire de tous les hommes; que Moïse se mit en grande colere contre les Capitaines de l'armée; que Moïse étoit un homme divin; que Moïse serviteur de Dieu mourut; qu'il n'y eût jamais de Prophete en Israël comme Moïse: cette objection, dis-je, est digne de réflexion.

On

On peut juger des autres objections de cet Auteur par celle-ci, laquelle étant la plus considérable de toutes, n'eſt pourtant qu'un compoſé de mauvaiſe foi, d'ignorance, d'inconſidération & de manque de jugement. Nous ne prétendons pas lui dire des injures, mais nommer ſimplement les choſes par leur nom ; & ſi nous avions d'autres termes nous les emploïerions.

La mauvaiſe foi s'y découvre, en ce qu'il joint le recit de la mort de Moïſe, & l'éloge qui l'accompagne, aux autres témoignages que l'on pourroit prétendre que Moïſe ſe ſoit rendus. Pourquoi diſſimuler ce qu'on a tant de fois répondu à cela ? Qui eſt-ce qui nie que Joſué ajoûtant ſon Livre à ceux de Moïſe par l'ordre de Dieu, n'ait pû inſerer ſur la fin du Pentateuque la mort de ce grand Legiſlateur ? L'Auteur que nous refutons, bien loin de faire deux preuves de ce témoignage en le répetant, devoit n'en parler point du tout, ou détruire la réponſe commune & ordinaire que l'on fait à cette difficulté.

Son ignorance paroît, en ce qu'il s'imagine que dans le ſtile de l'Ecriture, Moïſe homme de Dieu, & Moïſe un homme divin, un homme excellent & admirable, ſont des expreſſions équivalentes. Cependant ce terme, *homme de Dieu*, ſignifie Prophete dans la langue ſainte : témoin cette queſtion & cette réponſe marquées au 13. Chapitre du premier Livre de Rois ; *Es-tu l'homme de Dieu qui és venu de Juda. Et il lui répondit, C'eſt moi.* De ſorte que Moïſe homme de Dieu, & Moïſe Prophete, ſont des expreſſions qui ne ſignifient qu'une même choſe.

Il manque de jugement dans le choix des témoignages qu'il prétend que Moïſe ſe ſoit rendus ; car il met dans ce nombre, que Dieu parloit à Moïſe face à face. Des gens qui regardent Moïſe comme un homme qui a conciliè du crédit à ſes loix,

en

faisant accroire que Dieu les lui réveloit immédiatement, ne sont-ils pas bien raisonnables de mettre au nombre des témoignages que Moïse a pû rendre de lui-même, qu'il parloit à Dieu face à face ? Que dirons-nous de celui-ci ? *Et Moïse se mit fort en colere contre les Capitaines de l'armée, chefs de milliers*, &c. Sans doute que la colere de Moïse contre les Capitaines d'Israël, si justement placée entre ces grands témoignages, qu'on prétend que Moïse n'auroit pû se rendre sans blesser la modestie.

Enfin il est aisé de voir son inconsidération. Car a-t-il bien fait réflexion sur ce qu'Esdras parle de lui-même à la troisiéme personne, & se rend un témoignage avantageux en ces termes : *Esdras monta de Babilone. Or il étoit Scribe bien exercé en la Loy de Moïse, &c.* sans qu'on puisse conclure de-là, ni que l'on en ait jamais conclu, que l'Esdras n'est point l'Auteur de ce Livre ? *Esdras chap 7. 6. & 10.*

Si cét homme vouloit agir dans les régles du bon sens, il devoit considérer. I. Que Moïse dit la verité dans le témoignage qu'il rend de son humilité ou de sa debonnaireté

Il devoit considérer II. Que quand on n'a point d'orgueil, on n'a pas besoin de cette modestie, qui fait qu'on se garde avec un soin extrême de dire du bien de soi-même ; qu'il n'y a que la connoissance que les hommes ont de leur vanité & de leur foiblesse, qui les oblige à prendre des délicates précautions ; & qu'il y a deux sortes de gens qui disent le bien qui est en eux ; ceux qui ont une vanité si excessive, qu'ils ne sçauroient lui commander ; & ceux qui en ont si peu, qu'ils ne prennent aucun soin de la couvrir. Moïse étoit sans doute dans cette derniere disposition.

Car il faut remarquer III. Qu'il ne se loüe qu'une seule fois, & cela dans un lieu où il est necessaire pour la gloire de Dieu qu'il le fasse. Il s'agissoit

s'agissoit de justifier la conduite de Dieu qui avoit couvert Marie de lépre, & qui avoit paru irrité contre Aaron. Pouvoit-il donc dissimuler que Marie & Aaron s'étoient révoltez contre leur frere? Et n'étoit-ce pas là le lieu de representer l'innocence & la debonnaireté de Moïse, pour montrer le crime de Marie & d'Aaron? Comment sans cela pouvoit-il faire voir la justice d'un châtiment si connu?

IV. Enfin cét Auteur auroit remarqué le même caractere dans tous les Auteurs Sacrez pour peu qu'il eût voulu y penser. Saint Paul confesse qu'il est le premier des pécheurs qui a persecuté l'Eglise du Seigneur; néanmoins il ne fait aucune difficulté de parler de l'excellence de ces révelations, & d'élever la gloire de son Apostolat, lorsque cela est nécessaire pour l'interêt du régne de Dieu. Saint Jean fait comprendre qu'il s'enfuit avec les autres Apôtres lors qu'on prit son divin Maître: cependant il nous fait entendre qu'il étoit le Disciple que JESUS aimoit; il se represente comme son favori, s'il est permis de parler de la sorte. Il en est de même de Moïse qui avouë ses défauts & qui parle de sa debonnaireté.

Or cette sincerité qui paroît toûjours égale en qui ne dissimule ni le bien ni le mal, mais qui demeurant invariable, donne toûjours gloire à Dieu & à la verité, est un caractere sensible de Divinité, que Dieu a voulu qui fût dans ses Ecritures, pour convaincre les hommes de leur verité. Il donne lieu à l'esprit humain de faire ce raisonnement: Si ces Ecrivains étoient de mondains politiques, & qu'ils n'avoüassent leurs défauts que par artifice, ils se garderoient bien de se loüer ouvertement; & si c'étoient des mondains grossiers & ignorans, qui marquassent leurs bonnes qualitez pour se faire honneur, selon le penchant

chant ordinaire des hommes, ils n'auroient
rde d'avoüer leurs défauts avec tant d'inge-
ité. Cette sincerité également exempte d'hi-
crisie & d'affectation, fait donc voir qu'il n'a-
loient pas en mondains.

Mais enfin, quelle est la prétention de cét Au-
ur? Il veut que ce ne soit pas Moïse, mais un
mme fort zelé pour Moïse, qui a écrit le Pen-
teuque. Certes si cela est, il n'y a point de
ute que cét Auteur se donnera bien de garde
ttacher aucune sorte de blâme à la mémoire
ce grand Legislateur. Cependant il raporte les
fauts de Moïse, & si l'on compte bien les en-
oits où il le loüe, & ceux où il le blâme, on
uvera que pour une fois qu'il dit que Moïse
oit le plus debonnaire des hommes, il marque
repete les défauts de Moïse en plus de dix
droits.

Etoit-il bien nécessaire que cét Auteur si zelé
ur Moïse fit mention du meurtre de Moïse,
i tua un Egyptien, & le couvrit de sable; des
utes de Moïse, & du refus qu'il fit d'aller vers
araon; de sa négligence à circoncir son fils, &
son murmure au desert de Tsin? Si ces faits
nt fabuleux, comment les a-t-on inventez au
savantage de Moïse; & comment des gens qui
oient une si grande passion pour sa mémoire,
attribuent-ils des défauts chimeriques? Et
s sont véritables, la connoissance n'en peut
nir que de Moïse, puis qu'il étoit seul, lors,
r exemple, qu'il douta en Horeb, &c. Il faut
nc que ce soit Moïse qui les ait laissez par
rit; & si cela est, pourquoi douterons-nous
'il n'ait composé les Livres où nous trouvons
s ces faits avec tant de circonstances particu-
res, qu'un autre n'auroit ni osé ni voulu in-
ter? ou qu'ils n'aïent été composez par son
dre? ce qui revient à la même chose. Que peut-

on

on avoit ôté de ces Livres, lors qu'on y laisse des choses qui semblent diminuer la gloire de ce grand Legislateur ? Et que peut-on y avoir ajoûté en sa faveur, lors qu'on y trouve un seul témoignage qui est rendu à sa vertu, pour plusieurs passages qui font mention de ses défauts ? Si l'Auteur que nous réfutons avoir pris la peine de considérer toutes ces choses, il auroit vû qu'il n'y a pas jusqu'à son objection qui ne nous serve.

Mais, dit cét Auteur, il y a des lieux qui sont marquez dans ce Livre d'un autre nom que celui qu'ils avoient du tems de Moïse. Tel est ce passage, *Abraham poursuivit ses ennemis jusqu'à Dan* : nom qui ne fut donné à cette Ville que long-tems après Moïse. Mais est-on bien assuré qu'il n'y avoit pas un autre lieu qui s'apeloit Dan ?

Sa quatriéme objection est prise, de ce que les Histoires s'étendent quelquefois au de là de la vie de Moïse. C'est ce qu'il croit prouver par deux exemples, l'un pris de l'Exode, où il est dit que *les enfans d'Israël mangerent la manne l'espace de quarante ans, jusqu'à ce qu'ils fussent venus au païs habité & aux confins de Canaan* ; l'autre pris de la Genése, où il est dit ; *Ce sont ici les Rois qui ont regné au païs d'Edom, avant qu'aucun Roy ait regné sur les enfans d'Israël.*

On répond au premier, que si Moïse fit toujours la manne, il n'est pas fort étrange qu'il ait prévû qu'elle cesseroit dés que les enfans d'Israël seroient entrez dans la terre promise : de sorte qu'étant déja sur les limites de Canaan lors qu'il écrivoit, il ne faut pas s'étonner s'il s'exprime à cét égard avec tant de certitude.

CHAPITRE IX.

Où l'on continuë à satisfaire aux difficultez qu'on fait sur les Livres de Moïse.

Il est bon de répondre à quelques objections que nous fait un sçavant Ecrivain de ce tems, auquel nous rendons volontiers la justice qui lui est dûë, bien qu'il ne paroisse pas content de nous.

Un Auteur, dit-il, *qui a crû mal-à-propos avec Mr. Huet, que pour prouver la verité de la Religion Judaïque, il faloit supposer que les Livres de Moïse, tels que nous les avons, sont véritablement de lui, emprunte d'Aben-Ezra une réponse à la raisonnement. Il soûtient que le sens de ce passage revient à celui-ci : Or le Cananéen étoit dessors dans le païs. Il s'en étoit déja rendu le maître, lors qu'Abraham y arriva*, &c.

Nicet Auteur, à qui l'on fait dire ce qu'on veut, n'a crû mal-à-propos, ni il n'a crû avec Mr. Huet, ni il n'a crû absolument qu'il fût nécessaire pour prouver la verité de la Religion Judaïque, de supposer que les Livres de Moïse, tels que nous les avons, sont véritablement de lui. Il y a une grande difference entre croire que ces Livres sont de Moïse en l'état où ils sont, & croire qu'on ne puisse prouver la verité de la Religion Judaïque, qu'en supposant que ces Livres en l'état où ils sont, sont véritablement de Moïse. On a dénié le premier : mais on n'a jamais crû le second. On a bien jugé qu'il étoit nécessaire pour établir la Religion Judaïque, de montrer que l'Ecriture de Moïse n'avoit pû être essentiellement corrompuë, ou que les faits qu'elle contient sont venus jusqu'à nous, comme l'on s'en explique en propres termes : mais on ne s'est pas imaginé que l'addition de trois ou quatre parentéses, ni de Page 256.

quelques noms propres qui ont pû être ajoûtez pour l'éclaircissement, ou quelque généalogie insérée par les mêmes Auteurs Sacrez qui ont reçû le Saint-Esprit pour composer le reste de cette Ecriture ; ou même de plus grands changemens qui ne touchent point à l'essentiel, puissent raisonnablement nous faire douter d'une Religion fondée sur tant de faits si liez les uns aux autres, conservez dans plusieurs monumens differens, & qu'il auroit été impossible ni d'inventer ni de supposer contre la notorieté publique : & l'on espere que ceux qui liront avec quelque équité toutes les réflexions que l'on fait là-dessus, y trouveront une évidence qui vaut une démonstration.

Au fond Dieu étant le Souverain Magistrat dans la Republique des Hebreux, tout ce qui s'y faisoit par son ordre doit lui être nécessairement raporté : les loix que les Israëlites reçoivent sont ses loix, le gouvernement de cette République est son gouvernement, & l'Ecriture qu'ils ont entre les mains son Ecriture. Les Livres de Moïse sont les Livres de Dieu, parce qu'ils sont écrits par l'ordre de Dieu, Dieu ayant ordonné expressément à Moïse d'écrire au Livre l'histoire d'Amalek, comme les autres événemens considérables qui arrivoient au peuple Juif. Ils étoient aussi écrits par la direction de sa Providence, ou par l'inspiration de son esprit : celui qui avoit mis son esprit dans les personnes qui travailloient aux ornemens du Temple, ne manquant pas de le donner aux Prophetes qu'il suscitoit extraordinairement, soit pour gouverner le peuple en son nom, soit pour l'instruire de sa part, soit pour dicter ses loix, soit pour conserver la mémoire de tant d'illustres évenemens.

Pour mieux comprendre cette verité, supposons que Moïse n'ait pas écrit les Livres qu'on

attribuë, mais qu'il les ait fait écrire par quel-
'autre à qui il en a donné l'ordre, & qu'il les
aprouvé aprés qu'ils ont été écrits, & qu'il ait
ulu qu'ils fussent reçûs comme s'il les avoit
it lui-même : vous n'aurez point de peine à
mprendre premierement, que ces Livres sont
itôt les Livres de Moïse que les Livres de son
ecretaire, sur tout si vous supposez que c'est Moï-
qui en a fourni les mémoires, qui a corrigé l'E-
t, ou dirigé l'Ecrivain pour l'empêcher de rien
ettre que de vrai. En second lieu vous compre-
z facilement, que Moïse peut y ajoûter quel-
es parentéses, ou substituer des noms connus
les noms inconnus, sans rien ôter à l'autorité
cette Ecriture. En troisiéme lieu vous demeu-
z d'acord, qu'il n'est pas même nécessaire de
avoir le nom de celui qui a écrit ces Livres sous
utorité de Moïse & par son ordre ; ou que si
la est nécessaire, ce n'est que pour connoître la
tte de ces Ouvrages. En quatriéme lieu vous
mprenez que Moïse a pû se servir d'un ou de
ieurs Ecrivains, selon qu'il lui aura plû, pour
hever cette Histoire, & ordonner aux der-
rs d'inserer la mort des autres sur la fin de leur
istoire, sans qu'on puisse prendre cela pour un
ritable changement.

Nous n'avons qu'à mettre à present Dieu en la
ace de Moïse, & Moïse & les autres Prophetes
ui sont venus aprés lui en la place de ces Ecri-
ains ou Secretaires écrivant sous Moïse ou par
n ordre, & nous trouverons la verité dans cette
position. L'Ecriture des Juifs est l'Ecriture de
ieu. Moïse, & les autres Prophetes ne sont que
s Secretaires qui écrivent par son ordre & par
n esprit. Il n'est pas nécessaire que l'on connois-
le nom des Ecrivains ou Secretaires qui les ont
rits ; ou si cela est nécessaire, ce n'est que pour
nnoître en quel tems ils ont été écrits, ou pour

des raisons pareilles, mais non pour leur donner quelque autorité qu'ils tirent de ces Auteurs subalternes. Comme c'est là l'Ecriture de Dieu, les hommes n'y peuvent rien changer sans une témérité impie & sacrilége : mais Dieu y peut changer lui-même : & ces mêmes Ecrivains à qui il a donné son Esprit pour continuer cét Ouvrage, y peuvent inserer ou des parentéses, ou des liaisons, ou des Généalogies, que le Saint Esprit leur fait juger nécessaire pour le tems auquel ils écrivent. Nous ne disons pas que cela arrive : mais nous soûtenons que quand cela arriveroit, il n'en faudroit pas être fort surpris. Ces petits changemens qu'on nous objecte, ne sont donc d'aucune considération, quand même ils seroient incontestables, lors qu'on supose que ces Livres ont été écrits les uns aprés les autres pour faire un corps de révelation ; qu'ils ont été écrits par l'ordre de Dieu, & par des hommes qui avoient son Esprit.

D'ailleurs nous reconnoissons qu'il n'est pas impossible que ces petites additions ne se soient coulées insensiblement de la marge dans le texte, comme cela se vérifie des autres Livres. Par exemple il y avoit peut-être dans le texte du chap. 14. de la Genése, *Et il les pourſuit juſqu'à Laïs* ou *Lezem* on aura mis à la marge *Dan*, pour expliquer ce nom propre qui étoit devenu intelligible : les Ecrivains dans la suite trouvant ces deux noms les auront joints de cette maniere, *juſqu'à Lezem qui eſt Dan* ; & peu à peu on aura ôté *Lezem*, & retenu *Dan*. Je ne dis point que cela soit arrivé de la sorte : mais je dis que quand cela seroit arrivé, on n'en faudroit pas être surpris. Car premierement il ne faut pas alleguer ici la providence, qui doit veiller à ce qu'il ne se faſſe point de changemens dans son Ecriture. Cela est vrai des changemens essentiels, mais non pas de ces petits changemens qui ne méritent pas même de porter le

non

m. D'ailleurs pour éviter ces petites révo-
tions grammaticales, il faudroit que Dieu fit un
iracle constant & perpetuel, pour inspirer &
mplir d'un esprit prophetique non-seulement
ux qui ont composé ces Livres, mais encore tous
ux qui les ont copiez & écrits dans tous les
cles. Or un miracle constant & perpetuel est im-
ssible, parce qu'outre qu'il est hors des voïes
la sagesse de Dieu, & qu'il changeroit la foy en
ié s'il arrivoit, & que même il deviendroit inu-
le s'il étoit continuel, car alors il seroit tout
ssi aisé à Dieu de se révéler par des révélations
ntinuelles & immédiates, & sans le secours
aucune Ecriture : d'ailleurs un miracle perpetuel
nferme une espece de contradiction, parce qu'un
iracle est une interruption des loix de la Nature,
qu'une si longue & si ordinaire interruption se
hangeroit elle-même en une loi naturelle.

Aprés tout cela on nous fera comme je croi, la
stice de croire, que nous ne faisons point dé-
ndre la verité de la Religion Judaïque de ces
etits changemens qu'on croit reconnoître dans
s Ecrits de Moïse; & que ce n'est point la nécessité
e défendre nôtre cause, mais le desir de dire ce
ue nous pensons, & que nous croïons véritable,
ui nous fait être d'un autre sentiment que ceux
ui nous attaquent sur ce sujet.

Mais il n'a pas pris garde, que dans ces deux paſ-
ges, la particule Hebraïque qui marque le tems
*e ſignifie qu'*alors. *Pour dire en Hebreu* deſlors,
faut dire Meaz *ou* Minaz, *& non pas* Az, *com-*
e il y a dans ces deux endroits.

Pardonnez-moi, on y a pris garde ; mais on a
rû que *Meaz* ou *Minaz* se prenoit quelquefois
ans la même signification que *Az*, selon le sujet
ont il est parlé & les autres circonstances du dis-
ours. Cét Auteur lui-même n'a pas pris garde,
u'on ne raisonne pas ici par la force de la parti-

cule Hebraïque réglant le sens de ce passage, mais par la force du sens de ce passage déterminant la signification de la particule Hebraïque. Car lorsque nous voïons ces deux propositions se suivre dans un discours: *Abraham arriva en ce païs-là, Alors le Cananéen étoit au païs*: me semble qu'il est naturel d'interpréter ainsi ces propositions: *Le Cananéen étoit au païs lors qu'Abraham y arriva*, ou si vous voulez, *dés ce tems-là*: & qu'ainsi *Az* & *Meaz* ont ici par la force du sens même signification. Mais il faut l'entendre raportant nos paroles.

Le même Auteur soûtient ainsi sa pensée: c'est qu'il se peut faire que les Cananéens aïant été dépossedez de ce païs-là par quelques-uns des enfans de Cuz, qui furent d'abord puissans en la terre, & qui régnérent sous Nimrod petit fils de Noé. Il a voulu dire que le Nimrod étoit fils du petit fils de Noé. Mais cela n'est rien. La plus grande faute qu'il fait, c'est qu'il nie que la Genése dise que les Cananéens furent les premiers qui occuperent la Palestine. On voit le contraire dans les versets 18. & 19. du Chapitre 10. où l'Auteur Sacré nous aprend, que les familles des Cananéens dans la dispersion du genre humain se mirent en possession de ce païs-là, aprés avoir remarqué que les enfans de Nimrod fils de Cus possederent la Mesopotamie & l'Assyrie.

Je n'ai point du tout besoin pour soûtenir ma pensée, de supposer qu'il y ait eu dans ce païs une autre nation qui ait été dépossedée par les Cananéens. Car soit que cela soit, soit que cela ne soit pas, il est également vrai que les enfans de Chanaan n'y avoient pas toûjours été: & cela suffit pour avoir donné lieu à Moïse de remarquer fort à propos, que lors qu'Abraham arriva dans ces quartiers-là, le Cananéen étoit dans le païs; qui signifie naturellement qu'il y étoit déja é-

i. Il a raiſon de remarquer, que Nimrod étoit
s du petit fils de Noé qui étoit Cuz : mais il ne
voit pas ignorer, qu'on dit fils de Manaſſé,
our dire petit fis de Manaſſé ; & que je peux
e même dire fils ou petit fils de Noé, pour
re un de ſes deſcendans. Que s'il veut qu'on
rle dans la rigueur, j'avouë qu'au lieu de pe-
t fils de Noé, j'ai dû écrire fils du petit fils
e Noé : mais c'eſt toute la faute que j'ai faite.
ar j'ai eu trés-juſte raiſon de nier que la Ge-
éſe diſe que les Cananéens furent les premiers
ui ocuperent la Paleſtine ; & je ne nie qu'on voïe
contraire dans les verſ. 18. & 19. du ch. 10. de
a Genéſe citez par cét Auteur. Voici ces deux
erſets avec ceux qui précédent immédiatement.
Mais Canaan engendra Sidon ſon premier né, &
Iet, & Jebuſi, & Amorri, & Girgaſi, & Heni, &
Archi, & Sini, & Arvadi, & Samari, & Hama-
hi, dont aprés ſe ſont éparſes les familles des Ca-
anéens : & les limites deſdits Cananéens furent
depuis Sidon, quand tu vas vers Guerar, juſqu'en
Gaza en tirant vers Sodome & Gomorre, Adama
& Tſeboim, juſqu'à Laza. Je trouve là deux cho-
ſes qui ne font rien à nôtre queſtion. La premiere
eſt la Généalogie des Cananéens. La ſeconde eſt
une deſcription Geographique du païs que les
Cananéens poſſederent, & de ſes limites. La pre-
miere de ces deux choſes eſt inutile à nôtre que-
ſtion. Car il ne s'agit pas ici de ſçavoir d'où ſont
ſorties ces familles des Cananéens. La ſeconde ne
l'eſt pas moins. On ne demande pas ici quelles
étoient les limites du païs que les Cananéens
poſſederent, mais en quel tems ils commence-
rent à le poſſeder. On dit qu'il n'eſt pas impoſſi-
ble que les familles des Cananéens commençant à
ſe répandre ſur la terre, aïent trouvé quelques
autres familles deſcendant de Meſraïm ou de Cuz
qu'elles furent obligées de dépoſſeder ; & l'on a

eu raiſon de ſoûtenir que l'Auteur de la Genè
ne dit rien qui détruiſe cette penſée; parce qu'en
core qu'il marque l'établiſſement des Cananéen
au païs dont il donne la deſcription, il ne particu
lariſe rien, & ne dit ni le tems ni la maniere d
cét établiſſement. Il ne ſeroit pas impoſſible qu
Nimrod, lequel ſelon quelques-uns fut le pr
mier qui ſous le prétexte de la chaſſe aſſembl
des gens, les arma, & s'en ſervit enſuite pou
s'aſſujettir les autres peuples, s'étant ſaiſi d
plus beau & du meilleur païs qu'il trouvoit de
vant lui, & les aïant contraint de lui ceder l
place, ce que l'Ecriture entend aparemment, lor
qu'elle dit, *qu'il devint puiſſant en la terre*;
n'eſt, dis-je, par impoſſible qu'il ſe ſoit étend
juſqu'au païs de Canaan, &c.

Mais ce n'eſt rien que cela, & il n'eſt pas né
ceſſaire de perdre du tems à détruire une ſupe
ſition que j'abandonnerai moi même de bo
cœur, ſi l'on veut. C'eſt une choſe que j'avo
dite en paſſant, & que j'avois dite avec raiſon
comme je viens de le prouver. Mais je conſen
qu'elle ait été mal avancée; que fait cela pou
détruire le fort de mon raiſonnement, qui e
fondé non ſur ce qu'il y avoit eu dans ce païs un
autre nation avant que les Cananéens s'y établiſ
ſent, mais ſur ce que les Cananéens n'y avoien
pas toûjours été? C'eſt ce que j'avois aſſez cla
rement exprimé, comme cét Auteur l'avoüe e
continuant de raporter ainſi mes paroles.

*Mais il ajoûte, que ſoit qu'il eût eu une aut
nation dans les païs, ſoit qu'il n'y en eût point eu,
eſt certain que les enfans de Canaan n'y avoien
pas toûjours été. Les enfans de Noé s'étoient répan
dus peu à peu, continuë-t-il, les familles s'étoien
multipliées, & s'avançant par dégrez ſur la terr
les enfans de Canaan avoient déja occupé il y avo
long-temps (ſi l'on veut) ce païs, lors qu'Abraha*

arriva. Le Lecteur, qui pouvoit ignorer cette Chronologie, eſt averti par Moïſe, que les Cananéens étoient dés le tems d'Abraham dans le païs. Mais l'Auteur ſupoſe ici ſans raiſon, que Moïſe ne l'avoit pas dit, au lieu qu'il l'a exprimé trés diſtinctement dans le paſſage du Chapitre dixiéme que l'on a cité.

Je ne ſupoſe rien ſans raiſon. Car y aïant à conſidérer deux choſes ſur le ſujet des Cananéens, leur établiſſement dans le païs dont nous parlons, & le tems de cét établiſſement, nous convenons que le premier eſt exprimé trés-diſtinctement au chap. 10. de la Genéſe, mais nous ſoûtenons que le ſecond ne l'eſt point du tout, & c'eſt de ce dernier dont il s'agiſſoit.

Un autre nous diroit peut-être ici, que l'ordre du recit de l'Hiſtorien nous fait comprendre l'ordre des évenemens. Mais l'Auteur que nous refutons eſt trop habile pour dire cela. On le redreſſeroit facilement, en lui faiſant remarquer que le chapitre 10. de la Genéſe nous parle de l'établiſſement des Cananéens au païs dont il s'agit ici, & que ce n'eſt que le chapitre 11. qui fait mention de la diſperſion des hommes & de la confuſion des langues, quoi qu'il ſoit inconteſtable que cette diſperſion, qui vient la ſeconde dans l'ordre du recit, a été la premiere dans l'ordre de l'évenement; & que les Cananéens n'ont poſſedé le païs où ils ſe ſont habituez en dernier lieu, qu'aprés que les familles eurent été diſperſées, & le langage des hommes confondu à Babel.

On pourroit nous faire une objection, que cét Auteur ne nous fait pas, & nous dire qu'il n'y a pas d'aparence que l'Auteur de la Genéſe ait remarqué que le Cananéen étoit établi en ce païs-là dés le tems d'Abraham, parce que cela s'en alloit ſans dire. Cela s'en alloit ſans dire? Pas tant qu'on

pourroit se l'imaginer. Il est certain qu'Abraham a vécu quarante ans avant la dispersion ; & il est vrai que ce n'est qu'aprés la dispersion que les Cananéens s'établirent dans ce païs-là. Leur établissement ne s'est donc fait que du tems d'Abraham, & il étoit encore nouveau lors qu'Abraham arriva en ce païs-là.

Au reste, soit que l'on considére ces paroles *Le Cananéen étoit alors dans le païs*, par raport aux versets qui précedent, soit qu'on les regarde par raport aux versets qui suivent, soit qu'on s'arrête uniquement au verset d'où elles ont été prises, il n'y a rien de si facile que de confirmer l'exposition que nous en avons donnée, & de la confirmer d'une maniere qui satisfera tous les esprits raisonnables. Car pour ce qui regarde le premier, il est dit dans les versets précedens qu'Abraham étant âgé de 75. ans sortit de Charan, & qu'il arriva avec Saraï sa femme & Lot son neveu dans la terre que Dieu lui avoit marquée. L'Historien remarque, que lors qu'Abraham y arriva, le Cananéen étoit au païs. Il me semble que cette Chronologie n'est pas ridicule & qu'il n'y avoit pas si long-tems que les Cananéens étoient dans ce païs-là, que l'Historien ne pût judicieusement remarquer qu'ils y étoient établis lors qu'Abraham y arriva.

A l'égard des versets qui suivent, il est dit que le Seigneur aparut à Abraham, & qu'il lui dit *Je donnerai cette terre à ta posterité*. Dieu promet à ce Patriarche une terre qui est déja possedée par d'autres habitans. Voilà dequoi exercer sa foy. Abraham croit néanmoins ce que Dieu lui dit, & bâtit un autel au Seigneur qui lui est aparu. Ces circonstances que l'Historien raporte dans les versets qui suivent immédiatement, nous font voir que ce n'est pas sans raison qu'il a fait cette remarque, *Or le Cananéen étoit alors au païs*

aïs, & que cette remarque sert très-bien à nous ire connoître & la nature de la promesse de)ieu, & la grandeur de la foy d'Abraham.

Mais arrêtons-nous au verset d'où ces paroles nt été tirées, & dont elles font partie : c'est le erset 6. le voici : *Et Abraham passa outre en la erre jusqu'au lieu de Sichem, sçavoir jusqu'en la laine de Moré. Or le Cananéen étoit alors dans le aïs* : ou bien, *Et le Cananéen étoit alors dans le aïs.* Abraham sort du lieu de son parentage pour 'en aller en une terre que Dieu lui a montré, & u'il espere posseder. Quand il y arrive, il la trou- e possedée par d'autres habitans. Cela l'ob ige à énétrer plus avant dans le païs, pour voir s'il ne la trouvera point vuide d'habitans dans des endroits plus éloignez. *Il passe outre en la terre jusqu'au lieu de Sichem, jusqu'en la plaine de Mo- ré, & il trouve encore le Cananéen dans ce païs.* Cela le rebuteroit sans doute, si Dieu ne lui apa- roissoit, & ne lui confirmoit la promesse qui lui a déja été faite.

Toutes ces considérations prises de ce qui pré- cède, de ce qui suit les paroles que nous exami- nons, & du verset même dont elles sont prises, confirment merveilleusement l'exposition que nous en avions donnée : & il me semble qu'il fau- droit manquer de lumieres ou d'attention, ou de sincerité, pour n'en demeurer pas d'acord. Mais continuons de répondre à nôtre Auteur.

Enfin il dit, (il raporte mes paroles) *que dans un siécle où il n'y avoit point d'enfant qui ne sçût que les Cananéens avoient été dépossedez par les Israëlites enfans d'Israël fils d'Abraham, il n'étoit pas nécessaire d'avertir le Lecteur, qu'au tems d'A- braham les Cananéens étoient encore dans le païs. Mais ne faut-il pas instruire des choses les plus con- nuës de nôtre temps la posterité, qui les ignoroit, si l'on se contentoit de ne remarquer que des choses peu*

connuës. D'ailleurs n'arrive-t-il pas souvent qu'en parlant on ajoûte des éclaircissemens qui ne sont point nécessaires, & sans lesquels les enfans même entendroient ce qu'on dit ? L'Ecriture n'est-elle pas toute pleine d'exemples de cette maniere de parler ? On n'en raportera qu'un qui se trouve au Deut. 11. 30. où Moïse parle ainsi à Israël des monts de Guerizim & de Hebal. Ne sont-ils pas, dit-il, au delà du Jordain à côté du chemin tirant vers le soleil couchant, au païs des Cananéens qui habitent la campagne, vis-à-vis de Guilgal prés des plaines de Mamré ? Qu'étoit-il besoin de dire que c'est au païs des Cananéens ? Qui le pourroit ignorer en attendant le reste des paroles de Moïse.

Cét Auteur veut bien qu'on lui dise d'abord que l'exemple qu'il cite, n'est pas fort heureusement trouvé. Il n'y a dans les paroles de Moïse rien que de fort nécessaire. *Qu'étoit-il besoin de dire que c'est au païs des Cananéens* ? Mais qu'est il nécessaire plûtôt que vous tronquiez le passage en le raportant ? Car Moïse ne dit pas que ces monts son au païs des Cananéens simplement mais au païs des Cananéens qui habitent la campagne, ou dans certaines plaines du païs de Canaan : ce qui est trés-different. Car ces monts pouvoient être au païs des Cananéens en général, & n'être pas au païs de ces Cananéens qui habitent la campagne. *Qui le pourroit ignorer* ajoûte-t-on, *en entendant le reste des paroles de Moïse* ? tout le monde pouvoit l'ignorer, & particulierement ceux à qui Moïse adressoit son discours, qui pouvoient ne pas sçavoir la carte de ce païs-là, & ignorer les uns ce que c'étoit que ce chemin tirant vers le soleil couchant, les autres ce que c'étoit que Guilgal, les autres ce que c'étoient que les plaines de Moré, les autres ce que c'étoit que le païs des Cananéens qui habitent la campagne : ce qui oblige Moïse à se servir de tous ces

rmes differens pour se faire mieux entendre, pour être compris également de tous.

Les raisons ne lui réüssiront pas mieux que les exemples. *Ne faut-il pas instruire*, dit-il, *des choses les plus connuës de nôtre tems la posterité, qui les ignoroit, si l'on se contentoit de ne remarquer que les choses les plus connuës?* A son compte donc l'Auteur de la Genése a dû instruire la posterité, que du tems d'Abraham les Cananéens étoient encore dans leur païs, & qu'ils n'en avoient pas encore été chassez par les Israëlites. Bel avertissement pour la posterité! Avertissement important, & sans lequel la posterité auroit été dans une ignorance profonde de l'Histoire Judaïque!

Mais n'arrive-t-il pas souvent qu'en parlant on ajoute des éclaircissemens qui ne sont point nécessaires, &c? Je répons qu'il y a des éclaircissemens qui ne paroissent pas nécessaires, & qui ne laissent pas de l'être en efet; parce que s'ils ne sont pas nécessaires à l'égard des sçavans, ils le sont à l'égard des ignorans, l'Ecriture aïant été faite aussi-bien pour les uns que pour les autres; & que s'ils ne sont pas nécessaires dans un tems, ils le seront dans un autre; & qu'enfin s'ils ne sont pas nécessaires pour des usages de politesse, d'élegance ou d'éloquence humaine, ils le sont pour des usages ou de foy, ou de pieté, ou d'édification, ou d'instruction simple & populaire.

Je consens donc qu'on dise tant qu'on voudra, qu'il y a dans les Livres sacrez des éclaircissemens qui nous paroissent inutiles à nous qui avons l'esprit trop borné pour comprendre toutes les vüës du S. Esprit, dont la sagesse est diverse en toutes manieres: mais je ne croi pas qu'on doive les croire tout-à-fait inutiles pour cela; & si ç'a été la pensée de l'Auteur, il est assurément trompé.

Mais

Mais enfin pour couper court à toutes ces petites défaites, je pose un principe qui ne peut être raisonnablement contesté, qui est, qu'il y a des éclaircissemens qui à force d'être inutiles, se roient ou ridicules, ou extravagans. Ainsi si un homme s'avisoit de remarquer, que lorsque nos premiers parens étoient dans le jardin d'Eden, les Cananéens ne s'étoient pas encore établis dans le païs de Sidon, &c. il passeroit pour un innocent ou pour un insensé. Sa remarque n'auroit rien de faux ni de mauvais; mais elle seroit ridicule & même extravagante, à force qu'elle seroit inutile, & que son inutilité seroit sensible & sauteroit aux yeux.

Le principe étant certain, il ne faut que voir l'aplication qu'on en peut faire; & si cette remarque, *Les Cananéens étoient encore alors dans le païs*, équivalente à celle-ci, *ils n'avoient pas encore été exterminez, comme ils le furent ensuite par les Israëlites*, n'est pas une de ces remarques qui seroit absurde & ridicule à force d'être inutile.

Je voudrois bien sçavoir ce qu'on diroit d'un Historien, qui faisant l'Histoire Romaine, & commençant par Enée, diroit que lorsque celui-ci aborda dans l'Italie, ou si l'on veut, lorsqu'long-tems aprés Rhea Sylvia fut trouvée grosse, les Romains ne s'étoient pas encore rendus maîtres des autres peuples.

Que si l'on veut des exemples tirez de l'Ecriture Sainte, je voudrois que l'on me dit, si l'on ne riroit point de la naïveté d'un homme, qui diroit que lors qu'Abraham alla en Egypte, il pénétra jusqu'au païs du Gosen, & que les Egyptiens étoient encore dans le païs, entendant que ce païs n'étoit pas encore habité par les Israëlites, comme il le fut du depuis. Supposons, si l'on veut, pour rendre l'exemple plus juste, que les Egyptiens fi-

ent place aux Israëlites, & se retirerent pour y
aisser habiter les Israëlites, du temps de Jo-
eph.

Que si cette remarque seroit absurde, parce
u'elle seroit d'une inutilité ridicule & choquan-
e, je ne voi point que l'on puisse éviter de faire
e même jugement de celle-ci, *Or le Cananéen
toit alors au païs*, si elle signifie, il y étoit en-
ore, & n'en avoit point été chassé par les Israëli-
es. Car encore une fois, n'est-ce pas là une belle
emarque, que du tems d'Abraham les Cana-
néens étoient encore dans le païs, n'aïant point
ncore été chassez par les Israëlites descendus
'Abraham de la maniere que chacun sçait? Il n'y
voit gueres plus de vingt-cinq ou trente ans que
es Cananéens s'étoient établis dans ce païs, lors
u'Abraham y arriva, comme il est aisé de le jus-
ifier, en supposant qu'Abraham a vécu quarante
ns avant que la dispersion arrivât; & depuis
Abraham jusqu'à ce que les Cananéens soient ex-
erminez, il se passe plus de quatre cens ans. Cela
tant, je demande lequel est le plus naturel, ou
le penser que l'Historien par ces paroles, *Le Ca-
anéen étoit alors au païs*, a voulu dire qu'il y
toit déja établi lors qu'Abraham y arriva; éta-
blissement nouveau, & qui venoit d'arriver? ou
le croire que sa pensée a été, que le Cananéen
u tems d'Abraham n'avoit pas encore été chassé
& exterminé, comme il le fut quatre cens ans
près par la posterité d'Abraham?

De la considération de ce passage, cét Auteur
asse à celle de cét endroit du 14 Chap. de la Gené-
e, où il est dit qu'*Abraham poursuivit ses enne-
mis jusqu'à Dan.* Et voici comment il répond à
ce que nous avions dit là-dessus: *Mais est-on bien
assuré qu'il n'y avoit point un autre lieu qui s'a-
peloit Dan* (C'étoient mes paroles) *On n'en a pas
de démonstration; mais quand on voit qu'Abra-
ham*

ham aprés avoir atteint ſes ennemis à Dan, le pourſuit & les méne batant juſqu'à Damas, on ne peut preſque pas douter qu'il ne s'agiſſe de la Ville que les Iſraëlites apelerent Dan, parce que cette Ville ſe trouve ſur le chemin. S'il eſt permis de doubler ainſi les villes & les hommes, plûtôt que d'abandonner un ſentiment qui n'eſt apuyé ſur aucune raiſon ſolide, on ne pourra juger du tems d'aucun Hiſtorien par les noms qu'on trouvera dans ſon Hiſtoire.

Il y a bien des défauts dans ce raiſonnement. Premierement l'Auteur devoit ſçavoir, qu'on ne double point ici les Villes, parce qu'on ne croit point que ce Dan où Abraham atteignit ſes ennemis fût une Ville. En ſecond lieu, qu'il n'y avoit rien de ſi fréquent dans l'Orient que de trouver pluſieurs Villes de même nom. Il y avoit pluſieurs Ninives, pluſieurs Antioches, &c. Pour un troiſiéme, qu'un homme qui affirme doit avoir des raiſons pour affirmer; mais qu'afin qu'un homme doute & tienne ſon jugement ſuſpendu, il ſuffit qu'on ne lui donne pas de ſuffiſantes raiſons de ce qu'on veut lui faire recevoir. Il s'agit d'un temps éloigné, & dont je n'ai pas des idées ſi diſtinctes que de ce que je voi. Je ne ſuis pas aſſuré qu'il n'y eût un autre lieu qui s'apeloit Dan; cela ſuffit, non pour m'obliger à affirmer qu'il y avoit deux lieux qui portoient ce nom, mais pour me tenir en ſuſpens, & me faire voir que je ne dois pas prononcer déciſivement là-deſſus. Mais l'Auteur qui a de la connoiſſance devoit pas diſſimuler les raiſons qu'on a de croire qu'il y avoit un autre Dan. C'eſt, je penſe, un fait qu'on ne conteſtera point, que le Jordain portoit le nom de Jordain du tems de Moïſe; l'on ſçait que le Jordain tiroit ſon nom de deux ruiſſeaux qui ſe joignoient pour le former, dont l'un s'apeloit *Jor*, & l'autre *Dan*. Il eſt certain

enco

core que ce dernier Dan étoit auſſi-bien que autre ſur le chemin de Damas. Et cela fait voir l'on s'eſt un peu trop hâté de blâmer une ſuſenſion auſſi raiſonnable que celle que nous avons it paroître.

Le même Auteur pourſuivant ces preuves, en rend une du Chapitre 35. *Et Iſraël partit, & ndit ſes tabernacles au delà de Migdal-Heder; eſt-à-dire, de la tour du bétail.* Il dit qu'on apeoit ainſi une tour qui étoit ſur une des portes de eruſalem, qu'on apeloit *la porte du bétail*, Mich. 4. 8. Nehem. 3. 1. de ſorte qu'on ne peut as attribuer ces paroles à Moïſe, du tems de qui es tours de Jeruſalem n'étoient pas encore bâties.

Mais qui a dit à cét Auteur, que cette tour du étail n'exiſtoit point du tems de Moïſe? Qui ui a dit qu'elle étoit ſur une des portes de Jeuſalem? Qui lui a dit que cette tour ne fût bâie qu'avec la ville de Jeruſalem? Qu'eſt-il néeſſaire de confondre la porte du bétail avec la our du bétail? Qui nous empêchera de croire que la tour du bétail étant dés le tems de Moïſe, on bâtit enſuite une des portes de Jeruſalem auprés de cette tour, & que cette tour donna ſon nom à cette porte? Jacob & Laban bâtiſſent une Monjoïe, pour être une borne que l'un & l'autre s'engagent de ne point paſſer; pourquoi ſera-t-il impoſſible que d'autres euſſent anciennement bâti une tour comme une borne, que le bétail ou les troupeaux ne devoient point paſſer? Les paſſages ci-deſſus marquez ne nous rendent pas plus ſçavans à cét égard.

Mais voici une preuve qu'il prétend être beaucoup plus forte; elle eſt priſe de ces paroles du 36. de la Geneſe: *Et ce ſont ici les Rois qui ont régné au païs d'Edom, avant qu'aucun Roy régnât ſur les enfans d'Iſraël.* On dit qu'il paroît par ces paroles & par le nombre des générations des enfans d'Edom,

d'Edom, lesquelles sont en beaucoup plus grand nombre que celles qui se trouvent depuis Jacob frere d'Edom jusqu'à Moïse, que c'est un Ecrivain moins ancien qui a écrit cela.

Je ne sçai si nôtre Auteur a bien suputé, ou si c'est que nous suputons mal; mais il est vrai que nous ne trouvons point que le nombre des générations d'Edom surpasse celui des générations des Enfans de Jacob jusqu'à Moïse; & c'est à mon avis, se commettre un peu, que d'avancer de pareils faits sans les avoir bien examinez. Ce qui l'a trompé aparemment, c'est que ne lisant pas avec trop d'attention le Chapitre 36. de la Genése, il a confondu la Généalogie des enfans d'Esaü avec celle des enfans de Seïr Horien, & peut-être l'une & l'autre avec la succession des Rois d'Edom, ce qui fait un fort grand nombre de noms propres; mais pour la Généalogie d'Esaü, telle qu'elle est marquée dans cét endroit de la Genése, la voici. Esaü eût trois femmes. De la premiere il eût Eliphas; de la seconde Rahuel, de la troisiéme Jehu, Shelom & Coré. Les enfans d'Eliphas premier né d'Esaü furent Theman, Omar, Sepho, Gatham, Cenes, & Hamalek, qu'il eût d'une concubine. Les enfans de Rahuel second fils d'Esaü, Nahath Zara, Samma, Meza Les enfans de Jehu Shelom & Coré, qui sont trois fils qu'Esaü eût de sa troisiéme femme, ne sont pas compris dans cette Généalogie. Voilà ce grand nombre de générations d'Edom sur lequel cét Auteur se récrie, & qu'il croit surpasser celui des générations des enfans de Jacob jusqu'à Moïse. Il pensera mieux, s'il lui plaît, une autre fois.

Au reste, bien loin qu'il faille tirer un argument pour montrer que ce n'est point Moïse qui a écrit le Livre de la Genése, de ce que le nombre des générations d'Esaü est trop grand dans cette Généalogi

Généalogie des descendans d'Esaü je ne sçai si l'on
e doit point tirer une conséquence opoſée de ce
ue le nombre de ces generations y eſt ſi petit.
Ce qu'il y a de plus vrai-ſemblable ſur ce ſujet,
'eſt que Moïſe a voulu ſeulement, toucher en
aſſant ces choſes, afin que les Iſraëlites connuſ-
ent les limites des enfans d'Eſaü, & qu'ils s'abſ-
iſſent de les troubler dans leur partage.

Cependant c'eſt le ſentiment de Maimonides,
ue ces Rois qui avoient regné en Edom, étoient
'une autre Nation que celle des Iduméens. Et ſi
ette penſée étoit véritable, il ſeroit aſſez facile
'entendre ici celle de Moïſe. Il voudroit dire,
ue les Iduméens condamnez à l'eſclavage par le
'eſtament prophetique d'Iſaac, avoient déja
ervi à ſept ou huit Rois étrangers, avant que
es Iſraëlites euſſent vû regner aucun Roy ſur
eux; ce que Moïſe a pû dire de ſon tems ſans
e tromper. Mais peu de tems aprés la mort de
Moïſe, ils ſervirent à des Rois étrangers, tels
qu'étoient le méchant Roy Chuſa, auquel les
enfans d'Iſraël ſervirent huit ans; Eglon Roy des
Moabites, auquel les enfans d'Iſraël ſervirent
dix-huit ans; Jabin Roy de Canaan qui regna en
Hor; qui aſſervit le peuple pendant vingt ans,
aïant pour Chef de ſes armées Siſarra, &c.

Les Sçavans donnent une autre explication à ces
paroles. Ils diſent que ce n'eſt pas une choſe fort
extraordinaire parmi les Orientaux, de donner le
nom de Roy à celui qui a la ſouveraine autorité
dans un Etat; que Procope en fait une maxime plus
générale, & remarque que les Nations étrangeres
en général ont accoûtumé de donner à leurs Chefs
le nom de Rois. Ils diſent que dans l'endroit de la
Genéſe où Abraham eſt apelé *un Prince de Dieu*, כשיא
les Septante ont traduit βασιλεὺς παρὰ τοῦ Θεοῦ, אלהים.
un Roy qui vient de Dieu; & qu'enfin il y a plu-
ſieurs endroits de l'Ecriture où le nom de Roy eſt
donné

donné à un Juge ou Chef du peuple. On en peut donner divers exemples ; mais voici les principaux. Le premier se trouve au Chapitre 33. du Deuteronome, Verset 5. où il est dit que Moïse fut *un Roy juste*, ou *dans la droiture* כישרון מלך Le second se lit au Chap. 17. du Livre des Juges, où il est remarqué (c'étoit aprés la mort de Samson) qu'il n'y avoit point de Roy en Israël, & que la Tribu de Dan de son chef, se chercha & se procura un païs où elle s'établit, parce qu'elle n'avoit pas encore eu de portion avec les autres Tribus, ce qui évidemment ne signifie autre chose, sinon que depuis la mort de Samson il n'y avoit aucun Chef de toutes les Tribus, tels qu'étoient ceux qui sont apelez Juges, pour diriger cette action de la Tribu de Dan, & mener les autres Tribus à leur secours pour les établir dans la terre qu'ils cherchoient, comme Moïse l'avoit ordonné, en défendant que les Tribus de Ruben & Gad s'établissent de-là le Jordain, jusqu'à ce qu'ils eussent aidé leurs freres à conquerir des portions pour eux. C'est dequoi l'on peut à peine douter, lors que l'on considére cét autre passage du Chap. 21. des Juges, Vers 25. où il est dit à l'ocasion de la desolation des Benjamites, que les autres Tribus avoient exterminez pour punir le crime d'un particulier, & dont elles s'étoient ensuite repenties: *En ce tems-là il n'y avoit point de Roy en Israël, mais chacun faisoit ce que bon lui sembloit* ; c'est-à-dire, qu'il n'y avoit point de Chef absolu sur les Tribus, qui par son autorité les empêchât de se faire la guerre, & qui prescrivit à chacun son devoir. Enfin le dernier passage que nous produirons, est celui du 9. Chap. des Juges, Vers. 6. où il est dit que les hommes de Sichem établirent Abimelek pour leur Roy, l'expression de l'original étant qu'ils le firent régner, & l'établirent Roy; ce qui pourtant veut dire qu'ils l'établirent Juge. Et certainement ce n'est pas sans raison ;

t son, que ces souverains Magistrats ou Chefs du
ple, que l'Ecriture apelle des Juges, שֹׁפְטִים,
qui se trouvent parmi les autres Nations, étant
lez chez les Grecs, si je ne me trompe, Δικασὰι; *Vide Festum.*
ez les Tiriens *Suffetes*; chez les Romains,
latores; chez les anciens Romains, *Inter-*
es; & que Josephe nomme fort bien ἡγεμόνας,
αὐτοκράτορες; que ces souverains Magis-
ts, dis-je, ou Chefs du peuple s'apellent des
is, puisque s'ils n'en avoient ni la pompe ni
quipage, ils en avoient du moins tout le pou-
ir & toute l'autorité. Ils agissoient en Souve-
ins, & avoient la puissance du glaive indépen-
mment même du Sanhedrin, comme cela pa-
ît par l'exemple de Gedeon, qui de son autori-
privée fait mourir les hommes de Soccoth
les habitans de Phanuel; & par l'exemple de
pheté, qui fit mourir un si grand nombre d'E-
aïmites, Jug. 12. 6.

Aprés ces remarques, il me semble qu'on peut
tendre du régne des Juges, aussi-bien que de
lui des Rois proprement ainsi nommez, ces pa-
les de la Genése, *avant qu'aucun Roi régnât en*
raël, c'est-à-dire jusqu'à Moïse, qui est le pre-
ier qui a été le Chef du peuple. Avant lui
aque famille avoit eu son Chef, qui étoit le
remier né, aïant droit de commandement sur
s freres, & même le droit de la Sacrificature;
nsuite chaque Tribu eût son Chef. Maïs Moïse
t le premier qui a été le Chef de toutes les Tri-
us, & qui a été établi comme Roi en Israël
ous l'autorité de Dieu qui en étoit le premier
lonarque. Ainsi ces paroles, *avant qu'aucun*
oi régnât en Israël, seroient équivalentes à celles-
i, *Avant qu'il y eût aucun Juge, ou Souverain Ma-*
istrat, ou Chef de tout le peuple

Toutes les difficultez qu'on peut faire contre
ette exposition, ne nous semblent pas trop consi-
dérables.

derables. Dira-t-on que les Juges ne portent point le nom de Rois dans l'Ecriture ? Nous avons prouvé le contraire. Prétendra-t-on que le terme de régner, ne se dit que des Rois proprement dits, *Avant qu'aucun Roy régnât*, &c ; Nous avons produit un passage du neuviéme Chapitre des Juges, qui dit non-seulement que les Israëlites établirent Roy Abimelek, mais encore qu'ils le firent régner sur eux. Car c'est ce qu'emporte cette expression de l'original, למלך ומלוכו. On dira peut-être, qu'il ne se peut pas qu'une si longue suite de Rois aïent régné en Edom depuis Esaü jusqu'à Moïse, ou jusqu'au tems que Moïse fut établi chef du peuple d'Israël. Mais on le dira mal. En éfet, les Rois qui régnerent en Edom successivement, sont Bela Jobab, Husan, Adad, Semla, Saül, Balanan Adar, tous venus de païs differens : ce qui fonde la pensée de Maimonidès, qui prétend qu'ils étoient étrangers à l'égard des fils d'Edom.

Mais quoi qu'il en soit, ce ne sont-là que huit personnes qui ont régné les uns aprés les autres en Edom. Le tems qui s'est passé depuis que les enfans d'Esaü dépossedérent les enfans de Hor & gagnerent sur eux le païs de Seïr, qui est le tems auquel ils commencerent à être en assez grand nombre, sera, si l'on veut, de deux cens trente ou quarante ans. La supposition n'est pas étrange, puisque depuis Abraham jusqu'à la sortie des enfans d'Israël sous Moïse, l'Ecriture elle-même compte quatre cens ans. Or je demande si dans l'espace de deux cens trente ou quarante ans, il n'y peut point avoir eu huit Rois en Edom ? Qu'on lise bien l'Histoire, & qu'on voïe l'état du monde, & l'on trouvera qu'il n'y a gueres d'exemple dans aucun Roïaume, ni dans aucun Empire de la terre, où deux cens trente ans n'ayent vû couler plus de huit régnes. Ce

qu

q pouroit faire quelque difficulté, c'eſt qu'il eſt
a li fait mention des Ducs d'Edom. Mais je ré-
p is que ces Ducs ſont de deux ſortes, les uns
q ont été avant les Rois, leſquels n'étoient que
l chefs de leurs familles : tels étoient le Duc
Teman, le Duc Sepho, le Duc Cenés, le Duc
Cré, &c. Car s'ils avoient été des Ducs ou
. Souverains proprement dits, ils n'auroient
p l'être tous, puis qu'ils étoient freres ; mais il
y n auroit eu un qui commandant aux autres,
a oit porté la qualité de Duc. Les autres ſont
eux qui ſuivirent les Rois, & ce ſont ceux dont
Ioïſe parle dans ſon Cantique, lors qu'il dit :
Lors ſeront épouventez les Princes d'Edom. Vous
viez qu'ils étoient pluſieurs qui régnoient à la
fs, & qu'ainſi l'Auteur de la Genéſe a pû fai-
le catalogue des Ducs d'Edom au pluriel ;
eſt-à-dire des Ducs qui commandoient en
Iom de ſon tems. Car y aïant eu pluſieurs
Iinces ou Ducs en Edom du tems même de
Ioïſe, Moïſe lui-même a dû nous en faire un
talogue plus nombreux, s'il eſt vrai qu'il ait
ulu décrire la ſucceſſion des Ducs comme cel-
des Rois. Que ſi l'on ſupoſe que c'eſt un
mme qui a vécu aprés David qui a écrit le
vre de la Genéſe, il eſt incompréhenſible qu'il
ette un ſi petit nombre de Ducs dans ſon cata-
gue, lorſque ces Ducs ont dû être en ſi grand
mbre ſeulement depuis Moïſe juſqu'à Da-
d.

Pour donc bien développer tout cela, il faut diſ-
guer trois ſortes de gouvernemens dans la mai-
n d'Edom ; un gouvernement Paternel, Roïal
Ducal. La premiere autorité eſt celle des pe-
s ou Patriarches ſur leurs enfans. Ils ſont
elez Ducs par l'Auteur de la Genéſe. La ſe-
nde fut celle des Rois, qui reüniſſoient tou-
s les familles ſous le gouvernement d'un ſeul 1. *Chr.* 1.
homme

homme qui étoit apelé Roi ; & l'Auteur de l
Genèse décrit assez exactement la succession d
ces Rois. La derniere est celle des Ducs. C
après la mort d Adad le dernier de ces Rois, l
Iduméens obéïrent à des Princes ou des Du
qui étoient plusieurs à la fois, comme cela pa
roit, & par le Cantique de Moïse que nous avo
déja cité, & par plusieurs autres passages
l'Ecriture. L'Auteur de la Genèse ne se propo
point de marquer tous les Ducs sans exceptio
qui ont régné en Edom, & qui ont succedé l
uns aux autres. Car le Catalogue seroit assur
ment plus nombreux qu'il n'est, & sur tout s
étoit vrai que ce fût Esdras ou quelqu'autre q
eût vécu depuis que le Temple fût bâti, qui f
l'Auteur de la Genèse.

Au reste, comme Moïse a non-seulement préd
que les enfans d'Israël voudroient avoir un Ro
mais même qu'il a donné des préceptes assl
étendus sur ce sujet, nous ne voïons point qu
y eût un fort grand inconvenient à dire, que c'
des Rois d'Israël proprement ainsi nommez q
Moïse parle, lors qu'il dit : *Ce sont ici les Rois q
ont régné en Edom avant qu'aucun Roi régnât
Israël.*

Je ne sçai en quel rang nous devons mett
quelques preuves qui sont particulieres à
Auteur, mais qui sont si peu considérables, q
l'Auteur lui-même consent qu'on ne les regar
que comme des soupçons. Par exemple, il
veut point que ce soit Moïse qui ait écrit ces p
roles de la Genèse, Chap. 2. *Et l'or de ce pa
là est bon. Là aussi se trouve le bdellion & la pi
d'onix.* Il n'y a pas d'aparence, dit-il, que Mo
se qui ne s'étoit jamais fort éloigné de l'Egyp
eût tant de connoissance d'un païs assez éloig
dans un tems où les voyages étoient fort rares
fort difficiles ; & il y en a encore moins, que D

i ait révelé qu'il y avoit de l'or dans ce païs-
, & que l'or de ce païs-là étoit bon. Cét Au-
ur s'écriera ici qu'on n'a point de goût pour
s preuves de critique. Il aura raiſon, ſi toutes
s preuves reſſemblent à celle-là. Qui a jamais
ii parler qu'il falût avoir une connoiſſance par-
culiere d'un païs, pour ſçavoir que ce païs pro-
uit de l'or, & que cét or eſt bon ? C'eſt la pre-
ière choſe que l'on ſçait. Le commerce étoit ou-
ert entre le païs de Canaan ou la Paleſtine, &
Egypte, du tems de Joſeph, qui fut mené en
gypte par des marchands Iſmaëlites. Il de-
oit l'être mieux encore du tems de Moïſe. Et s'il
aſſoit des hommes de la Paleſtine en Egypte du
ms des Patriarches, n'y a-t-il pas bien dequoi
'etonner qu'on ait vû en Egypte de l'or d'Avila,
u qu'on l'ait connu, ou qu'on en ait oüi par-
r, ou que Moïſe ait trouvé cela dans les mé-
oires de ſes Peres ; & ne craint-on pas de ſe
ommettre par de ſi petites remarques ?

Et le commencement de ſon régne fut Babel Erec, &c. *De ce païs-là il ſortit en Aſſirie, & bâtit Ni-nive*, &c. On dit que cette exactitude à décrire a fondation des villes de Meſopotamie & d'Aſſi-ie ſent le ſtile d'un Auteur qui avoit été en ce païs-là. Et moi je dis que ce ſtile eſt d'un homme qui fait l'Hiſtoire du monde, & nous aprend l'ori-gine des Villes & des Nations les plus connuës & les plus importantes ; ce qui eſt le deſſein de tout le Livre de la Genéſe. Mais cét Auteur voudroit-il répondre à une queſtion qu'on va lui faire ? Croit-il que Moïſe, quand il écrivoit (il croit que Moïſe a écrit quelque choſe du Pentateuque) ait écrit ſur des mémoires, ou ſans mémoires. S'il dit que c'eſt ſans mémoires, il ſe contredit lui-même, & il ne faut que lire ſon Livre pour s'en apercevoir. S'il croit que Moïſe a écrit ſur quel-ques mémoires, on lui demande pourquoi il ne

veut point que Moïse ait pû parler de l'or d'Avila, & des Villes de la Mesopotamie sans y avoir jamais été ? & pourquoi est-il nécessaire là-dessus que nous croïons que celui qui a écrit cela, avoit passé l'Euphrate, puisque Moïse ne l'aïant pas passé, il écrivoit peut-être sur les mémoires de gens qui l'avoient passé ? Mais ce n'est pas-là de quoi je me plains le plus ; je trouve bien plus étrange cét autre raisonnement qu'il nous va faire sur le sujet de la ville de Ninive.

Car enfin tout est ici incertain. On connoît à peine quel est le véritable nom de cette Ville ? Les uns la nomment Ninus, les autres Neneve, les autres Ninive. On ignore le lieu où elle étoit bâtie. Les uns veulent qu'elle l'ait été auprés de l'Euphrate. Les autres auprés du Tigre. De ces derniers, encore les uns l'ont placée à l'Orient du Tigre, & les autres à son Occident ; les uns au dessus, & les autres au dessous d'une autre riviere nommée Lycus. Il y en a d'autres qui prétendent qu'il y a eu deux villes de Ninive, l'une dans la Comagéne, l'autre dans l'Assyrie ; l'une auprés de l'Euphrate, l'autre delà le Tigre. On n'est pas trop certain du tems que cette grande Ville fut ruïnée. Les autres veulent qu'elle l'ait été par les Medes, les autres par les Chaldéens ; & d'autres qu'elle l'a été par les uns & par les autres ; c'est à-dire, deux fois ; & qu'Assuerus & Nebukadnetsar l'ont tour à tour desolée. Ce qui est considérable, c'est qu'Herodote lui-même, dont l'Auteur fait tant de cas, ne sçait ce qu'il dit lors qu'il parle de Ninive. Car tantôt il dit que l'Euphrate passe par le milieu de Ninive, Liv. 1. Chap. 185. & tantôt il dit que Ninive est située sur l'Euphrate Chap. 193. & dans un autre endroit il dit que le Tigre passe au travers de Ninive. Suidas écrit que Semiramis Reine des Assiriens changea le nom de Ninive en celui de Babylone ; & presque tous les

autres

autres Historiens disent le contraire. Presque tout ce que nous connoissons d'Antiquaires ont pris ce qu'ils disent de Ninus, de Ctesias, ou d'Herodote. Ctesias est un Auteur très-fabuleux, on en demeure d'accord ; mais Herodote ne l'est pas moins. Voilà pas de sûrs garans de ce qu'on peut croire, ou ne croire pas là-dessus ? Je passe plus avant ; la critique de Bochart touchant les noms qui sont contenus dans le 10. de la Genèse, toute docte qu'elle est, ne roule que sur des fondemens très incertains, comme sur l'affinité du son des termes, sur ce que les Auteurs du siécle ont écrit sur l'étimologie des noms, sur la combinaison de ces mêmes noms qui se trouvent citez ensemble ; & sur de pareilles choses, qui souvent font naître des conjectures fort vétables & fort heureuses, mais qui sans difficulté n'ont pas assez de certitude ni d'évidence pour former des difficultez raisonnables. L'auteur voit bien qu'on ne peut asseoir aucun jugement bien assuré sur des principes si douteux & si incertains ; & que sans qu'on entre dans l'examen particulier de sa nouvelle Critique à cét égard, ce qui nous meneroit trop loin, il suffit de lui faire remarquer qu'il n'y a que de l'incertitude dans ces principes sur lesquels il raisonne.

Il cite aprés cela le Vers. 14. du Chap. 37. où il dit que *Jacob envoïa Joseph de la valée d'Hebron à Sichem.* Il remarque que pendant que les Cananéens furent maîtres du païs, on appela cette Ville *Kiriath-Arba* ; mais qu'elle changea de nom lors qu'elle fut à Coleb, & s'appela *Hebron* du nom de son petit fils.

Mais de toutes les preuves critiques, celles qui se prennent des noms, sont plus suspectes. Qui ne sçait en effet qu'il y a plusieurs personnes & plusieurs lieux dans l'Ecriture qui portent un même nom, & qu'ainsi il est trés-facile de se mépren-

dre par ces noms équivoques ? Ainsi il y a deux Gedeons, l'un de la Tribu de Benjamin, dont il est parlé au Livre des Nombres ; l'autre de la Tribu de Manasse qui délivra & jugea Israël. Il y a deux Dans, l'un Ville, & l'autre Riviere : deux Eglons, l'un Ville, dont il est parlé au Chapitre 10. de Josué ; l'autre un Roy des Moabites dont il est parlé au 3. des Juges : deux Zarés, l'un de la Tribu de Simeon, l'autre de la Tribu de Juda. Il y a de même deux Hebrons, l'un fils de Caat & petit fils de Levi Chef de la famille des Hebronites ; l'autre qui est un des descendans de Caleb. Cela fait voir déja qu'il n'est pas sûr de tirer trop de conséquence des noms propres qui se trouvent dans l'Ecriture.

Il faut remarquer en second lieu, que l'Auteur supose sans le prouver, qu'Hebron petit fils de Caleb donna son nom à Kiriath-Arbé. Il seroit bon qu'on n'avançât point de pareilles choses sans en aporter de bonnes preuves. Car le premier Chapitre du Livre des Chroniques, d'où l'Auteur semble l'avoir pris, ne dit rien moins que cela. D'ailleurs il est parlé dans l'Ecriture d'une valée d'Hebron, d'une montagne d'Hebron, d'une Ville apelée Hebron ; & il est remarqué qu'au tems de Josué le Roy d'Hebron fut du nombre des Rois vaincus par les Israëlites. Qui sçait si le païs n'a pas donné le nom à la Ville qui s'apeloit Kyriath-Arbé, & qui commença à se nommer Hebron du nom de la contrée qui étoit connuë du tems de Moïse ?

Au fond, quand il seroit vrai que Josué, qui reçût ordre de Dieu de continuer l'Histoire Sainte, comme l'Ecriture nous l'aprend ; ou les Prophetes qui sont venus aprés Josué auroient substitué des noms propres connus à des noms qui ne s'entendoient plus, je nie qu'ils eussent changé l'Ecriture pour cela, & qu'on en pût tirer la moin-

dre

re conſéquence contre la certitude de la Re-
élation ? Mais puiſque l'on peut ſoûtenir avec
robabilité que cela même ne s'eſt point fait, &
u'il paroît d'ailleurs par ce nombre inombra-
le de noms propres qui ſe liſent dans la Genéſe,
ui ne ſont point connus parmi nous, & qui ne
étoient pas même du tems d'Eſdras, puiſque les
rophetes emploïent des noms qui ſont bien plus
onnus que ceux de la Genéſe pour exprimer les
eux dont ils parlent ; je croi que ſi l'on vouloit
en donner la peine, & que cela fut bien néceſ-
aire, on pourroit tirer delà une preuve toute
poſée au but de cét Auteur.

La difficulté qu'on prend des villages de Jaïr
roit conſidérable, ſi l'Ecriture ne nous parloit de
eux Jaïr qu'il faut bien diſtinguer, l'un fils de Se-
ub petit fils d'Eſron, & de Macchir fils de Ma-
aſſé par ſa grand'mere; d'où vient qu'il eſt nom-
é petit fils de Manaſſé dans l'Ecriture, I. Paral.
. 22. Deut. 3. 14. & III. Rois, 4. 13. Nomb 32.
1. Ce Jaïr fut fils de Segub frere de Caleb. Mais
y a un autre Jaïr qui fut Juge en Iſraël, qui vé-
ut trois ou quatre cens ans aprés l'autre, Jug. 10.
. Il eſt vrai que ce dernier Juge avoit trente fils
ui habiterent trente villes qu'on nommoit Avoth
aïr, comme on nomme auſſi quelques villes de
Galaad du nom du premier Jaïr ; & cela n'eſt pas
ort étonnant: mais il ne ſe peut pas que le pre-
nier Jaïr ait été Juge en Iſraël dans le tems
marqué au Livre des Juges, à moins qu'on ne lui
ccorde une vie ſemblable à celle des Patriarches
e l'ancien monde, ce qui ne s'acorderoit point
vec ce que l'Ecriture dit, que toute cette géné-
tion qui avoit connu Joſué mourut; que les Iſraë-
ites pécherent, & furent aſſervis à des Nations
étrangeres, & qu'enſuite Dieu leur ſuſcita des
Juges. Joſué vécut fort long-tems, car il mou-
rut âgé de cent dix ans. Tous ceux qui avoient

connu Josué, moururent. Les Israëlites pécherent, & furent long-tems asservis. Dieu suscita des Juges. Jaïr n'est ni le premier ni le second de ces Juges. Otoniel procure aux Israëlites un repos de quarante ans. Eglon les asservit dix-huit ans. Aod tuë Eglon, & procure aux Israëlites un repos de quatre-vingts ans. Ils sont assujettis ensuite par Jabin. Debora les délivre. Les enfans d'Israël pechent encore. Dieu les livre aux Madianites. Gedeon les délivre. Gedeon meurt. Abimelek son fils lui succede. Celui-ci meurt, & Thola juge aprés lui Israël vingt-trois ans. Aprés lui succeda Jaïr Galaadite, & juge Israël vingt deux ans.

Pour sa remarque de *Prophete* & *Voïant*, elle est, à mon avis, trés-peu de chose. On peut dire pour répondre à l'objection qu'il en tire qu'il y a eu un tems en Israël où c'étoit un usage assez commun de dire, *Allons consulter le Voïant (Roé) de l'Eternel*, & un tems où il étoit plus ordinaire de nommer ce Voïant du nom de *Nabi*; mais c'est tout ce qu'il y a de véritable en cela. Car comme je ne croi pas que l'Auteur voulût nous contester que les Prophetes n'aïent été nommez *les Voïans de l'Eternel* parmi les Israëlites jusqu'à Esdras, & même de son tems, bien qu'ils fussent apelez plus ordinairement du nom de Prophetes, je ne nie pas aussi qu'il n'y ait eu un tems en Israël où l'usage ordinaire voulut qu'on les nommât plûtôt des Voïans que des Prophetes dans le stile ordinaire & familier; & c'est tout ce qu'on peut recueillir du passage qu'on cite sur ce sujet.

CHAPITRE X.

Métode pour prouver la verité de la Religion Judaïque, nonobstant les fausses subtilitez des incrédules.

IL faudroit avoir d'étranges disposition à l'incrédulité, pour trouver dans ces objections de critique que nous fait Spinosa, ou que d'autres peuvent nous faire, de quoi douter un moment des fondemens de la Révelation. Car quoi! deux ou trois parentéses que vous trouverez dans les Livres de Moïse, & qu'on veut à toute force qui ne soient pas de Moïse, & qui par cela même qu'elles paroissent hors d'œuvre, ne feroient rien contre nous, empêchent-elles que les Prophetes n'aïent prédit la vocation des Païens avec les circonstances, que Moïse & JESUS-CHRIST ne se donnent du jour l'un à l'autre; & que les fondemens de la Religion ne soient si liez avec les lumieres du sens commun, qu'il faut renoncer à la qualité d'homme pour en douter?

Mais pour me renfermer dans le sujet que je traite maintenant, est-il possible qu'on ne voïe pas, que la verité de la Religion Judaïque prise à part, a des fondemens que de si petites observations ne sont pas capables d'ébranler?

En effet, sans la regarder de tous ses côtez, comme de celui de la Morale, de la connoissance du vrai Dieu, de sa proportion avec la Religion naturelle, de ses admirables raports avec l'Evangile, de ses propheties, du caractere de pieté & de desintéressement qui paroît dans sa doctrine, de l'avantage si grand & si sensible qu'elle avoit sur toutes les autres Religions; il est aisé d'en faire connoître la divinité d'une maniere qui persuadera les gens de bon sens.

Il ne faut pour cét effet qu'établir bien distinctement ces trois véritez capitales. I. Que Moïse a écrit ou a fait écrire les faits essentiels qui sont contenus dans le Pentateuque. II. Que Moïse les aïant laissez par écrit, il faut nécessairement qu'ils soient vrais. III. Qu'étans vrais, ils prouvent malgré tous les éforts de l'impieté, la divinité de la Religion Judaïque.

De ces trois principes le premier est le plus difficile à prouver. Car j'établirai clairement, que si Moïse a écrit ces miracles éclatans qui nous sont raportez dans l'Ecriture du Pentateuque, il n'a pû les écrire contre la verité & contre la connoissance publique qu'on en avoit; ce qui ne recevra plus de difficulté lors qu'on aura consideré les circonstances de ces faits.

Je ferai voir avec la même facilité, que si tous ces miracles sont vrais, il faut que Dieu auteur de ces loix de la Nature qui ont été interrompuës par ces miracles, se soit manifesté à Israël.

Ainsi ce à quoi nous devons premierement & principalement nous attacher, c'est à faire voir que les choses essentielles qui composent la matiere du Pentateuque, ces faits illustres & éclatans dans lesquels la main de Dieu paroît si visiblement, sont des faits que l'on n'a point inventez, mais dont Moïse nous a conservé la mémoire dans des monumens certains.

En effet, il est constant que ces faits se trouvent écrits. I. Dans la Loi de Moïse. II. Dans les autres Livres du Pentateuque. III. Dans les Ecrits de tous les Prophetes. IV. Dans le cœur & dans le souvenir des Israëlites, qui devoient s'en entretenir continuellement, & qui ne pouvoient pas n'en conserver quelque souvenir par les mesures que Moïse avoit prises pour cela. V. Dans la pratique & dans le culte des Juifs

dor

ont les cérémonies repreſentoient ces anciens evenemens. Et il eſt vrai VI. que tous ces faits ont une telle liaiſon avec la conſervation de la République des Juifs, & avec ſon établiſſement, qu'ils ſe trouvent encore peints dans leur Etat, par maniere de dire. On verra dans la ſuite la certitude de tous ces divers monumens qui nous ont conſervé la Révelation des Juifs.

CHAPITRE XI.

Premier monument de la Révelation Judaïque : Qu'il y a toûjours eu parmi les Juifs une Loi de Moïſe qui contenoit la ſubſtance de leur Religion.

LEs incrédules eux-mêmes ſont contraints d'avoüer qu'il y a eu une Ecriture de Moïſe. Spinoſa prétend que Moïſe écrivit deux Livres, le Livre de l'Alliance, qui contenoit que les loix qui ſont décrites depuis le 22. Verſ. du 20. de l'Exode, juſqu'au 24. Chap. du même Livre, & qu'il compoſa en Horeb, lorſque Dieu traita alliance avec le peuple d'Iſraël au pied du mont Sinaï. Le ſecond, qu'il compoſa long-tems aprés lorſque l'alliance fut renouvelée ; & que Moïſe écrivit ces loix avec plus d'étenduë dans un Livre où il inſera cét autre petit Livre de l'Alliance, cette derniere Ecriture aïant été enſuite nommée le Livre de la Loi.

On peut juger par le caractere de cét Auteur, que s'il avoit pû s'empêcher de nous accorder ce principe, il l'auroit fait. Mais comment auroit-il pû nier qu'il n'y ait eu parmi les Juifs un Livre de la Loi, & que ce Livre n'ait été écrit par Moïſe, puiſque c'eſt-là la tradition conſtante & univerſelle des Juifs, puiſque tous les Prophetes parlent inceſſamment de cette Loi, & que ce n'eſt

qu'à cette Loi qu'on peut raporter l'établissement de la Religion Judaïque avec toutes ses cérémonies ? Certes s'il est vrai que Moïse ait été le Legislateur des Juifs, il est vrai qu'il y avoit une Loi de Moïse qui comprenoit les ordonnances de ce grand homme ; de sorte que comme l'on ne peut douter raisonnablement du premier de ces deux principes, il faut que l'autre soit nécessairement véritable.

Mais on est peut-être en peine de sçavoir que est ce Livre qui a porté le nom de la Loi de Dieu parmi les Juifs ? Il paroît par les premieres paroles du Deuteronome, que c'est-là le Livre de la Loi ; car voici quel en est le commencement *Moïse donc commença à déclarer cette Loi au-deçà du Jordain au païs de Moab, disant*, &c. Ensuite aprés avoir marqué les loix que Dieu leur donnoit, & aprés avoir raporté les bienfaits de Dieu, qui devoient être les motifs de l'obéïssance des Israëlites, ce qui dure jusqu'au Chap. 31. il est ajoûté : *Or Moïse écrivit cette Loi, & la donna aux Sacrificateurs*, &c. Et peu aprés : *Alors tu liras cette Loi ici, eux l'oïant, &c. afin qu'ils craignent l'Eternel vôtre Dieu, & prennent garde à faire toutes les paroles de cette Loi ici*, &c.

Cette consideration donne un jour à ce qui est raporté au Chap. 8. de Nehemie, sçavoir, qu'on assembla tout le peuple d'Israël ; qu'Esdras Lévite aporta les Livres de la Loi, & y lût en la place qui étoit devant la porte des eaux depuis le jour venu jusqu'à midi. Il ne faut point douter qu'on ne lût toute la Loi, selon le commandement de Moïse, qui ordonnoit de lire toute la Loi devant l'assemblée d'Israël de sept ans en sept ans. Or j'avouë que la moitié d'une journée ne suffisoit pas pour lire tout le Pentateuque, & pour l'expliquer au peuple, comme il est dit que les Lévites exposoient la Loi de Moïse au peuple, & il est vra

aussi, i

ussi, qu'à restreindre la Loi au Decalogue avec es malédictions contre les transgresseurs, ou même aux ordonnances qui sont contenuës depuis le 12. Vers. du 20 Chap. de l'Exode jusqu'au Chap. 24. Il y avoit dans la moitié d'une journée beaucoup plus de tems qu'il n'en faloit : ce qui nous confirme dans la pensée qu'on ne lût que le Deuteronome, & que c'est le Deuteronome qui portoit d'une façon particuliere le nom de la Loi de Moïse.

Quoi qu'il en soit, il est du moins certain que cette Loi étoit au tems d'Esdras & avant Esdras. Elle étoit avant Esdras, puisque long-tems auparavant, Jeremie, Habacuc, Baruc, Ezechiel, avoient prophetisé la ruïne de Jerusalem, & la captivité du peuple, comme un effet du mépris que les Juifs avoient fait de la Loi de Dieu ; que pendant la captivité, Daniel, Mardochée, les trois enfans Hebreux, avoient attachez leur cœur à la Loi de Moïse, & s'exposoient à toute sorte de dangers pour vivre conformément à cette régle; ce qui même ne pourroit avoir été inventé que sur ce fondement véritable ; qu'il y avoit alors une Loi de Moïse : & qu'enfin lorsque Zorobabel eût ramené les Juifs de Babylone, ils offrirent des sacrifices conformément à la Loi de Moïse. C'est Esdras qui le raporte en ces termes au Chap. 3. de son Livre. *Ils bâtirent l'Autel du Dieu d'Israël pour y offrir des holocaustes, ainsi qu'il est écrit en la Loi de Moïse homme de Dieu*, &c. *Et ils offrirent sur lui les holocaustes à l'Eternel, à sçavoir les holocaustes du matin & du soir. Ils célébrerent aussi la fête solemnelle des Tabernacles, ainsi qu'il est écrit*, &c. *& aprés cela l'holocauste continuel, & des nouvelles Lunes, & de toutes les fêtes solemnelles de l'Eternel*, &c.

Sur cela, il est naturel de faire ces trois remarques. La premiere, qu'on n'a jamais douté, du

moins que l'on ſçache, que ce Livre ne ſoit d'Eſ
dras. La ſeconde, qu'Eſdras parle du premie
établiſſement des Juifs ſous Zorobabel, qui étoi
arrivé long-tems avant l'arrivée d'Eſdras mêm
à Jeruſalem. Car Zorobabel ramene les Juifs. Il
bâtiſſent un autel dés qu'ils ſont arrivez, ſur le
quel ils ſacrifient conformément à la Loi de Moï
ſe. Ils commencent à bâtir le Temple. L'ou
vrage eſt interrompu pendant pluſieurs années
Les Prophetes Aggée & Zacharie encouragen
le peuple par leurs propheties. On obtient l
permiſſion d'achever de rebâtir le Temple
On acheve cét ouvrage, & enſuite Eſdras ar
rive de Babilone, menant avec lui quelques-un
des enfans d'Iſraël, des Sacrificateurs, des Lé
vites, &c. En troiſiéme lieu, il faut conſidére
qu'Eſdras n'auroit pû dire avec la moindre om
bre de raiſon & de vrai-ſemblance, que les Juif
ramenez par Zorobabel avoient ſacrifié confor
mément à la Loi de Moïſe homme de Dieu, s'i
n'y eût eu avant Eſdras une Loi de Moïſe connu
de tout le monde; ce qui détruit entierement l
ſoupçon qu'on pourroit avoir, que la Loi s'étan
perduë, & n'étant plus dans le ſouvenir des Iſraë
lites, Eſdras leur en ait donné une toute nouvell
en la place de celle de Moïſe.

Il y a un peu plus de ſujet de ſe défier du tem
du Roy Joſias, pendant lequel il eſt raporté au
II. Livre des Rois, chap. 23. que le peuple étan
tombé dans une telle idolâtrie, qu'il ſacrifioit à
toute l'armée des Cieux, le Souverain Sacrifica
teur Hamalkija trouva le Livre de la Loi dans le
Temple; qu'il en donna avis au Roy Joſias, &
que ce Livre de la Loi fut la régle ſur laquelle on
réforma le peuple & la Religion.

L'incrédulité qui ne cherche que des ſujets de
défiance, croit ſans doute en avoir trouvé ici une
belle occaſion. Mais elle ſe trompe. Le Taberna-
cle

le aïant été destiné à garder le Livre de la Loi, ensuite le Temple servant à cela même, il n'est pas étrange que la Loi s'y soit trouvée long-tems après. L'Historien n'est pas suspect en cela, puis qu'il nous fait comprendre que le peuple étoit enseveli dans une si profonde superstition, qu'on fut obligé de chercher dans le Temple pour y trouver le Livre de la Loi, ou du moins pour être assuré qu'il n'avoit pas été corrompu, & que c'étoit-là la véritable Loi de Moïse. Il ne faut donc pas douter que ce Livre ne fut trouvé à côté de l'Arche, où Dieu avoit commandé qu'il fut mis. Et là-dessus il me semble qu'il est assez naturel de penser, que si Josias avoit fait supposer ce Livre, il y auroit fait mettre quelque Prophetie qui lui auroit été favorable en son particulier : que si la supposition étoit venuë de Hamalkija seul, ce dernier y auroit inseré quelque Prophetie, par le moïen de laquelle il se seroit mis en crédit, & auroit tenu le même rang que Moïse : que si ce Livre avoit été supposé du tems de Josias, pour détruire l'idolatrie qui régnoit parmi le peuple, les successeurs de Josias qui rétablirent la superstition & l'idolatrie, n'auroient jamais manqué de découvrir la supposition de ce Livre. Voilà des raisons probables qui nous portent à croire, que c'est de bonne foi que le Souverain Sacrificateur Hamalkija avoit trouvé la Loi de Moïse dans le Temple.

Mais ces incrédules demandent quelque chose de démonstratif, & je croi qu'il faut les satisfaire. Je leur demande donc, comment Hamalkija, ou celui qui composa en ce tems-là le Livre de la Loi, pouvoit deviner que Dieu susciteroit une nation contre les Juifs; qu'ils seroient dispersez parmi les peuples ; qu'on les feroit idolatrer pendant leur captivité ; que leurs villes seroient rasées ; qu'ils seroient contraints de manger le fruit de leur ventre ; mais qu'ils se convertiroient à Dieu,

&

& qu'alors Dieu rameneroit les captifs d'Israël qu'il les rassembleroit d'entre les peuples ? Ca toutes ces choses sont clairement prédites dan le Deuteronome, & nous lisons que Nehemie y avoit eu égard dans la priere qu'il adressa à Dieu en Babylone. Comment auroit-on prévû du tems de Josias, ce qui n'arriva que du tems de ses successeurs.

Peut-être que cette question embarassera le incrédules : cependant ce n'est pas là ce qu'il y a de plus convaincant contr'eux. Il est certain que les Juifs avoient une Loi de Moïse avant le régne de Josias, puisque David dans ses Pseaume ne parle que de la Loi de l'Eternel. Et si vous avez peur qu'on en ait changé la matiere, on vous fera voir dans les Ecrits des Prophetes qu avoient précedé Josias, & dans les Ecrits de Prophetes qui avoient prophetisé dans le Royaume d'Israël, separé de celui de Juda longtems avant le régne de Josias ; on fera voir, dis-je, dans les Ecrits de ces Prophetes, tous les faits essentiels qui sont contenus dans le Livre du Deuteronome : preuve convaincante & démonstrative que Josias n'a pû supposer l'essentiel de ces Livres. Mais il est tems de passer à la considération du Pentateuque en général.

CHAPITRE XII.

Second monument de la Révelation Judaïque : Que le Pentateuque subsistoit nécessairement avant Esdras ; & que celui-ci n'a pû supposer une nouvelle Ecriture composée de faux évenemens.

ON ne doutera point que les Livres de la Genése ne subsistât, du moins à l'égard de sa matiere, avant la captivité des Juifs en Babylone, si l'on considére que les choses essentielles, qui sont

matiere de ce Livre, & quelquefois jusqu'aux moindres circonstances, sont marquées comme des choses qui ne pouvoient être ignorées de personne. Tous parlent de la Création comme Moïse. Ils disent que l'Eternel a présidé sur le déluge. *Car ceci me sera comme les eaux de Noé: c'est que j'ai juré que les eaux de Noé ne passeront plus sur la terre, ainsi*, &c. C'est Isaïe qui parle de la sorte. Le même Prophete vous aprendra l'élection d'Abraham, chap. 51. les crimes de Sodome, ch. 1. Jeremie marque la subversion de Sodome, chap. 50. Le Psalmiste vous parlera de Melchisedec, Pseaume 110. Osée vous dira, que dés le ventre Jacob supplanta son frere, & qu'il fut ensuite le plus fort luitant avec l'Ange; qu'il l'avoit trouvé en Bethel, chap. 12, 4. 5. La Sapience fait mention de la statuë de sel, chap. 10, 7. Le Psalmiste nous aprend que Joseph fut vendu, Pseaume 105, 17. L'idée de la Circoncision régne tellement dans les Ecrits des Prophetes, qu'ils representent la corruption sous l'idée du prépuce, & ne parlent que de circoncir le cœur. Enfin on voit que les Prophetes ont accommodé leur stile & leur maniere de concevoir les choses aux circonstances qui sont marquées dans la Genése. Voyez comment ils parlent du souffle de Dieu, &c.

Ainsi le Psalmiste distingue les eaux superieures des eaux inferieures: distinction qui ne se trouve que dans le premier chapitre de la Genése, & qui a fait de tout tems assez de peine aux interprétes.

Il est donc vrai que cette Ecriture dont nous parlons subsistoit avant que les Prophetes s'élevassent, & par conséquent avant les Ezechiels, les Jeremies, les Isaïes, les Salomons & les Davids, qui font de continuelles allusions aux choses qui y sont contenuës, & des allusions si naturelles, si peu étudiées, & en des circonstances si singulieres,

res, que l'on comprend facilement qu'ils avoien
été élevez dans cette connoissance.

En établissant que les faits contenus dans l
Pentateuque n'ont point été supposez, nous avon
montré que les fondemens de la Religion Judaï
que sont véritables. Néanmoins par surabondan
ce de droit nous examinerons encore deux que
stions. La premiere est, si Moïse a écrit ou fai
écrire (car c'est la même chose) le Pentateuque
La seconde, si Esdras n'en a point changé l
forme.

Personne ne doute que Moïse n'eût l'inventio
d'écrire, puis qu'il écrivit les paroles de l'alliance
en Horeb, selon l'aveu de tout le monde, & qu'
presenta aux Israëlites le Décalogue gravé dan
des tables de pierre.

Il écrivit d'autres Livres que celui de la Loi
selon ce qui est dit dans l'Exode, chap. 17. 14
où il est raporté que Dieu lui commanda d'écri
re l'histoire d'Amalec. Il n'est pas nécessaire d
disputer là-dessus : Spinosa l'avouë. *Mais*, dit-il
il n'est point parlé en cét endroit du Livre dans le
quel cette histoire d'Amalec fut écrite. Outre, ajou
te-t-il, *qu'il est fait mention au chap. 21. du Livr*
des Nombres, d'un Livre qui portoit pour titre, L
Livre des Guerres de Dieu, *& qu'il y a aparenc*
que cette guerre contre Amalec y étoit décrite.

Or l'imagination seroit belle, de penser qu
Moïse eût fait un Livre pour décrire avec exacti
tude les campemens des Israëlites, tel que devoi
être ce Livre des Guerres de Dieu, comme
paroît par ce qui en est cité, & comme l'Auteu
du Traité *Theologico politicus* le reconnoît, & qu
néanmoins Moïse ne se fût pas avisé de faire l'hi
storie de la sortie des enfans d'Israël hors d
païs d'Egypte, & d'expliquer ses loix avec quel
que étenduë.

Mais il ne faut qu'examiner tous ces Livres qu
composen

mpoſent le Pentateuque, pour s'aſſurer que eſt Moïſe qui en eſt l'Auteur. Le Livre de la enéſe ne ſemble être compoſé que pour encou-ger les Iſraëlites à entrer dans la poſſeſſion une terre que Dieu avoit ſolemnellement pro-iſe aux Patriarches. Il l'avoit juré à Abraham; Iſaac & à Jacob; & la malediction prophéti-ue de Noé ſur Cham, pere de Canaan, ne ſemble re raportée que dans cette vûë.

Pour l'Exode ou l'hiſtoire de la ſortie des en-ans d'Iſraël hors de l'Egypte, il eſt indubitable u'elle a été écrite par Moïſe. Car comment au-oit-il manqué à faire une hiſtoire vraïe ou fauſ-e d'un évenement qui l'a rendu ſi illuſtre? Quel-e aparence qu'il donrât aux Iſraëlites l'hiſtoire 'une guerre qui n'étoit qu'une petite dépendance e leur délivrance hors de l'Egypte, & qu'il n'é-rivit point l'hiſtoire de ce grand évenement? Comment auroit-il ſuprimé une hiſtoire qui don-oit du jour à ſes ordonnances & à ſes cérémo-ies, & ſans laquelle il ne ſeroit pas facile d'enten-re ces premiers mots du Décalogue, *Ecoute, Iſ-raël, je ſuis l'Eternel ton Dieu, qui t'ai retiré hors du ays d'Egypte, de la maiſon de ſervitude?* Que ſi Moïſe dans le Deuteronome, chap. 6. fait paroî-re le ſoin qu'il a de conſerver la mémoire de la ſortie des enfans d'Iſraël hors d'Egypte, en par-lant ainſi: *Quand ton enfant t'interrogera ci-aprés, diſant, Que veulent dire ces témoignages, ces droits & ces loix que l'Eternel nôtre Dieu nous a com-mandez?* *Alors tu diras, Nous avons été eſclaves en Egypte, & l'Eternel nous a retirez d'Egypte par main forte*, &c. Si Moïſe, dis-je, a pris un ſi grand ſoin de conſerver la mémoire de ces cho-ſes, comment n'en auroit-il pas écrit l'hiſtoire? Quelle aparence qu'il avertiſſe les Iſraëlites dans ſa Loi, de ſe ſouvenir de ce qui arriva à Da-than & Abiram, & qu'il n'écrive point l'hiſtoire

de

de cét évenement avec un peu plus d'étenduë
Comment la distinction des Tribus & la separa
tion des Lévites consacrez au service de Dieu
étant le fondement de cét Etat, aura-t-il oubli
d'écrire ou de faire écrire leurs généalogies, com
me elles se trouvent écrites au Livre des Nom
bres; puisque cette distinction ne pouvoit subsi
ster, si les généalogies venoient à se confondre
Comment le Livre de la Loi, ou le Deuteronome, ne disant presque rien du Tabernacle, des ha
bits sacerdotaux, des diverses espéces des sacri
fices, & de cent autres choses qui entroient dans
le culte des Juifs, ne les auroit-on point redigées
par écrit dans quelqu'autre Livre? Comment
dis-je, Moïse n'auroit-il rien déterminé là-de
sus? Et comment néanmoins auroit-on dit con
stamment, que Moïse avoit exactement marqué
ces choses? Enfin, comment cét homme si habile & sage n'auroit-il daigné écrire ou faire écrire
des évenemens dont il trouvoit bon de laisser tant
de mémoriaux sensibles.

Mais si les incrédules nous permettent de raisonner par le passage que l'Auteur du Traité *Theologico-politicus* cite lui-même, ce differend
va bien-tôt être terminé. Nous aprenons du 17
de l'Exode, que Josué défit entierement Amalec
& qu'alors l'Eternel dit à Moïse, *Ecris ceci pour
mémoire au Livre, & faits entendre à Josué, que
j'effacerai entierement la mémoire d'Amalec de
dessous les Cieux.*

Surquoi il faut remarquer, qu'il n'est point
simplement dit, *Tu feras une histoire de cette défaite d'Amalec*; mais bien, *Tu écriras ceci pour
mémoire au Livre.* Ce qui montre qu'il y avoit un
Livre, où Moïse par l'ordre de Dieu même écrivoit ce qui arrivoit de considérable au peuple. Et
par conséquent il ne faut pas douter que ce Livre ne comprit l'histoire de la sortie des Israëli-

tes

ès hors du païs d'Egypte, & qu'ainsi Moïse l'ait écrit ou l'Exode, ou quelque Livre qui répondoit à l'Exode.

CHAPITRE XIII.

Où l'on examine si Esdras n'a point changé la forme de l'Ecriture.

DAns le dessein de m'éclaircir sur ce sujet, je considére d'abord Esdras ; les circonstances exterieures, comme le tems auquel il vivoit, & les personnes avec lesquelles il conversoit, le Pentateuque qu'on prétend qu'il a composé ; & portant plus loin ma vûë, je cherche si les ennemis non-seulement d'Esdras, mais de la nation en général, comme les Samaritains, ne pourront point me fournir quelque jour là-dessus : & je trouve que la lumiere sort de tous ces divers côtez.

Il est certain que quelque soin que je prenne, je ne sçaurois découvrir l'interêt qui auroit pû engager Esdras dans ce dessein. Il pourroit sembler d'abord, qu'il auroit pû se proposer la gloire de sa Religion, en inventant plusieurs miracles qui la font paroître divine. Mais on n'aura plus cette pensée, si l'on considére que les faits miraculeux qui sont contenus dans le Pentateuque avec les circonstances de ces faits, étoient si connus, ont été tellement répétez par les Prophetes, avoient une connexion si essentielle avec la Loi de Moïse, étoient tellement gravez dans la pratique des Juifs, & si profondément empraints dans leur souvenir, qu'il est tout-à-fait chimerique de s'imaginer qu'on les ait supposez. Cette verité a été déja prouvée, & elle doit l'être encore plus particulierement dans la suite.

Il ne revenoit point d'autre bien à Esdras de cét

cét Ouvrage, que le danger d'être regardé comme un corrupteur sacrilége de l'Ecriture Sainte. Car l'on fait la délicatesse des hommes à cét égard, & je dis des moins dévots, qui veulent bien désobéïr à l'Ecriture, mais qui ne souffriront point qu'on la change : & l'on n'ignore pas que le scrupule des Juifs à cét égard est toûjours allé jusqu'à la superstition.

Ce n'est pas en faveur des Lévites qu'il auroit composé une nouvelle écriture, puisque les Lévites n'eurent point d'autres priviléges après Esdras, qu'avant Esdras ; l'Histoire de Nehemie & les Ecrits des Prophetes ne nous permettent pas de douter qu'il n'y eût des Lévites avant ce tems-là ; que les Lévites n'eussent la dîme des biens des Israëlites avant la captivité : ce que les généalogies des Sacrificateurs, conservées dans les familles avec tant d'exactitude, cette Tribu privée d'heritages dans la terre sainte, & ces autres choses, nous confirment parfaitement.

Si Esdras se fut engagé dans ce dessein pour la gloire de sa nation, il auroit supprimé dix murmures célébres des Israëlites, & il n'auroit pas marqué avec tant de soin l'endurcissement precieux de ce peuple.

Si le zéle qu'il avoit pour Moïse l'eût fait agir, se seroit dispensé de nous representer Moïse meurtrier, incrédule & désobéïssant à la Loi de Dieu.

S'il eût eu dessein d'honorer la mémoire de ses Peres ; en supposant quelques circonstances qu'il croïoit leur être glorieuses, il en eût supprimé d'autres qui ne le sont pas. Car il n'est pas fort glorieux aux Lévites, que Lévi leur Chef se soit noirci par une perfidie avec Ruben, qui se soit couvert du sang des Sichemites, & que cette action lui ait attiré la malediction de Jacob contenuë dans le 49. ch. de la Genése. Il n'est pas avantageux aux dix Patriarches d'avoir vendu Joseph

au

Israëlites d'avoir adoré le Veau d'or, &c. Il aroît que non-seulement aucun de ces intere- n'a fait agir Esdras, mais qu'il auroit même qué presque tous ces interêts, s'il étoit l'Au- du Pentateuque. Cependant il ne faut pas se derminer là-dessus : allons plus loin.

est certain que si un homme entreprenoit aujrd'hui, de réparer le Nouveau Testament, o de composer de nouveau les Ecrits des Apô-s, il ne réüssiroit jamais dans son dessein, à ins qu'il ne fit les mêmes miracles que les ôtres firent autrefois. On doit penser la mê- chose d'Esdras.

Quand les Juifs qui retournerent avec lui de Ba- one, auroient eu assez de confiance en lui pour lui permettre, ceux qui étoient demeurez dans terre de Canaan pour habiter les ruïnes de Je- salem n'y auroient pas facilement consenti.

D'ailleurs, il y a de l'aparence qu'Esdras au- it usé de moins de severité envers les Juifs qui oient pris des femmes étrangeres, & qui furent ligez de les renvoïer avec les enfans qu'ils oient eus d'elles. Que s'il ne s'étoit pas soucié menager le peuple, il semble qu'il auroit eu uelques égards pour les Sacrificateurs, dont il voit briguer, pour ainsi dire, le consente- ent. Et néanmoins il fit le même traitement au uple, & à un trés-grand nombre d'enfans de crificateurs, dont les noms sont raportez sur fin de son Livre.

Mais quand cette foule de Sacrificateurs qui se ouvoient interessez dans cette réformation d'Es- as lui auroit permis de donner une autre forme l'Ecriture, il est du moins évident qu'Esdras auroit pû cacher son dessein, ni à ces Sacrifica- urs, ni même au peuple des Juifs. Car puis qu'il en avoir d'entr'eux qui pleuroient en voïant le cond Temple, parce qu'ils se souvenoient d'a-

voir

voir vû la magnificence du premier : on doit pen
ſer que la longueur de leur captivité ne leur avo
pas fait perdre les idées de leur Ecriture, & qu'i
n'étoient pas ſi ignorans dans cette Loi qu'i
avoient avant qu'Eſdras revint de Babylone
qu'Eſdras pût leur en faire accroire facilement
cét égard.

Eſdras ne pouvant donc réparer l'Ecriture, ſa
que le peuple & que ſes ennemis le ſçûſſent, il au
roit dû prendre quelque prétexte ſpécieux ; com
me, que Dieu le lui avoit ainſi ordonné ; que l'E
criture s'étoit corompuë, &c. & loin de cach
ſon deſſein, il l'auroit dit lui-même ; il l'auro
écrit. Cependant, quand nous liſons ſon Livre
nous n'y voïons rien d'aprochant. Tout no
éloigne au contraire de cette penſée. On nous
fait comprendre, que les Juifs qui avoient été r
menez par Zorobabel avoient la Loy ; qu'Eſdr
s'apliquoit ſeulement à l'entendre ; qu'il l'expl
qua au peuple. Et afin qu'on ne s'imagine p
qu'Eſdras & Nehemie l'avoient changée de co
cert, en y mettant ce qu'ils avoient voulu ; c
trouvera que Nehemie fit une ſeconde réform
tion depuis celle qu'Eſdras avoit faite, qu'il r
porte lui-même en ces termes ſur la fin de ſon L
vre. *Je les tançai, je les blâmai, j'en battis que
ques-uns, & leur ôtai le poil*, &c. *Or il y avo
même un des enfans de Joïadah fils d'Eliaſe
grand Sacrificateur, lequel je déchaſſai pour ce ſ
jet-là d'auprés de moi*, &c. Il eſt aiſé de juger
Eſdras & Nehemie auroient pû changer ou ré
former l'Ecriture, ſans que ces Sacrificateu
qu'ils avoient maltraitez, s'en aperçûſſent, &
qu'ils en priſſent occaſion de ſe vanger, en l
accablant ſous les plus beaux prétextes du mon
de. Cependant nôtre deſſein n'eſt pas de nous ar
rêter à ces raiſons, toutes probables qu'elle
ſont.

l faut considérer en troisiéme lieu le Penta-
t que. Nous pouvons faire voir qu'Esdras ne
l pas composé, par deux raisons, l'une de fait,
l'autre de droit, & toutes deux trés-solides.
a raison du fait est, que la phrase & la manie-
r d'écrire d'Esdras est fort differente de la phra-
& de la maniere d'écrire que l'on remarque
ns le Pentateuque.

La seconde preuve, que j'ai apelé une preuve
droit, est qu'on ne peut rien changer dans
Livres Historiques, si ce n'est les faits, les
constances, les expressions, le tour, ou l'or-
, & que cependant les faits sont tous plus an-
ns qu'Esdras, puis qu'ils se trouvent marquez
s les Prophetes. Les circonstances de ces
ts n'ont pû être supposées pour la même rai-
. La phrase & le stile ne sont point d'Esdras.
l'égard du tour, je ne pense pas qu'on accuse
dras d'avoir employé l'adresse de son esprit,
ur donner un tour plus fin & plus agréable aux
nsées de Moïse. Enfin je trouve que l'ordre
a pas été changé, & je le prouve par les prin-
es même de Spinosa. Car si les histoires qui
nt contenuës dans la Bible sont écrites sans or-
e, & sont mal dirigées, comme cét ennemi de
Religion le prétend : comment peut-on dire
'Esdras en a changé la forme, ou qu'il a pris
soin de donner de l'ordre à des matieres entas-
es.

Mais c'est peu que de prouver nos principes, il
ut tirer avantage des objections qu'on nous
t, & montrer que rien n'est plus contraire à
s adversaires que ce qu'ils disent contre nous.
ous les passages véritablement difficiles & con-
dérables qu'ils produisent, peuvent se réduire à
atre ou cinq ; il y en a deux dans la Genése, &
ux ou trois dans le Deuteronome.

Le 20. chap. de la Genése semble devoir faire
bien

bien de la peine. Il y eſt raporté que Sara, q
devoit être alors âgée de plus de quatre-vin
ans, parut ſi belle aux yeux d'Abimelec, que
Prince voulut la prendre pour ſa femme.

Il eſt certain auſſi qu'il y a quelque difficul
dans ce paſſage du 36. chap. de la Genéſe, q
nous avons déja conſideré en paſſant. *Ce ſont*
les Rois qui ont regné au païs d'Edom, ava
qu'aucun Roy regnât ſur Iſraël. Belah donc fi
de Behor régna en Edom, &c. Et Belah mourut
& Jobab fils de, &c.

Enfin on remarque que le diſcours de Moï
qui eſt contenu dans le Deuteronome, eſt cou
par quelques parentéſes qui en rompent le fi
& ſans leſquelles tout ce diſcours ſeroit parfai
ment bien ſuivi. On doit principalement met
dans ce nombre celle qui eſt contenuë dans
verſets 10, 11 & 12. du 2. chap. de ce Liv
Voici le paſſage tout entier, car il importe de
raporter dans toute ſon étenduë.

Verſ. 9. *Alors l'Eternel me dit, ne traitez po*
les Moabites en ennemis, & ne vous attachez po
à eux en bataille: car je ne te donnerai rien de le
païs en heritage, parce que j'ai donné Har en hé
tage aux enfans de Lot.

10. *Les Emins y habitoient auparavant,*
étoient un peuple grand, & en grand nombre,
hauts de ſtature, comme les Hanakins: mais
Moabites les apelloient Emins.

11. *Et de fait ils ont été réputez pour Rephaïm*
comme les Hanakins; mais les Moabites les ap
loient Emins.

12. *Auſſi les Horriens demeuroient auparav*
en Sehir: mais les enfans d'Eſaü les en dépoſſe
rent, & les détruiſirent, & y habiterent au l
d'eux, ainſi qu'a fait Iſraël du païs de ſon héri
que l'Eternel lui a donné.

13. *Mais maintenant levez-vous, & paſſez le t*

nt de Zered. Et nous passâmes le torrent de Zered.

Il paroît que cette parenthese a été ajoûtée, remierement parce que le sens se suit parfaitement sans elle : car on passe fort naturellement u verset 9. au verset 13. de cette maniere.

9. *Lors l'Eternel me dit, Ne traitez point les loabites en ennemis, & ne vous attachez point à s combattre*, &c.

13. *Mais levez-vous maintenant, & passez le rrent*, &c.

En second lieu, elle paroît ajoûtée ; parce u'elle semble ne pouvoir convenir à Moïse qui arle ; & que ces mots, *Ainsi qu'a fait Israël du aïs de son heritage que l'Eternel lui a donné*, semlent les paroles d'un homme qui voyoit les Iraëlites établis déja au païs de Canaan.

D'ailleurs elle paroît ajoûtée, parce qu'il emble qu'il y ait de l'absurdité à faire de cette esece de parentheses longues & embarrassées, en arlant comme faisoit Moïse alors.

Il y en a deux ou trois autres de même natue, quoique moins difficile à expliquer que celle-ci : telles que sont celle qui est contenuë dans es versets, 20, 21, 22 & 23. du même chapitre, & qui semble aussi couper le fil du discours ; & elle qui est contenuë au 9. verset du chap. troiiéme.

Il y a long-tems que j'admire en ceci l'aveuglement de quelques incrédules, qui prennent ocasion de ces petites difficultez, de dire que ce n'est point Moïse, ou quelqu'un qui écrivoit du tems & par l'ordre de Moïse, qui a composé es Livres du Pentateuque. Car si, comme ils le prétendent, ces parentheses ne s'uniſſent pas bien avec le reste du Livre, ne faut-il pas avoir perdu a raison, pour prétendre juger par ces parentheses de l'Auteur de cette Ecriture ?

Mais du moins semble-t-il qu'on peut inferer de-

là, qu'Esdras, ou quelqu'autre, a revû cette Ecriture, & qu'il y a inseré ces parenthéses. Cela est encore évidemment faux. Car ou Esdras auroit eu dessein de faire passer ces parenthéses pour les paroles de Moïse, ou il auroit seulement voulu qu'elles servissent d'explication & de lumiere pour mieux entendre le sens de Moïse. Il n'a sans doute pas eu le dessein de faire accroire que ces parenthéses fissent partie du discours de Moïse. Il auroit extravagué, s'il eût si mal choisi les endroits qu'il vouloit supposer. Quoi ! il auroit choisi ces paroles, *Ainsi qu'a fait Israël du païs à son heritage que l'Eternel lui a donné* (entendant par cet heritage le païs de Canaan) *avant qu'aucun Roy régnât en Israël*, pour les attribuer faussement à un homme qui avoit écrit avant qu'Israël chassât ses ennemis hors du païs de son heritage, & avant qu'on parlât de Roy en Israël?

Que si Esdras avoit seulement ajoûté ces paroles par voïe d'explication, sans vouloir les faire passer pour les paroles de Moïse, il se seroit bien donné de garde d'en faire des parenthéses, de les inserer dans le texte sacré, de les unir par des particules avec les paroles de Moïse. Car enfin ce ne sont pas ici des liaisons, par lesquelles Esdras donne de la suite & de l'ordre au discours de Moïse; mais ce sont des parenthéses qui détruisent plûtôt l'ordre, & qui font perdre la suite du discours de Moïse. Or il y auroit de l'extravagance à penser qu'Esdras, ou quelqu'autre, n'ayant nullement en vûë de les faire passer pour les paroles de Moïse, mais les ajoûtant par voïe de commentaire & d'explication, les eût pourtant inserées dans le texte : car ç'auroit été vouloir & ne vouloir pas les faire passer pour les paroles de ce Legislateur; & la seule pensée qu'on pourroit avoir seroit que la note auroit passé insensiblement de la marge dans le texte par le defaut des Ecrivains : ce

qui

ui n'empêcheroit point que cette Ecriture ne fut
: Moïse, & ne dût être considérée sur ce pied-là.

Que reste-t-il donc aprés tout cela ? Car enfin
paroît que ces parentheses ont été insérées, &
faut bien que quelqu'un ait fait une chose que
on reconnoît qui s'est faite.

Nous répondons, que nous ne trouverons rien
ans les passages que nous avons marquez, qui
ous détermine nécessairement à reconnoître
u'ils ont été inserez dans les Livres de Moïse.

Car pour commencer par celui du 20. chap. de
a Genese, qui doute que Dieu n'ait pû redonner
Sara sa premiere beauté, lors qu'elle étoit avan-
ée en âge ? Et qui ne voit que sans aucune mul-
iplication de miracles, Dieu a fait venir le lait
lans son sein, & le teint sur son visage par un mê-
me moyen ; puisque ce teint vif qu'ont les jeunes
ersonnes, ne vient que de l'abondance des es-
prits qui se répandent sur le visage ; & qu'on ne
peut s'empêcher de reconnoître, que Dieu mit
une nouvelle vigueur, & forma de nouveaux es-
prits dans le corps de Sara, pour la rendre capa-
ble de concevoir Isaac ?

Il faut dire la même chose d'Abraham : & l'on
n'en doutera pas, si l'on se souvient d'un côté,
qu'une des raisons qui empêchoit Sara d'ajoûter
foy à la promesse qui lui avoit été faite, étoit
qu'Abraham étoit vieux : & de l'autre, qu'Abra-
ham eût des enfans de Kétura plus de quarante
aprés la naissance d'Isaac, & qu'il vécut jusqu'à
l'âge de cent soixante & dix ans : ce qui ne peut
venir que d'une augmentation miraculeuse &
extraordinaire de ses forces.

Pour le passage du 36. chap. de la Genese, on
peut y former deux difficultez. Car I. il semble
que tous les Rois dont il y est fait mention n'a-
voient pû régner depuis Esaü jusqu'à Moïse, &
qu'ainsi ce n'est point Moïse qui a écrit cela.

Mais on se trompe : le tems de la succession de ce Roys ne sçauroit aller à plus de deux cens, ou deux cens cinquante ans, & par consequent tous ce Roys pouvoient avoir régné en Edom avan Moïse, outre qu'ils peuvent avoir régné en même tems. II. On trouve de la difficulté dans ce mots, *Avant qu'aucun Roy eût régné* ou *régnât e Israël.* Mais qui empêche que Moïse qui prévoyoit que les Israëlites s'établiroient un jour de Roys, & qui donne même des préceptes là-dessus ne se serve de cette façon de parler ? Qu'y a-t-il l de difficile, à prendre même la chose dans la plu grande rigueur ? Est-ce que Moïse n'auroit pû se servir de cette façon de parler toute semblable *Voilà quels ont été les Conducteurs du peuple d'Israël avant qu'il possedât la terre promise* ?

Pour les parentheses qui semblent couper l discours de Moïse contenu dans le Deuteronome, on pourroit répondre en general ; qu'elle n'étoient point dans le discours que Moïse pronça ; mais que Moïse lui-même les insera dan son discours, lors qu'il l'écrivit, parce que ce parentheses servent parfaitement à faire entendre les lieux où les choses dont il parle, s'étoien passées, & les nations avec qui les Israëlite avoient quelque relation : qui est une des fins qu Moïse s'est visiblement proposée dans tout l Livre du Deuteronome, ne cessant de specifier les lieux & les nations dont il parle.

On répondroit en particulier à l'objection pris de la parenthese qui est contenuë dans les versets 10. 11. & 12. que ces paroles, *Ainsi qu'a fait Israël du païs de son heritage que l'Eternel lui a donné,* ne doivent s'entendre que du païs que les Israëlites avoient déja conquis au delà du Jordain du tems de Moïse. Et si l'on en veut un juste commentaire, on n'a qu'à lire le chap 3. du Deuteronome, où Moïse en parle de la sorte. *En ce tems-*

ms-là donc nous possedâmes ce païs-là. Et j'ai onné aux Rubenites & aux Gadites depuis Haroer qui est sur le torrent d'Arnon, & la moitié de la ontagne de Galaad avec ses villes. Et j'ai donné la demi-Tribu de Manassé le reste de Galaad & out Basan, qui étoit le Royaume d'Og, &c. Mais aux Rubenites & aux Gadites j'ai donné depuis Galaad jusqu'au torrent d'Arnon, le dedans du orrent & sa borne, voire jusqu'au torrent de Jabok, qui est la frontiere des enfans de Hammon, & a campagne, & le Jordain, & sa borne depuis Kinneret jusqu'à la mer de la campagne, &c. Or en ce tems-là je vous commandai, disant: L'Eternel vôtre Dieu vous a donné ce païs pour le posseder, &c. Voilà comment il parle du païs que les Israëlites avoient conquis de son tems.

Je voudrois bien sçavoir quelle difference il y a entre ces expressions, *le païs de l'heritage que l'Eternel lui a donné, & le païs que l'Eternel leur a donné pour le posseder.* Qui doute que si Moïse a marqué les païs que les Israëlites avoient conquis de son tems par ces dernieres paroles, il n'ait pû les marquer par les premieres, qui font ce qu'il y a de difficulté dans l'objection.

CHAPITRE XIV.

Troisiéme monument de la révélation Judaïque: Que la substance de la Loi n'a pû entierement s'effacer du souvenir des Israëlites.

MAis outre la Loi & les autres Livres du Pentateuque que nous venons de défendre contre la fausse critique des incrédules de ce tems, il y a encore un troisiéme Livre, dans lequel les faits qui établissent la Religion Judaïque, devoient être nécessairement gravez, qui est le cœur & le souvenir des Israëlites. En effet, il ne se peut rien ajoûter aux soins que leur Legislateur avoit pris

pour conſerver perpetuellement la mémoire de choſes admirables que Dieu avoit faites en leur faveur, & qui ſont les motifs ſur leſquels roulent les préceptes de la Loi. Voici ce qui en eſt dit au 31. chap. du Deuteronome. *Et Moïſe leur commanda, diſant: De ſept ans en ſept ans, au propre tems de l'an de relâche en la fête des Tabernacles, quand tout Iſraël ſera venu pour comparoître devant la face de l'Eternel ton Dieu, au lieu qu'il aura choiſi: alors tu liras cette Loi ici devant tout Iſraël, eux l'oïant, aïant aſſemblé le peuple, hommes & femmes, & leur meſgnie, & ton étranger qui ſera dans tes portes, afin qu'ils oyent & aprennent, & craignent l'Eternel vôtre Dieu, & prennent garde à faire toutes les paroles de cette Loi ici, & que leurs enfans qui n'en auront eu connoiſſance oyent & aprennent, pour craindre l'Eternel vôtre Dieu tous les jours que vous ſerez vivans ſur la terre*, &c.

Mettez donc mes paroles en vôtre cœur, dit-il au chapitre 11. du même Livre, *mettez-les en vôtre entendement, & les liez pour ſignes ſur vos mains & qu'elles ſoient comme des fronteaux entre vos yeux; & les enſeignez à vos enfans, en parlant d'elles ſoit que tu te tiennes en ta maiſon, ſoit que tu ailles en chemin, ſoit que tu te couches, ſoit que tu te léves. Tu les écriras auſſi aux poteaux de ta maiſon & en tes portes. Prens garde à toi*, dit-il au chap. 4. *de peur que tu n'oublies les choſes que tes yeux ont vûës, & de peur qu'elles ne ſe départent de ton cœur tous les jours de ta vie; mais que tu les enſeigne à tes enfans & aux enfans de tes enfans.*

Enfin on trouve le même commandement répeté au chap. 6. en ces mots: *Tu les enſeigneras avec ſoin à tes enfans, & parleras d'elles quand tu te tiendras en ta maiſon, quand tu iras par chemin, quand tu te coucheras, quand tu te léveras*, &c.

I

Il faut avoüer que voilà des précautions tout-à-fait extraordinaires pour fixer la Loi de Moïse dans le souvenir des Israëlites. Mais peut-être doute-t-on que ce soit Moïse qui les ait prises. Si l'on prétend qu'il y ait là de l'incertitude, nous voulons bien nous en tenir à cette incertitude même : elle suffit pour nous servir de principe dans nôtre raisonnement.

Car si c'est quelqu'autre que Moïse qui a écrit dans le Livre du Deuteronome toutes ces paroles que nous venons de citer, en y inserant plusieurs faits chimeriques : comment n'a-t-il pas vû qu'il se combattoit avec ses propres armes ? Comment s'avise-t-il de défendre qu'on ajoûte à la Loi, lors qu'il y ajoûte lui-même ? Comment défend-il d'oublier les choses qui sont contenuës dans ce Livre, lorsque ce n'est qu'à la faveur de cét oubli que les fables qu'il suppose maintenant, passent pour des véritez ? A quoi bon feindre que Moïse a ordonné de lire la Loi de sept ans en sept ans, puis que si cela s'étoit pratiqué, les loix qu'il suppose passeroient pour des nouveautez ? Mais je perds le tems en combattant ce qui ne peut être soûtenu.

Il est tout-à-fait naturel de penser, que les paroles que nous venons de citer n'ont point été ajoûtées à la Loi de Moïse, & que personne ne s'est avisé de supposer des passages qui en auroient fait connoître la supposition, & qui auroient donné lieu de dire ; Mais nos Peres ne nous ont pourtant jamais apris ces choses, & nous n'avons pas vû qu'on en rafraîchit la mémoire de sept ans en sept ans.

Que si c'est Moïse qui les a véritablement écrites, il est aisé de voir qu'outre l'inclination que les Israëlites avoient à chérir leur Loi, & à s'entretenir des choses qu'elle contenoit ; ils y ont été obligez encore par le commandement exprés &

réïteré de leur Legiſſateur. Il a fallu que pour obéïr à ſes ordres, ils portaſſent leur Loi écrite dans leurs habits, dans leurs diſcours, qu'elle ſe mêlât avec leurs affaires, & qu'elle fît la principale matiere de leurs entretiens, ſoit à la ville, ſoit à la campagne.

Cela étant, comment peut-on concevoir qu'on eût pû ni changer ni corrompre cette Loi? Il eſt vrai que les Roys d'Iſraël & ceux de Juda imitant les ſuperſtitions abominables de leurs voiſins, ont pû alterer le culte public en certaines rencontres: mais quand on avoit oublié Dieu dans l'un de ces Etats, on s'en ſouvenoit dans l'autre; & quand il ne paroiſſoit que des adorateurs de Bahal, il y avoit ſept mille hommes qui n'avoient point fléchi le genoüil devant lui. Dans le tems de la plus grande deſolation de l'Egliſe de Juda, lors qu'on ne voyoit par tout que des bocages conſacrez aux idoles, lors qu'on n'oſoit lire publiquement la Loi de Dieu; enfin du tems même de Joſias, cette Loi ſubſiſtoit dans le ſouvenir de quelques Fidéles. Le Roy Joſias ne l'avoit pas entierement oubliée, puis qu'avant que d'en avoir entendu la lecture du Souverain Sacrificateur Hamalkija, il s'étoit diſpoſé à rétablir le ſervice divin, en commençant par faire réparer le Temple.

Mais rien ne nous montre mieux combien avant & aprés le régne de Joſias les idées de la Loi ont été preſentes à l'eſprit des Iſraëlites, que de voir tout ce qu'il y a de conſidérable dans cette Loi, répandu dans les divers Ecrits des Prophetes qui ont vécu en Juda & en Iſraël avant & aprés Hamalkija & Joſias.

CHAP.

CHAPITRE XV.

Quatriéme & cinquiéme monument de la Révélation Judaïque.

LEs deux derniers monumens qui nous representent la verité de ces faits essentiels dont nous parlons, semblent pouvoir être confondus, tant ils sont unis & enchaſſez l'un dans l'autre. La Religion & l'Etat parmi les Juifs ne doivent pas être considérez séparement.

Pour ce qui regarde l'établiſſement de leur Etat, on peut d'abord supoſer toutes ces véritez comme certaines : que les Iſraëlites ont été eſclaves en Egypte ; qu'ils en ſortirent ſous la conduite de Moïſe ; qu'ils paſſerent par le deſert ; que Moïſe leur donna des loix, qui s'obſerverent enſuite parmi eux ; & qu'ils chaſſerent les Cananéens du païs où ils ont établi leur ſéjour.

Les ennemis même des Juifs ne conteſtent pas ces faits : mais ils les déguiſent par l'adition de pluſieurs circonſtances qui ſont évidemment fauſſes. Voici ce qu'en dit Juſtin aprés Trogus Pompeius. Il raporte que *les Egyptiens furent tourmentez d'une certaine maladie qui leur cauſoit une demangeaiſon accompagnée de taches blanches par tout le corps : qu'ils furent avertis par les Dieux de chaſſer tous ces malades hors de l'Egypte, de peur que les ſains ne fuſſent gâtez de ce mal contagieux : que Moïſe fils de Joſeph étant le conducteur de ces bannis, déroba les choſes ſacrées des Egyptiens : que les Egyptiens ſe mirent en état de les recouvrer par les armes ; mais que les tempêtes qui ſurvinrent les contraignirent de s'en retourner : tellement que Moïſe étant revenu au païs de Damas, s'empara du mont Sinaï, où étant arrivé, aprés avoir été travaillé de la famine avec ſon peuple par les deſerts de*

l'Arabie l'espace de sept jours, il consacra perpe
tuellement au jeûne le septieme jour, qu'ils apellen
Sabbat, en mémoire de ce que cette journée avoi
mis fin à leur famine & à leurs voyages. Et parc
qu'ils se souvenoient d'avoir été bannis d'Egypt
pour la crainte que les autres avoient euë de pren
dre leur mal, lui-même craignant que ceux du pai
ne les eussent en horreur pour la même occasion, fi
une loi par laquelle la frequentation des étranger
leur étoit défenduë. Cette défense faite premiere
ment par police, se changea peu à peu en religion
Après la mort de Moïse, son fils Arruas fut fait Sa
crificateur des Egyptiens, & creé Roy incontinen
aprés. Et depuis ce tems-là le Pontificat & l
Royauté ont toûjours été joint par la coûtume de
Juifs. De sorte que mêlant la justice avec la Reli
gion, ils ont fait des progrés invariables.

Cette histoire n'est qu'un tissu de faussetez manifestes. Elle supose que les Israëlites ne sont originairement que des Egyptiens; ce qui est assez refuté par le nom même d'Israëlites, & par une Tradition qui en cela doit être nécessairement véritable: que Moïse étoit fils de Joseph; seconde chimere: qu'Arruas fils de Moïse fu Souverain Sacrificateur; troisiéme erreur: qu'il fut Roy bien-tôt aprés, & que depuis ce tems-là la Royauté & la Sacrificature ont toûjours été jointes ensemble; quatriéme fausseté qui se détruit assez par la Chronologie des Roys que ce peuple a eus: que le septiéme jour mit fin à leur famine & à leurs voïages, parce qu'ils arriverent au mont Sinaï, dont ils se mirent en possession; cinquiéme erreur assez évidente, puisque les rochers de Sinaï ne pouvoient rassasier la faim des Israëlites, & que ce mont ne termina point leurs voïages que les Israëlites furent bannis de l'Egypte, parce qu'ils étoient infectez de lépre; sixiéme erreur qui a encore moins de fondement

lement que les autres. Comment tous ceux qui sortirent hors du païs d'Egypte étant lépreux, Moïse se seroit-il avisé de faire une loi qui ordonnoit que les lépreux seroient séparez des autres Israëlites, & mis hors du camp? Car comme les Israëlites ne camperent que du tems de Moïse & de Josué, il faut nécessairement penser que cette loi est de ce tems-là.

Cette Histoire de Trogus Pompeius est donc fausse: mais quoi que fausse, elle supose des événemens qui sont nécessairement vrais. Il est certain que les Israëlites sortirent du païs d'Egypte, & il est évident que ce fut de gré, ou de force.

Ce n'est point par quelque sédition & en tumulte qu'ils sortirent; puis qu'ils emporterent leurs biens, qu'ils emmenerent leurs troupeaux avec une grande quantité d'or, de pourpre, de vaisseaux d'or & d'argent, comme le Tabernacle avec ses ornemens, & les victimes qu'on égorgeoit depuis dans le desert, en furent des marques sensibles & incontestables.

Que si les Israëlites sortirent par force, ce ne fut point sans combattre. Ce grand peuple n'auroit pû ni se rassembler des divers quartiers où il habitoit, ni emmener ses troupeaux, sans avoir sur les bras les Egyptiens; quelque adresse & quelque diligence qu'on eût employé pour cela.

Que si ce fut à la faveur de quelque victoire remportée sur les Egyptiens que les Israëlites sortirent de ce païs, comment n'auroient-ils conservé aucune mémoire de cét important succez? Est-ce la coûtume des Israëlites d'oublier des victoires si utiles & glorieuses? Cét événement ne méritoit-il aucune place dans leur Histoire, ni dans leur Tradition?

On voit bien que tout ce qu'on peut imaginer pour éviter de s'en raporter à l'Ecriture des Juifs se détruit de soi-même. Cependant si l'on se défie

du raisonnement, on peut consulter la pratique & le culte des Juifs. Moïse institua la Pâque, & l'on ne peut douter de la fin de son institution, si l'on considére les cérémonies qui s'y pratiquent. Les Juifs mangerent la Pâque en habit de voyageurs, un bâton à la main, ayant les reins trouſſez, & les chandelles étant allumées. D'où vient cela? Pourquoi Moïse ne leur a-t-il pas plûtôt ordonné de manger la Pâque en habit de guerre, étant sous les armes & comme disposez au combat? C'est visiblement parce que les Israëlites sortirent hors du païs d'Egypte comme des voyageurs qui devoient profiter du congé qu'on leur donnoit, & non comme des soldats qui dûssent se faire jour au travers de leurs ennemis.

Nous dira-t-on bien pourquoi l'Agneau s'appelloit la Pâque ou le passage? Car ôtez la raison que l'Ecriture & la Tradition constante des Juifs nous donnent de ce mystere, que nous reste-t-il pour l'expliquer? Pourquoi consacroit-on à Dieu les premiers nés d'Israël? Pourquoi les Lévites lui étoient-ils consacrez, comme étant les premiers nés du peuple, sinon pour les faire souvenir que Dieu avoit épargné les premiers nés des Israëlites, lors qu'il fit mourir par la main de son Ange les premiers nés des Egyptiens?

Conçoit-on bien que Moïse ait pû & voulu instituer des mémoriaux sensibles d'un évenement chimérique, d'un évenement reconnu pour faux par plus de six cens mille ames? Les Egyptiens ayant consenti au départ des Israëlites, sans y être forcez par aucun châtiment extraordinaire, établira-t-on un Sacrement pour representer à la posterité, que les Israëlites ne pûrent obtenir leur congé, qu'aprés que toute l'Egypte eût été couverte de sang? Les Israëlites étant sortis hors du païs d'Egypte par quelque sédition, ou par quelque victoire, pourquoi au lieu de conserver la mémoire

noire de cét évenement, fera-t-on commemoration d'une punition chimerique ? Si pour se faire honneur, ils veulent atribuer leur délivrance à un secours céleste, ils peuvent feindre que Dieu a combatu pour eux, qu'une infinité d'Egyptiens ont été foudroïez : mais comment s'avisera-t-on de dire, qu'il n'y eût que leurs premiers nés qui perdirent la vie dans cette ocasion ? Comment dans l'institution de la Pâque, qu'ils célébrerent alors pour se souvenir de cét evenement, a-t-on fait entrer une cérémonie qui marque que les Israëlites ne combatirent point alors, & qu'ils ne firent que se tenir prêts à partir ? Que l'incrédulité en dise ce qu'elle voudra, le bon sens ne nous permettra jamais de supposer tant de bizarerie & d'imprudence en Moïse, & tant de simplicité & de grossiere ignorance dans & les Israëlites sur des choses qu'ils avoient vûës.

Les Israëlites étant sortis hors du païs d'Egypte, & aïant traversé la mer rouge, vécurent quarante ans dans le desert ; & c'est pour renouveler la mémoire de ce long voïage que fut instituée la fête des Tabernacles, pendant laquelle le peuple se faisoit des tentes pour se souvenir de celles dont ses Peres s'étoient servis dans le desert. Il est inutile de répeter ici, qu'on n'institué pas des mémoriaux d'évenemens qui sont reconnus pour faux de tout le monde.

Cependant, il est difficile de concevoir ces longues erreurs des Israëlites dans le desert, sans considérer ce peuple comme l'objet d'une providence particuliere qui veilloit à sa conservation. Car si l'on considére la multitude des Israëlites qui étoient en assez grand nombre pour se promettre de dépossëder les autres Nations, & si l'on se souvient que les Israëlites avoient acoûtumé de manger du pain, & d'être vétus, on ne pourra concevoir que les Israëlites eussent pû subsister dans

ce

ce desert vaste & stérile pendant si long-tems, Dieu n'eût fait pleuvoir le pain du Ciel, & s'il n leur eût donné cent autres marques de sa protection.

Enfin les Israëlites célébrent une autre fêt qu'ils apellent la Pentecôte, par laquelle ils renouvellent la mémoire de l'Alliance que Dieu traita avec eux en Horeb sur le mont Sinaï.

Il est faux que les Israëlites soient arrivez en ce lieu sept jours aprés s'être mis en chemin pour y aller. Le terme même de Pentecôte nous marque que cét événement arriva cinquante jours aprés leur sortie hors du païs d'Egypte.

Il paroît assez par ce qui a été dit, que le Sabbat n'est point destiné à solenniser la mémoire du repos que les Israëlites trouverent au mont Sinaï; mais il est certain aussi que le Sabbat n'est pas établi sans quelque fondement. Car comme cela a été déja remarqué, il y avoit Sabbat de jours, Sabbat d'années, & Sabbat de semaines d'années. Le Sabbat d'années étoit d'une assez grand consequence; on laissoit reposer les terres pendant une année. Le Sabbat de semaines d'années l'étoit encor davantage, parce qu'alors les héritages revenoient à leur premier possesseur, &c.

Cette loi paroît d'abord extraordinaire, bizare, opposée à la Politique, contraire au bien général du Peuple & des Lévites en particulier, & peu conforme à l'intention du Legislateur. Elle paroît extraordinaire; car qui a jamais oüi parler d'un Legislateur, qui ordonne que les terres se reposent de sept ans en sept ans? Elle paroît contraire à la politique, parce qu'outre qu'elle prive le peuple des fruits d'une année, elle l'expose à être surpris par ses ennemis. Et de fait Joseph nous apprend que parmi les Juifs la célébration du Sabat a souvent donné lieu aux avantages que leurs ennemis ont remporté sur eux. Que si l'année qui suivoit

l'an

in de relâche les ennemis entroient dans leur
iïs, & qu'ils le ravageaſſent, ils tomboient
ans une extrême famine en conſequence de cette
oi. Les Lévites n'y trouvoient pas mieux leur
ompte que les autres, puis qu'ils perdoient les
écimes d'une année. Enfin il étoit à craindre
u'un ſi long repos n'engageât les Iſraëlites à
a pareſſe, & que ne ſçachant que faire pendant
année de relâche, ils ne tombaſſent dans la ſu-
erſtition, qui eſt le fruit ordinaire de l'oiſiveté;
e que Moïſe ſemble avoir craint par deſſus tou-
es choſes, faiſant ce qu'il pouvoit pour arrêter
es Iſraëlites dans le ſervice d'un ſeul Dieu Créa-
eur du Ciel & de la Terre.

Le deſſein de cette inſtitution eſt donc incom-
préhenſible, à moins que vous ne vous en rapor-
iez à ce que l'Ecriture, la Tradition des Juifs &
es Prophetes vous diront tous d'une voix, qui
ſt que Dieu deſtina le Sabbat à conſerver le ſou-
enir du jour auquel il ceſſa de produire les œu-
vres que nous voïons. Grand & illuſtre évene-
ment, s'il en fut jamais, & bien digne qu'on
'expoſât à quelques inconveniens pour en con-
ſerver perpetuellement la mémoire!

Ainſi les incrédules ſe trouvent preſſez & rem-
parez de tous côtez. S'ils font difficulté d'attribuer
à Moïſe le Pentateuque, le Deuteronome nous
ſuffit; car il contient les faits eſſentiels qui établiſ-
ſent la divinité de la Religion Judaïque. S'ils di-
ſent que le Deuteronome fut compoſé par le Sou-
verain Sacrificateur Hamalkija au tems de Jo-
ſias, on le leur fait voir contenu eſſentiellement
dans les écrits des Prophetes. S'ils ſe défient des
écrits des Prophetes, & de toute l'Ecriture géné-
ralement, on le leur montre peint dans la Tradi-
tion, dans le culte & dans la pratique des Iſraëli-
tes. Et ſi leur raiſon reſiſte, on conſulte cette rai-
ſon, & elle aquieſce d'elle-même au recit que l'E-

criture

criture nous fait de ces évenemens, & les conjectures s'acordent parfaitement avec l'Hiſtoire Sainte

Que ſera-ce donc maintenant, ſi en joignant tous ces raïons de lumiere, nous faiſons voir ce faits écrits dans le Pentateuque, exprimez dans le Deuteronome, ſupoſez par le Décalogue, célébrez dans le Cantique de Moïſe, faiſant ſi ſouvent le ſujet des actions de graces de David, ſupoſez dans les prieres qu'on adreſſe à Dieu en Babilone pour le retour du peuple, marquez ſi ſouvent & ſi naïvement dans les Ecrits des Prophetes, faiſant dans tous les ſiécles la confiance des Juifs, & la perſuaſion où ils ont été, qu'ils étoient la Nation benîte, gravez dans leur ſouvenir, venus de pere en fils, portraits dans leur culte & dans leur pratique, & aïant d'ailleurs une telle connexion avec l'établiſſement de l'Etat des Juifs, que ſans cette lumiere on ſe perd, on s'égare dans l'explication de la naiſſance & des progrez de cette Republique ?

Que le Lecteur prenne la peine d'examiner la choſe de prés, & ſur tout d'unir dans ſon eſprit toutes ces differentes circonſtances, comme elles l'ont été réellement ; & il trouvera qu'il n'y eût jamais de faits ſi certains que ceux ci. Il n'y a point de doute ni de difficulté qui ne ſe perde dés qu'on unit toutes ces vûës : Que les incrédules exercent leur eſprit à former des objections, ou à ſe faire des Siſtêmes : j'oſe m'engager à détruire d'abord toutes leurs ſpéculations, en joignant mes principes. Car ſi c'eſt en Iſraël qu'on a inventé ces faits, comment les a-t on fait recevoir en Juda ? Si l'on a corrompu l'Exemplaire de la Loi qui étoit dans le Temple, comment a-t-on corrompu les Exemplaires qui étoient entre les mains du peuple, ou parmi les Tribus diſperſées ? Si c'eſt Hamalkija qui a ſupoſé ces faits, comment ſubſiſtoient-ils du tems de David ? Si la Loi a été fal-

lsifiée, comment les cérémonies pratiquées rmi les Juifs juſtifient-elles la Loi ; & com- ent la Loi juſtifie-t-elle ces cérémonies ? Si eſt tout d'un coup & à une ſeule fois que ces its miraculeux ont été inventez, comment a- on fait recevoir des faits inoüis & inconnus, omme étant des faits d'une notorieté publique ? i c'eſt ſucceſſivement qu'on les a inventez, où ſt le progrez de cette erreur ? Car nous trou- ons que les derniers ne raportent aucun fait eſ- ntiel qui regarde Moïſe, que nous ne trouvions ans les plus anciens. Si vous concevez le ſoup- on, que les Ecrits des Prophetes pouroient tous voir été falſifiez en même tems que la Loi de loïſe ; d'où vient la diverſité du ſtile ? Juda & raël ont eu leurs Prophetes. Si vous tenez pour uſpecte la foi des Hiſtoriens Sacrez, pouvez- ous vous défier de ce que vous diſent en paſſant es Prophetes, de ce qui eſt dit comme ſans deſ- ein dans les Pſeaumes, de ce que des Ecrivains i anciens marquent comme étant connu de tout e monde, & dans des endroits où l'on ne s'aviſe- oit point d'inſérer artificieuſement des faits chi- nériques ? Si vous craignez que Salomon n'ait upoſé la Loi, voïez que Jeroboam ennemi mor- el de la race de Salomon, & qui avoit un inte- êt ſi conſidérable à empêcher le peuple d'aller adorer en Jeruſalem, bien loin de faire aperce- voir le peuple de cette ſupoſition pour ſon inte- êt, reconnoît lui-même cette Loi.

On ne peut douter que Moïſe n'en ait laiſsé des mémoriaux & des monumens dans les cérémonies qu'il a pratiquées. Le Tabernacle ſubſiſte du tems de David & de Salomon. Il y a des Lévites établis par Moïſe qui font le ſervice divin. L'Arche de Dieu produiſant de leur tems, & même après eux, des miracles qui ſe trouvent marquez dans des Himnes qui ont été conſervez, auſſi- bien

bien que dans l'Hiſtoire des Juifs, étoit à l'égard de David & de Salomon un gage éclatant & perpetuel des miracles que Dieu avoit fait par le miniſtere de Moïſe.

CHAPITRE XVI.

Que Moïſe n'a pû avoir deſſein de tromper les Iſraëlites.

NOus avons fait le plus difficile, lorſque nous avons prouvé que l'Ecriture des Juifs, & ſurtout celle de Moïſe, n'a pû être corrompuë eſſentiellement, & que les faits qu'elle contient ſont venus de Moïſe juſqu'à nous. Car que Moïſe les ait inventez, ou qu'il ait prétendu les faire croire contre la connoiſſance publique qu'on en avoit, ce ſeroit une imagination tout-à-fait extravagante. Ni la multitude innombrable des perſonnes auſquelles il faloit impoſer, ni la nature des faits trop ſenſibles & trop éclatans pour être ſuſceptibles d'illuſion, ni les reproches & les plaintes ſur la conduite des Iſraëlites, que Moïſe mêle dans ſon Hiſtoire, ni le ſoin qu'il prend d'appuïer toutes ſes exhortations ſur ce que les yeux des Iſraëlites ont vû, ni enfin celui de conſerver la mémoire de ces faits par des mémoriaux ſenſibles & perpetuels, ne nous permettent point de concevoir quelque doute à cét égard.

Je ne nie pas véritablement qu'un habile homme, un homme de crédit & d'autorité, n'impoſe quelquefois ſur des ſujets de ſpeculation, comme ſur des matieres de Theologie ou de Philoſophie : mais le moïen de tromper ſur des faits qui frapent les ſens avec tant d'éclat & avec tant de ſurpriſe pour l'ame qui les voit ?

On pourra peut-être perſuader un ſeul fait de cette nature à un ſeul homme, en lui faiſant acroire

roire qu'il a perdu la mémoire par l'éfet de
elque maladie, ou qu'un mauvais ſonge l'em-
che de ſe ſouvenir des choſes qu'il a vûës:
ais perſuader un ſi grand nombre de faits tres-
nſibles à plus de ſix cens mille perſonnes, c'eſt
: qui ne peut être ſeulement imaginé.

Certainement, ſi le deſſein de ce Legiſlateur a
é de tromper les Iſraëlites, on peut dire qu'il
y eſt tout-à-fait mal pris. Vous remarquerez en
ſet, qu'il ne ſe contente pas de faire deux ou trois
proches aux Iſraëlites, mais qu'il ſe partage
ıtre élever les bienfaits de Dieu, & leur repro-
ıer leur endurciſſement prodigieux. Il les apelle
ı peuple de col roide. *Sçache*, dit-il, *que ce n'eſt*
oint: pour ta juſtice que l'Eternel te donne, &c. *car*
u és un peuple de col roide, &c. *N'oublie pas que tu*
s grandement irrité l'Eternel. Il fait l'hiſtoire
e tous les divers murmures par leſquels ils
voient attiré la colere de Dieu. Il marque leur
orrible perverſité dans le culte du Veau d'or,
urs défiances, leurs ſéditions, leurs révoltes,
eur impureté, leurs blaſphêmes, &c. Eſt-ce qu'il
eut les adoucir par là, & les diſpoſer par ces fla-
eries à croire contre la connoiſſance que chacun
n avoit, qu'ils ont vû les rivieres changées en
ang, les grenoüilles entrer dans les maiſons des
Egyptiens, des ulceres bourgeonner dans leurs
corps, leurs campagnes deſolées par la grêle &
ar les ſauterelles, les ténébres répanduës dans
out leur païs, leurs premiers nés mis à mort en
ne nuit, un cri général de pleurs & de deſola-
ions entendu en Egypte, & les Egyptiens les preſ-
ant de ſortir hors de leur païs; les eaux de la mer
ouge ſe partager, former un double mur pour leur
aiſſer le paſſage libre, & ſe refermer enſuite pour
engloutir leurs ennemis qu'ils virent morts flotter
ſur la mer: une colomne de nuée & de feu les con-
duire; la manne tomber lors qu'ils n'ont plus d'a-

limens;

limens ; le mont Sinaï couvert d'une nuée & d'un tourbillon de feu pendant quarante jours le tonnerre gronder sur cette montagne, & la voix de Dieu se faisant entendre parmi ce tonnerre : Coré, Dathan & Abiram périr par un genre de mort épouventable, qui fut vû & connu de tout Israël ? Et comment Moïse apuye-t-il tous les commandemens qu'il ordonne aux Israëlites sur ces bienfaits illustres & éclatans dont il dit que Dieu venoit de les favoriser ? Comment les exhorte-t-il par la considération de ces choses qu'il prétend que leurs yeux ont vûës ? Comment propose-t-il ces motifs à leur obéïssance ? Le croirons-nous assez insensé pour proposer des fables, & des fables nécessairement connuës de tout le monde, pour le fondement de ses loix & de sa Religion, & pour l'unique principe de son autorité ? Et fera-t-il souvenir tant de fois les Israëlites de Pharao, des Egyptiens de Dathan & d'Abiram, en prenant leurs yeux à témoins d'un châtiment que leurs yeux ne virent jamais ? Chacun sçait qu'on n'établit des mémoriaux que des évenemens fort connus & fort importans : Auroit-il donc ordonné de conserver la mémoire de ces évenemens dans des monumens sensibles ? Auroit-il ordonné aux peres de les aprendre à leurs enfans d'âge en âge ? Auroit-il établi l'usage de ces cérémonies sacrées qui en perpetuoient le souvenir, si elles n'eussent été là que des fictions reconnuës fausses de tout le monde, & qui auroient dû lui attirer le mépris & la moquerie de chacun ? Non sans doute, & cette vérité est du nombre de celles qui perdent plus qu'elles ne gagnent par l'effort qu'on fait pour leur donner plus de jour.

CHAPITRE XVII.

ue les miracles raportez par Moïse étant veritables, ils prouvent la vérité de la Religion Judaïque.

L s'agit de sçavoir maintenant, si supose que ces faits soient véritables, ils prouvent la di- ité de la Religion Judaïque ; & cela dépend sçavoir s'ils sont miraculeux : car s'ils le sont, interrompent le cours & les loix de la Nature, par conséquent ils viennent de l'Auteur de la ature même.

Spinosa fait ses efforts pour montrer que tous s miracles qui nous sont raportez dans les Li- es de Moïse, ont eu des causes naturelles ; & on verra que s'il est foible dans les autres en- oits de son Traité, il est ridicule & pitoïable ans celui-ci.

Il voudroit bien faire voir d'abord, qu'il est npossible d'interrompre le cours de la Nature ar de vrais miracles ; & voici le grand raison- ement sur lequel il apuïe une assertion si témé- aire. Les loix de la Nature, dit-il, ne sont au- e chose que les decrets de Dieu. Or on ne çauroit changer les decrets de Dieu, puisque Dieu est immuable. Donc on ne sçauroit violer s loix de la Nature par ces miracles que l'on upose qui en interrompent le cours.

Il semble qu'il fasse de cét argument son épée son bouclier. Il le répete en divers endroits e son Livre. Il en revient à ce raisonnement omme au fondement de ses hipotéses, & il en ire assez de confiance, pour oser avancer ce pa- adoxe si extraordinaire & si nouveau, que les niracles détruiroient plûtôt l'existence de Dieu u'ils ne l'établiroient.

Ce

Ce grand raisonnement n'a pourtant aucun force, ni même aucune aparence. Car ou il en tend par les loix de la Nature un principe exte rieur & étranger, une intelligence distincte de l matiere, qui dirige toutes choses, & enchaîn les causes secondes ; & alors nous conviendron avec lui, que les loix de la Nature, ou pour parle plus exactement, ce qui donne des loix à la Na ture, n'est autre chose que la volonté de Dieu ou si l'on veut, ses decrets.

Mais que conclura-t-il de là contre nous ? L même volonté de Dieu libre & indépendante de choses du dehors, qui a établi les loix de la Na ture, en suspend ou en interrompt le cours lo qu'il lui plaît. Les miracles entrent dans le pla de la sagesse divine, comme les choses naturelle & l'on trouve dans les miracles mêmes l'exec tion des decrets immuables de Dieu.

Mais l'on voit bien que cét Auteur va plu loin. Il tient que Dieu n'est autre chose que Nature, & par la Nature il entend la matie avec les loix & la détermination de son mouve ment. Tout ce qu'il dit de Dieu n'est donc pre pre qu'à faire illusion. En conservant le nom, détruit la chose ; & il faut en renvoyer la refuta tion au Traité de l'existence de Dieu.

Il ne lui servira de rien non plus de dire apr Hobbes, que l'idée que le peuple a des miracles vient de ce que le peuple ne connoissant poi leurs véritables causes, leur en attribuë de su naturelles. Cela est bien-tôt dit ; mais je ne sçai la vûë du fait permettra aux incrédules de co server ce soupçon. Qu'ils donnent un libre e sort à leur imagination, qu'ils imaginent tout qu'ils voudront, imaginer simplement, cela facile ; & l'on verra s'ils ne feront pas contrair eux-mêmes de renoncer à toutes leurs imagi tions ?

Il leur plaît d'abord de supposer, que l'Ecriture ne raporte point toutes les circonstances de ces faits, & que si ces circonstances nous étoient connuës, elles nous feroient voir que ces faits renferment rien de surnaturel. On se trompe. Il n'y a rien de plus circonstancié que tous ces miracles, & les circonstances sont beaucoup plus miraculeuses que les faits mêmes. Une verge changée en serpent, la colomne de nuée qui est obscurité & lumiere, la mer qui forme un double mur, l'Ange destructeur qui choisit les premiers nés pour les égorger, la mer qui s'ouvre précisément lorsque Moïse l'a frapée de sa verge; des prodiges qui se font dans toutes les parties de la Nature, dans l'air, dans la mer, dans les rivieres, sur la terre, en Egypte & hors de l'Egypte à point nommé, lors qu'ils sont nécessaires pour la protection du peuple d'Israël : les Israëlites exempts des plaïes qui acablent les Egyptiens : les Magiciens de Pharao contrefaisant quelques miracles de Moïse, & ne pouvant imiter les autres, toute la Cour de ce Prince témoin de ces merveilles ; l'endurcissement de Pharao vaincu par ces coups redoutables que frapoit une main invisible ; les plaïes cessant avec l'obstination de Pharao, l'eau changée en sang non-seulement dans le grand fleuve, mais même dans les ruisseaux, les étangs, les marais : & dans les vaisseaux de bois & de pierre, jusques-là que le poisson mourut; que la riviere en puït, & que les Egyptiens ne pouvoient boire sont des faits circonstanciez, ou des circonstances aussi miraculeuses que les faits mêmes : des faits d'ailleurs si liez les uns aux autres, tant de fois répetez, raportez avec une telle naïveté, sur lesquels est établie toute la Religion de Moïse, que des pratiques sensibles & perpetuelles ont toûjours representez à l'esprit des Juifs, dont un seul est suffisant *Exod.* 17.

ſuffiſant pour établir la divinité de la Révelatio
Judaïque, & dont l'amas auroit convaincu Moï
ſe d'impoſture ; qui ne peuvent pas avoir été in
ventez les uns aprés les autres, comme on l'a
fait voir ailleurs ; qui ſont raportez comme étan
reconnus de tout le monde ; qui ont fait l'auto
rité de Moïſe & la force de ſes exhortations
& qu'il propoſe pour le grand & perpetuel mo
tif de l'obéïſſance qu'on doit aux loix qu'il don
ne de la part de Dieu, faiſant dire au ſouverai
Legiſlateur : *Je ſuis l'Eternel ton Dieu, qui t'a
retiré hors du païs*, &c. *par main forte & par bra
étendu.*

CHAPITRE XVIII.

*Examen de quelques difficultez qu'on oppoſe à l
verité de la Religion Judaïque.*

ON n'entreprend point de répondre à toute
les objections qu'on peut faire contre la vé
rité de la Révelation Judaïque. Comme les ob
jections poſſibles ſont ſans nombre, il eſt impoſ
ſible de les prévenir toutes. On ſe contentera d
marquer les ſources des principales difficultez qu
l'on fait ſur ce ſujet ; & l'on eſpere de faire ſi bie
connoître le principe de l'erreur, qu'on ſera en
état d'éviter l'erreur même.

Pour cét effet, il faut d'abord convenir qu
c'eſt une pure extravagance de ſe déterminer
rejetter un principe, parce qu'il eſt ſujet à quel
ques difficultez. Il y a des difficultez dans tou
ce que nous voïons de plus petit, & dans ce qu
paroît à nos yeux de plus grand. Tout eſt bord
de difficultez impénétrables dans la Nature
& comment n'y en auroit-il point dans la Reli
gion ?

L'eſſentiel eſt donc de comparer les difficulte
&

l'évidence, & de se déterminer sur cette com-raison. Sur tout il faut examiner les difficul-z, en examiner le principe, voir si elles ne nais-nt point de nos passions, ou de nos faux préju-ez C'est, à mon avis, la meilleure maniere de pondre aux incrédules. Essaïons de mettre en ratique cette métode, & voïons si nous nous trouverons bien.

I. La premiere pierre d'achopement des in- *Spinosa*
rédules, est l'amour de la Philosophie. Ils vou-roient que le S. Esprit eût parlé le langage des Philosophes. Ils accusent l'Auteur du Livre de osué, d'avoir été moins habile que Copernic ans l'Astronomie ; & ils ne peuvent souffrir que Moïse ait fait une Histoire de la Création qui accorde si peu avec les vûës de cette science. Il st surprenant qu'une objection si vaine ait été si ouvent répetée. Ces gens-là voudroient-ils que Dieu oubliât le langage du peuple en parlant au peuple ; & qu'on ne pût craindre Dieu, ce qui est out le but de l'Ecriture, qu'autant que l'on seroit ersuadé des hipotéses de Copernic ? Ainsi les Livres de l'Ecriture n'auroient été intelligibles qu'à quelques Philosophes des derniers tems ; & auroit falu pour les lire, attendre que Copernic int au monde, ou que le S. Esprit donnât aux ommes un Sistême d'Astronomie tout nouveau. Cela ne suffisoit pas encore. Il auroit falu, pour plaire à ces nouveaux Philosophes, que Dieu eût ussi révélé dans cette Ecriture, que les couleurs, a lumiere, les sons, & toutes les qualitez que ous attribuons aux objets, sont dans nôtre ame ; que les bêtes n'ont que l'aparence de la connois-ance sensitive, &c. & corriger une infinité d'ex-pressions populaires qui se trouvent dans l'Ecri-ture à cét égard. En un mot, il faloit faire un tile nouveau, rendre le peuple Philosophe, & changer la Religion en spéculation.

Mais ce n'eſt pas là le but du S. Eſprit, qui ſe révele non de la maniere qu'il le faudroit pour ſatisfaire la vaine curioſité des Sçavans, mais de la maniere qui eſt néceſſaire pour ſantifier les hommes. Car ſoit qu'il nous parle de lui-même ſoit qu'il nous parle de nous, ſoit qu'il nous faſſe connoître les autres créatures, il ne nous fait voir les choſes que du côté qui regarde nôtre ſalut, & il ne ſe révele que dans la meſure qui eſt néceſſaire à nôtre ſantification.

Lors qu'il ſe fait connoître lui-même, il ſe revêt de ſes bienfaits pour faire naître nôtre reconnoiſſance. Au commencement il ſe fit connoître ſous le nom du Dieu poſſeſſeur du Ciel & de la Terre. Enſuite il prit un nom qui marquoit la protection qu'il acordoit aux Patriarches, en diſant. *Je ſuis le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob.* Lors qu'il eût retiré les Iſraëlites d'Egypte, il s'envelopa par maniere de dire, de nouveau bienfait. *Ecoute Iſraël*, dit-il, *je ſuis l'Eternel, qui t'ai retiré hors du païs*, &c. Et quelques ſiécles aprés, un Prophete nous annonce, que le tems vient auquel l'on ne dira plus, *L'Eternel eſt celui qui a retiré ſon peuple du païs d'Egypte*: mais bien, *L'Eternel eſt celui qui a fait remonter ſon peuple hors de Babilone.* A meſure que ſes bienfaits croiſſent, les relations ſous leſquelles il ſe fait connoître, s'augmentent. Il paroît bien par là, que Dieu ſe fait connoître non pour ſatisfaire nôtre curioſité, mais pour produire la reconnoiſſance dans nos cœurs.

Amos.

Tout de même, lorſque le S. Eſprit nous parle de l'homme, il prend à tâche de nous découvrir le fonds de ſa corruption; il nous repreſente ſon cœur deſeſperément malin; il nous fait connoître ſa malice, l'étenduë, le principe, les éfets de ſa malice, pour nous humilier, & nous obliger à recourir à ſa miſericorde. Cela ſe rapporte encore à nôtre ſalut.

Enfin

Enfin, lors qu'il nous parle des créatures qui ompoſent cét Univers, il nous fait voir qu'elles ont l'ouvrage de Dieu ; qu'elles ſont toute en la ain de Dieu, toutes ſoûmiſes à l'ordre de ſa ſae providence. Pourquoi ? Parce que cette vûë ert à nous diſpoſer à donner à Dieu nôtre conance, nôtre reconnoiſſance, nôtre admiration.

Je ſçai bien que les Theologiens Philoſophes, hangeant la Religion en ſpéculation, ont tâché 'expliquer la Nature de Dieu, examinant s'il a en lui des accidens proprement dits, & voulant découvrir la maniere dont il exiſte, la maiere dont il connoît, la maniere dont il aime, la maniere dont il decrete les choſes, & la maniere dont il execute ſes decrets. Mais ce n'eſt là qu'une vaine Philoſophie, qui aïant pour but de ſasisfaire la curioſité, ne produit que l'orgueil ou le rongement d'eſprit.

On a tout de même cherché à connoître de l'homme, non ce qui ne peut nous ſantifier, & que Dieu vouloit que nous en ſçûſſions, mais ce que les Philoſophes fiers & curieux voudroient ſçavoir & delà ſont nés ces monſtres des Scolaſtiques qui rendent l'homme impénétrable à l'homme.

Sur ce principe, il eſt tout-à-fait déraiſonnable de prétendre que Moïſe, en faiſant l'Hiſtoire de la Création, a dû ſuivre les principes des Philoſophes. Cela ſeroit bon, s'il avoit voulu faire de la Religion une Philoſophie ; mais comme ſa révelation doit être proportionnée à tout le monde, il ſuit les idées du vulgaire ; & comme il a deſſein de ſantifier ceux à qui il parle, & de les obliger à craindre Dieu, on ne doit pas trouver étrange qu'il propoſe les choſes dans la vûë qui eſt la plus capable de produire cét éfet.

Les Philoſophes tâchent de connoître la cauſe phiſique & efficiente de chaque choſe. Ils veulent

ſçavoir comment elle s'eſt faite. Cela eſt néceſſaire pour ſatisfaire leur curioſité. Moïſe n'a découvert que la cauſe finale des choſes. Il marque la fin que Dieu s'eſt propoſée en les faiſant, qui eſt le bien de l'homme. Cette cauſe morale eſt la ſeule qui faſſe naître la reconnoiſſance de l'homme, & par conſéquent la ſeule qui s'accorde avec le deſſein de la Religion.

Au reſte on peut dire, que tout eſt admirablement proportionné à l'état & aux beſoins des hommes dans cette deſcription. Car I. Il faloit faire voir l'empire que Dieu avoit ſur ſes créatures, & la facilité avec laquelle il les produit. C'eſt ce que l'Hiſtorien montre par cette expreſſion ſi ſublime : *Que la lumiere ſoit. Et la lumiere fut.* Exprimant en de pareils termes la création de toutes choſes. II. Il faloit détourner l'eſprit des Iſraëlites de l'idolâtrie des Nations, qui prenoient pour Dieu tout ce qu'ils trouvoient dans la Nature. Dans cette vûë l'Hiſtorien ne manque point de faire une énumération fort exacte des parties qui compoſent cét Univers, & nous aprend que ces parties ne ſont que l'ouvrage de Dieu. III. Il faloit rendre raiſon de l'établiſſement du jour du Sabbat, & marquer par conſéquent les divers intervales de la Création. IV. Il faloit montrer l'avantage que l'homme a ſur toutes les créatures viſibles; & c'eſt ce que l'Auteur de la Genéſe fait excellemment en le repreſentant animé du ſouffle de Dieu, & nous conduiſant par là à la ſpiritualité & à l'immortalité de l'ame, qui eſt ſi conforme aux principes mêmes de la raiſon.

II. On trouve dans les faits qui ſont contenus dans cette Ecriture, des choſes qui paroiſſent fort contraires à nos idées, & à ce qui ſe fait dans le monde. Cette hiſtoire d'un ſerpent qui parle, de l'homme & de la femme qui ſe laiſſent ſéduire comme des enfans, de la défenſe que Dieu leur fai-

it de manger du fruit d'un certain arbre, com-
e si cela lui importoit beaucoup, & cette puni-
on si grande & si disproportionnée à la faute,
ui même s'étend sur toute la postérité de ces
belles, s'accordent mal avec les préjugez or-
inaires.

Cependant, pour peu que l'on examine la cho-
de prés, & que l'on se dépréoccupe, on trou-
era que non-seulement la chose a pû être ainsi,
ais même qu'il a été nécessaire que la chose
ût ainsi.

Car premierement l'homme étant l'ouvrage
e Dieu, ne pouvoit point sortir de ses mains
ibillé & corrompu, comme l'expérience & la
aison nous aprennent qu'il est. Il faut donc qu'il
oit tombé par sa propre faute. Il est certain qu'il
st déréglé. Il est plus certain encore que ce déré-
glement ne vient pas de Dieu qui fait tout bien.
l faut donc convenir, malgré qu'on en ait, que
'homme est corrompu par sa faute. On ne peut
as comprendre la maniere dont cela s'est fait;
ais toûjours est-on obligé de convenir de la
hose. Ainsi le fondement sur lequel roulent
outes les circonstances de cette histoire si sur-
renante, est nécessairement véritable.

En second lieu, on ne peut disconvenir que non-
seulement Dieu n'ait pû, mais encore qu'il n'ait
dû donner sa Loi à l'homme innocent. Dieu qui
est l'Auteur de l'Univers, doit adresser chaque
chose à sa fin, autrement il ne seroit pas souve-
rainement sage comme il est. Comme donc pour
adresser les choses insensibles à leur fin, il leur im-
prime le mouvement, & dirige ce mouvement:
ainsi pour adresser l'homme à sa véritable fin, il a
pû lui donner sa Loi, ou lui faire connoître sa vo-
lonté, n'y aïant point d'autre maniere d'agir con-
forme à la nature raisonnable de l'homme. En
éfet, Dieu agit differemment selon les differens su-

jets qu'il trouve. Il adresse les créatures inanimées à leur fin, sans qu'elles le sçachent ; mais pour agir conformément au génie de celles qui sont capables de raison, il faut qu'il les adresse à leur fin, en la leur faisant connoître, & que par conséquent il leur découvre sa volonté & leur devoir, c'est-à-dire qu'il leur donne ses loix.

Or, je vous prie, quelle loi Dieu pouvoit-il donner à l'homme innocent ? La loi naturelle. Sans doute. Elle suit la raison, & nous ne sçaurions être un moment sans elle. Mais cette loi naturelle ne trouvoit point de matiere à s'exercer dans l'état où étoient nos premiers parens.

Que pouvoit-on défendre à l'homme dans cét état ? De ne se faire point d'Idoles ? Mais quelles Idoles pouvoit-il se faire, lors qu'il se regardoit comme le maître des créatures ? De cesser de travailler, & de donner un jour de la semaine au repos ? Mais le travail lui étoit inutile. De ne tuer point ? Et qui est-ce qu'il pouvoit tuer dans cét état ? De ne dérober point ? Mais tout lui apartenoit. De ne rendre point de faux témoignage ? Contre qui en auroit-il rendu ? De ne commettre point d'adultere ? Il n'y avoit qu'une femme.

L'homme avoit une loi naturelle ; mais pour exercer l'obéïssance de l'homme, il faloit une loi positive. Et quel précepte plus raisonnable Dieu pouvoit-il lui donner, que celui qui lui ordonnoit de lui faire hommage de tous les biens qu'il avoit en abondance, en s'abstenant d'un seul, pour marquer que Dieu les lui avoit tous acordez ?

Qu'y a-t-il d'incroïable à dire, que le démon ait emprunté l'organe d'un serpent pour parler à nos premiers parens ; que ceux-ci lui aïent prêté l'oreille ; qu'ils soient devenus rebelles par celà même ? que par la rebellion de leurs pensées, le

organe

ganes mêmes de leurs corps aïent été déré-
glez ; qu'avec la matiere de déréglement de ces
ganes ait passé jusqu'à leurs décendans ; &
enfin, de même que la lépre & plusieurs au-
es maladies passent du pere aux enfans, de mê-
e aussi le péché par une triste fécondité se soit
rpétué en décendant de l'un aux autres ? Il y
ra là quelque chose que nous ne comprendrons
oint, qui est la maniere dont cette surprenante
ansmission s'est faite : mais toutes choses m'a-
rendront qu'elle s'est faite néanmoins, le bon
ns, l'expérience & l'exemple de tous les hom-
es qui se trouvent corrompus en naissant, &
ortez au mal avant que de se connoître.

III. Une des plus grandes sources des préjugez
es incrédules, consiste en ce qu'on n'aperçoit
oint dans la plûpart des faits qui nous sont ra-
ortez dans l'Ecriture des Juifs, la qualité de
pes, qui leur ôte ce qu'ils ont d'incroïable, &
s rend trés-conformes à la raison. On trouve
trange que Dieu ait voulu luter avec Israël, &
e laisser vaincre par un homme. On traite cela de
able. Mais on a tort, l'on se rend ridicule par
à. En éfet, les incrédules eux-mêmes regardant
Moïse comme le plus habile homme du monde,
our raisonner conséquemment à leurs principes,
e doivent point lui attribuer une pensée aussi ab-
urde que celle que le sens litteral presente d'a-
ord. Est-ce que Moïse ne sçavoit pas que le
Dieu possesseur du Ciel & de la Terre, la fraïeur
d'Isaac, le Dieu fort, le terrible, étoit plus fort
qu'un homme? Il le sçavoit sans doute. D'où vient
donc qu'il represente Israël lutant avec Dieu.
C'est qu'il raporte les choses comme elles sont ;
& que Dieu par cette condécendance de sa bonté
& cette conduite misterieuse, vouloit nous aprén-
dre que nous devons être continuellement aux
prises avec nôtre Dieu, pour lui demander des

ſentimens de ſa grace & de ſa bénédiction. Ainſi le ſens miſtique rend trés-raiſonnable & trés-croïable la défaite d'Amalec par les prieres de Moïſe ; l'honneur qu'eût Moïſe de voir Dieu par derriere ; celui de le contempler à face découverte étant réſervé au Meſſie. L'hiſtoire de Samſon, fort incroïable en ſoi, comme le remarque l'Auteur de la Religion du Médecin, eſt reçûë comme trés-conforme à la raiſon, dés qu'on ſupoſe que Samſon eſt le tipe du Meſſie, & que c'eſt par le S. Eſprit qu'il agiſſoit.

IV. Il n'y a pas juſqu'à la conformité, que les faits qui ſont contenus dans cette Ecriture ont avec des faits raportez dans la Fable, que les incrédules ne preſſent contre nous. Mais ils ſe font le procez à eux-mêmes. Car d'où vient cette conformité ? eſt-ce que les Auteurs Juifs auroient copié les Auteurs Païens ? Je ne penſe pas que cela tombe dans l'eſprit de perſonne. Les Juifs ont trop d'averſion pour la Religion Païenne, & leurs Livres ſont trop anciens, pour nous laiſſer concevoir ce ſoupçon. Mais ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que les Auteurs les plus illuſtres qui aïent été parmi les Païens, ont lû les Livres des Juifs ; & que les choſes qui ſont la matiere de leur Révelation, ſe ſont répanduës parmi les autres Nations par la plus ancienne Tradition du monde.

C'eſt la remarque de Spinoſa, que les Juifs raportent tout à Dieu, & ſe croïent en quelque ſorte le but de tous ſes ouvrages, tant ils ſont accoûtumez à ſe flater. Il eſt certain que les incrédules raportent à ce principe les faits de cette Ecriture qui paroiſſent les plus éclatans.

Noé, diſent-ils, maudit les décendans de Canaan, pour faire voir aux Iſraëlites qu'ils avoient de légitimes prétentions à leur terre. Cét Hiſtorien veut qu'Abraham ſoit ſorti d'Ur des Chaldéens

éens par le commandement de Dieu ; que Dieu
ii ait promis de benir toutes les Nations de la ter-
: pour l'amour de lui ; qu'Abraham avec ſes do-
ieſtiques ait défait quatre Rois ; que pour l'a-
iour d'Abraham Dieu ait affligé Abimelec ; que
Melchiſedec ſoit venu le benir, lors qu'il retour-
oit de la défaite des Rois ; qu'Iſaac ſoit né par
n miracle ; que Dieu ait commandé de renvoïer
imaël & ſa mere, de peur qu'ils ne troublaſſent
ſaac le légitime ſucceſſeur d'Abraham ; qu'Eſaü
it vendu ſon droit d'aîneſſe ; que pour l'amour de
acob Dieu ait beni les affaires de Laban, &c.

Ce préjugé des incrédules naît de leur peu d'é-
uité. Car je leur demande, ſi ſupoſé que Dieu
ût choiſi la famille d'Abraham entre toutes les
amilles de la terre pour en faire l'objet de ſes fa-
eurs, il n'a pas été néceſſaire qu'il benît parti-
ulierement les Patriarches ? Et ſi ſupoſé que la
rovidence divine ſe ſoit particulierement dé-
loïée en faveur des Patriarches, l'Auteur de
'Hiſtoire Sainte pouvoit diſſimuler cette vérité,
ns renoncer à la ſincerité & à la bonne foi d'un
idéle Hiſtorien ?

Spinoſa prétend que c'eſt le caractere des Juifs
e raporter tout à Dieu. Mais Spinoſa a-t-il bien
xaminé pourquoi les Juifs atribuent tout à Dieu?
D'où vient ce penchant ? Qu'eſt-ce qui a élevé
eurs eſperances juſqu'au point de ſe croire le but
le tous les bienfaits de Dieu ? Qu'il examine bien
a choſe, & il trouvera que ce ſentiment vient
l'une longue & conſtante expérience que leurs
Peres ont faite de la faveur du Ciel.

Vous doutez que la poſtérité de Cham n'ait été
maudite : conſultez l'événement. Vous ne voulez
pas croire que Dieu ait retiré Abraham de l'ido-
lâtrie ; croïez-le, lorſque vous voïez qu'Abra-
ham ſeul entre les hommes adore le vrai Dieu,
qu'il quitte ſon païs pour abandonner l'idolâtrie,

contre la coûtume de tous les hommes, & même d'un Socrate & d'un Platon, lesquels connoissant le vrai Dieu n'ont pas eu la force de se retirer pour renoncer au culte des faux Dieux. Vous doutez qu'Ismaël & Esaü aïent été éloignez de l'alliance de Dieu; demeurez-en d'acord, lorsque vous voïez les décendans de l'un & de l'autre privez de la connoissance de Dieu. C'est-là une preuve bien réelle d'une élection divine.

Cependant on consent que les incrédules tiennent ces faits pour suspects, si l'on ne trouve une admirable sincerité dans ces Historiens à raporter le bien & le mal. Etoit-il bien nécessaire que l'on flétrît le Patriarche Noé, en raportant son ivresse ? Simeon & Lévi, en leur atribuant le meurtre des Sichemites; Sara, en raportant son incrédulité; les Patriarches, en les representant meurtriers de leur frere; Moïse, en marquant ses doutes & sa desobéïssance; Aaron & Marie, les faisant voir couverts de lépre à l'ocasion de leur rebellion ? les Israëlites, en raportant tant de murmures éclatans, & suivis ordinairement d'une punition exemplaire; le peuple d'Israël tombant de superstition en superstition; les meilleurs Rois tachez de vice; David homicide & adultere; Salomon voluptueux & idolâtre, &c.

VI. Il y a encore les difficultez des Préadamites, qui sont de deux ordres: les unes regardent la Chronologie sainte que nous ne touchons point, parce que les Doctes en ont suffisamment traité, & que nous ne pourions faire que copier leurs Ecrits: les autres qui consistent dans quelques expressions qui semblent marquer qu'il y avoit des habitans sur la terre avant la création d'Adam. Il semble que c'est-là le préjugé de Caïn, lors qu'étant encore seul sur la terre, il s'écrie, *Il arrivera que quiconque me trouvera, me tuera*: & celui de l'Historien même, lorsque celui-ci ajoûte,

joûte, que *Caïn bâtit une ville, & qu'il l'appela du nom de son fils Enoc.* La réponse est aisée. Après que l'homme eût violé la Loi de Dieu, il ne se crût plus en sûreté en tous lieux. L'Ange qui lui défendoit l'entrée du jardin d'Eden, & sa propre conscience, lui firent bien-tôt concevoir milles fraïeurs. Il conçût desors qu'il pouvoit être tué. Cette crainte passa en Caïn, qui se crût exposé aux plus funestes accidens, lors qu'il se vit banni du lieu qui étoit particulierement consacré à la Religion. Il craint tout, les choses insensibles, les bêtes sauvages, les Anges, ses propres enfans, qui ne respecteront point les droits du sang qu'il n'a pas lui même respectez, d'autre enfans qui sortirent d'Adam, les hommes qui viendront aprés, & le tuëront. *Le méchant fuit, sans qu'il y ait personne qui le poursuive.*

On répond à la seconde partie de la difficulté, que vrai-semblablement Caïn bâtit une ville par la suite de cette crainte & de cette défiance qui le suivoient en tous lieux ; qu'il la bâtit avec le secours de ses enfans, pour se défendre contre les enfans de Seth qui s'étoient extrêmement multipliez sur la terre ; que l'Ecriture parle de la Ville que Caïn bâtit, avant que de rien dire de la naissance de Seth, parce qu'elle garde ici l'ordre des personnes, & qu'elle a voulu dire tout ce qu'elle avoit à dire de Caïn, avant que de faire aucune mention de Seth, & cela par une transposition qui est commune à tous les Auteurs sacrez & profanes ; & qu'enfin on peut concevoir que Caïn ne bâtit que quelques maisons, ou quelques cabanes, & que l'ouvrage fut ensuite continué par ses décendans, & retint le nom d'Enoc que Caïn lui avoit donné. Ce ne sont pas là de grandes difficultez.

VII. De toutes les objections que les incrédules nous font, la plus spécieuse seroit celle que presse le plus Spinosa, si elle ne rouloit sur un fondement qui est évidemment faux, & qui est prise de ce que les Prophetes ont prophetisé selon leur interêt, leur éducation & leur tempérament.

Mais bien loin qu'elle nous fasse peur, nous sommes obligez en quelque sorte à la mauvaise foi de cét homme, puis qu'il nous a fourni sans y penser une preuve de la divinité de la Religion Judaïque. Il ne faut que renverser son principe; pour en faire une preuve trés-forte pour nous.

Les Prophetes n'ont point prophetisé par interêt. I. Parce qu'aucun d'eux n'a eu en vûë l'établissement de sa famille, qui est de tous les soins le plus naturel. Moïse, Samüel, Elie, Elisée, &c. semblent plûtôt sans affection & dénaturez envers leurs proches, qu'interessez pour leurs familles & pour leurs enfans. II. Ils prophetisoient incessamment contre les Rois. Ils en étoient haïs, chassez, persécutez fort souvent. III. Ils ménagent tout aussi peu le peuple & les Sacrificateurs, desquels ils auroient attendu quelque suport ou quelque bien. IV. Tout ne respire que piété, que zéle dans leurs Ecrits. Ils ne dissimulent rien, ne taisent rien, & ne craignent point la mort, lors qu'il s'agit de reprendre les pécheurs. Voïez comment Jeremie en parle lui-même.

Les Prophetes ne suivent point la nature du tempérament. Jeremie prophetise incessamment contre les Juifs. Faut-il s'en étonner, puisque de son tems la ruïne des Juifs étoit si prochaine? Mais Jeremie fait pourtant prédire que leur captivité ne durera que 70 ans. Est-ce la mélancolie de son tempérament qui lui fait prédire le tems

e tems de cette délivrance à point nommé, par un oracle qui fit une telle impreſſion ſur les Juifs, que les Juifs tranſportez en Babylone ne virent pas plûtôt ce terme expiré, qu'ils firent requête à Dieu ? Jeremie prédit la déſolation qui devoit arriver de ſon tems, & qui en éfet arriva : mais Jeremie fait auſſi treſſaillir de joye par la conſidération des biens que Dieu prépare aux hommes, & aux Juifs en particulier. *Voici*, dit-il, *les jours viennent, a dit l'Eternel, que je ferai lever à David un germe juſte, & il régnera comme Roy, il exercera jugement & juſtice ſur la terre*, &c. *Partant voici les jours viennent, qu'on ne dira plus, l'Eternel eſt vivant, qui a fait remonter les enfans d'Iſraël hors du païs d'Egypte ; mais l'Eternel eſt vivant, qui a fait remonter la poſterité de la maiſon d'Iſraël hors du païs du Septentrion*, &c. Et ailleurs, *Toi donc mon ſerviteur Jacob, a dit l'Eternel, ne crains point, ne t'épouvente point*, &c. Il menace, je l'avouë ; mais il joint la conſolation à la menace. *Et vous ſerez mon peuple, & je ſerai vôtre Dieu. Voici la tempête de l'Eternel, ſa fureur eſt ſortie*, &c. On peut juger par là, ſi Spinoſa a bien rencontré là-deſſus.

L'éducation n'eſt point la régle des Propheties. J'avoüe que Dieu laiſſe dans l'eſprit des Prophetes les mêmes images que l'éducation y avoit miſes : mais il éléve divinement leur imagination ; de ſorte qu'avec des termes aſſez ſimples, ils expriment des ſentimens ſi élevez, des penſées ſi ſublimes, que tout eſt bas & rampant auprés de ce qu'ils diſent. Amos étoit un bouvier. Il ne parle que de forêts, de montagnes, de feu, de Carmel, de Liban, de vignes, de jardins, d'oliviers, de lions rugiſſans, & de cabanes qui ſe lamentent. Mais quelles grandes choſes n'envelope-t-il pas dans ces images, qui lui étoient plus ordinaires qu'à

qu'à un autre ? Combien son esprit est-il élevé ? De quel feu divin son cœur ne brûle-t-il point, lors qu'il paroît si jaloux de la gloire de Dieu ? Et quel entousiasme surnaturel lui fait dire des choses plus grandes en efet que ce que les plus polis & les plus éloquens des hommes ont jamais pensé ? *Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu, ô Israël: car voici celui qui a formé les montagnes, & qui a creé le vent, & qui a déclaré à l'homme quelle est sa pensée, qui fait l'aurore & l'obscurité, & qui marche sur les hauts lieux, l'Eternel est son nom.* Est-ce là le langage d'un berger ? Et jamais les plus éloquens hommes du monde parlerent-ils d'une maniere plus magnifique & plus digne de Dieu ?

CHAPITRE XIX.

Où l'on continuë de satisfaire aux difficultez des incrédules, & où l'on montre que la plus forte de leurs objections nous fournit une preuve excellente de la vérité de la Religion Judaïque.

NOus sommes fort obligez à Spinosa, de nous avoir fourni une preuve invincible de la divinité de la Religion Judaïque, en nous donnant lieu de faire voir que les Prophetes qui ont écrit les Livres de l'Ancien Testament n'ont point écrit conformément à leurs préjugez, à leur éducation & à leur tempérament, comme nous croyons l'avoir fait voir dans les Chapitres précédens. Mais cette matiere est importante, & demande un examen encore plus particulier.

On peut faire voir que ces Ecrivains n'ont point suivis leurs préjugez en écrivant, en commençant par Moïse le plus grand des Prophetes de

le l'Ancien Teſtament, & le plus ancien des Ecrivains.

On ne peut nier que le préjugé de Moïſe ne fût, que Dieu avoit ſeparé le peuple d'Iſraël de tous les autres peuples de la terre, pour en faire le dépoſitaire de ſes oracles, & pour l'honorer de ſon alliance. *Où eſt*, dit-il, *la nation que Dieu ait ainſi traitée* ?

Cependant Moïſe écrit diverſes choſes contre ce préjugé. Car premierement il parle d'un Melchiſedec Roy de Salem, qu'il dit être Sacrificateur du Dieu Souverain, quoi qu'il vécût parmi les nations, & qu'il fût hors de la famille d'Abraham, qui ſembloit devoir être la ſeule honorée de l'alliance de Dieu. Je n'entre point ici dans l'examen de cette partie de la Geneſe, & je ne croi point qu'il ſoit bien néceſſaire de rechercher ici qui étoit Melchiſedec. Je m'arrête à ce que Moïſe en raporte, & qui eſt aparemment tout ce qu'il en ſçavoit. Melchiſedec étoit un Roy juſte. Melchiſedec étoit Sacrificateur du Dieu Souverain. Il benit Abraham en cette qualité. Il ſe montra même en cela plus grand qu'Abraham. Il ſe peut qu'il y a là des myſteres que nous ignorons: mais il y a de l'aparence que Moïſe ne les a pas moins ignoré que nous, puis qu'il garde un profond ſilence à cét égard. Il n'eſt pas fort néceſſaire de donner ici dans les ſpéculations des Commentateurs. Il ne faut que ſuivre les vûës ſimples de l'Hiſtoire.

L'Ecriture nous repreſente le genre humain comme étant tombé dans l'idolâtrie avant ce tems-là. C'étoit le préjugé de Moïſe, que la famille d'Abraham s'étoit ſéparée des autres familles de la terre pour ſervir le vrai Dieu. De là il eſt, ce me ſemble, fort naturel de conclure que Moïſe a quelquefois écrit contre ſes préjugez.

On peut dire la même chose de ce que ce même Auteur attribuë à Abimelec d'avoir craint Dieu, & à Balaam d'avoir reçû le don de la prophetie, bien qu'il conversât parmi les nations idolâtres.

C'étoit un second préjugé de Moïse qui étoit encore plus inconteſtable que celui-là, de reconnoître l'unité de Dieu. Jamais Auteur n'a mieux ni plus diſtinctement établi la vérité de ce grand principe. Quand cette vérité ne seroit pas évidente par les Ecrits de ce Legiſlateur, il ne faudroit pour le prouver que conſidérer comment les Juifs, qui ne ſont inſtruits que dans l'école de Moïſe, ont toûjours défendu ce dogme avec une invincible fermeté : ce qui les a toûjours diſtinguez des autres nations. Cependant Moïſe a écrit des choſes qui vont à rüiner directement ce grand principe. Nous ne dirons pas ici qu'il introduit Dieu parlant au pluriel ; & diſant, *Faiſons l'homme à nôtre image*, & qu'aprés le peché de nos premiers parens, Dieu employe cette itonie qui eſt auſſi conçûë en termes de pluriel : *Il faut prendre garde que l'homme n'avance ſa main, & ne mange du fruit de l'arbre de vie ; & qu'ainſi il ne devienne ſemblable à l'un de nous.*

Ce ne ſeroit encore rien, s'il n'y avoit que cela : mais nous aprenons que Dieu voulant exterminer les habitans de Sodome & de Gomorre par un châtiment extraordinaire & épouventable, il en donna quelque connoiſſance à Abraham : & voici comment la choſe arriva. Comme Abraham étoit aſſis à l'entrée de ſa tente ſur la chaleur du jour, trois hommes ſe preſenterent à lui.

L'un de ces trois hommes, qui eſt apelé *le Seigneur*, *Adonaï*, le même qui avoit annoncé que Sara auroit un fils, dit, *Celerai-je à Abraham*

ram ce que je fais ? à lui duquel doit sortir un grand peuple, & en qui doivent être benites toutes les nations de la terre ? Car je sçai qu'il commandera à ses enfans & à sa maison aprés soi ; qu'ils gardent la voye du Seigneur pour faire justice & jugement, afin que le Seigneur fasse venir à Abraham tout ce qu'il lui a dit.

Il est évident qu'il y a là deux Seigneurs, deux Adonaï, deux sujets qui sont honorez du nom de Dieu. Il y a un Seigneur qui parle, & un Seigneur dont on parle. Il y a un Seigneur, un Adonaï qui parle. Le texte y est formel. *Le Seigneur dit, Celerai-je à Abraham ce que je fais ?* Il y a un Seigneur ou un Adonaï dont il parle, puis qu'il ajoûte, *Car je sçai qu'il ordonnera à ses enfans & à sa maison aprés soi, qu'ils gardent la voye du Seigneur pour faire justice & jugement, afin que le Seigneur fasse venir à Abraham tout ce qu'il lui a dit.* Mais continuons d'examiner les paroles de la Genese.

Le Seigneur donc dit, Parce que le cri de Sodome & de Gomorre est multiplié, & que leur peché est trés-grand, je descendrai maintenant, & je verrai s'ils ont fait selon le cri qui est parvenu jusqu'à moi. Ces hommes donc partant de là marcherent vers Sodome : & Abraham étoit encore devant le Seigneur. Abraham donc s'aprochant dit, Mais détruiras-tu le juste avec le méchant ? S'il y a cinquante justes dans la ville, les détruiras-tu aussi ? &c. *Ja n'avienne : celui qui juge toute la terre, ne jugera-t-il point justement ? Et le Seigneur répondit, Si je trouve en Sodome cinquante justes dans la ville, je pardonnerai à tout le lieu pour l'amour d'eux. Alors Abraham répondit, Voici maintenant j'ai commencé à parler à mon Seigneur, bien que je sois poudre & cendre,* &c. *Et le Seigneur s'en alla quand il eût cessé de parler à Abraham, &*

Abra-

Abraham s'en retourna en son lieu. Et sur le soir les deux Anges arrivèrent à Sodome, &c. *Puis quand l'aube du jour fut venuë, les Anges presserent Lot*, &c. *Et Lot répondit, Non, Monseigneur, je te prie. Voici ton serviteur a maintenant trouvé grace devant toi; & tu as magnifié ta misericorde, laquelle tu m'as faite, lors que tu as préservé ma vie. Or je ne me pourrai point sauver en la montagne*, &c. *mais voici cette ville est prochaine pour m'y enfuïr*, &c. *Alors il lui dit : Voici je t'ai exaucé en cela aussi, que je ne détruirai point la ville de laquelle tu as parlé*, &c. *Alors le Seigneur fit pleuvoir feu & soulphre de par le Seigneur*, &c.

Ou celui qui se manifeste à Abraham, & qui dispute avec lui touchant la peine qu'il vouloit infliger à Sodome & à Gomorre, est le Dieu Souverain, ou c'est seulement son Ange : & lequel des deux que soit, il nous paroît que Moïse aura écrit contre ses préjugez.

Car si c'est le Dieu Souverain qui prend la forme d'un homme pour se montrer à Abraham, d'où vient que Moïse nous le represente ensuite comme étant si grand & si élevé, qu'il ne peut être portrait aux yeux, & qu'il nous aprend même que Dieu voulut bien se faire entendre, mais qu'il ne voulut point se faire voir, de peur que les Israëlites n'eussent des idées trop basses de sa grandeur & de ses perfections, s'il se revétoit d'une forme corporelle. *Souviens-toi*, dit le Legislateur, *que lorsque tu étois en Horeb, tu entendis une voix, mais que tu ne vis point de ressemblance. C'est pourquoi vous prendrez garde sur vos ames*, &c.

Que si celui qui parle à Abraham étoit seulement un Ange de Dieu, il faut encore demeurer d'acord que Moïse a écrit cette histoire contre

ses

ses préjugez. Car Moïse étoit persuadé de l'unité de l'Etre souverain. Il sçavoit que comme c'est une impieté d'abaisser le Créateur jusqu'au rang des créatures, c'est aussi une idolâtrie d'élever les créatures jusqu'au rang du Créateur.

Est-il donc bien naturel que Moïse donne à un Ange les noms de Dieu ; qu'il nous represente Abraham reconnoissant dans un Ange la Majesté de Dieu même ? ce qui lui fait dire, *Bien que je sois poudre & cendre* ; qu'il le reconnoisse pour le Juge de tout l'Univers, & qu'il lui dise, *Celui qui juge toute la terre, ne jugera-t-il point justement* ?

Etoit il bien conforme aux préjugez de Moïse, de distinguer deux Seigneurs, ou plûtôt deux sujets qu'il revêt de la puissance & des noms du Dieu tout-puissant, en disant que *le Seigneur fit pleuvoir du feu & du soulphre de par le Seigneur* ; ou que *Dieu fit pleuvoir du feu & du soulphre de par Dieu* ?

On dira peut-être ici, que cét Ange qui aparoît à Abraham, porte le nom de Dieu, parce qu'il est son Ambassadeur. Mais on le dira mal. Car premierement, comment sçait-on cela, puis que l'Ecriture n'en dit pas un mot ? En second lieu, où est ce qu'on a vû des Ambassadeurs être nommez simplement & constamment du nom de leurs maîtres, sans qu'on explique le mistere de ces noms qu'on leur impose ? Voit-on que quelqu'un des Ambassadeurs que le Roy a dans les diverses Cours de l'Europe se nomme sans façon Loüis XIV. ou le Roy trés-Chrétien ? Si quelqu'un parle à un de ces Ambassadeurs, lui dira-t-il qu'il est saisi de respect, lors qu'il a l'honneur de parler à sa Majesté ? Lui dira-t-il, Sire, je prends la hardiesse de parler à vôtre Majesté, & de contester avec elle, bien

que

que je ne sois rien en sa presence ? Et pourra-t-on dire sans extravagance de cét Ambassadeur, Le Roy de France a traité une alliance de par le Roy de France ?

Mais quand l'usage établi dans le monde voudroit que l'on confondît l'Ambassadeur avec le Monarque qu'il represente, en lui faisant les mêmes honneurs, & en le revêtant des mêmes noms, il est vrai pourtant que cét usage n'a jamais été établi parmi les Juifs, & que Moïse en particulier n'avoit garde de violer par là cette distinction qu'il a pris tant de peine d'établir entre le Créateur & la créature. Il a pris le soin de faire une énumeration assez exacte, bien que générale, des principales parties qui composent cét Univers, pour nous aprendre que ces parties du monde, comme la terre, l'air, l'eau, la lumiere, le Soleil, les plantes, les fruits & les animaux, bien loin d'être des Divinitez qu'il faille adorer à l'exemple des nations qui en ont fait l'objet de leur culte, sont toutes également des créatures qui sont sorties du sein de la puissance de Dieu, qui seul par conséquent merite d'être adoré. Comment donc ce grand Legislateur se démentiroit-il ici si grossierement. Comment revêtiroit-il un simple Ange des noms, des attributs & de la gloire de celui qui a creé les Anges aussi bien que ce monde visible & corporel ? Comment en un mot celui qui abaisse les créatures pour élever le Créateur, nous representeroit-il Abraham adorant une simple créature ?

Il faut demeurer d'acord en éfet, que l'honneur qu'Abraham rend à cét Ange est une véritable adoration. Car premierement ce Patriarche s'humilie en presence de cét Ange, il s'anéantit à ses yeux. *Bien*, dit-il, *que je sois poudre & cendre, j'ai commencé de parler à mon Seigneur*

ou

u *à mon Dieu.* En second lieu, il lui attribuë de ouvoir sauver & détruire, & d'être un Juge niversel. *Celui qui juge toute la terre, ne jugera-il point justement* ? Il le prie, il s'anéantit n sa presence, il le revét de la puissance divi-e, il l'apelle son Dieu, il le reconnoît pour le rand Juge du monde. Il a des sentimens d'hu-nilité à la vûë de soi-même, & des sentimens 'admiration, de confiance & de crainte à la vûë le celui à qui il parle. Si ce n'est pas là adorer quelqu'un, je ne sçai ce qu'on doit entendre par e terme d'adoration.

Mais pour mieux voir encore combien de cho-es Moïse a écrit, & contre ses préjugez, & con-re les premiers élemens de sa Religion; il ne faut que faire en deux mots l'histoire de sa vocation. Il n'y a jamais eu rien de si surprenant que le re-it que Moïse en fait lui-même. Car premiere-ment il déclare d'entrée que c'est un Ange qui lui toit aparu; & cependant il parle constamment le cét Ange dans la suite comme du vrai Dieu: ce ui offre d'abord à l'esprit une surprenante con-radiction. *Moïse*, dit l'Auteur de la Genese, *aissoit le troupeau de Jethro son beau-pere*, &c. *Et l'Ange du Seigneur s'aparut à lui en une lamme de feu d'un milieu d'un buisson: & il re-garda, & voici le buisson brûloit, & ne se con-umoit point.*

Voi à donc l'Ange du Seigneur qui apa-roît à Moïse. Remarquez-le bien, & dites-moi, si vous le pouvez, comment immédia-tement aprés ces paroles l'Historien nous re-presente cét Ange du Seigneur comme étant le Seigneur lui-même ? *Et le Seigneur voyant qu'il se détournoit pour regarder, il l'apella du milieu du buisson, disant, Moïse, Moïse. Et il répondit, Me voici. Et il dit, N'aproche point d'ici. Car le lieu où tu és est une terre sainte.*

Il

Il paroît déja que cét Ange s'attribuë la gloire de consacrer la montagne d'Horeb par sa presence, & de sanctifier le buisson : ce qui ne convient qu'à celui qui est le Saint des Saints, ou plûtôt la Sainteté même. Mais ne n'est rien que cela Ecoûtons la suite.

Et il dit aussi (Qui ? Cét Ange du Seigneur qui se manifeste dans le buisson ardent ? *Je suis le Dieu de ton pere, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Jacob. Alors Moïse cacha sa face. Car il craignoit de regarder vers Dieu.* Le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob étoit le seul Dieu qui fut connu parmi les Israëlites. C'est le Dieu qui avoit fait sortir Abraham hors
Genes. 14. d'Ur des Chaldéens, le Dieu au nom duquel Melchisedec benit Abraham, disant, *Abraham le benit du trés-haut Dieu, possesseur du Ciel & de la Terre. Loüé soit le Dieu Souverain qui a livré tes ennemis entre tes mains.* C'est le Dieu par lequel Abraham avoit accoûtumé de jurer, & duquel il dit au Roy de Sodome, *J'ai levé ma main au Seigneur, au Dieu Souverain, Seigneur du Ciel & de la Terre, si je prends aucune chose de tout ce qui t'appartient.* C'est le Dieu qui aparoît à Abraham, & lui dit, *Je suis le Dieu tout-puissant*, &c
Genes. 17. *Que je sois ton Dieu, & le Dieu de ta posterité après toi*, &c. C'est le Dieu qu'Abraham invoque en Beersheba, & qui fut nommé *le Dieu du siécle*, ou *de l'éternité.* C'est le Dieu qui conduit & regle les événemens par sa providence, comme Eliezer le témoigne par ces paroles : *Benit soit le Seigneur Dieu de mon maître Abraham, qui n'a*
Genes. 24. *point privé de sa grace mon maître, & qui a été fidéle dans ses promesses. Car comme j'étois en voiage, le Seigneur m'a conduit dans la maison des freres de mon maître.* C'est le Dieu qui donne la rosée des Cieux, & le froment de la Terre, par lequel Isaac en mourant benit Jacob. C'est le

Dieu

Dieu de Jacob, qui promet à ce Patriarche, *qu'il lui donnera le païs de Canaan, qu'il multiplera sa posterité comme la poussiere, & que toutes les nations de la terre seront benites en sa semence.* Genes. 28.

C'est le Dieu qui exauce les afligez, & dispense la justice, comme Jacob le témoigne, lors qu'il dit à Laban, *Si le Dieu de mon pere, le Dieu d'Abraham, & la frayeur d'Isaac, n'eût été avec moi, certes tu m'eusses renvoyé à vuide: mais Dieu a regardé à mon affliction.* Genes. 31.

C'est le Dieu qui envoya *Joseph en Egypte, afin de conserver la posterité de Jacob; & qui l'établit pour pere à Pharao, & Seigneur sur toute l'Egypte.* Genes. 45.

C'est le puissant de Jacob, *Dieu d'Israël, Dieu tout-puissant qui benit des bénédictions du Ciel en haut & de la terre en bas.* Genes. 49.

Ainsi lorsque l'Ange qui aparoît à Moïse, se dit être en propres termes le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, il n'y a point de doute qu'il se revêt par là même de tous les droits, de tous les caracteres & de toute la gloire du vrai Dieu, il se dit par là le Dieu Souverain, le Dieu des batailles qui peut livrer nos ennemis en nôtre main, le Seigneur du Ciel & de la Terre, le Dieu d'Abraham & de sa posterité, le Dieu du siécle ou le Dieu Eternel, le Dieu tout-puissant, le Dieu trés-haut, le Dieu qui conduit toutes choses, & qui régle les événemens, le Dieu qui donne la rosée des Cieux & le froment de la Terre, le Dieu qui multiplie les générations, & qui benit les peuples de la terre, qui exauce les afligez, & rend aux hommes selon leur bon droit, qui fait sortir le bien du mal même qui est le Maître de la Nature, & qui commande à toutes les parties de cét Univers.

Ce ne sont pas là nos pensées. Ce sont les pensées, ce sont les préjugez de Moïse. Comment donc Moïse contre ses lumieres, contre ses préjugez, contre les premiers élemens de sa Religion

gion, revêt-il une créature de tous ces caracteres de la gloire la plus propre & la plus essentielle du Dieu Souverain, en nous representant celui qu'il apelle l'Ange du Seigneur, disant, *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob* : S'il est un Ange, comment est-il le Dieu Souverain ? S'il est le Dieu Souverain, comment est-il un Ange ? Moïse ne se contredit point par mégarde ou par inadvertance, en disant des choses oposées dans des endroits de son Histoire éloignez l'un de l'autre. Car dans le même lieu, & presque dans la même période, il vous dit que l'Ange du Seigneur aparut à Moïse, & que cét Ange lui dit *Je suis le Dieu Souverain*, ou ce qui revient à la même chose, *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob*. Il est certain que Moïse a cette pensée, puis qu'il cache sa face à l'oüie de ces paroles, craignant de regarder Dieu. Cela deviendra plus sensible, si nous continuons à considérer le langage de cét Ange.

D'ailleurs, dit l'Historien Sacré, *le Seigneur dit, J'ai vû l'affliction de mon peuple qui est en Egypte. J'ai aussi oüi leur cri*, &c. Ce langage est celui du Dieu Souverain, qui est le maître de ce peuple & de tous les peuples de la terre.

Et Dieu dit à Moïse, Je suis celui qui suis. Tu diras aux enfans d'Israël, Celui qui s'apelle je suis יהוה *celui qui suis, m'a envoyé vers vous.* Il est extrêmement remarquable, que non-seulement cét Ange porte les noms de Dieu, mais encore qu'il s'impose un nom particulier & nouveau qui exprime mieux la gloire & les perfections divines ce qui n'est ni d'une créature, ni d'un simple Ange, mais du Dieu Souverain.

Va donc, & assemble les Anciens d'Israël, & leur dit, Le Seigneur le Dieu de vos Peres m'est aparu le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, & m'a dit, Je me souviens de vous, & de ce qui vous a été fa-

ait en Egypte. Moïse n'a pû obéïr à cét ordre qui lui fût donné, sans engager le peuple d'Israël dans l'Idolâtrie. Car n'est-ce pas une véritable Idolâtrie que de mettre l'Ange de Dieu en la place de Dieu même, & de le faire adorer comme le Dieu Souverain ?

Et ils dirent, Le Dieu des Hebreux nous est venu Chap. 5.
au devant. Nous te prions que nous allions le chemin de trois jours au desert pour sacrifier au Seigneur nôtre Dieu. Il est évident que le Dieu qui étoit aparu à Moïse étoit le même Dieu auquel il faloit sacrifier, & que c'étoit par conséquent le Dieu Souverain.

Outre cela Dieu parla à Moïse, disant, Je suis le Seigneur, qui suis aparu en Dieu tout-puissant à Abraham, à Isaac & à Jacob, mais je ne leur ai point été connu en mon alliance avec eux, de leur donner la terre de Canaan, &c. *J'ai aussi entendu les cris des enfans d'Israël*, &c. C'est cét Ange qui est aparu à Moïse qui parle ainsi. Il se déclare donc être le Dieu tout-puissant, & même il s'impose un nom plus capable d'exprimer sa gloire & ses perfections divines.

Je suis l'Eternel ton Dieu qui t'ai retiré hors du païs d'Egypte de la maison de servitude. Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face. Il ne faut que lire l'Exode, pour voir que celui qui dicte sa Loy aux Israëlites en cét endroit, est le même que celui que nous avons entendu disant, *J'ai établi mon alliance avec eux de leur donner la terre de Canaan*, &c. *Je vous racheterai par bras étendu & en grands jugemens* : & que celui qui tient ce dernier langage, est le même que celui qui s'est fait connoître à Moïse sous le nom de *Jehova*, & qui est nommé *l'Ange du Seigneur.* C'est donc cét Ange qui dit, *Je suis l'Eternel ton Dieu*, &c. *Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face.* Quoi ! une créature, un simple Ange a pû

donner ſa Loi au peuple d'Iſraël ? Un ſimple Ange s'attribuëra la délivrance des enfans d'Iſraël hors du païs d'Egypte ? Une créature oſera dire, *Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face* ? Et Moïſe a pû écrire tout cela contre ſes lumieres, contre ſes préjugez ? Voilà ce qui nous ſurprend, & qui nous paroît tout-à-fait incompréhenſible.

Il y a donc ici une contradiction qui paroît fort choquante. Moïſe ne reconnoît qu'un ſeul Dieu benit éternellement ; toute ſa Religion en fait foy : & néanmoins il revêt un Ange de la gloire de Dieu. Dans tous les ſiécles, ces difficultez ont fait de la peine aux Interprétes ; & elles nous en feroient beaucoup à nous-mêmes, ſi le miſteres de l'Evangile ne nous éclairoient à cét égard, en nous faiſant voir que l'Ange du grand Conſeil a été participant de l'eſſence divine. Cependant cette eſpece de contradiction, la plus extravagante qui fut jamais, ſi elle étoit véritable, a cela de bon qu'elle rend le raport de l'Hiſtorien non ſuſpect, en nous faiſant voir qu'il a écrit contre tous ſes préjugez & contre toutes ſes lumieres : le Saint-Eſprit ou la ſageſſe divine lui faiſant écrire des choſes qui étoient contre ſes ſentimens, mais qui ſe trouvent néanmoins parfaitement véritables.

On doit faire à peu prés le même jugement d'une autre circonſtance de l'Hiſtoire Sainte que nous liſons au chap. 32. de la Geneſe. Là Moïſe nous repreſente Jacob lutant avec Dieu. L'Hiſtoire n'eſt pas longue, & il ſera bon de l'inſerer ici toute entiere. *Alors Jacob demeura ſeul : & un Ange luta avec lui juſqu'à ce que l'aube du jour fût venuë*, &c. *Et il dit, Laiſſe-moi, car l'aube du jour eſt levée. Mais Jacob répondit, Je ne te laiſſerai point, ſi tu ne me benis. Et il lui dit, Quel eſt ton nom. Et il répondit, Jacob. Alors il dit, Ton*

nom

om ne ſera plus Jacob, mais Iſraël, car tu es montré vaillant contre Dieu. Combien plus e ſeras-tu contre les hommes, & les ſurmon-eras-tu ? Et Jacob lui fit une demande, di-ant, Je te prie, fais-moi ſçavoir ton nom. t il répondit, Pourquoi me demande-tu mon om ? Et il le benit en ce lieu même. Et Jacob, pela le nom de ce lieu Phanüel. Car j'ai vû lit-il, Dieu face à face, & mon ame a été délivrée. Et le Soleil ſe levoit quand il paſſa Phanüel, & il boitoit de ſa hanche, &c.

Ceux qui liront les écrits de Moïſe, ne l'accuſeront pas ſans doute d'avoir eu des idées trop baſſes de la grandeur & de la puiſſance de Dieu. Ils ne ſe perſuaderont point que le préjugé de Moïſe fût, qu'un homme mortel pouvoit combattre contre Dieu, & le vaincre. Car cét Hiſtorien nous repreſente Dieu créant le Ciel & la Terre & toutes les autres créatures avec leurs vertus, leurs forces & leurs qualitez. Il nous fait voir l'homme formé du limon de la terre, façonné par les mains de Dieu, qui le réduit en poudre par ſa colere, comme il l'avoit animé par ſon ſouffle. Comment donc cét Hiſtorien nous va-t-il dire que Jacob ſe montra vaillant contre Dieu, & qu'il le vainquit ? Peut-il entrer dans l'eſprit d'un homme qui a des yeux, qu'un grain de poudre détruiſe le Soleil ; qu'une feüille que le vent emporte, détruiſe la machine du monde, & qu'un ver de terre boive l'eau de la mer ? Cependant la diſproportion qui eſt entre les plus petites créatures, & les créatures les plus grandes, eſt ſans comparaiſon moindre que celle qui eſt entre l'homme & le Créateur de l'Univers, je ne dirai pas ſelon nos idées, mais ſelon les idées que Moïſe nous en a données. Quand Moïſe extravagueroit, il ne ſçauroit extravaguer juſqu'au point d'inventer un pareil fait, pour faire voir que Ja-

cob dans le sens propre & litteral, tous sens typique & toute sorte de mistere à part, avoit été plus fort que Dieu, Moïse écrit donc tout ceci je ne dirai pas seulement contre ses préjugez mais aussi contre le grand dessein de sa Religion qui étoit de faire connoître au peuple d'Israël la grandeur de Dieu, la bassesse de l'homme, & la disproportion qui est entre cette bassesse & cette grandeur, & de les retenir dans leur devoir par cette connoissance.

Je décendrois volontiers à present à la consideration des Prophetes qui ont été aprés Moïse mais il faudroit copier presque tous leurs Ecrits pour raporter tout ce qu'ils ont écrit contre les aparences, contre les opinions communément reçûës, & contre leurs propres préjugez. C'étoit par exemple, un préjugé trés-profondément enraciné dans l'ame des Juifs, que certaines nations qui avoient affligé le peuple de Dieu, ou qui étoient ses ennemis, comme Assur, Egypte Edom, Moab, &c. étoient l'objet particulier de la haine du Ciel, & qu'elles devoient être accablées de ses jugemens les plus terribles. C'étoit là particulierement le préjugé des Prophetes, qui étant inspirez par le S. Esprit, ne cessoient de prophetiser contre ces nations detestées, & qui commencent ordinairement leurs prédictions par ces paroles, *La charge de Moab, la charge de Babilone, la charge d'Egypte*, &c. Cependant contre ce grand préjugé né dans leur esprit pendant leur enfance, fortifié par l'éducation, confirmé par les terribles comminations que le S. Esprit leur mettoit en la bouche contre ces peuples, ils prédisent leur salut, ils prévoïent que Dieu transportera parmi eux le pavillon de sa gloire, ils s'écrient que Dieu élevera un autel au milieu de l'Egypte, que l'Egypte connoîtra l'Eternel. Ils en parlent avec des transports de joïe. Ils prévoïent que les

Juifs

uifs auront pour compagnons de leur bonheur
t de leur élection jusqu'aux peuples que l'on
roïoit le plus certainement réprouvez, & qui
voient été jusques là les plus mortels ennemis
'Israël.

Et que dirai-je de ce mélange de basseſſe & de
randeur, de gloire & d'oprobre, de puiſſance
& de foibleſſe, de ſouffrances & de triomphe,
le mort & de vie, dont l'aſſortiment ſurprenant
ait un des caracteres les plus remarquables du
Meſſie qu'ils nous promettent ? Il faudroit en-
rer dans la diſcuſſion de tous les oracles de l'An-
ien Teſtament qui regardent le Meſſie, pour
voir combien les Prophetes diſent de choſes con-
raires à leurs propres préjugez & aux préjugez
de tous les hommes. On demanderoit ce que la
révélation de la force & du bras de l'Eternel a
de commun avec les ſouffrances d'un homme de
langueur & de douleurs qui ſouffre la mort :
Comment il vient dans l'eſprit des Prophetes, que
le Chriſt ſera retranché, mais non pas pour ſoi :
quel préjugé les conduit à nous repreſenter ſa
naiſſance ſi baſſe, & les ſuites de ſa mort ſi ſalu-
taires pour nous, & ſi glorieuſes pour lui. Mais
comme l'ordre que nous nous ſommes propoſé,
ne nous permet pas encore d'entrer dans ces con-
ſidérations, nous nous contenterons de ce que
nous venons de dire ſur ce ſujet. Cela ſuffira,
ce me ſemble, pour détruire l'objection de Spi-
noſa, & pour montrer qu'elle nous fournit une
excellente preuve pour prouver la vérité de la
Religion Judaïque.

CHAPITRE XX.

Où l'on continuë d'examiner les difficultez des incrédules sur le sujet de la Religion Judaïque.

UNe des plus specieuses objections que les incrédules nous fassent, est prise de l'éloignement qu'il y a entre nous & les faits qui nous sont raportez dans les diverses Histoires de l'Ancien Testament : éloignement qui semble en rendre la foi douteuse & incertaine.

Il me semble qu'on peut lever entierement cette difficulté ; en remarquant premierement, que les faits de l'Ancien Testament, qui sont éloignez à nôtre égard, étoient fort prochains, & même fort presens à l'égard de ceux qui les écrivoient en second lieu, que ces faits, outre qu'ils sont d'une nature à ne venir point facilement dans l'esprit, à moins qu'ils ne soient véritables, du moins pour la plûpart ; outre qu'ils ont été écrits par des Auteurs d'un caractere naïf, sincere & non suspect, ont été marquez dans des monumens qui en ont conservé une mémoire & des idées certaines, malgré le tems & les révolutions de tous les âges.

La premiere de ces deux véritez est inconteſtable. On ne peut nier que ces faits n'aïent été écrits par des Historiens qui les avoient ou vûs, ou oüis raporter à ceux qui les avoient vûs. C'en seroit assez pour nous obliger à ne point douter là-dessus. Car de la maniere dont les hommes sont faits, il ne leur vient gueres dans l'esprit de publier des mensonges qu'il est absolument impossible de faire accroire, sur tout lors qu'ils sont exposez à la contradiction ou à l'envie de tous les hommes de leur siécle : & il ne vient pas même dans l'esprit qu'on

ju'on puisse faire accroire des choses si notoirement fausses.

Or c'est là precisément l'état où se sont trouvez tous ceux qui nous raportent les faits miraculeux dont il s'agit ici. Il n'y a point eu de tems où il ne se soit trouvé des rebelles parmi les Juifs. A peine sont-ils sortis hors d'Egypte, qu'ils y veulent retourner. Tantôt ils murmurent de ce qu'ils n'ont point d'eau, & tantôt de ce qu'ils n'ont point de pain. Tantôt ils se font un Veau d'or; tantôt ils adorent Remphan, Moloc, Astarot; tantôt ils servent à Bahal; tantôt ils se font des Veaux en Dan & en Bethel; & presque toûjours ils persecutent les Prophetes, qui tantôt se cachent, tantôt sont mis en prison, tantôt sont lapidez, tantôt sont coupez par le milieu. Pour un Roi juste, il y en a plusieurs impies & sacrilèges qui n'ont rien plus à cœur que d'abolir la véritable Religion, soit pour témoigner leur complaisance aux nations dont ils dépendent, soit pour avoir la liberté de satisfaire leurs passions, & d'exercer sans scrupule toute sorte d'injustices. Cependant il n'y a point de tems où ces Prophetes ne viennent faire des reproches à ce peuple, & où ils ne fassent profession de convaincre les contredisans par ces miracles si sensibles & si extraordinaires qui ont tout le peuple pour témoin. Moïse prend les yeux des Israëlites à témoins des merveilles si surprenantes que Dieu a faites au milieu d'eux. Elie fait décendre le feu du Ciel aux yeux de tout Israël. Le premier fait mourir par l'épée plusieurs milliers du peuple qui avoit idolâtré, dans le tems qu'il leur met devant les yeux ces bienfaits miraculeux auſquels ils ont été ingrats. Le second faisant égorger les Prêtres de Bahal si cheris du Roy & de la Reine d'Israël, ne manque ni d'ennemis ni de contredisans, lors qu'il veut convaincre toute une grande nation

en faisant décendre le feu du Ciel.

Mais il y a plus que cela encore. La sagesse divine a voulu que ces faits extraordinaires se conservassent dans certains monumens particuliers qui servissent également à en perpetuer la mémoire, & à en démontrer sensiblement la vérité. Il est nécessaire de les parcourir l'un après l'autre pour le mieux comprendre.

I. La création de toutes choses étant le premier de tous les évenemens, & le plus éloigné de nôtre connoissance, c'est aussi celui qu'il est le plus difficile de justifier. Cependant la sagesse de Dieu y a pourvû, en le gravant, pour ainsi dire, dans ces quatre divers monumens, le monde, la societé, l'Histoire, & l'établissement d'un jour de repos consacré pour en perpetuer la mémoire. Le monde porte si visiblement les caracteres d'un ouvrage, & il fait si bien connoître la sagesse de celui qui l'a formé, qu'il est impossible de ne pas voir que l'existence de Dieu, & la vérité de la Création, sont deux véritez essentiellement enchaînées.

On ne sçauroit considérer la societé, ni regarder à cette suite de générations qui a nécessairement un principe, sans demeurer d'acord qu'il y a eu un premier homme & une premiere femme qui ont été créez immédiatement de Dieu. L'Histoire nous fait voir par la nouveauté des arts, des sciences, des coûtumes, & par l'origine des peuples, que la societé a commencé d'être & même qu'elle n'est pas trés-ancienne. Enfin, l'établissement du Sabbat, dont les raisons seroient incompréhensibles, ou plûtôt dont l'institution seroit extravagante, s'il n'avoit falu qu'elle servît à perpetuer la mémoire d'un événement si important, nous conduit encore nécessairement à la vérité de la Création qu'il nous represente. Or bien que chacun de ces monumens suffise pour aprendre

prendre aux hommes qui ne sont pas préocu-pez, la vérité de la Création, il est certain que c'est l'amas de tous ces monumens qui rend cette évidence démonstrative. Car qui est-ce, je vous prie, qui peut avoir fait cét acord de la Nature, de la societé, de l'Histoire, & de la Tradition Judaïque ? Pourquoi faut-il que toutes les parties de la Nature conviennent avec toutes les parties de la societé ; que les parties de la societé s'accordent avec toutes les Histoires ; & que celles-ci aïent tant de raport avec la Tradition Judaïque la plus ancienne du monde, & sur tout avec cét établissement si extraordinaire d'un jour consacré au repos ? Certainement la sagesse de Dieu a mis cette vérité de la Création au dessus de tous les doutes, lors qu'il a voulu qu'elle fut marquée dans la Nature, qui dépend de lui, & ne dépend que de lui ; dans la societé & l'amas des peuples venant d'un même principe, dont il est seul le pere ; dans la mémoire des choses passées, dont il est le principe ; & dans une partie du tems, qui n'apartient qu'à lui seul, parce que celui qui a fait les créatures, est aussi la cause de leur durée, & a le droit de disposer de nos jours & de nos années, & de se consacrer telle partie de nôtre tems qu'il lui plaît.

II. Je mets la vocation d'Abraham au nombre des faits miraculeux, parce qu'elle me paroît miraculeuse & dans son principe, & dans ses suites. Abraham y fait trois choses trés-difficiles. Il quitte sa patrie, il se circoncit, & il offre son fils en sacrifice. Il est impossible qu'il fasse tout cela sans qu'il soit assuré non-seulement que Dieu est, mais que c'est Dieu qui lui est aparu. Et l'on peut dire aussi que ces trois marques de son obéïssance qu'il donne à Dieu, sont comme trois monumens divers dans lesquels la sagesse de Dieu a voulu graver pour ainsi dire, la vérité de la

révélation surnaturelle dont ce Patriarche fut honoré. Au reste ces monumens sont très réels & très certains. On ne peut douter qu'Abraham n'ait quitté son païs, puisque sa posterité se trouve ensuite dans une terre étrangere, & que le séjour de la posterité d'Abraham premierement au milieu des Cananéens, & en second lieu en Egypte, & la profession qu'elle fit constamment d'avoir en horreur les idoles, & de servir un seul Dieu, rendoit inconteſtable qu'Abraham avoit quitté son païs, & qu'il avoit renoncé au culte des idoles. Il est certain qu'Abraham offrit son fils en sacrifice sur la montagne de Morija. Le nom qui fut donné à cette montagne, & ce proverbe qu'on dit depuis si long tems en Israël, *A la montagne de l'Eternel, il y sera pourvû*, en sont une preuve qui ne doit point être suspecte : & l'on ne peut pas douter aussi, que l'effort qu'Abraham fait sur les plus tendres sentimens de son cœur, ne supose qu'il ne doutoit en aucune façon que Dieu ne lui eût parlé pour lui ordonner de lui offrir son fils. Mais le mouvement le plus sensible qui nous represente cette vérité, c'est la résolution qu'il prend de se circoncir, lui, ses serviteurs & ses enfans. C'est se moquer de dire qu'Abraham ait pû se résoudre à se circoncir dans une autre vûë que celle d'obéïr à Dieu. La circoncision en soi est quelque chose qui ne viendra jamais de soi-même dans l'esprit. La circoncision enferme quelque chose qui semble choquer la pudeur & l'honnêteté. Elle est douloureuse, & contraire à l'affection paternelle, comme il est aisé de le voir par l'exemple de Sephora, qui apelle Moïse un époux de sang à cette occasion. D'ailleurs cette pratique n'enferme aucune véritable utilité : & ceux qui ont tâché de faire des efforts d'imagination pour en découvrir les usages, n'ont dit au fonds que des inepties.

Ils

Ils ont prétendu que la circoncision sert à la fécondité. Mais iis l'ont prétendu sans raison, & contre l'expérience, qui nous fait voir que les nations incirconcises ne sont pas moins fertiles que les autres. Ils ont dit qu'elle sert à la propreté. Mais il n'est pas concevable que ce soit là le motif qu'Abraham a eu pour pratiquer un usage si difficile, si douloureux, si singulier, d'ailleurs, si étrange, & qui pouvoit le rendre ridicule à toute la terre, comme cela ne manqua pas d'arriver. Il faut donc demeurer d'acord de la vérité du fait, qui est que Dieu choisit la circoncision pour en faire un monument d'autant moins suspect & plus certain & de son alliance, & de sa protection, & de ses révélations, que c'est une pratique pour laquelle nous avons naturellement une trés-grande répugnance. La circoncision marque trés-sensiblement, premierement, que c'est Dieu qui apeloit Abraham, puis qu'autre que Dieu ne pouvoit exiger de lui une telle preuve de sa foi : & en second lieu, qu'Abraham étoit aussi persuadé qu'on peut l'être, que c'étoit Dieu qui lui avoit parlé, puis qu'il n'y pouvoit avoir d'autre considération que celle de Dieu même, qui pût l'engager à faire une chose pour laquelle il avoit tant de répugnance.

III. A la vocation d'Abraham il faut joindre toutes les marques surprenantes & miraculeuses de sa protection que Dieu à données aux Patriarches en plusieurs occasions differentes, & qui sont telles, que l'autorité de l'Histoire qui les raporte à part, elles semblent se justifier elles-mêmes, & nous persuadent par des caracteres naturels de leur vérité. Nous n'en marquerons que deux, sur lesquels nous avons déja faits nos réflexions. La premiere est, qu'Abraham & Moïse attribuënt à un Ange tous les droits, tous les

titres & toute la gloire de l'Etre Souverain ; comme nous l'avons déja fait voir. La seconde, que Jacob est dit avoir lutté avec Dieu, & l'avoir vaincu : ce que Moïse n'a pû écrire contre ses préjugez, si cela n'a pas été véritable.

Car il est évident que Moïse, loin de s'aviser d'inventer de pareilles choses, devoit avoir plûtôt du penchant à les rejetter. Et il ne faut point qu'on dise, qu'il inventoit cette sorte de faits pour plaire au peuple. Car I. chacun sçait combien Moïse étoit peu complaisant pour un peuple qu'il traitoit incessamment de peuple de col roide & endurci de cœur. II. Il prend le soin d'instruire lui-même ce peuple de la grandeur de Dieu, & de la bassesse de l'homme, & de la disproportion qui est entre l'un & l'autre : & comment seroit-il dans cette occasion si contraire à son propre dessein ?

Joignez maintenant toutes ces considérations à ce double monument, dans lequel la sagesse de Dieu a voulu conserver la vérité de ce fait, le nom de Phanüel donné au lieu où se fit cette lute, une coûtume extraordinaire & surprenante des Juifs qui ne mangeoient point de la hanche des animaux ; double monument qui est trop singulier & trop éloigné des réflexions ordinaires de l'esprit, pour être l'objet de quelque fixion de l'esprit : & vous serez confirmé dans la pensée que ce sont ici des faits véritables & sincerement rapportez.

Le séjour que les Israëlites ont fait en Egypte, est le monument dans lequel la sagesse de Dieu a écrit la vérité de l'élévation de Joseph. Car il n'est pas concevable que la famille de Joseph eût voulu monter en Egypte pour une autre occasion que celle-là, puis qu'elle prétendoit à la possession de la terre de Canaan. Ce qui paroît par le

soin

soin que Jacob prend en mourant, d'ordonner qu'on transporte ses os dans ce païs des pelerinages de ses Peres. Quelle aparence en effet, que ces enfans de Jacob pensassent à habiter parmi les Egyptiens, & à exercer la profession de bergers, qui étoit en abomination en Egypte, s'ils n'y eussent eu une puissante protection, & s'ils n'y eussent été apellez par une pressante necessité ? Mais le séjour des Israëlites en Egypte est peu de chose auprés de la maniere surprenante & miraculeuse dont ils en furent retirez.

On ne peut pas douter que Dieu n'ait employé pour cela toutes ces merveilles effraïantes & accablantes que Moïse raporte, & que nous apellons les plaïes de l'Egypte. Car comment les Egyptiens auroient-ils pû se résoudre à les laisser aller sans cela ? Comment se seroient-ils privez volontairement de l'utilité qu'ils recevoient de leur travail ? S'ils avoient craint que les Israëlites ne se multipliassent trop, ils auroient craint beaucoup davantage que cette effroïable multitude étant toute assemblée en un corps, ne fut en état de leur faire la guerre & de les assujettir. D'ailleurs il est certain que les Israëlites emmenerent leurs troupeaux avec eux, & qu'ils emporterent les vaisseaux des Egyptiens. Car sans cela, d'où auroient-ils pris ce qu'ils employérent dans le desert pour la construction du Tabernacle, pour les sacrifices, & pour les autres parties du service de Dieu ? Que si les Israëlites emmenerent leurs troupeaux, & s'ils emporterent les vases des Egyptiens, il faut necessairement que les choses se soient passées de la maniere qu'elles sont écrites dans l'histoire que Moïse en a composée.

Et certainement celui qui considérera toutes les diverses circonstances de ce fait ; comme le peu d'aparence qu'il y avoit de laisser aller un si grand peuple, qui pouvoit assujettir l'Egypte,

com-

comme il assujettit du depuis la terre de Canaan ; les richesses qu'ils emporterent avec eux selon l'aveu qu'ils font d'avoir emporté les vases des Egyptiens, qu'ils consacrerent ensuite à Dieu en les emploïant pour le service du Tabernacle ; l'équipage de voïageurs dans lequel ils célébroient la Pâque tous les ans, pour se representer que les Peres s'étoient tenus prêts à partir en mangeant l'Agneau Paschal ; cette cérémonie si surprenante & incompréhensible sans cela, d'arroser sa porte du sang d'un Agneau, & d'en manger la chair le bâton à la main, & les chandelles étant allumées ; le nom de *passage* donné à l'Agneau qui faisoit tous les ans commémoration de cét ancien passage de l'Ange, donné même au repas, & au jour auquel ce repas de commémoration se faisoit ; la consécration des premiers nez du peuple qui étoient saints au Seigneur, & des Lévites qui étoient regardez comme les premiers nez du peuple, consécration qui se faisoit en vûë de ce que les premiers nez des Egyptiens aïant été égorgez, les premiers nez d'Israël avoient été épargnez : on trouvera que la Religion Judaïque est un monument le plus certain & le plus infaillible qui sera jamais, dans lequel la sagesse de Dieu a conservé la mémoire de cét événement.

Suivons les Israëlites dans le desert, nous trouverons que Dieu fait en leur faveur des merveilles étonnantes, & en si grand nombre, qu'on a de la peine à se souvenir de toutes. Mais ce qui fait à nôtre sujet, & que nous devons principalement remarquer ici, c'est que Dieu en perpetuë la mémoire, & en rend la vérité incontestable, en établissant des signes & des mémoriaux qui rendent impossible la fixion à cét égard. Aprés que les Egyptiens ont été submergez dans les eaux de la mer rouge, Moïse en compose un Cantique qui

se

conserve de siécle en siécle. Dieu leur fait tomber de la manne pour les nourrir miraculeusement. Il ordonne qu'on en remplisse une cruche toute pleine, & veut qu'elle soit conservée d'âge en âge parmi les Juifs, pour tenir lieu de miracle constant & perpetuel. Les enfans d'Israël font un long séjour dans le desert, habitant dans des tentes, & ne subsistant que par les miracles que la providence fait continuellement en leur faveur, étant évident qu'ils ne pouvoient subsister si long-tems dans ce desert autrement que par un secours naturel. Dieu fait bâtir un Tabernacle qui sera un monument sensible & durable de cette vérité, étant évident que si les enfans d'Israël n'avoient fait que passer le desert, ils n'auroient point bâti de tabernacle à Dieu, mais qu'ils auroient attendu d'être au lieu où ils tendoient pour lui édifier un Temple. La verge d'Aaron aïant fleuri entre toutes les autres, pour faire voir par ce prodige, que la vocation de ce souverain Sacrificateur étoit véritablement divine, Dieu fait mettre à part cette verge, & ordonne qu'elle soit gardée dans le Tabernacle, pour être un témoignage perpetuel de cette vérité, & pour confondre la rebellion. Dieu aïant puni l'ingratitude de son peuple, en leur envoïant des serpens dont les morsures étoient brûlantes ; & aïant ensuite donné le remede avec le mal, en faisant élever un serpent d'airain en l'air, auquel les Israëlites regardoient quand ils avoient été mordus : ce serpent d'airain qui dura jusqu'au tems d'Ezechias, & qui auroit duré davantage, si les Israëlites le prenant pour l'objet de leur idolatrie, n'eussent donné sujet à ce bon Roy de le mettre en pieces, ce serpent d'airain, dis-je, étoit un mémorial de la miraculeuse guérison de ceux qui regardoient à ce serpent, & ne pouvoient representer autre

chose,

chose. Car je voudrois bien sçavoir pourquoi l'on se seroit avisé d'élever un serpent d'airain, & si jamais depuis la naissance du monde cela étoit tombé dans l'esprit de qui que ce soit ? Dieu donne sa Loi au peuple d'Israël, en faisant entendre sa voix distinctement & immédiatement. Le Décalogue, la Préface du Décalogue est un monument de cette vérité. *Ecoute Israël, je suis l'Eternel ton Dieu*, &c. Moïse donne pour raison du second Commandement, *Souviens-toi que lorsque tu étois en Horeb, tu entendis bien une voix, mais que tu ne vis point de ressemblance.* Cela même peut être regardé comme un monument de cette révélation immédiate de Dieu qui s'étoit faite en Horeb. Dieu avoit fait de grandes merveilles pour délivrer Israël. Le Décalogue est un monument non suspect de cette vérité, puis qu'il supose toutes ces grandes merveilles. Enfin, cette nuée miraculeuse dans laquelle Dieu décendit pour conduire les enfans d'Israël, & qui étoit lumiere d'un côté, & obscurité de l'autre, aïant rempli le Tabernacle où Dieu rendoit ses oracles, & répondoit à ceux qui l'interrogeoient, fut pendant plusieurs siécles un monument de toutes les merveilles que Dieu avoit faites par son ministere.

On pouroit bien ajoûter à cela, qu'aprés que Dieu eût puni l'impieté de ceux qui s'élevoient contre ses ordres, en contestant à Moïse son autorité, & à Aaron sa Sacrificature, lors qu'il ouvre la terre pour engloutir les uns, & qu'il consuma les autres par le feu qui décendit du Ciel; on prit les encensoirs de ces impies, & qu'on les garda par l'ordre de Dieu, pour servir à la posterité de monument d'une si redoutable vangeance: ce qui joint au grand nombre de personnes qui périrent alors par la main de la justice de Dieu, & à ce que ce feu vangeur n'épargna pas même

Nadab

Nadab & Abihu, qui avoient auſſi témoigné ur impieté, quoique dans une autre oca- on, pourroit être de quelque poids pour nous onfirmer la vérité de ces événemens. Mais il t bon de paſſer à la conſidération des merveil- s qui ſuivirent la mort de Moïſe, & qui compagnerent l'entrée des enfans d'Iſraël dans terre de Canaan.

Les Iſraëlites voulant traverſer le Jordain, ils rent marcher devant eux l'Arche de Dieu, la- uelle par la vertu de Dieu qui l'acompagnoit, qui ſe montroit preſent en elle d'une façon outе particuliere, fendit les eaux d'une ſorte, ue celles d'enbas s'écoulerent, & que celles 'enhaut s'enflerent comme de hautes monta- nes, & demeurerent ſuſpenduës juſqu'à ce que es enfans d'Iſraël euſſent paſſé. Mais ce miracle toit trop remarquable pour le laiſſer tomber ans l'oubli. Non-ſeulement Dieu voulut qu'il ut mis dans le Livre où s'écrivoit tout ce qui rrivoit de conſidérable au peuple d'Iſraël, mais l ordonna qu'au milieu même du fleuve on en reſtât un monument avec douze pierres, & un utre ſemblable en Guilgal, qui fut un témoi- nage ſenſible à la poſterité que les enfans d'Iſ- aël avoient traverſé ce fleuve à ſec.

La fraïeur de Dieu marchoit devant les Iſraë- lites. Les murailles des Villes tomboient devant 'Arche & au ſon du cornet, comme cela paroît par l'exemple de Jerico. Et les peuples étonnez des choſes prodigieuſes que Dieu avoit faites en faveur de ce peuple, étoient dans la derniere con- ſternation, & ne croïoient point pouvoir ſubſi- ſter un moment devant lui. Si l'on veut avoir une preuve inconteſtable des impreſſions publi- ques qu'avoient fait les miracles que Dieu avoit operez en faveur de ſon peuple, il ne faut que conſidérer le procedé des Gabaonites. Ceux-ci

n'eſ-

n'eſperant rien de leurs forces ni de tous les ſecours humains, ſurprirent la bonne foi de Joſué par un ſtratagême connu de chacun. Ils firent leur Traité. On jura qu'on les épargneroit, & on leur tint parole. Ils habiterent parmi les Iſraëlites, & furent coupeurs de bois & puiſeurs d'eau, juſqu'à ce que Saül, en les exterminant contre un traité ſi ſaint & ſi ſolennel, attira la colere de Dieu, qui voulut que cette action fût punie très-rigoureuſement ſur la poſterité de Saül, laquelle fut livrée aux Gabaonites pour en faire une telle vengeance qu'il leur plairoit. Les Gabaonites ſubſiſtant ſeuls des autres Cananéens parmi les Iſraëlites, le traité qu'ils font & qu'on obſerve à leur égard, la violation de ce traité ſi ſévérement punie, dans un tems où il étoit facile de ſçavoir ſi ce traité étoit une vérité ou une fable, ont été autant de monumens non ſuſpects de l'impreſſion qu'avoient fait les merveilles de Dieu ſur l'eſprit des Nations.

Enfin, l'Arche de Dieu étoit comme un miracle ſenſible aux yeux des Iſraëlites, qui leur prouvoit la divinité de leur Religion; & c'étoit en même tems le monument des miracles qu'avoient été déja faits en Iſraël par la puiſſance de Dieu. Un des faits les plus remarquables qui ſe trouvent dans l'Hiſtoire du Vieux Teſtament eſt la maniere ſurprenante & admirable dont l'Arche de Dieu agit au milieu des Philiſtins, qui furent frapez par la main de Dieu, qui les contraignit malgré qu'ils en euſſent de renvoïer cette Arche parmi les Iſraëlites. Toutes les circonſtances de ce fait ſont remarquables. On mêne cette Arche dans le Temple de Dagon. Le lendemain on trouve l'Idole de Dagon renverſée. On releve Dagon. On le remet en ſa place. Le jour ſuivant on le trouve par terre ſans tête & ſans mains. La vengeance de Dieu paſſe de cette

Idol

dole aux idolâtres. Les Habitans d'Azot sont incommodez par une multitude infinie de rats que Dieu fit naître dans leur païs, & ils sont frapez d'une plaïe secrette & honteuse qui les empêchoit de pouvoir s'asseoir. Ceux d'Azot ne pouvant plus souffrir l'Arche au milieu d'eux à cause de tant de maux, l'envoïent dans les autres villes des Philistins, où elle produit la même desolation. C'est pourquoi les Philistins craignant qu'elle ne les fît tous mourir, ils assemblent leurs Sages, qui leur conseillent de renvoïer l'Arche avec un petit coffre, où l'on mettoit cinq figures de rats dont ils avoient été si fort incommodez avec cinq autres figures des parties de leur corps où ils avoient été frapez de ces plaïes. Ils mirent l'Arche sur un chariot tout neuf, auquel ils attelerent deux vaches, dont ils enfermerent les petits. Ces animaux malgré l'instinct ou le penchant de la Nature qui les entraînoit vers leurs petits, traînerent l'Arche sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils arriverent en Bethsames. Les Bethsamites aïant voulu regarder dans l'Arche par une curiosité impie & téméraire, Dieu en fit mourir cinquante mille. Aprés quoi l'Arche fut conduite en Gabaon dans la maison d'Abinadab.

On pouroit peut-être douter de toutes ces merveilles, si outre la fidelité de l'Histoire qui les raporte, on ne les trouvoit marquées dans ces trois monumens sensibles, le renvoi de l'Arche parmi les Israëlites, les figures qui furent enfermées dans le coffret qu'on renvoïa avec l'Arche, & les cinquante mille hommes qui tomberent du peuple pour avoir regardé trop curieusement dans l'Arche. Car le moïen de s'imaginer que les Philistins aïent renvoïé de leur gré, & sans y être forcez, une Arche à laquelle ils sçavoient bien que les Juifs attachoient toute leur confiance, & qu'il leur importoit si fort par conséquent de bien conserver ?

ſerver ? Et puis, que ſignifioient ces figures de rats & des parties du corps les plus ſecretes, où ils avoient été frapez, qui furent long-tems conſervées en Iſraël ; Pourquoi ce mélange de rats & de parties du corps humain ? Et enfin, comment pouvoir faire acroire que cinquante mille Bethſamites ont été frapez, & ſont morts pour avoir regardé dans l'Arche ? Un tel fait ne peut être ſupoſé, s'il eſt faux. Cinquante mille hommes mis à mort tout à la fois, & une contrée exterminée d'une maniere ſi étrange à l'arrivée de l'Arche, ſont un monument, qui dans ſa dépendance des autres circonſtances de cette hiſtoire, eſt aſſurément bien capable d'en faire connoître la vérité.

Au reſte, ces choſes arriverent l'année 2888 trente ans ou environ avant la naiſſance de David. Celui-ci ſçavoit ce qui en étoit, ou du moins il lui fut très-facile de le ſçavoir ; & il auroit été abſolument impoſſible qu'aïant autant d'habileté & de lumiere qu'il en avoit, il eût été la dupe de ceux qui lui auroient conté des fables ſi contraires à la notorieté publique. Comment, je vous prie, auroit-on pû faire acroire à David, ou aux hommes qui vivoient du tems de David, que l'Arche avoit été renvoïée par les Philiſtins, qui y avoient été forcez par tant de plaïes ; que cinquante mille Bethſamites avoient été frapez pour avoir regardé trop curieuſement dans l'Arche ; & que les Philiſtins avoient envoïé avec l'Arche des figures, qui étoient des monumens ſenſibles des plaïes qu'ils avoient ſouffertes ; & que tout cela s'étoit paſſé il n'y avoit que vingt-cinq ou trente ans ? Il y avoit pluſieurs millions de perſonnes encore vivantes qui ſçavoient le contraire, & qui avoient vû le contraire, ou plûtôt qui n'avoient vû ou ne voïoient rien de tout cela.

Il eſt certain que ces monumens ſont, I En très-grand nombre, II Très remarquable, III Non ſuſpects; & que par leur variété ils forment une demonſtration morale qui ne ſçauroit manquer de convaincre des eſprits droits.

Je dis qu'ils ſont en très-grand nombre: en effet, le ſeptième jour conſacré pour perpetuer la mémoire de la Création, & la ſeptiéme année & la ſeptiéme ſemaine d'années; l'Arche qui ſubſiſta long tems ſur les montagnes d'Ararat depuis le déluge; la ſtatuë de ſel dans laquelle fut changée la femme de Lot, qui dura pendant pluſieurs ſiécles; la circonciſion, uſage ſi difficile à pratiquer; le nom des Patriarches exprimant les caracteres de leur vocation, ou les bienfaits de Dieu les divers noms qui furent impoſez aux lieux où ces merveilles ſe paſſerent, comme ſont Morija, Phanuël, &c. l'état de la République d'Iſraël, qui ne s'explique que lors qu'on l'unit avec toutes ces révolutions miraculeuſes qui y ſont arrivées; la Pâque, cérémonie qui repreſente ſenſiblement les circonſtances de la ſortie des enfans d'Iſraël, & particulierement la mort des premiers nez des Egyptiens; la verge d'Aaron qui avoit fleuri conſervée miraculeuſement dans le Tabernacle; une cruche remplie de ce pain celeſte ou de cette manne qui nourît les Iſraëlites pendant ſi long-tems dans le deſert; le Tabernacle, monument perpetuel & durable du long ſéjour que les Iſraëlites avoient fait dans un deſert, où ils n'auroient pû vivre long-tems ſans un ſecours ſurnaturel; le ſerpent d'airain conſervé à la poſterité, lors même que ſon uſage fut paſſé, pour être un mémorial de la gueriſon miraculeuſe que les Iſraëlites avoient obtenuë en le regardant: les encenſoirs de Coré, Datan & Abiram, & des autres s'étoient ſoûlevez contre l'ordre de Dieu, conſervez auſſi pour faire ſoû-

souvenir le peuple de ce châtiment surnaturel l'Autel qui fut dressé au milieu du Jordain, pour marquer que les enfans d'Israël l'avoient passé sec par la puissance de Dieu ; les Gabaonites conservez par la Religion du serment, & condamnez à un vil ministere ; la famille de Rahab subsistant parmi les Israëlites, pour être un monument de la misericorde qui fut exercée envers cette femme ; l'Arche de Dieu, l'instrument de tant de merveilles, & le monument de tant de miracles ; les Cantiques de reconnoissance qui furent chantez aprés les délivrances miraculeuses, conservez précieusement parmi les Juifs ; la langue sainte toute composée d'expressions qui vont à attribuer tout à Dieu, (car les langues expriment les mœurs des peuples) & qui exprime par son génie & par ses manieres de parler l'Histoire de ce peuple, & les bienfaits signalez que Dieu lui a si souvent acordez ; la Tradition des Israëlites ; le cœur des Patriarches & des autres hommes, qui a été sanctifié par la vûë de toutes ces grandes merveilles ; & enfin la miraculeuse subsistance de ce peuple, qui n'auroit pû ni se conserver si long-temps séparé des autres Nations, & moins encore conserver sa Religion pure & le service du vrai Dieu malgré le penchant que ses passions & l'exemple des Nations voisines lui donnoient pour la superstition : tous ces monumens, dis-je, sont en grand nombre, on ne peut le contester ; & il faut avoüer que jamais on n'avoit pris tant de précautions pour conserver la mémoire des choses passées qu'on en a pris dans cette ocasion.

II. Il est vrai que ces monumens ont été fort sensibles & fort éclatans. Qu'y a-t-il de plus connu que le Tabernacle, l'Arche, l'Etat du peuple Juif, la Circoncision, le septiéme jour ? Voyez quel soin Dieu prend de conserver la mémoire des choses passées, quand elles peuvent

ser

ervir à confirmer ou à illuſtrer la Religion? Il les grave dans le tems qui fait périr toutes choſes, & qui demeure néanmoins plus long-tems que tout ce que nous voïons, dans la chair des Iſraëlites, dans leur Religion, & dans les révolutions de leur Etat, afin que ces objets frapant les yeux avec plus d'éclat, ſoient & plus remarquables & plus inconteſtables tout enſemble.

III. Ces monumens ſont d'ailleurs non ſuſpects. On ne ſoupçonnera point Moïſe d'avoir établi le Sabbat & la Circonciſion pour donner créance à des impoſtures, puiſque ces deux uſages étoient établis avant lui. Moïſe a pû avoir de l'adreſſe d'eſprit; mais il n'a pû rendre les événemens ſouples à ſes deſirs, ni les accommoder à ſes paſſions. Les Patriarches avoient porté leurs noms avant Moïſe, & ces noms font connoître ce qui leur eſt arrivé. Il eſt incompréhenſible que ſi les merveilles que Dieu a fait en Egypte, ou dans le deſert, ſont des fictions, Moïſe ſe ſoit aviſé de faire une Religion qui en eſt toute entiere un portrait ſenſible. Ce Légiſlateur n'a pû tromper le preſent & l'avenir, les hommes qu'il conduiſoit & leur poſterité, en faiſant garder une manne qu'il ſçavoit bien devoir ſe corrompre, comme ſi elle eût dû être incorruptible. Il n'a pû faire acroire que les Iſraëlites étoient ſortis d'Egypte avec les vaſes précieux des Egyptiens, & en faire un monument magnifique en faiſant ce Tabernacle ſi riche. Car avec quoi l'auroient-ils fait? Il ne ſera point venu dans l'eſprit de Joſué à faire bâtir une eſpece d'Autel, pour marquer qu'ils avoient paſſé à ſec une riviere qu'ils avoient paſſé ſur des ponts, ou autrement: car il ſeroit trop expoſé à la moquerie, & de ceux qui auroient vû un travail ſi inſenſé, & de ceux qui y auroient travaillé eux-mêmes. Le ſerpent d'airain ne ſe ſera pas formé lui-

Justin. contra Tryph. lui-même ; & une Nation qui haïssoit mortellement toute sorte de peintures & de sculptures, ne l'aura point dressé ou permis qu'on le dressât sans un grand mistere ou une grande necessité. Les Philistins n'auront point renvoyé l'Arche de Dieu par complaisance pour les Israëlites qui y attachoient toute leur confiance ; & les Bethsamites ne se seront pas laissez mourir pour rendre cette Arche plus terrible & plus vénérable. Les Gabaonites n'auront pas été exceptez de tant d'autres peuples qui tomberent sous l'épée, sans quelque raison. Et David & plusieurs autres saints hommes qui vivoient dans un tems où il pouvoient sçavoir le vrai ou le faux de ces avantures, n'auront point été sanctifiez par des fictions & des fables reconnuës pour telles. Car ne connoissant pas aussi distinctement que nous la vie éternelle, ils se seroient facilement abandonnez à l'amour du monde, s'ils n'avoient été retenus par la considération de ces merveilles dont ils étoient si pleinement & si parfaitement persuadez. S'ils n'avoient eu le contrepoids de ces faits miraculeux qui les réveilloient & leur parloient fortement de la part de Dieu, rien ne les pouvoit soûtenir ni les empêcher de s'abandonner au vice, qui devenoit pour eux préférable à la vertu. On peut dire que les miracles de l'Ancien Testament tenoient à cét égard la place des motifs de l'Evangile, & que les motifs de l'Evangile, je veux dire, la vie éternelle & la mort éternelle révelée distinctement, tiennent la place de ces miracles & doivent être le contrepoids qui nous empêche de tomber dans le vice. Cette considération nous conduit à passer maintenant de la considération de la Religion Judaïque à la considération de la Religion Chrétienne.

IV. SECTION.

Où l'on fait voir que la Révelation Judaïque nous conduit à la divinité de la Religion Chrétienne.

CHAPITRE I.

De la vocation des Païens.

NE nous contentons pas d'avoir prouvé la divinité de la Révelation Judaïque. Allons plus loin, & voïons si elle ne nous conduira point à une plus grande Révelation.

Un des plus grands & des plus considérables oracles qu'elle enferme, est sans doute celui qui prédit la vocation des Païens. C'est ici un grand principe qui nous conduit au delà de la Révelation Judaïque, & qui nous fera entrer parfaitement dans le plan & dans le dessein de Dieu dans la Religion, si nous l'avons une fois solidement établi.

Il ne faut pour cét éfet que s'attacher bien à la considération de la prophetie, & à celle de son acomplissement.

On trouve dans l'Ecriture tout ce qu'on peut raisonnablement demander à l'égard de la prophetie. Ce n'est pas ici un oracle que le hazard ait mis en la bouche d'un seul Prophete une seule fois; il est en la bouche de tous les Prophetes. Moïse, David, Salomon, Esaïe, Jeremie, & tous les autres, prédisent si souvent la vocation des Gentils, qu'il semble qu'ils aïent vû cét évènement. Ce n'est point ici une prophetie qu'on puisse acuser d'obscurité. Car qu'y a-t-il de si clair que ces paroles de Zacharie? *Et il arrivera qu'en ce jour-là des eaux vives sortiront de Jerusalem,* Zacharie,

&c. *& l'Eternel sera Roy sur toute la terre. En ce jour-là il y aura un seul Eternel, & son nom ne sera qu'un.* Qu'y a-t-il encore de si clair que ce passage de Malachie ? *Mais depuis le Soleil levant jusqu'au Soleil couchant mon nom sera grand entre les Nations, & on offrira en tout lieu parfum à mon nom, & oblation pure. Car mon nom sera grand entre les Nations, a dit l'Eternel des Armées.*

Malach. 1. 11.

Si l'on trouve que ces passages ne sont pas encore assez exprés pour marquer le choix que Dieu devoit faire des Gentils pour les recevoir dans son alliance, on n'a qu'à considérer ce passage, où Dieu dit par la bouche d'Esaïe : *Je me suis fait chercher par ceux qui ne me demandoient point; & je me suis fait trouver à ceux qui ne me cherchoient point. J'ai dit à la Nation qui ne s'apelle pas de mon nom, Me voici, me voici.* Et encore cét autre: *Ejoüis-toi, sterile qui n'enfantois point. Toi qui ne sçavois ce que c'est que le travail d'enfant, éclate de joïe avec chant de triomphe, & t'égaïe : car les enfans de celle qui étoit délaissée seule, seront en plus grand nombre que les enfans de celle qui étoit mariée, a dit l'Eternel.* Si vous demandez qui seront ceux d'entre les Gentils qui auront part à cét avantage, vous trouverez que ce seront les Gentils indifferemment, jusqu'à ceux qui avoient été autrefois les plus abandonnez de Dieu. *En ce jour-là*, dit Zacharie, *l'Eternel se fera connoître à l'Egypte ; & l'Egypte connoîtra l'Eternel.*

Esaïe.

Zachar.

Si les Juifs s'imaginent que les Gentils ne doivent être apelez à la connoissance du vrai Dieu que comme des esclaves destinez uniquement à suivre le char de triomphe d'Israël, nous leur fermerons la bouche par ces paroles de Michée : *En ce tems-là, dit l'Eternel, j'assemblerai la boiteuse, & recueillerai la rejettée. Et je mettrai la boiteuse pour être en relief, & celle qui étoit éloignée pour être une Nation robuste. Et l'Eternel régnera sur eux*

Michée.

eux en la montagne de Sion dés cette heure jusqu'à toûjours. Ezechiel parle d'un tems auquel les deux peuples ne seroient plus deux peuples & d'une alliance éternelle que Dieu traiteroit avec eux en commun. *Je traiterai,* dit-il, *avec eux une alliance de paix, & il y aura une alliance éternelle avec eux. Je les asserrai & les multiplierai, & mettrai mon Sanctuaire au milieu d'eux pour toûjours. Et mon pavillon sera entr'eux, & je serai leur Dieu, & ils seront mon peuple. Et les Nations sçauront que je suis l'Eternel, quand mon Sanctuaire sera au milieux d'eux à toûjours. Alors,* dit Dieu par la bouche de Sophonie, *je changerai aux peuples leurs lévres, en les rendant purs, afin que tous invoquent le nom de l'Eternel pour le servir d'une même épaule.* Ezechiel. Sophonie.

Si tous ces oracles ne vous satisfont pas, & si vous en voulez de plus circonstanciez, voïez de quelle façon Esaïe nous represente cét événement. *Or il arrivera,* dit-il, *aux derniers jours, que la montagne de la Maison de l'Eternel sera affermie au sommet des montagnes, & sera élevée par dessus les côteaux. Et plusieurs peuples iront, & diront, Venez, & montons à la montagne de l'Eternel, à la maison du Dieu de Jacob, & il nous enseignera touchant ses voïes, & nous cheminerons par ses sentiers. Car la Loy sortira de Sion, & la parole de l'Eternel de Jerusalem.* Et en un autre endroit : *Léve-toi, & sois illuminée ; car ta lumiere est venuë, & la gloire de l'Eternel est levée sur toi ; & sa gloire aparoitra sur toi, & les Nations chemineront à ta lumiere, & les Rois à la splendeur qui s'élevera de toi.* Esaïe.

Mais qui nous assurera que ce n'est point, parce qu'ils le souhaiteroient ainsi, ou par une exageration qui naissoit de leurs desirs, qu'ils déclaroient qu'il n'y auroit point jusqu'aux Gentils qui ne connussent Dieu, & ne célébrassent ses merveilles ? Qui nous empêchera de croire, que le Psalmiste a seulement exprimé ses desirs, lors qu'il

dit, *Tous les bouts de la terre en auront souvenance, & se convertiront à l'Eternel; & toutes les familles des Nations se prosterneront devant lui* ? On perd facilement ce soupçon, lorsque l'on considére que les oracles qui marquent la vocation des Païens, opposent quelquefois les Gentils aux Juifs, comme lors qu'il est dit, que *celle qui étoit délaissée auroit un jour plus d'enfans que celle qui étoit mariée* : & sur tout lorsque Moïse le represente par ces paroles si dignes de considération : *Ils m'ont émû à jalousie parce qui n'est pas le Dieu fort, & m'ont provoqué à courroux par leurs vanitez. Ainsi les émouverai-je à colere par un qui n'est point peuple, & les provoquerai-je à courroux par une Nation folle.* Qui ne voit qu'une prophetie tant de fois répetée, acompagnée de tant de circonstances, marquée en tant de manieres, & jointe même à la rejection des Juifs, n'est pas le jeu d'une imagination qui s'égaïe, ou un éfet de quelque dessein que les Prophetes eussent de se flater, ou de flater leur Nation ? Deuter.

Mais peut-être que les Prophetes prédisoient la vocation des Païens, non parce qu'ils crûssent qu'elle dût jamais arriver, mais pour exciter la repentance des Juifs, en les menaçant que Dieu se tourneroit vers leurs ennemis. Premierement, je veux que cette prophetie soit une menace : cela empêcheroit-il que cette menace ne fut aussi une prophetie ? Le discours d'un homme qui auroit menacé autrefois Sodome vicieuse du feu du Ciel, auroit pû ne passer que pour une simple menace avant l'embrasement de cette Ville ; mais il auroit dû passer pour une véritable prophetie, aprés que cette Ville eût été réduite en cendres.

D'ailleurs, cette prophetie est trop bien circonstanciée, pour n'avoir pas été formée dans la vûë de l'événement. Qui est celui qui a de la peine à comprendre comment la Loy devoit sortir de Sion,

Sion, & la parole de l'Eternel de Jerusalem ? que toutes les Nations devoient être éclairées par la lumiere qui sortiroit de Sion ? que des eaux vives sortiroient de Jerusalem, la moitié vers la mer d'Orient, & l'autre moitié vers la mer d'Occident ? &c.

Mais il paroît en troisiéme lieu, que ce n'est pas pour menacer les Juifs, que les Prophetes prédisent la vocation des Païens. Car on sçait que lors qu'on dénonce à quelqu'un un malheur pour l'intimider, on a acoûtumé de lui dénoncer un malheur prochain, & qui va fondre sur lui, s'il n'y prend garde. Cependant les Prophetes ont prédit la vocation des Païens comme un évenement fort éloigné. *Or il arrivera*, dit Esaïe dans ce beau passage que nous avons déja cité, *il arrivera aux derniers jours, que la montagne de la maison*, &c. Enfin on n'a qu'à lire les Ecrits des Prophetes, & l'on trouvera que quand ils prédisent la vocation des Païens, ils en parlent assez souvent comme d'un évenement qui doit faire la gloire de Sion, & qui doit être accompagné du véritable salut que Dieu destine aux vrais Israëlites, bien qu'il doive être suivi de l'endurcissement du général. *Au tems qu'il rebâtira tes cloisons*, dit Michée, *en ce tems-là les édits seront publiez au loin, on viendra jusqu'à toi, même d'Assur & des villes de forteresse, & depuis la forteresse jusqu'au fleuve, & depuis une mer jusqu'à l'autre, & depuis une montagne jusqu'à l'autre.*

Il est donc vrai que ces oracles sont par leur nombre, par leur clarté & par la maniere dont ils se trouvent circonstanciez, au dessus de la subtilité, & des exceptions. Il ne s'agit donc plus que de sçavoir, si l'événement a répondu à la prophetie : c'est de son acomplissement qu'il nous faut maintenant parler.

L'oracle de la vocation des Païens est parfai-

tement accompli, s'il est vrai que les Juifs n'aïent plus rien qui les distingue maintenant de ceux qu'on apeloit autrefois Gentils ; & que les Gentils aïent obtenu ce qui élevoit autrefois les Juifs au dessus d'eux.

Les Juifs possedoient autrefois quatre avantages qui les distinguoient des Païens, & qui formoient, pour ainsi dire, l'idée de leur élection ; sçavoir, la connoissance pure du vrai Dieu, la Sacrificature, la Roïauté, & les dons de la prophetie. Les Juifs seuls entre les hommes connoissoient le vrai Dieu ; c'étoit déja beaucoup. Leurs sacrifices étoient les seuls que Dieu agréoit sur la terre : c'étoit encore davantage. Dieu étoit leur Monarque invisible qui les gouvernoit d'une façon particuliere, & qui avoit attaché l'autorité souveraine à une famille : c'étoit là un privilége particulier. Dieu avoit choisi ce peuple parmi tous les autres pour lui donner son esprit, & pour faire ses miracles au milieu de lui : c'étoit là le dernier caractere de son élection.

Aujourd'hui duquel de ces avantages est-ce que les Juifs peuvent se vanter ? Ils connoissant le vrai Dieu ; mais toute la terre le connoît aussi, & ce n'est plus par là que les Juifs peuvent se distinguer des autres hommes. Leur Sacrificature est entierement ôtée, puisque leur Temple fut démoli. Il y a déja plusieurs siécles qu'ils n'ont plus de Lévites ni de Sacrificateurs, & que toutes leurs Généalogies sont confonduës. Il n'y a plus de Roïauté parmi eux, puis qu'ils sont devenus les esclaves des Nations. Et ce qui est plus étonnant pour eux, & plus considérable, c'est qu'ils ont aussi perdu l'esprit prophetique, qui étoit la marque la plus essentielle de leur élection.

Que si nous jettons maintenant les yeux sur ceux qui étoient apelez autrefois Gentils, nous trouve-

rouverons qu'ils ont des idées de Dieu plus bel-
es & plus parfaites que n'ont jamais eu les Juifs,
qu'ils offrent à Dieu en une infinité de lieux l'en-
ens de leurs prieres & de leurs actions de gra-
es ; & qu'ils marchent à la lumiere qui eſt ſortie
de Sion. Quel bandeau funeſte empêche les Juifs
& les incrédules de voir à cét égard le raport de
la prophetie avec l'événement ?

Les Juifs ne veulent pas que nous ſoïons véri-
tablement dans l'alliance de Dieu, parce que nous
ne ſommes pas circoncis, & que nous ne prati-
quons pas diverſes cérémonies preſcrites dans la
Loy de Moïſe. Mais peuvent-ils ignorer que ce
n'eſt pas là ce qui faiſoit l'eſſentiel du pur culte
de Dieu & de la vraïe Religion de leurs Peres ?
ſelon ces reproches que Dieu faiſoit autrefois au
peuple d'Iſraël par la bouche de ſes Prophetes.
Qu'ai-je affaire, dit l'Eternel, de la multitude de Eſaïe 1.
vos ſacrifices? Je ſuis ſaoul d'holocauſtes de moutons,
& de la graiſſe des bêtes graſſes. Je ne prends point
de plaiſir au ſang des bouveaux, ni des agneaux, ni
des boucs. Quand vous entrez pour vous preſenter
devant ma face, qui a requis cela de vos mains, que
vous fouliez de vos pieds mes parvis? Ne continuez
plus à m'aporter des oblations de néant. Le parfum
m'eſt abomination. Quant aux nouvelles Lunes &
aux Sabbats, & à la publication de vos convoca-
tions, je n'en puis plus porter l'ennui, ni de vos
aſſemblées ſolennelles. Mon ame hait vos nouvelles
Lunes & vos aſſemblées ſolennelles ; elles me ſont
fâcheuſes ; je ſuis las de les porter, &c. *Lavez-vous.*
Nettoïez-vous. Otez de devant mes yeux la malice
de vos actions. Ceſſez de mal faire. Aprenez à bien
faire. Recherchez la droiture. Redreſſez celui qui
eſt foulé. Faites droit à l'orphelin. Debatez la cau-
ſe de la veuve, &c.

Puis donc que connoître Dieu, lui obéïr, l'ai-
mer, s'atacher pour l'amour de Dieu à la prati-

que de la vertu & de la sainteté, fait l'essentiel du pur culte & de la vraïe Religion, peut-on douter que les Nations n'aïent véritablement été apelées à la connoissance du vrai Dieu, lorsque l'on voit toute la terre remplie de la connoissance du vrai Dieu, & les hommes l'invoquer dans leurs besoins, célébrer ses vertus, & mettre en lui leur confiance?

Je n'ignore pas néanmoins, qu'il y a ici trois difficultez qui semblent faire d'abord quelque peine. On objecte premierement, que Mahomet n'a pas laissé d'étendre en tous lieux la connoissance du vrai Dieu, bien que Mahomet ait été un imposteur. Mais la réponse est facile, puisque l'on peut considérer deux choses dans la Religion de Mahomet: quelque chose de vrai, & même de divin; c'est ce qui est demeuré de la Religion Chrétienne, dont les Mahometans faisoient autrefois profession, & dont la Religion Mahometane est une corruption: & quelque chose de faux & d'humain; c'est que Mahomet y a ajoûté. La connoissance d'un Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, & celle d'un JESUS-CHRIST, le Prophete & le Fils de Dieu, apartenant essentiellement & originairement à la Religion Chrétienne, dont la Mahometane a conservé quelques restes défectueux: c'est mal parler de dire, que Mahomet a établi la connoissance du vrai Dieu dans le monde; il faut seulement dire, que Mahomet a corrompu la connoissance du vrai Dieu, établie avant lui dans le monde.

On objecte en second lieu, que les Chrétiens se déchirent par des guerres; qu'on ne voit que schisme, erreurs & superstition parmi eux; & par conséquent qu'ils ne portent point le caractere d'un peuple élû & beni du Ciel. Mais si lors que les Tribus d'Israël se faisoient la guerre les unes aux autres, ou lors qu'ils dressoient des

Veaux,

veaux, & les adoroient publiquement, ils ne laissoient pas d'être le peuple de Dieu, parce que Dieu les retiroit de cét état, qui auroit été incompatible avec son élection, s'il eût été général, & en même tems éternel : pourquoi ne disons-nous pas aussi, que les Chrétiens ne laissent pas d'être le peuple de Dieu, pour être exposez aux schismes, à la superstition, & aux dissensions que Dieu laisse régner, mais non pas pour toûjours; sa providence trouvant les voïes de les réparer quand il lui plaît. Au fonds, les vices des particuliers n'empêchent point l'élection du général, non plus à l'égard des Chrétiens, qu'à l'égard de l'ancien peuple d'Israël. Les Juifs ne peuvent nous faire d'objections sur ce sujet, qui ne retombent sur eux-mêmes. Outre que c'est dans l'Eglise, qui est l'Assemblée des Fidéles, qu'il faut chercher l'accomplissement de cette espece de prophetie.

Enfin, on remarque que les oracles qui nous parlent de la vocation des Païens, nous marquent que les Païens doivent être conformes au peuple d'Israël dans la pratique de ses cérémonies, aussi-bien que dans l'adoration du vrai Dieu. Car il est dit, *qu'ils monteront à la montagne de Sion; qu'ils offriront parfum en tout lieu, & oblation pure.* Il est fait mention de leurs nouvelles Lunes & de leurs Sabbats. Je répond que cela vient de ce que les Prophetes ont voulu representer l'événement dont nous parlons par des images ordinaires & connuës du peuple. Si les Juifs y vouloient faire un peu de réflexion, ils connoîtroient qu'il est absolument nécessaire de prendre ces expressions dans un sens mistique & spirituel. Car comment veulent-ils que toutes les Nations de la terre montent promptement à la montagne de Sion, ou qu'elles aillent adorer à Jerusalem ? Que ne voïent-ils que par cette oblation pure dont parle

Malachie, il faut entendre l'oblation d'un cœur froiſſé & d'une ame pénitente ? &c.

Les Juifs & les incrédules ont beau faire des éforts pour réſiſter à la force de la vérité, rien ne peut empêcher que ces trois véritez ne ſoient claires & évidentes. I. Que les Prophetes ont prédit conſtamment la vocation des Païens en divers tems & en diverſes ocaſions, en termes exprés & circonſtanciez, & ſi clairement, qu'ils paroiſſent plûtôt à cét égard des Hiſtoriens que des Prophetes. II. Que la raiſon la plus fiere & la plus obſtinée n'oſeroit ſoupçonner ces oracles d'avoir été ajoûtez aprés l'événement. III. Que cependant ces oracles ont été exactement accomplis, & le ſeront d'âge en âge.

Je n'ignore pas en éfet, qu'il peut y avoir des Nations qui n'ont pas encore été éclairées de cette lumiere ; mais le tems de leur illumination viendra. Il ſuffit qu'il n'y ait plus aucune diſtinction entre le peuple des Juifs, & les autres peuples de la terre ; que la connoiſſance du vrai Dieu ſoit commune ; qu'elle ait inondé la terre ; que les Nations marchent à la lumiere qui eſt ſortie de Jeruſalem, & que les Nations les plus ſauvages en ſoient remplies, à meſure qu'elle ſont découvertes. Cette prophetie s'acomplit tous les jours, & s'acomplira perpetuellement juſqu'à la fin des ſiécles.

Cette preuve eſt double. Elle prouve la divinité de la Religion Chrétienne contre les Juifs, & la divinité de la Religion Judaïque & de la Religion Chrétienne contre les incrédules. Si vous doutez de la divinité des Livres de l'Ancien Teſtament, conſidérez cette prophetie, & vous n'en douterez plus. Si vous doutez de la divinité de la Religion Chrétienne, conſidérez cette prophetie, & vous en ſerez aſſuré.

Auſſi eſt il facile de connoître dans la Nature

&

& dans la Révelation des Juifs, des préparations à ce grand & illustre évenement. Si vous suivez les lumieres de la Religion naturelle, elles vous aprendront que Dieu devoit perdre entierement les Païens, ou les éclairer de nouveau. Si vous consultez l'Ecriture des Juifs, vous y trouverez que Dieu avoit suscité un Melchisedech Sacrificateur du Dieu souverain, vivant parmi les Nations; qu'il avoit mis son esprit en Balaam qui vivoit parmi les Païens, qu'il avoit envoïé Jonas pour prêcher aux Ninivites: témoignant par ce petit prélude, qu'il vouloit un jour réünir les Nations avec son Israël, pour s'en faire connoître.

Au fonds, le changement qui est arrivé au monde est si grand & si avantageux, qu'il faut faire de Dieu un être insensible, sans sagesse & sans connoissance, pour s'imaginer que sa bonté ni sa providence n'ont aucune part à ce grand évenement. Autrefois le cœur de l'homme étoit avec ses déréglemens & ses passions la régle du culte & de la Religion. Toutes les foiblesses humaines s'étoient consacrées. C'est à sa corruption qu'on bâtissoit des Temples. C'est elle qui prononçoit les oracles, si je l'ose dire, puisque c'étoit-elle qui tiroit toutes les Divinitez de son sein. Comment corriger ce desordre? Où prendre une régle pour rétablir des hommes si déreglez? Si vous les rapelez à la Religion, c'est la Religion qui les corrompt davantage, en leur faisant voir des Dieux qui porte leur image, & qui sont même plus vicieux qu'eux. Si vous décendez en eux-mêmes, ils se couvriront des exemples qu'ils trouvent dans la Religion. Si vous faites agir la nature; la nature est asservie sous la superstition, qui est d'autant plus puissante, qu'elle agit sous des prétextes sacrez. Je ne voi donc ici qu'une absoluë impossibilité de retirer les hommes de cét état, si

je considére les moïens humains. Je ne voi qu'un commerce nécessaire entre la Religion & la corruption. La corruption forme la Religion. La Religion consacre, pour ainsi dire, & rend sacrée la corruption. Qui leur ôtera cette Religion, que leur penchant & leurs vices leur rendent si cheres ? Qui les guerira de cette corruption que la Religion autorise ? Si vous parlez de leur faire reconnoître quelque nouvelle Divinité : il dépend de leur volonté de la recevoir, ou de la rejetter. Si vous leur parlez du Dieu que les Juifs adorent : ils détestent tout ce qui passe pour sacré parmi cette Nation. Leurs esprits sont fermez par les préjugez ; leurs cœurs le sont par les passions, les interêts, la coûtume & l'éducation. La force & l'adresse, les Magistrats, les Pontifes & le peuple, la nature corrompuë, & la fausse Religion ferment le passage à la verité, & sont comme des barrieres impénétrables qui semblent l'éloigner sans retour.

Certainement, quand je considére la difficulté qu'il y avoit à convertir les Nations, je trouve que c'est-là l'entreprise de Dieu, & non l'entreprise des hommes. Mais je me confirme entierement dans cette pensée, quand je remarque que dans un petit nombre d'années, je voi un saint & heureux renversement dans la Religion des hommes. Car si auparavant la corruption de leur cœur avoit réglé leur culte, & produit toutes leurs Divinitez : maintenant la pure & la vraïe idée d'un Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, saint, juste, bon & sage, reforme & change les mauvais penchans du cœur déreglé des hommes. Je reconnois une puissance divine dans cét éfet si prompt & si admirable. Je ne doute point que s'il y a une Intelligence qui gouverne le monde, & qui fait aux hommes tout le bien qu'ils posse-dent, sa bonté n'ait quelque part à cét heureux changement.

Que

Que sera-ce donc, lors qu'on me fait voir ce grand événement prédit avec tant de lumiere & de précision ? Serai-je assez extravagant pour rejetter une verité qui entre dans mon esprit par tant d'endroits differens, & à laquelle les sens, l'expérience, la raison & des témoins, d'autant moins suspects, qu'ils ont vécu avant l'événement, me forcent, par maniere de dire, à consentir ?

CHAPITRE II.

Que Dieu devoit traiter une autre alliance avec les hommes plus parfaite que la premiere.

LA vocation des Païens étant établie, nous avons posé le fondement sur lequel roule toute cette matiere. Les véritez naissent d'elles-mêmes de cette premiere & capitale verité.

La premiere qui en naît, c'est qu'il devoit y avoir une autre alliance que Dieu devoit contracter avec le genre humain, differente de celle qu'il avoit contractée avec la famille d'Abraham. C'est ce que la raison & l'Ecriture nous persuadent également.

La raison nous dit, qu'une alliance dont les promesses ne pouvoient regarder qu'une seule nation en particulier, ne pouvoit point être étenduë à tous les hommes. Comment en efet tous les hommes pouvoient-ils recevoir le droit d'habiter la terre de Canaan ? Comment la Circoncision étant un signe qui sert à distinguer un peuple des autres peuples, pouvoit-elle être une marque laquelle toutes les nations de la terre portassent dans leur chair ? Ni le Temple, ni la Sacrificature, ni la Prophetie enfin limitée aux Juifs, ne pouvoient servir à toutes les nations, & par conséquent

séquent il falloit une alliance distincte essentiellement de la premiere.

C'est aussi ce que Dieu avoit marqué par la bouche de ses Prophetes. Jeremie en parle de cette maniere. *Les jours viennent, dit le Seigneur, que je traiterai une alliance avec la maison de Juda, & avec la maison d'Israël, non pas selon l'alliance que j'ai traitée avec leurs Peres au jour que je les pris par la main pour les retirer hors du pais d'Egypte ; d'autant qu'ils ont rendu inutile mon alliance,* &c. *Mais c'est ici l'alliance que je traiterai avec la maison d'Israël aprés ces jours-là, dit le Seigneur : je mettrai ma Loi au milieu d'eux, & je l'écrirai dans leur cœur.*

Jeremie 31. 31. 32. 33.

Ezechiel 11. 19. 20.

Ezechiel la caracterise de cette sorte. *Et je ferai qu'ils n'auront qu'un cœur, & je mettrai au dedans d'eux un esprit nouveau, & j'ôterai le cœur de pierre hors de leur chair, & leur donnerai un cœur de chair, afin qu'ils cheminent en mes loix, & qu'ils gardent mes ordonnances : & ils seront mon peuple & je serai leur Dieu.*

Il paroît par ces propheties, que non seulement l'alliance que Dieu devoit traiter en commun avec Israël & avec les nations, devoit être une nouvelle alliance, mais encore qu'elle devoit être plus parfaite que la premiere, & que c'est comme plus parfaite qu'elle succederoit à l'autre. C'est ce qui est assez clairement exprimé dans l'oracle de Jeremie que nous venons de raporter. *Je traiterai une alliance,* &c. *non pas selon l'alliance que je traitai avec leurs Peres,* &c. *parce qu'ils l'ont renduë inutile.* Qui ne voit que cette prophetie nous promet une alliance bien plus excellente que celle que Dieu avoit traitée avec les Israëlites.

Que si nous consultons les lumieres de nôtre raison, aprés avoir consulté celle de l'Ecriture, nous trouverons que cette alliance devoit avoir deux

deux sortes de perfection ; l'une par opoſition à la Religion Païenne qu'elle devoit abolir ; l'autre par raport à la Religion Judaïque, dont elle devoit comme remplir le vuide, & réparer les défauts.

Dans le Paganiſme l'on ne connoiſſoit point le vrai Dieu, ni la véritable vertu. La temperance y étoit ſi peu en uſage, que la terre toute entiere étoit devenuë une grande Sodome. On connoiſſoit ſi peu l'humilité, qu'on ne lui donnoit pas même de nom. On ne ſçavoit ce que c'étoit que la charité. Il a donc falu que Dieu traitant alliance avec les nations, diſſipât leur aveuglement à tous ces égards par la lumiere de ſa revelation. Et qu'eſt-ce que l'Evangile nous aprend, ſi ce n'eſt à connoître un ſeul Dieu Créateur & conſervateur de toutes choſes ; à raporter nos actions à ſa gloire, ce qui fait l'eſſence de la véritable vertu ; à aimer ſon prochain, & à s'humilier ſoi-même, pour n'admirer que Dieu, & pour raporter tout à cette ſource commune du bien ? L'alliance Evangelique eſt donc l'alliance qui paroît la plus proportionnée aux beſoins des Païens.

La Religion Judaïque ne manquoit point de beaux préceptes & d'exhortations à s'aquiter de ſes devoirs : mais les motifs lui manquoient en quelque ſorte, puis qu'elle n'en avoit que d'humains & de temporels. Comment les Iſraëlites pouvoient-ils s'élever au deſſus d'eux-mêmes & de leurs penchans, pour obeïr à la Loi, lorſque la terre de Canaan, la proſperité temporelle, &c. étoient les ſeuls biens qui étoient promis à leur obeïſſance par cette alliance particuliere que Dieu avoit contractée avec eux ? Mais en voici une ſeconde, dans laquelle les cœurs & les volontez des hommes ſont captivez par des motifs ſi univerſels & ſi relevez, que non-ſeulement ils balancent

lancent l'inclination que les commoditez temporelles donnent aux hommes de desobéïr à la Loy de Dieu, mais que les passions humaines s'anéantissent, pour ainsi dire, devant ces grands objets. C'est l'Evangile qui nous fournit les véritables forces pour nous aquiter de nos devoirs, & pour combatre nôtre corruption, en nous ouvrant le Ciel & l'enfer tout ensemble par la révélation de l'immortalité glorieuse qui attend les Fidéles, & des peines infinies qui attendent les méchans. Grands objets, si l'on en conçût jamais, & dignes de cette nouvelle alliance qui assemble tous les hommes; qui doit leur fournir le principe d'obéïssance le plus universel & le plus invariable, & élever par là le cœur des hommes au dessus des passions & des vices, qu'on ne sçauroit réprimer par des motifs comme ceux de la Loy de Moïse, laquelle est foible en la chair. Ainsi l'alliance Evangelique remplit encore le vuide & les défauts de l'alliance que Dieu avoit traitée avec les Israëlites. C'est donc avec juste raison qu'elle est apelée une nouvelle alliance, & une alliance meilleure que la premiere. L'oracle répond à l'événement. L'événement justifie l'oracle. Et cette proportion qui se trouve encore à cét égard entre l'un & l'autre, confirme excellemment nôtre foi.

CHAPITRE III.

Que Dieu devoit apeler les Gentils, & traiter une nouvelle alliance par le ministere d'un Médiateur.

IL faut à present examiner, si Dieu n'a point traité cette nouvelle alliance dont nous venons de parler, par le ministere de quelqu'un? & je croi qu'avant que de consulter les oracles de l'Ecriture,

criture, nous pouvons laisser parler un moment nôtre raison là-dessus.

Lorsque Dieu traita la premiere alliance avec les Israëlites, ce fut par le ministere de Moïse. Un homme mortel fut Médiateur, entre le peuple d'Israël & la Divinité. Il falloit même que cela arrivât ainsi. La Majesté suprême de Dieu ne lui permettoit point de se communiquer familierement & immédiatement à tous les Israëlites. La corruption & la foiblesse de ce peuple ne lui permettoit pas de soûtenir l'éclat de la presence majestueuse de son Dieu. Pour cette raison, ou pour d'autres qui nous sont inconnuës, l'alliance fut traitée par le ministere de Moïse ; & c'est là une verité que je prétens avoir droit de supoſer comme prouvée.

Cela étant, il me semble qu'il est assez naturel de croire, que la nouvelle alliance que Dieu devoit traiter avec tous les hommes, a été de même traitée par le ministere d'un Médiateur. Il est pourtant raisonnable de concevoir, que comme cette seconde alliance que Dieu doit traiter avec tous les hommes généralement, est plus excellente que la premiere, il faut que le Médiateur de la seconde ait des qualitez plus excellentes que le Médiateur de la premiere. Ainsi Moïse aura été le plus debonnaire de tous les hommes : & le Médiateur dont nous parlons, aura dû être sans peché. Moïse sera monté sur une montagne pour y recevoir les ordres de Dieu : & le nouveau Médiateur aura dû aporter du Ciel même sa révélation. Moïse aura donné la Loy au peuple des Juifs en général ; & aura choisi des Lévites pour l'expliquer & l'enseigner au peuple d'âge en âge : le nouveau Médiateur aura dû porter une Loy à tous les hommes, la leur donner par le ministere de plusieurs Prophetes, & l'entretenir dans le monde

monde par une succession de Docteurs. Ainsi la raison ne nous éloigne point de la connoissance d'un Messie : & il suffit qu'elle ne nous en éloigne pas, pour nous obliger à considérer avec attention tant de propheties qui nous le promettent.

Car il est vrai que l'Ecriture joint à la vocation des Gentils la venuë d'un Messie qui devoit produire ce grand ouvrage, comme l'efet à sa cause. Quand cét oracle de Jacob, qui dit qu'à *lui apartient l'assemblée des peuples*, seroit douteux; & quand les autres passages de l'Ecriture qui marquent la vocation des Païens, ne lui donneroient pas un jour suffisant : comment pourroit-on méconnoître cette verité dans ces belles paroles d'Esaïe ? *En ce jour-là il y aura un autel à l'Eternel au milieu du païs d'Egypte, & une enseigne dressée à l'Eternel sur la frontiere. Et cela sera pour signe & pour témoignage à l'Eternel des armées au païs d'Egypte : car ils crieront à l'Eternel à cause des oppressions, & il leur envoïera un Liberateur & grand personnage qui les délivrera. Et l'Eternel se fera connoître à l'Egypte, & l'Egypte connoîtra l'Eternel, & le servira, offrant sacrifices & gâteaux, & voüera vœux à l'Eternel, & les acomplira. L'Eternel donc frapera les Egyptiens, les frapant & les gueriſſant : & ils retourneront jusqu'à l'Eternel, lequel sera fléchi par leurs prieres, & les guerira.* *Esaïe.*

Il est aisé de recueillir trois véritez de ces paroles. I. Qu'il est parlé d'une opression & d'une délivrance qui ne regardent point Israël, du moins l'Israël selon la chair. Car c'est des Egyptiens qu'il est dit, qu'ils crieront à l'Eternel à cause des oppressions. Outre que le peuple d'Israël n'a point été captif en Egypte depuis cette servitude dont Dieu le retira par le ministere de Moïse. II. Qu'au tems de cette délivrance dont il est ici parlé, Dieu se feroit connoître aux Egyptiens, & qu'alors la distinction des lieux étant

ôtée :

tée, & le culte public n'étant plus attaché à Jerusalem, on pourroit servir Dieu par tout ailleurs. C'est ce qui nous est clairement marqué dans ces paroles. *Il y aura un Autel au milieu de l'Egypte*, &c. *L'Egypte connoîtra l'Eternel, & lui offrira des sacrifices*, &c. Comme la Religion Judaïque étoit la seule véritable, Esaïe se sert de ces idées pour nous representer la nouvelle alliance. Ces expressions doivent être prises sans doute dans un sens mistique : mais toûjours emportent-elles que le culte ne seroit plus attaché à un lieu particulier, & par conséquent que l'alliance de Moïse feroit place à une autre. III. Enfin nous recueillons, que Dieu devoit envoïer un Messie ou un Liberateur, pour éclairer & pour guerir les Egyptiens, les délivrant aussi de la servitude dans laquelle ils gémissoient. *Et il leur envoïera*, dit le Prophete, *un Liberateur & grand personnage qui les délivrera.*

On trouve aussi la vocation des Gentils produite par le ministere d'un Messie, dans cette autre page du chap. 49. *Dont il m'a dit, C'est peu de chose que tu me sois serviteur pour rétablir les Tribus de Jacob, & pour restaurer les desolations d'Israël : & pourtant je t'ai donné pour lumiere aux nations, afin que tu sois mon salut jusqu'au bout de la terre.* Que peut-on concevoir de plus clair & de plus exprés que ces paroles ? Car I. c'est ici un Liberateur qui doit rétablir les Tribus de Jacob, & réparer les desolations d'Israël. II. Il ne doit pas s'arrêter là : son emploi est plus grand, & sa charge d'une plus grande étenduë. *C'est peu de chose*, dit Dieu, *que tu me sois serviteur pour rétablir les Tribus de Jacob*, &c. III. Il est destiné à gagner à Dieu toutes les nations. *Et pourtant je t'ai donné pour lumiere aux nations, afin que tu sois mon salut jusqu'au bout de la terre.* Où est l'obscurité qui a accoûtumé de se trouver dans les propheties ? Certai-

Certainement plus nous entrons dans l'examen des propheties, & moins nous pouvons douter de cette verité. Le seul Esaïe nous en parle en cent endroits de ses Révélations. *Ejoüis toi*, dit-il au chap. 54. *sterile qui n'enfantois point*, &c. *car tu n'en seras point honteuse: & ne sois point confuse; car tu n'en rougiras point; tu oublieras même la honte de ta jeunesse, & tu ne te souviendras plus de l'opprobre de ton veuvage. Car ton mari c'est celui qui t'a faite; L'Eternel des armées est son nom: & ton Rédempteur c'est le Saint d'Israël; il sera apelé Dieu de toute la terre.*

Il paroît qu'il ne s'agit point en cét endroit de l'Eglise d'Israël, par la force de cette opposition: *Car les enfans de celle qui étoit délaissée seule seront en plus grand nombre que les enfans de celle qui a été mariée, a dit l'Eternel.* Qui ne voit qu'il s'agit là des Gentils opposez aux Israëlites, lesquels ressembloient en éfet à une femme qu'on auroit épousée en sa jeunesse, & qui auroit été répudiée, selon l'expression du Prophete? C'est pour cela que Dieu lui promet un Rédempteur, qui sera apellé le Dieu de toutes nations, pour convertir tous les peuples de la terre.

Toute cette évidence n'est pourtant pas comparable à celle du chap. 42. des révélations de ce même Prophete, où il introduit Dieu parlant de cette sorte. *Voici mon serviteur, je le maintiendrai. C'est mon élû; mon ame y prend son bon plaisir. J'ai mis mon esprit sur lui. Il mettra en avant jugement aux nations*, &c. *Il ne se retirera point, & ne se hâtera point, qu'il n'ait réglé la terre: & les isles s'attendront à sa Loy. Ainsi a dit l'Eternel le Dieu fort qui a créé les Cieux*, &c. *Moi l'Eternel je t'ai apelé en justice, & je prendrai ta main, & je te garderai & je te ferai être l'alliance du peuple, & la lumiere des nations, afin d'ouvrir les yeux qui ne voïent goute, & de retirer les prisonniers du lieu auquel on les tient*

nt enserrez, &c. *Je suis l'Eternel, c'est-là mon nom. e ne donnerai point ma gloire à un autre, ni ma oüange aux images taillées. Voici les choses de ci-de- ant sont arrivées, & je vous en annonce de nouvel- s, & je vous les ferai entendre avant qu'elles soient rrivées. Chantez à l'Eternel un nouveau cantique. Que sa loüange soit dés le bout de la terre. Que tout qui décend en la mer, & tout ce qui est en elle, les les & leurs habitans*, &c. *s'éjoüissent avec chant e triomphe, & qu'ils donnent gloire à l'Eternel*, tc. Surquoi l'on doit remarquer premierement le ssein de ce chapitre, qui paroît être de montrer ue le régne de l'idolâtrie ne durera point toûours. Car le chapitre précédent finit ainsi : *Voici eurs œuvres sont vanité, leurs idoles de fonte sont u vent.* C'est là l'occasion de tout ce que le Pro- hete dit dans tout le chapitre suivant. *Je ne don- erai point ma loüange aux images taillées.* Voilà le ngage qu'il fait tenir à Dieu : & quelque tems prés. *Que ceux donc se retirent en arriere, qui se onfient aux images taillées, & qui disent aux ima- es de fonte, Vous êtes nos Dieux.* Il paroît en second eu, que le Prophete prenant occasion des ido- es qui ne doivent pas toûjours subsister dans le nonde, de marquer la vocation des Païens, en arle comme d'un événement surprenant, nou- eau & incroïable. *Voici*, dit-il, *je vous annonce les choses nouvelles, & je vous les ferai entendre vant qu'elles soient arrivées*, &c. Il dit aussi que es isles s'attendroient à la Loy de Dieu, c'est-à- lire, les peuples les plus reculez & les plus éloi- gnez de la connoissance du vrai Dieu. Car l'E- criture dit souvent, que les isles, les Egyptiens, Edom, Assur, connoîtront le nom de Dieu, pour marquer que cét avantage s'étendra jusqu'aux nations qui paroissent les plus abandonnées du Ciel En troisiéme lieu, nous trouvons que l'illumina- tion des nations doit se faire par le ministere d'un

Messie,

Messie, qui doit annoncer jugement aux nations, & qui nous est caracterisé par plusieurs autres éloges qu'on examinera en leur lieu.

Il nous suffit d'avoir fait voir par des passages clairs, & par des preuves faciles, que la vocation des Païens, & la venuë de celui que nous apelons le Messie, & qui est celui par le ministere duquel les nations ont dû être apelées, sont deux évenemens qui nous sont representez par les Prophetes comme essentiellement liées ensemble & inséparables.

Il ne faut pas s'étonner aprés cela, si les Juifs ont crû par une Tradition constante & invariable, qu'il viendroit un Messie qui rétabliroit leur Etat: mais il y a lieu d'être surpris, qu'ils aïent séparé la vocation des Gentils de la venuë de leur Messie; ou qu'ils n'aïent pas vû que le Messie ne devoit venir, que pour unir tous les peuples du monde dans la connoissance du vrai Dieu en traitant avec eux une alliance de paix, une alliance éternelle, selon les oracles de l'Ancien Testament.

CHAPITRE IV.

Que Dieu n'a point differé l'envoi du Messie à cause des pechez du peuple.

IL n'est pas moins surprenant que les Juifs aïent été assez aveugles & assez déraisonnables, pour dire que Dieu differoit d'envoïer le Messie, ou qu'il s'étoit résolu à ne l'envoïer point du tout, à cause des pechez du peuple. Car ils trahissent leur cause par cette fiction; & il faut bien que toutes les aparences soient contr'eux & que le terme de l'envoi du Messie soit en effet passé, puis qu'ils ne peuvent se défendre que par là. II. Puisque le Messie devoit venir non

ſeu

seulement pour rétablir les Tribus de Jacob, mais encore qu'il devoit être donné pour lumiere aux nations, & être le salut de Dieu jusqu'au bout de la terre, comme Esaïe le dit expressément : il est ridicule de prétendre, que la seule considération des pechez du peuple des Juifs l'ait empêché de venir. III. Les pechez du peuple ne peuvent avoir empêché le Messie de paroître, à moins que la promesse de sa venuë ne soit une promesse conditionnelle. Or il paroît que ce n'est point une promesse conditionnelle ; puis qu'outre qu'elle est toûjours exprimée d'une maniere absoluë & sans réserve, le tems en est limité, & les autres circonstances en sont marquées trés-précisément : ce qui est le propre des promesses absoluës, & qui seroit absurde dans des promesses conditionnelles. IV. Il est certain que le siécle du Messie devoit être un siécle de dépravation & de malice. C'est ce qu'on prouve par l'Ecriture, & par le consentement même des Rabbins. Ces derniers avoüent que le tems auquel le Messie paroîtra, sera un tems d'une licence & d'un débordement de vices éfroïables. Et Daniel nous aprend fort distinctement, qu'aprés la venuë du Messie, qu'il apelle le Christ, Dieu puniroit les Juifs, en envoïant contr'eux le peuple du Conducteur, qui détruiroit la Ville & le Sanctuaire, &c. Ce qui marque que la corruption de ce peuple devoit être extrême au tems du Messie. V. Ce n'est que lorsque les vices des particuliers s'étoient accrûs jusqu'à former une idolâtrie & une corruption publique, que Dieu punissoit les Juifs par des calamitez publiques. Au fonds, les Juifs ne prophetisent point par Bahal, ils n'immolent pas leurs enfans à Moloc, ils ne se font point des Dieux qui marchent devant eux : cependant lors qu'ils faisoient toutes ces choses, Dieu ne les punit que par une captivité qui dura soixante &

dix

dix années, il ne les punit qu'après les avoir repris par la bouche de ſes Prophetes, qu'ils mettoient à mort ; & lors qu'il les eût tranſportez en Babilone, il ne ceſſa de les conſoler par des oracles, qui leur faiſoient eſperer leur prochain rétabliſſement. VI. Ne ſemble-t-il pas que ce deſir ardent & paſſionné avec lequel les Juifs attendent le Meſſie, joint à ce qu'ils ne ſont point idolâtres, à la haine qu'ils ont pour ceux qu'ils regardent comme les ennemis de Dieu, & à l'agréable ſacrifice qu'ils prétendent avoir fait à Dieu, en crucifiant celui, qui ſelon eux, a ſéduit tout l'Univers ; ne ſemble-t-il pas, dis-je, que toutes ces choſes devroient attirer ſur leurs têtes une meſure de benedictions encore plus abondante que celle qu'ont eu leurs peres ? Cependant les voila errans & diſperſez depuis ſeize ſiécles. Il paroît qu'ils ne ſe tournent point vers aucun faux Dieu : & le vrai Dieu ne ſe tourne point vers eux ; quoi que Dieu ait ſolemnellement déclaré que quand ils ſe tourneroient vers lui, il ſe tourneroit vers eux. Ils ſe reconnoiſſent pécheurs : & Dieu ne leur reproche point leurs péchez. Ils ſe croïent coupables de quelque crime caché : & l'on ne voit aucun Prophete qui vienne le leur aprendre. La venuë de leur Meſſie eſt retardée : & ils demeurent ſans en ſçavoir la raiſon. Les oracles ſe ſont tûs, la prophetie eſt ôtée, le Ciel ne parle plus à eux, ni par ſonge, ni par viſion : pourquoi cela ? ſi ce n'eſt pour leur dire qu'il n'y a plus de promeſſes ni de ſalut pour eux, s'ils ne ſortent de leur aveuglement.

Et en éfet, puiſque le malheur de leur captivité preſente eſt un malheur réel, & qu'ils ne ſçauroient le nier, parce qu'ils le reſſentent : ils n'ont qu'à examiner ſi le mal qu'ils ſouffrent eſt un châtiment, ou une punition. Il faut que ce ſoit l'un ou l'autre, puis qu'il arrive par une diſ-

penſation

enſation de la Providence, ſelon leur propre
veu. Certes, s'ils veulent faire de bonne foi cét
xamen, tout leur aprendra que leur captivité
'eſt point un châtiment. Un châtiment ne dure
as ſi long-tems: & quand on châtie, on avertit
lu crime pour lequel on châtie; l'avertiſſement
tant même de l'eſſence du châtiment: d'ailleurs,
n conſole par quelque promeſſe: & enfin, on
net au feu les verges dont on s'eſt ſervi dans ce
hâtiment. Il eſt aiſé de remarquer tous ces ca-
acteres dans les châtimens que Dieu a déploïez
ur l'ancien peuple d'Iſraël. Mais ici l'on ne voit
u'une ſervitude la plus longue qui fût jamais,
me confuſion de Tribus & de familles, & une
erte generale de toutes les marques de leur dop-
ion; des maux ſans conſolation, privation de
ropheties, ſilence de la part de Dieu, proſperité
lu côté des nations, & ce qui eſt plus conſidé-
able, toute la terre remplie de la connoiſſance
lu vrai Dieu: ce qui eſt un caractere ſenſible de
ette benediction, par laquelle toutes les famil-
es de la terre devoient être benîtes en Abraham.
Ainſi, bien loin que les Juifs puiſſent trouver la
auſe du retardement de ſa venuë dans la conſi-
leration de leurs pechez, cette conſideration les
onduit bien plûtôt à croire qu'il faut qu'ils aïent
ejetté le Meſſie, & qu'il n'y a point d'autre
rime qui puiſſe être proportionné à cét effroïa-
le abandon & à cette extrême miſere.

Les Juifs auroient raiſon d'attribuer le retarde-
ment du Meſſie à leurs pechez ou à quelque au-
re cauſe, ſi en éfet il n'avoit point paru de Meſ-
ie, ſi aucun ne s'étoit vanté d'en porter les cara-
teres, & ſi aucun ne les avoit portez en éfet:
mais ils ne ſont point pardonnables de recourir à
de pareilles fictions, lors qu'on leur fait voir un
ſujet auguſte & divin dans ſa baſſeſſe apparente,
que les Prophetes ſemblent tous avoir eu devant

les yeux, lors qu'ils en ont parlé ; tant ils ont exactement marqué sa venuë, sa naissance, sa famille, ses actions, sa vie, sa mort, & ce qui est arrivé aprés sa mort.

Il n'est pas juste qu'on nous en croïe sur nôtre parole : mais il n'est pas juste aussi que les Juifs ni les autres incredules se dispensent d'entrer dans cét examen avec nous.

CHAPITRE V.

Que la vocation des Païens est un caractere du Messie, & que Jesus-Christ a été marqué fort clairement & fort exactement dans les anciens oracles.

LA vocation des Païens est un si grand & si illustre caractere du Messie, qu'il semble renfermer tous les autres, & être plus que suffisant pour établir la vérité de sa vocation. Car puisque les anciens oracles avoient prédit que les Païens seroient apelez à la connoissance du vrai Dieu, & qu'ils le seroient par le ministere d'un Liberateur & grand personnage qui seroit apelé le Dieu & le Sauveur de toute la terre, qui seroit l'alliance du peuple, & qui porteroit la connoissance de Dieu jusqu'aux extrêmitez de l'Univers ; & que nous trouvons toutes ces choses acomplies en Jesus-Christ & par Jesus-Christ : nous ne voïons pas qu'on puisse se dispenser de le reconnoître pour le Messie qui avoit été promis.

On ne sçauroit penser sans extravagance, que l'esprit prophetique qui animoit les Prophetes ait voulu nous faire illusion, en nous faisant regarder comme un Saint & Bien-aimé de Dieu celui par qui les nations devoient connoître le vrai Dieu, s'il ne devoit pourtant être qu'un

qu'un imposteur, selon les hipotheses de nos adversaires.

Il faut pour cela qu'un séducteur ait dérobé au vrai Messie le caractere le plus propre, le plus auguste, & le plus éclatant que les Prophetes lui attribuënt, qui est la vocation des Gentils. Il faut ou que Dieu par un éfet de sa sagesse & de sa providence ait commis l'execution de ses desseins & de ses propheties à un imposteur, ou que cét imposteur ait accompli les oracles de Dieu malgré sa sagesse. Il faut qu'un séducteur ait été un instrument en la main de Dieu pour apeler les nations, ou que s'étant ingeré dans cét emploi, il ait paru contre le dessein de Dieu, & trompé les vûës de sa providence. Il s'agit du salut des hommes, de leur illumination; & l'on voudroit que ce grand bien étant dans le dessein & dans le plan de Dieu de toute éternité, sortit dans son execution du sein de l'imposture & du mensonge; que cette grande révolution arrivât par le ministere d'un malfaicteur, lorsque tous les Prophetes ont prédit qu'elle arriveroit par le ministere d'un homme saint & divin que Dieu susciteroit, & qu'il rempliroit de son Esprit. Il faut donc que l'esprit de vérité & l'esprit de mensonge aïent fait aliance, que Dieu & le vice se soient reconciliez, & que l'immuable soit devenu sujet au changement.

Il est donc vrai que quand nôtre Messie n'auroit que ce caractere, il en auroit un essentiel, & qui dévroit nous persuader que tous les autres ne lui conviennent pas moins, quand même nous ne pourrions pas le montrer.

Mais nous ne sommes pas dans cette peine, & nous trouvons dans les Prophetes. I. Tout ce qui regarde le tems de la venuë de nôtre Messie, le lieu de sa naissance, sa Tribu & sa famille. II. Tout ce qui regarde sa conversation dans le

monde, ſes vertus, ſon emploi, ſes actions, ſes enſeignemens, l'impreſſion de ſa doctrine, l'éfet de ſes miracles, les éforts de ſes ennemis contre lui, ſes ſouffrances, ſa mort, le genre & les circonſtances de ſa mort. III. Les évenemens qui ont ſuivi ſa mort, les ſignes qui l'accompagnerent, la ſepulture de nôtre Meſſie, ſa reſurrection, ſon aſcenſion, & ſa ſceance à la droite de Dieu, la prédication de ſon Evangile en tous lieux, & la converſion des nations. Trois ſortes de caracteres qui prouvent ſenſiblement, s'ils ſont véritables, que nôtre Jeſus eſt le Meſſie promis.

Mais pour faire voir que ce n'eſt pas ſans ſujet que nous avançons cela, nous ferons deux choſes. Nous examinerons premierement tous ces caracteres dans le détail, pour mieux connoître ſi nous pouvons bien compter ſur leur évidence: & dans ce deſſein, nous rechercherons, autant qu'il ſera poſſible, de chacun de ſes caracteres en particulier. I. Si c'eſt un caractere du Meſſie. II. S'il convient à nôtre Jeſus. III. S'il eſt vrai qu'il ne puiſſe convenir à aucun autre qu'à lui. C'eſt par ces trois examens que nous pretendons faire paſſer tous ces divers caracteres du Meſſie. Aprés quoi, je croi qu'il nous ſera permis en ſecond lieu de les comparer, d'en faire voir la ſuite & l'enchaînement, & de tirer de cette comparaiſon une nouvelle force & de nouvelles lumieres pour l'établiſſement de nôtre Religion.

CHAPITRE VI.

Que les Prophetes ont marqué le tems de la venuë du Meſſie.

LE temps de la venuë du Meſſie nous eſt clairement marqué en quatre endroits de l'Ecriture, au 49. chap. de la Geneſe, verſ. 10. au ch. 2,

verſ 6. du Livre du Prophete Aggée, au chap. 3. de Malachie, verſ. 1. & au chap. 9. du Livre de Daniel : & ce ſont là les quatre paſſages qu'il nous faut premierement examiner.

Le premier fait partie de la benediction que Jacob mourant donna à Juda ſon fils. *Juda*, dit-il, *quant à toi, tes freres te loüeront. Ta main ſera ſur le collet de tes ennemis. Les fils de ton pere ſe proſterneront devant toi. Juda eſt un faon de lion, &c. Le ſceptre ne ſe départira point de Juda, ni le Legiſſateur d'entre ſes pieds, juſqu'à ce que Schilo vienne; & à lui apartient l'aſſemblée des peuples.*

Il faut remarquer d'abord, que Jacob beniſſant ſes enfans, prédit non ce qui arrivera à leurs perſonnes, mais ce qui doit arriver à leur poſterité. C'eſt ainſi qu'il promet à Simeon & à Levi, qu'ils ſeront diſperſez parmi les autres Tribus; ce qui s'acomplit exactement du tems de Joſué : à Zabulon, qu'il ſe logera dans les païs maritimes, & du côté de Sidon; ce qui ne manqua pas d'arriver. Quand donc il benit Juda, il lui prédit ce qui doit arriver à ſes décendans. Il lui dit que ſes freres ſe proſterneront devant lui; que le ſceptre ne ſe départiroit point de lui, &c. Ce qui emporte que cette Tribu commanderoit aux autres; que le ſceptre & la Roïauté ſeroient attachez à Juda; & qu'il ne ceſſeroit d'avoir de l'empire ſur les autres Tribus, juſqu'à un certain tems qui eſt marqué par la venuë de Schilo, ou de celui à qui apartient l'aſſemblée des peuples.

Nous prétendons que celui qui eſt apelé *Scilo* ou *Schilo* en cét endroit, n'eſt autre que le Meſſie. Les Juifs modernes prétendent le contraire; & dans le deſſein de nous ôter un oracle qui favoriſe la foi de nôtre Meſſie, il n'eſt ſorte de violence qu'ils ne tâchent de lui faire. Mais rien ne montre mieux la force de la vérité, que les égaremens

remens visibles auſquels la haine de la vérité les engage.

Ils ont beau chicaner d'abord ſur le terme de *Schilo:* toutes les explications qu'ils lui donnent, reviennent à nôtre ſens. Car ſi par ce terme l'on entend avec quelques-uns, *celui qui doit être envoïé :* il paroît que c'eſt là la qualité du Meſſie. Si l'on explique ce terme par *celui à qui il eſt réſervé*, c'eſt à dire, celui à qui l'Empire eſt réſervé : le ſens ſera, que la domination doit demeurer dans la Tribu de Juda, juſqu'à ce que vienne celui à qui elle eſt réſervée, & qui doit aſſembler les peuples. Que ſi *Schilo* veut dire *ſon fils*, ſelon l'explication ordinaire des Hébreux, on ne voit pas comment on pourroit entendre autre choſe que le Meſſie, par un fils de Juda auquel apartient l'aſſemblée des peuples.

Mais peut-être que les Juifs trouveront bien d'autres ſujets pour leur apliquer cét oracle. Le premier auquel ils le raportent eſt Moïſe, qui devoit être ſuſcité extraordinairement de Dieu, & que Jacob a prédit, ſelon eux dans cét oracle comme le Liberateur des Iſraëlites. On prétend que quand il eſt dit, *A lui apartient l'aſſemblée des peuples* il faut entendre, *A lui apartient d'aſſembler les Tribus d'Iſraël, & de les retirer de la captivité où elles vont tomber* : car le terme qui eſt dans l'original, & qu'on a traduit par celui de *peuples*, eſt auſſi ſouvent emploïé pour marquer le peuple ſaint.

עמים *non autem.*

Mais cette penſée n'eſt ni ſolide ni même aparente : parce premierement, que ſi Jacob avoit voulu parler de Moïſe, il l'auroit repreſenté par ſes véritables caracteres, qui ſont de retirer le peuple d'Iſraël d'eſclavage, & de donner la Loi de la part de Dieu. D'ailleurs, ſi *Schilo* veut dire *ſon fils*, comme les Juifs l'expliquent communément : comment cét oracle peut-il être apliqué

à

à Moïse, qui n'étoit point le fils de Juda ? Mais quelle seroit cette prophetie, que le sceptre ne se départiroit point de Juda jusqu'au tems de Moïse ? Comment nous paroîtroit-il que cét oracle ait eu son accomplissement ? Où étoit le sceptre & la domination dans une servitude aussi amere & aussi insuportable que celle d'Egypte ? Enfin il nous paroît que la Tribu de Juda a dominé depuis Moïse : & il ne nous paroît pas si clairement qu'elle ait régné avant Moïse. Il s'ensuit donc que pour trouver l'accomplissement de cét oracle, il faudroit le renverser. Car ces paroles, *Le sceptre ne se départira point de Juda, jusqu'à ce que Schilo vienne*, ou ne signifient rien, ou signifient, que lorsque Schilo viendroit, la Tribu de Juda cesseroit de dominer sur les autres. Or bien qu'à l'arrivée de Moïse Juda ait perdu l'empire, que c'est au contraire depuis Moïse que Juda a véritablement régné. De sorte qu'on ne peut faire l'aplication de cét oracle à Moïse, sans en détruire entierement la vérité. Outre que le dessein de Jacob dans son Testament, étant de marquer ce qui arrivera à ses enfans dans la terre que Dieu leur destine, comme cela se vérifie à l'égard de toutes les autres benedictions que ce Testament renferme : il n'est pas juste de croire qu'il n'étende la benediction qu'il donne à Juda que jusqu'au tems de Moïse.

On n'est pas mieux fondé à entendre cette prophetie de Saül, comme quelques-uns, qui prétendent que Jacob l'apelle Schilo, parce qu'il devoit être oint en Scilo. Car outre qu'il est faux que Saül ait été sacré en Scilo puisque c'est en Mitspa que se fit son couronnement ; il est ridicule de prétendre que quand il auroit été oint en Schilo, il dût porter le nom de Scilo pour cela. D'ailleurs, on ne voit point que l'assemblée des peuples ait apartenu à Saül. Et enfin, bien loin

que l'empire de Juda ne dût subsister que jusqu'au tems de Saül, il semble bien plûtôt que c'eſt aprés la mort de Saül que cét empire ait commencé, puisque les Rois qui lui succedérent furent pris de la Tribu de Juda.

Jeroboam n'ôta point le sceptre à la Tribu de Juda, qui continua d'avoir ses Rois particuliers aprés la séparation des autres Tribus. On ne peut donc pas raporter cét oracle à Jeroboam, non plus qu'à Saül.

David étoit bien le fils de Juda: on peut lui donner le nom de Schilo à cét égard. Mais qui peut dire sans extravagance, qu'à son arrivée le sceptre se soit départi de Juda?

Enfin, il y a encore moins de raison à penser, comme quelques-uns, que c'eſt de Nabucadnetsar que parle cét oracle. Car comment eſt-ce qu'on lui peut apliquer le nom de Schilo? Eſt-ce que Nebucadnetsar étoit le fils de Juda, comme les Juifs modernes expliquent ce terme? D'ailleurs, quelle seroit cette benediction, qui promettroit la venuë du fleau du peuple de Dieu? Comment cét oracle seroit-il véritable; puisque la Tribu de Juda avoit ses Juges qui la gouvernoient, & qui avoient droit de vie & de mort sur les particuliers pendant sa captivité en Babilone; puisque les Juifs revenant de leur captivité, eurent pour conducteur Zorobabel, qui étoit non-seulement de la Tribu de Juda, mais du sang roïal; puisque depuis leur retour les Juifs prirent même le nom de la Tribu de Juda, qui subsista entiere, ayant ses loix & son gouvernement?

Les chicaneries des Rabbins ne sont pas encore épuisées. Comme ils voïent que les paroles de cette prophetie leur sont extrêmement contraires, étant prises dans un sens facile & naturel, il n'y a point d'explication forcée & violente qu'ils ne mettent en avant. Ils croïent donc, aprés bien des

des observations grammaticales, pouvoir rendre les paroles de l'original par celles-ci. *Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le Legislateur d'entre ses pieds, lorsque le Schilo sera venu.* Je laisse à juger à ceux qui examineront leur nouvelle critique là-dessus, s'il est possible de donner ce sens aux paroles de Jacob. Pour nous, il nous suffit de sçavoir I. Que nôtre explication est facile & naturelle; au lieu que la leur est singuliere & tirée par les cheveux. II. Que leurs Peres & leurs anciens Rabbins ont traduit ces paroles comme nous: n'y ayant que la necessité de défendre leur cause, qui leur fasse avoir recours à ces interprétations subtiles & déliées. III. Que l'oracle expliqué de cette maniere seroit entierement faux.

Cette derniere raison est décisive, si elle est véritable: & l'on trouvera qu'elle l'est, si l'on se donne la peine de considérer ce que Daniel dit du Messie. Il nous fait entendre que le Messie viendra, qu'il sera retranché, & qu'ensuite le peuple du Conducteur viendra, qui détruira la Ville & le Temple, &c. Que si l'Etat des Juifs doit être renversé après la mort du Messie, comment Jacob auroit-il pû dire, qu'alors que le Messie seroit arrivé, le sceptre ne se départiroit plus de Juda? Mais afin qu'on ne nous accuse pas de nous apuïer sur des fondemens contestez, nous ferons voir bien-tôt, que c'est du Messie que parle Daniel dans l'endroit dont nous venons de parler.

A-t-on assez chicané inutilement? Non, les Juifs ont encore quelque chose à dire. Ils prétendent que par le mot Hebreu, que nous avons rendu par celui de sceptre, il faut entendre en cét endroit une verge avec laquelle on châtie: le sens de la prophetie étant, que la verge du châtiment ne se separeroit point de Juda, c'est-à-dire, que Juda seroit continuellement affligé, jusqu'à la ve-

nuë de Schilo, qui est le Messie. Si c'est ici leur dernier retranchement, c'est aussi, selon mon opinion, le comble de leur absurdité & de leur ignorance. Car premierement ce terme שבט, qui est celui de l'original, ne signifie point un verge de châtiment, à moins qu'il n'y ait quelqu'autre mot qui le détermine à cette signification. Mais je veux qu'il signifie aussi souvent une verge de châtiment, qu'il se prend pour un sceptre : je soûtiens que ces paroles qui suivent, *ni le Legislateur d'entre ses pieds*, nous déterminent à entendre un sceptre, & non pas une verge de châtiment. Il n'est pas difficile en efet de s'apercevoir, que le Patriarche fait une allusion à ce que de son tems le souverain Magistrat étant assis dans un lieu plus élevé que les autres, avoit à ses pieds un Secretaire qui écrivoit sa volonté ou ses loix, & qui les donnoit au peuple. C'est ce qui fait que le Patriarche lui donne le nom de Legislateur. Ces paroles allegoriques veulent donc dire en general, que l'autorité souveraine representée par le sceptre, & par le Legislateur qui écrit aux pieds de quelqu'un, ne seroit point ôté à la Tribu de Juda, jusqu'à ce que Schilo vint. Comme donc il n'y a que la signification de sceptre qui s'unisse avec ces paroles, *ni le Legislateur d'entre ses pieds*, il s'ensuit qu'il n'y a que cette signification qui puisse avoir lieu dans l'oracle que nous examinons. D'ailleurs, comment cette prophetie prise dans ce sens seroit elle véritable, puis qu'il s'est passé tant d'années avant la venuë de Schilo, pendant lesquelles non-seulement la verge du châtiment s'étoit départie de Juda, mais son état étoit si pompeux & si florissant, que les Ecrivains Sacrez ne trouvent point de termes trop magnifiques pour nous le representer tel qu'il a été, par exemple, sous le régne de Salomon ?

Ajoûtez

Ajoûtez à cela, que Daniel nous a déja apris que Jerusalem doit être détruite, dés que le Messie aura paru. Comment donc le Prophete pourroit-il dire, que le châtiment ne s'éloignera point de Juda jusqu'alors ? Enfin, lisez ce qui precéde & ce qui suit les paroles que nous examinons, & vous trouverez que c'est ici une benediction, & non une malediction ; que Jacob promet des biens, & non pas des maux & des châtimens à la posterité de Juda.

Voici combien l'erreur est foible, & ses principes défectueux. Elle se découvre de tous côtez, & se détruit presque d'elle-même. Le véritable sentiment ne nous coûtera pas tant à établir ; car il ne faut pour cela que laisser aux paroles de l'oracle leur situation, leur liaison, & leur signification naturelle.

Il ne faut pas de grands éforts de pénétration, pour connoître que c'est du Messie dont il s'agit dans ce passage. La chose parle d'elle-même. La vanité des défaites des Rabbins le justifie clairement. Le consentement des anciens Rabbins à raporter ces paroles au Messie, le fait assez connoître. On n'a qu'à consulter leur Targum ou leur Talmud, pour s'en éclaircir. D'ailleurs, on sçait que c'est le privilége du Messie d'assembler les peuples. *En ces jours-là*, dit Esaïe, *il y aura une racine d'Isaï, qui sera pour signe aux peuples : & les nations le chercheront.* Le Psalmiste dit que toutes les nations lui serviront. Et les Juifs eux-mêmes disent que le Messie assemblera tous les peuples de la terre, mais comme des esclaves destinez à la gloire & au plaisir des Israëlites.

Que si vous joignez ensuite à ce caractere le nom de Schilo, de quelque maniere qu'on l'explique, vous ne conserverez plus de doute sur ce sujet. Car si Schilo veut dire *son fils* ; quel

peut être ce fils de Juda qui assemblera les peuples, & qui fera cesser la domination de Juda, si ce n'est le Messie ? &c. On peut dire la même chose des autres significations de ce terme. Ajoûtez à cela le raport de cét oracle avec celui de Daniel, qui nous fait voir que la domination de Juda cessera, le Temple étant détruit & le Sanctuaire profané, après qu'on aura retranché le Christ. Mais sur tout considérez le raport de l'oracle avec l'évenement. Car si les propheties sont obscures avant que d'être accomplies, elles sont claires après qu'elles l'ont été

On doit considérer l'état des Juifs en trois divers tems, avant David ; & l'on peut supposer qu'en ce tems même la Tribu de Juda avoit quelque crédit & quelque preéminence sur les autres : depuis David jusqu'à la captivité de Babylone ; & pendant tout ce tems-là les Conducteurs & les Rois sont sortis de cette Tribu : enfin depuis la captivité de Babilone jusqu'à la venuë de celui que nous regardons comme le Messie ; & pendant tout ce tems elle a eu sa preéminence & ses droits particuliers. Car I. les Tribus d'Israël ont été retranchées, & elle a subsisté avec les Levites destinez à lui enseigner la Loi. II. Elle a donné son nom aux enfans de Jacob en general. III. Quand il y a eu des Gouverneurs pris de la Tribu de Levi, comme les Asmonéens, c'est par les suffrages & du consentement de cette Tribu qu'ils ont tenu leur autorité, qui étoit à tems. IV. Il y avoit toûjours un grand Conseil composé des Anciens de Juda qui gouvernoient le peuple ; & puis qu'ils subsistoient seuls des autres enfans d'Israël, car je ne compte pour rien en matiere de gouvernement les Levites, qui ne s'occupoient qu'aux choses qui regardoient la Religion ; puis qu'ils avoient des Loix & un gouvernement particulier, soit en Babilone, soit sous les Romains ; qu'il y

avoit

avoit une forme d'Etat & de République parmi eux : il s'enſuit que le ſceptre ne s'étoit point entierement éloigné de Juda, ni le Légiſlateur d'entre ſes pieds, juſqu'à la venuë de nôtre Meſſie. Et voilà la premiere partie de l'oracle acomplie.

Que ſi nous jetons enſuite les yeux ſur ce qui eſt arrivé aux Juifs depuis la mort de nôtre Meſſie, nous ne verrons plus aucune forme du gouvernement ni de Republique dans ce peuple. Ils vivent ſans Loi, ſans Conducteur, ſans demeure, ſans terre, ſans poſſeſſions. Et comment n'auroient-ils point perdu le ſceptre, lors qu'ils ont tout perdu, juſqu'à leurs droits, juſqu'à leurs titres, juſqu'au moïen de ſe connoître, n'aïant plus de Livre de Généalogie, juſqu'aux promeſſes de leur rétabliſſement, juſqu'à la conſolation de pouvoir eſperer avec quelque ombre d'aparence que Dieu les raſſemblera?

Voilà donc la ſeconde partie de l'oracle qui eſt encore exactement acomplie. Qui peut douter de la vérité d'un oracle que ſon accompliſſement a ſi bien juſtifié, & dont l'événement eſt un ſi juſte commentaire?

Il ne faut, pour détruire tous les doutes que l'incrédulité peut opoſer ici, que jetter les yeux tantôt ſur l'oracle, & tantôt ſur l'acompliſſement. L'oracle nous donne lieu de raiſonner de la ſorte. Le ſceptre ne devoit pas être ôté de Juda, ni le Légiſlateur d'entre ſes pieds, juſqu'à ce que Schilo vint. Or ce ſceptre a déja été ôté. Il faut donc que Schilo ſoit venu.

L'événement nous donne occaſion de faire un autre raiſonnement de cette maniere. L'autorité & le pouvoir de ſe gouverner par ſes loix, & d'avoir ſes Conducteurs, ſont toûjours demeurez dans la Tribu de Juda juſqu'à la venuë de JESUS-CHRIST. Aprés la mort de JESUS-CHRIST précisé-

préciſément, elle a perdu cette autorité & ce droit. Donc il faut que JESUS-CHRIST ſoit le Schilo, à la venuë duquel le ſceptre devoit ſe départir de Juda, & juſqu'à la venuë duquel il y auroit un Legiſlateur en cette Tribu.

Il n'eſt pas difficile aprés cela d'établir à l'égard de ce caractere du Meſſie, les trois veritez que nous nous ſommes engagez d'établir à l'égard de tous les autres. Ce n'eſt plus une choſe douteuſe, que c'eſt-là le caractere du Meſſie. Il paroît que ce caractere convient à JESUS-CHRIST; & il eſt évident qu'il ne ſçauroit convenir à aucun autre, puis qu'il y a ſi long-tems que le ſceptre s'eſt départi de Juda; & qu'ainſi l'on peut dire, que ce caractere ne ſeroit pas le caractere du Meſſie, s'il ne s'accompliſſoit en JESUS-CHRIST. L'oracle donne du jour à l'évenement, & l'évenement donne auſſi la force de l'oracle. Mais paſſons aux autres.

CHAPITRE VII.

Où l'on continuë de conſidérer le tems que les Prophetes avoient marqué pour la venuë du Meſſie.

L'Oracle du Prophete Aggée ſe preſente en ſecond lieu, lequel n'eſt ni moins clair, ni moins exprés que celui que nous venons d'examiner. Il eſt contenu depuis le 3. verſ. du Chap. 2. juſqu'au verſ. 10. Et parce qu'il importe d'en connoître la ſuite & le veritable ſens, il n'y aura pas de mal d'en faire une petite analiſe.

Il eſt dit dés l'entrée du Chapitre, que la parole de l'Eternel fut adreſſée à Zorobabel par le moïen d'Aggée le Prophete; & voici ce que ce ſaint homme lui dit de la part de Dieu. Il lui parle du Temple qui venoit d'être rebâti, & il ſupoſe

ſupoſe I. Que cette ſeconde Maiſon paroiſſoit à tout le monde fort inférieure à la premiere. *Qui eſt celui*, dit le Prophete, *qui eſt demeuré de reſte d'entre vous, lequel ait vû cette Maiſon ici en ſa premiere gloire, & telle que vous la voïez maintenant? N'eſt-elle pas comme un rien devant vos yeux auprés de celle-là?* II. Le Prophete ne veut pourtant pas que cette difference les décourage en aucune ſorte. *Maintenant donc*, ajoûte-t-il, *toi Zorobabel, renforce-toi, & toi auſſi Jehoſçuah*, &c. *Grand Sacrificateur, renforce-toi. Renforcez-vous, & prenez courage, a dit l'Eternel, car je ſuis avec vous*, &c. III. Il tâche de leur perſuader, quelquoi qu'ils ne paroiſſent pas avoir tous les avantages qu'ils poſſédoient auparavant, & que la gloire de cette Maiſon ſemble ceder beaucoup à celle de la premiere, comme il l'a déja inſtruë : néanmoins Dieu ne s'étoit point départi de l'alliance qu'il avoit traitée avec leurs Peres. *La parole*, eſt-il ajoûté, *la parole que j'ai traitée avec vous, quand vous ſortites hors d'Egypte, & mon eſprit, demeurent au milieu de vous ; ne craignez point.* IV. Et parce que Dieu ne ſe revélant point d'une façon ſi particuliere dans le ſecond Temple que dans le premier, on doutoit que l'Eſprit de Dieu demeurant au milieu des Juifs comme auparavant, & que Dieu voulût mettre ſa gloire dans cette ſeconde Maiſon, comme il l'avoit miſe dans la premiere : Aggée le leur confirme par une promeſſe trés-magnifique & trés-remarquable. Car il leur promet, que dans peu Dieu feroit au milieu d'eux les mêmes merveilles qu'il avoit faites du tems de leurs Peres ; c'eſt-à-dire, qu'il les feroit dans la mer, ſur la terre, & du côté des Cieux, comme du tems de Moïſe ; qu'alors il émouvroit les Nations ; qu'il feroit venir celui que les Nations devoient deſirer ; & qu'alors cette Maiſon qu'ils avoient rebâtie ſeroit veritablement remplie non

de la gloire des hommes, qui consiste dans l'or & dans l'argent, & dont Dieu n'a que faire, puisque l'or & l'argent sont à lui, mais de la gloire de Dieu, étant remplie de sa paix. Car voilà le vrai sens de ces paroles que le Prophete ajoûte. *Car, ainsi a dit l'Eternel des Armées, encore une fois, qui sera dans peu de tems, j'émouvrai les Cieux & la Terre, & la mer, & le sec; & j'émouvrai toutes les Nations, afin que le desir des Nations vienne: & je remplirai cette Maison ici de gloire, a dit l'Eternel des Armées. L'argent est à moi, & l'or est à moi, a dit l'Eternel des Armées. La gloire de cette derniere Maison ici sera plus grande que celle de la premiere, a dit l'Eternel des Armées: & je mettrai la paix en ce lieu ici, a dit l'Eternel des Armées.*

En vérité, quelle que soit la préocupation des Rabbins, il est difficile que des passages si exprés ne les inquiétent La verité qu'ils repoussent d'un côté, se presente de l'autre, & ne les jette pas dans un médiocre embarras. Pouroient-ils bien en éfet nous satisfaire, sans chicaner, sur quelques questions que nous leur allons faire ?

Nous leur demandons premierement, comment il peut être vrai dans leurs principes, que la gloire de la seconde Maison ait été plus grande que la gloire de la premiere; puisque la seconde n'avoit ni les Urins, ni les Tummins, ni l'Arche de l'Alliance, de laquelle Dieu rendoit ses oracles de vive voix, ni la verge d'Aaron, la manne, &c. ni le feu du Ciel, qui étoit conservé miraculeusement sur l'Autel, & qui consumoit les holocaustes, ni enfin l'esprit de prophetie, qui cessa après que le second Temple eût été rebâti, & cela selon l'aveu même des Rabbins ? Que répond-on à cette difficulté ? Deux choses qui font paroître le pitoïable égarement des Juifs. Ils disent que le second Temple a duré dix ans plus que le premier; & qu'Herode l'ayant rebâti, lui donna

donna une forme beaucoup plus avantageuse, & le rendit plus magnifique qu'il n'étoit auparavant. Grand avantage, & qui mérite bien qu'on le préfere à un Temple que Salomon, plus riche & plus magnifique en toutes choses qu'Herode, avoit bâti avec un soin & avec une profusion incroïable; à un Temple qui devoit être de la plus parfaite simmetrie qui fût jamais, puis qu'il fut bâti par un Roi le plus sage des Rois; à un Temple, dont les utanciles étoient d'or; au lieu que ceux de la seconde Maison furent d'airain, & qui étoit couvert d'or par dehors & par dedans, comme il est remarqué au Chap. 3 du second Livre des Chroniques; à un Temple qui avoit été couvert de la nuée de Dieu, & tellement rempli de sa gloire, que les Sacrificateurs n'en pouvoient soûtenir l'éclat, & n'étoient pas capables de se tenir debout pour faire le service, II. Chron. 5. 13. 14. enfin à un Temple qui avoit l'Urin & le Tummin, l'Arche de l'Alliance, & tant d'autres avantages qui manquerent au second.

Qu'ils répondent à cette difficulté, ou qu'ils nous permettent de leur faire voir l'accomplissement de cét oracle en la personne de nôtre Messie, qui honora le second Temple de sa presence, qui en chassa les marchands & les changeurs, qui se sentit brûlé du zéle de cette Maison, qui avoit acoûtumé d'enseigner dans le Temple, lors qu'il étoit à Jerusalem. Car puisque nous regardons le Messie comme le centre de la Religion, le but où tendoient les Propheties, l'organe dont Dieu devoit se servir pour se manifester aux hommes; il n'y a point de doute que le second Temple aïant été honoré de la presence du Messie, possédoit en sa personne l'Arche & la nuée de Dieu, la gloire de Salomon, les Urims & les Tummins, la prophetie & la gloire des miracles. Ce qui fait voir

voir que la gloire de la seconde Maison a été plus grande que celle de la premiere.

Nous leur demandons en second lieu, comment le Prophete a pû dire de la seconde Maison, lors qu'il l'opose à la premiere, que Dieu mettroit sa paix en elle? Car dans quelque tems qu'on la considere, soit avant qu'elle eût été rebâtie par Herode, soit aprés qu'elle eût été rebâtie par ce Prince, il est certain qu'elle fut bien plus souvent profanée que par la premiere. Personne n'ignore en effet, que Seleucus, un des successeurs d'Alexandre, envoïa des gens pour piller le Temple de Jerusalem; qu'Antiochus surnommé l'Illustre, aprés avoir pris Jerusalem, entra dans le Temple & dans le Sanctuaire, emporta les vaisseaux sacrez, & remplit Jerusalem de sang & de carnage; que deux ans aprés il envoïa encore des gens qui firent tous leurs efforts pour abolir la Religion Judaïque; qu'ils brûlerent les Livres sacrez; qu'ils profanerent les Sabbats; obligerent les Juifs à sacrifier aux idoles; répandirent le sang innocent au tour du saint Lieu; pollüerent le Sanctuaire; commirent toute sorte d'adulteres dans l'enceinte des Lieux sacrez; mirent une idole abominable sur l'Autel de Dieu; apelerent la Maison de Dieu le Temple de Jupiter Olimpien, & signalerent leur impieté & leur rage par des meurtres & des sacriléges qui n'avoient jamais eu d'exemple.

1. Mac. 1.

Que si vous considerez ce qui arriva depuis Herode, vous trouverez que les Juifs ne furent jamais en paix sous les Romains; que Caligula fit tous ses efforts pour faire mettre son image dans le Temple de Jerusalem, ce qui donna lieu à la guerre; & qu'enfin la desolation de l'abomination dont parle Daniel le Prophete, fut établie au Lieu saint, & que les Juifs allerent eux-mêmes soüiller le Temple de leur propre sang, s'égor-

s'égorgeant les uns les autres un jour de fête solemnelle.

Que si vous cherchez la paix dont il est ici parlé, dans les personnes qui aparenoient au Temple en quelque façon, vous trouverez que les Docteurs Juifs se partagerent en plusieurs Sectes differentes comme celles des Esseniens, des Sadduciens, des Pharisiens, des Hemerobaptistes, &c. qui se haïssoient comme de mortels ennemis. Pendant que cette seconde Maison subsista, la succession des Sacrificateurs ne fut, s'il faut ainsi dire, qu'une succession de brigans; la Sacrificature tomboit le plus souvent en partage au plus violent, ou au plus mondain. Le peuple ne fit que passer de servitude en servitude. Il éprouva la rigueur des Grecs & des Romains. Et lors qu'il crût pouvoir secoüer le joug de ces fiers maîtres, il devint l'esclave de toutes les Nations & tomba dans une desolation qui dure encore.

Où est donc cette paix de Dieu qui devoit se trouver dans la seconde Maison? Où la trouverons-nous, lorsque nous n'en voïons aucune aparence, ni dans le Temple, ni dans les Levites & les Docteurs, ni dans le souverain Pontife, ni dans le peuple?

L'argument presse. Que les Juifs répondent, car c'est eux qu'on a maintenant en vüe? Qu'ils fassent de nouveaux éforts d'imagination? Diront-ils qu'il s'est passé un tems assez considerable, pendant lequel on pouvoit dire que la paix de Dieu étoit dans le second Temple? Mais c'est détourner l'état de la question. Car le Prophete voulant faire voir, que la gloire du second Temple surpassera celle du premier, en donne ce caractere: c'est que Dieu mettroit sa paix dans cette seconde Maison. Comment acorder ce discours avec l'Histoire, qui nous aprend que la paix de Dieu s'est beaucoup moins trouvée dans le

le second Temple que dans le premier?

Que sert-il de se faire illusion ? Il faut que cet oracle soit faux, ou qu'il s'accomplisse en JESUS-CHRIST, lequel est véritablement le Prince de paix, selon les idées de tous les Prophetes. C'est lui qui a si souvent annoncé & fait annoncer des paroles de paix dans le Temple de Jerusalem, & qui aïant été le gage & la cause de la paix que Dieu a faite avec les hommes, fut porté aprés sa naissance dans le Temple ; & c'est là que Simeon prédit la paix qu'il devoit aporter au monde ; paix d'autant plus souhaitable, que c'est la paix du cœur & de la conscience ; qu'elle apaise la guerre des passions ; qu'elle est le principe secret & universel de l'obéïssance des peuples ; qu'elle fait régner Dieu par amour ; qu'elle établit le régne de Dieu parmi le vrai Israël, & qu'elle est le fondement de la Jerusalem d'enhaut.

Nous voudrions bien en troisiéme lieu, que les Rabbins nous dissent pourquoi le Prophete voulant nous montrer que la gloire de la seconde Maison seroit plus grande que celle de la premiere, nous va dire que Dieu émouvra la terre & les Cieux encore une fois ; c'est-à-dire, comme il fit du tems de Moïse ? car il a déja parlé de l'Alliance que Dieu traita avec les Israëlites par le moïen de ce Prophete. N'est-ce pas que le Messie qui devoit faire la gloire de cette seconde Maison, feroit paroître l'éclat de ses miracles sur la terre, du côté du Ciel ; sur les eaux, & sur le sec ?

S'ils n'en veulent pas demeurer d'acord, qu'ils nous expliquent donc ces paroles, & sur-tout qu'ils nous aprennent le sens de celles qui suivent. Car pourquoi est-il dit, que le desiré des Nations viendra ? Qui est-ce desiré des Nations ? Pourquoi Dieu émouvra-t-il le Ciel & la terre ; sa venuë ? Qu'est-ce qu'a de commun ce desiré

es Nations avec la gloire de la seconde Maison ? Ou pourquoi ne s'agissant que de décrire la gloire du second Temple, le Prophete va-t-il nous parler de ce desiré des Nations ?

Nous marquera-t-on bien quelque Prince, ou quelque homme extraordinaire, depuis que le Temple fut rebâti, jusqu'à ce qu'il fût détruit par les Romains, lequel ait fait en même tems le desir des Nations, & la gloire de la seconde Maison, & qui ait même fait que la gloire de la seconde Maison ait été plus grande que la gloire de la premiere ? Cherchez, inventez, faites agir vôtre imagination, vous n'en trouverez point d'autre que le Messie que nous vous presentons. D'un côté il a véritablement aporté à la seconde Maison une gloire qui n'étoit point dans la premiere ; puisque le salut, la vie, l'immortalité ont été pleinement revelées en JESUS-CHRIST, qui est la fin de la Loi, l'accomplissement des Oracles, le centre de la Religion, & celui en qui la Sacrificature, la Roïauté, la Prophetie, & tous les autres avantages des Juifs, vont se rendre comme dans leur principe commun. Il est de l'autre côté le desir des Nations, puisque les Nations l'ont desiré, & ont embrassé son Evangile avec une sainte avidité, dés qu'il s'est fait connoître à elles.

Si les Juifs ne se rendent pas encore, il faut leur faire faire des réflexions sur la Prophetie de Malachie, qui est parallele à celle-ci. *Voici*, dit Dieu par la bouche de ce Prophete, *je vas envoyer mon Messager, & il aprêtera le chemin devant moi, & incontinent le Seigneur que vous cherchez entrera dans son Temple ; & le Messager de l'Alliance, lequel vous souhaitez, voici il vient, a dit l'Eternel des Armées.*

Qui peut être ce Seigneur que les Juifs cherchoient, ce Messager de l'Alliance, lequel les

Juifs

Juifs souhaitent, & qui doit avoir un Précurseur, si ce n'est le Messie ? Les Rabbins eux-mêmes n'osent en douter ; & tout ce qu'ils font pour détourner la force d'un passage qui est si favorable à nôtre Religion, est de soûtenir que le Précurseur ni le Seigneur ne sont pas encore venus. Mais I. nous leur faisons voir les caracteres du Précurseur en S. Jean, lequel a aplani les voïes du Seigneur, puisqu'il a exhorté à la repentance, comme à une préparation nécessaire pour entrer au Roïaume des Cieux, qu'il disoit hautement être aproché ; & que d'ailleurs il convertit les cœurs des peres envers leurs enfans, & les cœurs des enfans envers les peres, Malach. 4. 6. lorsque par sa prédication il les obligeoit à se reconcilier, & qu'il les baptisoit au Jordain, aprés qu'ils avoient confessé leurs pechez. II. Les Prophetes nous disent, tantôt qu'il entrera dans son Temple, comme Malachie dans cét endroit ; tantôt ils nous font entendre qu'il fera que la gloire de la seconde Maison sera plus grande que celle de la premiere. III. Ces Prophetes voulant consoler la sainte impatience de ceux qui attendoient le Messie, leur crient, *Voici il vient encore une fois*, &c. *& le desiré des Nations viendra.*

Sur quoi il est remarquable, que le Prophete a pû justement s'exprimer de cette maniere, en suivant nôtre sens ; mais qu'il n'auroit pas pû s'exprimer ainsi, en suivant la vûë des Juifs. Car bien qu'il se soit passé un tems assez considérable depuis le tems de ces Prophetes jusqu'au tems du Messie, à regarder la chose absolument il est vrai que cette distance, ou cét éloignement du tems du Messie, leur sembloit peu de chose, parce qu'ils en parloient par raport au long-tems depuis lequel le Messie étoit attendu. Les expressions de ces Prophetes marquent bien qu'ils faisoient tacitement cette comparaison. Car

qûa ic

quand on dit, *encore un peu de tems*, on veut faire entendre que le tems qui reste à passer dans l'attente du bien, n'est pas à beaucoup prés si considérable que celui qu'on a passé dans cette esperance; & cela est extrêmement vrai dans la Prophetie expliquée selon nos principes.

Mais pour les Rabbins, ils rendent la Prophetie obscure, fausse, & même absurde, par l'explication qu'ils lui donnent. Car si depuis Machie & Aggée on devoit attendre le Messie plus long-tems qu'on ne l'avoit attendu depuis Noé jusqu'au tems de ces Prophetes, le discours de ces Prophetes peut-il être raisonnable, lors qu'ils disent, *Encore un peu de tems, & il viendra. Voici il vient*?

Mais il faut se hâter d'examiner la Prophetie de Daniel, qui est comme un flambeau qui répend un tel jour sur les autres, qu'on ne sçait lequel on doit plus admirer, ou l'évidence de la verité qu'on y trouve, ou l'aveuglement prodigieux de ceux qui n'aperçoivent pas cette évidence. Il ne sert de rien de le dire, il faut le prouver.

CHAPITRE VIII.

Où l'on examine les oracles de Daniel qui regardent le tems & la venuë du Messie.

IL ne faut pour cela qu'entrer dans l'examen de ces trois véritez: premierement, si c'est du Messie, ou d'un autre que du Messie, qu'il est parlé aux Chap. 2. 7. & 9. des Visions de Daniel: en second lieu, si l'on peut dire que le tems de la venuë du Messie qui y est marqué, soit déja passé, comme nous prétendons, ou qu'il ne soit pas encore venu, comme le veulent les Juifs; & enfin, si le tems de la venuë de nôtre JESUS s'accorde avec le tems de la venuë de ce Messie révelé à Daniel.

Nous

Nous joignons ces trois Chapitres, deuxiéme, septiéme & neuviéme, parce qu'ils font tous mention d'un même évenement, qui est l'établissement d'un Roïaume éternel. Daniel expliquant le songe de Nebucadnetsar, Chap. 2. lui dit, que l'or, l'argent, l'airain & le fer avec la terre à potier de la statuë qu'il a vûë, signifient quatre Monarchies; & aprés lui avoir expliqué tous les raports de ce songe misterieux, avec ce qui devoit arriver aprés lui, il ajoûte ces paroles. *Et au tems de ces Rois-là, le Dieu des Cieux suscitera un Roïaume qui ne sera jamais dissipé; & ce Roïaume ne sera point délaissé à un autre peuple, mais il brisera & consumera tous ces Roïaumes-là, & il sera établi éternellement. Dautant que tu as vû que de la montagne une pierre a été coupée sans main, & qu'elle a brisé le fer, l'airain, la terre, l'argent & l'or, le grand Dieu a fait connoître au Roi ce qui viendra ci-aprés.*

On ne peut douter que Daniel n'ait representé le même événement au Chap. 7. 11. 12. 13. 14. & suivans; car il y est fait mention de quatre bêtes, dont il est dit: *Ces quatre grandes bêtes sont quatre Rois qui s'éleveront sur la terre, & d'un Empire éternel qui doit être établi ensuite*, suivant ces paroles qui suivent immédiatement aprés: *Et les Saints du Souverain recevront le Roïaume, & obtiendront le Roïaume jusqu'au siécle, & au siécle des siécles.* Et afin qu'on n'en doute point, voici comment Daniel s'exprime, en raportant la derniere partie de sa Vision. *La seigneurie fut aussi ôtée aux autres bêtes, bien que longue vie leur eût été donnée jusqu'à tems sur tems. Je regardai dans les visions de la nuit, & voici comme le Fils de l'Homme qui venoit avec les nuées des Cieux; & il vint jusqu'à l'Ancien des jours, & on le fit aprocher de lui, & il lui donna*

la

la seigneurie, & l'honneur, & le régne; & tous Peuples, & Nations & Langues lui serviront. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, & son régne ne sera point dissipé.

C'est cette même Prophetie qui est repetée en d'autres termes & avec d'autres circonstances à Daniel au Chap 9. lorsque ce Prophete aïant fait à Dieu cette excellente priere & cette belle confession, dans laquelle il prie Dieu que son indignation se détourne de sa ville de Jerusalem, qui est la montagne de sa saintetè, reconnoissant que c'est pour leur pechez & pour les iniquitez de leurs Peres, que Jerusalem & le peuple sont en oprobre; & ajoûtant qu'ils ne presentent point leurs suplications en s'apuïant sur leurs justices, mais sur les grandes compassions du Seigneur un Ange est envoïé pour lui faire entendre la parole qui suit. *Il y a septante semaines déterminées sur ton peuple & sur ta sainte Ville, pour mettre fin à la déloïauté, & consumer le peché, & faire propitiation pour l'iniquité, & amener la justice des siécles, & pour former la vision & la prophetie, & oindre le S. des Sts. Tu connoîtras donc & entendras, que depuis l'issuë de la parole qu'on s'en retourne & qu'on rebâtisse Jerusalem jusqu'au Christ le Conducteur, il y a sept semaines & soixante-deux semaines; & les places & la bréche seront réédifiées, & cela en tems d'angoisse. Et aprés ces soixante-deux semaines, le Christ sera retranché, & non pas pour soi. Puis le peuple du Conducteur qui viendra, détruira la Ville & le Sanctuaire; & la fin en sera avec débordement; & les désolations sont déterminées jusqu'au bout de la guerre. Et il confirmera l'Alliance à plusieurs par une semaine, & au milieu de cette semaine-là il fera cesser le sacrifice & l'oblation. Puis par le moïen des ailes abominables qui causeront la désolation même jusqu'à consomption déterminée, la desolation tombera sur le desolé.*

Il eſt aſſez clair que la venuë de ce Chriſt, de ce Conducteur, avec la proportion du peché, & cette juſtice des ſiécles qui doit être amenée, ne nous marquent point d'autre évenement que celui qui nous a été caracteriſé par la venuë de ces Saints à qui le Roïaume doit être laiſſé, & de ce Fils de l'Homme auquel fut donnée une ſeigneurie & une domination éternelle.

Je n'ignore pas néanmoins, que quelques-uns ont voulu expliquer cette Prophetie contenuë au Chap. 9. de Daniel, de la conſtruction du Temple, de l'onction du Lieu trés-ſaint; & ce qui ſuit, de la venuë d'Antiochus l'Illuſtre, qui profana le Sanctuaire, & fit ceſſer l'oblation de la Loi. Mais il y a diverſes raiſons qui détruiſent cette explication. Le terme de ſeptante ſemaines ne ſçauroit s'y acorder. Car ſi vous entendez par là des ſemaines de jours, le terme eſt trop court, & ſi vous entendez des ſemaines d'années, le terme eſt trop long.

D'ailleurs, comme c'eſt pour marquer un plus grand & un plus noble évenement que le Prophete emploïe ces expreſſions peu communes, *Mettre à fin la déloïauté, conſumer le peché, faire propitiation pour l'iniquité, amener la juſtice des ſiécles, fermer la Viſion & la Prophetie, & oindre le Saint des Saints*, ou *la Sainteté des Saintetez*: perſonne ne croira qu'il s'agiſſe ſeulement en cét endroit de rebâtir la Ville ou le Temple de Jeruſalem. En éfet, que ſignifieroient ces paroles, *Le Chriſt ſera retranché, & non pas pour ſoi?* Nehemie fut envoïé en Judée avec un ample pouvoir pour achever le bâtiment du Temple qui avoit été interrompu, & pour bâtir les murailles de Jeruſalem: mais en quel endroit eſt-il apelé le Chriſt? Pourquoi l'oracle diroit-il qu'il fut retranché? Et que ſignifieroient ces paroles, *Il ſera retranché, mais non pas pour ſoi?*

Comment

Comment dans cette hipotéſe expliqueroit-on ces paroles, *Et il confirmera l'Alliance à pluſieurs par une ſemaine* ? Eſt-ce le Chriſt, le Conducteur du peuple de Dieu, Nehemie, qui doit confirmer l'Alliance ? Si cela eſt, il faut auſſi que ce ſoit Nehemie qui faſſe ceſſer le ſacrifice & l'oblation ; car ces deux choſes ſont atribuées à la même perſonne, ce qui néanmoins ſeroit une penſée extravagante. Eſt-ce Antiochus qui doit confirmer l'Alliance à pluſieurs ? Mais Comment cela peut-il être vrai d'un tiran, d'un perſécuteur ? Qu'on nous faſſe voir une façon de parler ſemblable dans l'Ecriture. Comment apliquer à Antiochus ce qui convient uniquement aux Romains, je veux dire, ces aîles abominables dont il eſt parlé, parce qu'ils portoient ſur leurs Etendars les aigles dont ils faiſoient leurs Divinitez, & qu'ils adoroient, ce qui fait qu'elles peuvent être nommées abominables, & qui cauſerent cette deſolation conſommée dont parle le Prophete ?

Que ſi aprés cela vous uniſſez cét oracle avec les deux autres tout ſemblables que nous avons raportez, où il nous eſt parlé d'un Roïaume éternel, d'un peuple de Saint auſquels ce Roïaume doit être laiſſé, d'un Fils de l'homme qui obtiendra l'empire ſur toutes Nations & Tribus & Langues, il ne vous reſtera plus aucun doute qu'il ne s'agiſſe ici du Meſſie que les Juifs attendent.

La ſeconde vérité n'eſt pas moins facile à établir que la premiere. S'il s'agit du Meſſie dans cét oracle, il s'agit d'un Meſſie qui doit être déja venu, ou bien l'oracle ſeroit faux. Ce Meſſie devoit paroître dans le tems que les Monarchies qui devoient affliger le peuple de Dieu, & qui avoient été repreſentées par la ſtatuë de Nabucadnetſar, ſubſiſteroient encore, ou du moins

immédiatement après leur ruïne & leur décadence, suivant ces paroles : *Et au tems de ces Rois, le Dieu des Cieux suscitera un Roïaume qui ne sera jamais dissipé; & ce Roïaume ne sera point laissé à un autre peuple, mais il brisera & consumera tous ces Roïaumes-là ; & il sera établi éternellement.* & selon celles-ci : *Et les Saints du Souverain recevront le Roïaume, & obtiendront le Roïaume jusqu'au siécle, & au siécle des siécles.* C'est encore ce qui nous est marqué par cette pierre coupée d'une montagne, qui brise le fer, l'airain, la terre, l'or & l'argent qui representoient les quatre Monarchies. Or nous voïons que ces Monarchies sont ruïnées depuis plusieurs siécles ; & nous avons même vû d'autres Empires leur succéder. Il s'ensuit donc, ou que le Messie est déja venu, ou que le tems de sa venuë est passé sans qu'il ait paru.

D'ailleurs, la venuë de ce Messie doit précéder l'entiere desolation de Jerusalem & du Sanctuaire ; car ce n'est qu'après la venuë du Christ qui doit être rétranchée, que la desolation jusqu'à consomption déterminée doit fondre sur le desolé. Or il y a déja plusieurs siécles que Jerusalem est desolé de la plus triste & de la plus éfroïable desolation qui fut jamais, & cela sans aucun retour. Il s'ensuit donc que ce Messie est venu, ou que le tems de sa venuë est déja passé.

Mais ce n'est pas assez que de montrer que cét oracle ne peut convenir au Messie que les Juifs attendent, ni à aucun autre sujet : il faut faire voir en troisiéme lieu, qu'il a son parfait acomplissement en Jesus-Christ. C'est ce qui ne recevra aucune difficulté, si l'on considére qu'il y a dix raports admirables entre la prophetie & l'évenement.

Car I. il s'agit dans la prophetie d'un Roïaume qui a commencé de s'établir, lorsque les quatre autres Monarchies ennemies du peuple de Dieu,

Dieu, & montrées en songe à Nabucadnetsar, prenoient fin. C'eſt ce qu'on peut dire du régne de JESUS-CHRIST, & qu'on ne peut dire d'aucun autre. Il ne faut pourtant pas s'imaginer, que dés que JESUS-CHRIST a paru, les autres Empires aïent été diſſipez. Il a fallu combatre leur gloire, leur pompe, leur puiſſance, les reſtes de la domination des Perſes & des Grecs, qui enfin ſe ſont tous ſoûmis à l'empire de JESUS-CHRIST. Il ſuffit que le Meſſie, ou le Roy que les anciens oracles avoient annoncé de voir venir, lorſque les quatre Monarchies dont nous venons de parler ſeroient dans leur décadence. De ſorte que comme elles ont été rüinées entierement il y a long-tems, il s'enſuit que le tems de ſa venuë eſt déjà paſſé.

II. En éfet, l'oracle nous aprend que cét Empire éternel doit briſer & conſumer ces quatre Monarchies qui avoient fait la guerre à Dieu, & s'établir en quelque façon ſur leurs rüines. Ce qui n'a pas manqué de s'acomplir. Perſonne n'ignore quels furent les incroïables progrez du Chriſtianiſme aprés la mort de JESUS-CHRIST dans la Sirie, où avoient régné les Seleucides; en Egypte, qui étoit l'Empire des Ptolomées; dans la Gréce, premiere ſource de cét Empire; & dans la Perſe, & même aux Indes, & par tout où les Conquerans les plus ambitieux avoient pouſſé leurs conquêtes & porté leurs deſirs.

III. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que conformément à l'oracle de nôtre Prophete, nous voïons cette grande ſtatuë qui repreſentoit les quatre Monarchies qui avoient affligé le peuple de Dieu, briſée par une pierre qui avoit été coupée ſans main d'une montagne. Il n'y a rien de plus aparent que la grandeur de ces Empires, de plus formidable que leurs armées, de plus magnifique que leurs Rois, de plus orgueilleux que

leurs Pontifes, de plus enflé que leur cœur, de plus enraciné que leurs préjugez, de plus violent que leurs maximes, de plus tirannique que leur politique. Cependant je voi disparoître ce colosse de grandeur & de vanité; je trouve des armées de Martyrs où j'avois vû des armées de Conquérans; je voi les Rois humiliez, les fausses Divinitez bannies, les statuës renversées, les Temples démolis, les préjugez détruits, la politique changée, le Paganisme anéanti en mille lieux, les societez renversées pour former une meilleure union, & toutes ces choses dans le trouble & dans le desordre, pour prendre ensuite une face toute nouvelle. Cette vûë réveille ma curiosité; & comme elle me porte à rechercher de quelle maniere ce grand changement a pû se faire, je trouve avec une extrême surprise, que c'est par le ministere de quelques pauvres Pescheurs qui ont été nourris sur les bords de la mer de Galilée, qui est de tous les païs le plus obscur & le plus mépriſé. Je demande si ces hommes n'auroient point passé leur vie dans l'étude & dans la contemplation; & je trouve qu'ils n'ont été instruits qu'à racommoder leurs filets, étans nez & aïant vécu dans une indigence, qui sans doute ne leur permettoit point d'autre exercice que celui qui leur étoit nécessaire pour gagner leur vie? Je demande à les entendre, ou du moins à juger de leurs paroles par leur maniere d'écrire; je la trouve simple, grossiere, & digne de leur profession & de leur païs. Il me semble que leur langage les donne assez à connoître. Je veux sçavoir la matiere de leur prédication; on me fait voir que c'est le Fils de Dieu crucifié & mort entre deux brigans, qui est de tous les objets le plus triste & le plus choquant. Je demande si le plaisir, l'amour du repos & de leurs aises, ne les soûtiendroit point dans une entrepriſe qui paroît

d'abord

d'abord ſi inſenſée ? On me fait voir qu'ils continuent à travailler de leurs mains à meſure qu'ils évangeliſent, & qu'ils ſouffrent toutes les injures de l'air, toutes les incommoditez de la vie, & tous les mauvais traitemens de la perſecution, ſans pouvoir être détournez de leur deſſein. Ils n'ont ni ſçavoir, ni richeſſes, ni crédit, ni établiſſement, ni amis, ni protecteurs. Toutes les puiſſances les pourſuivent. Tous les hommes les ont d'abord en horreur, les Rois, les Pontifes, les Magiſtrats & le peuple, la politique & la ſuperſtition, le Paganiſme & la Sinagogue, les Parthes & les Grecs, les Juifs & les Romains. Cependant ne combatant que par la pauvreté & par la patience, ils viennent à bout de tout, & malgré l'éfort de toutes les puiſſances, ils enſéveliſſent dans le tombeau de JESUS-CHRIST la grandeur des Monarchies orgueilleuſes qui s'étoient élevées contre Dieu. Certainement, comme ce n'eſt pas eux, mais leur divin Chef qui agit par leur miniſtere avec tant de ſuccez, on peut dire que c'eſt-là comme une pierre coupée ſans main, c'eſt-à-dire imperceptible, qui ſembloit devoir être ſans éfet, & qui néanmoins frape un coup qui ébranle tout l'Univers.

IV. Ce Roïaume nous eſt marqué par ces trois qualitez ; un Roïaume celeſte à un Roïaume éternel ; & un Roïaume qui doit être ocupé par les Saints du Souverain : trois qualitez qui nous en marquent l'origine, la durée, & les ſujets. L'origine en eſt le Ciel, la durée l'éternité, les ſujets en ſont les Saints. A quel Empire veut-on que nous atribuïons ces trois qualitez ? Où eſt-ce qu'on a jamais vû un Roïaume qui n'empruntât ſa force & ſa gloire des ſecours humains, qui ne vint de la terre, qui ne fût ſujet aux révolutions ordinaires, qui ne s'établît par la force, qui ne ſe conſervât par la violence, & qui n'eût pour

 ſujets,

sujets, & même pour apuis, des scélerats plus souvent que des saints ? Les Rabbins auroient tort de vouloir raporter cét oracle au Messie qu'ils attendent, pendant qu'ils attribuent à leur Messie en idée la même puissance & la même prosperité temporelle, ou plûtôt la même violence, qu'aux Conquerans du monde.

V. Mais il ne s'agit pas seulement dans tous ces oracles du Roïaume éternel, il y est encore fait mention d'un homme à qui l'on attribuë trois choses. I. Que Dieu lui donne l'Empire d'une maniere immédiate & glorieuse tout ensemble. C'est ce qui nous est representé par la domination que l'Ancien des jours donne au Fils de l'Homme, lorsque celui-ci s'aproche sur les nuées du Ciel. II. Que cette domination s'étend sur toute Tribu, Langue & Nation. III. Et enfin qu'elle n'a point de fin dans sa durée. On trouve ici un Roi établi immédiatement de Dieu, revétu de sa gloire, & qui régne éternellement. Il faut qu'on nous montre une autre personne que JESUS-CHRIST, à qui toutes ces qualitez conviennent ; ou qu'on demeure d'acord, qu'il n'y a que JESUS-CHRIST auquel on en puisse faire l'aplication.

VI. Mais quand tous ces caracteres lui manqueroient, à quel autre qu'à JESUS-CHRIST pourions-nous atribuer d'être venu septante semaines aprés l'issuë de la parole qu'on s'en retourne &. qu'on rebâtisse la ville de Jerusalem ? J'avouë qu'il y a ici quelque varieté entre les Interprétes. Car bien qu'ils conviennent qu'il s'agit là de semaines d'années, les uns les comptent depuis la promesse que Dieu fit à Jeremie de rétablir les Juifs dans leur premier état, & de rebâtir leur Temple & leur Ville : les autres depuis le premier Edit de Cirus touchant le rétablissement des Juifs, que les uns raportent à la premiere,

les

es autres à la seconde année de son régne : les autres depuis Darius fils d'Hystaspe : les autres depuis Darius Nothus : les autres depuis Artaxerxes Longimanus : les autres depuis Artaxerxes Mnemon : la providence divine aïant permis cette varieté de sentimens par une conduite mistérieuse, afin que nôtre foi ne dépendit pas d'une suputation de Chronologie, dont il n'y a que les Sçavans qui soient ordinairement capables ; mais de la vûë & du sentiment, par maniere de dire, des raports qui se trouvent entre l'oracle consideré en gros, & la verité de l'évenement qu'il prédit. On ne s'attachera donc pas à suputer ici les semaines de Daniel, parce qu'on ne pouroit faire que copier les autres ; que plusieurs grands hommes l'ont déja fait, & qu'on n'a en particulier qu'à lire le Discours sur l'Histoire Universelle, que Monsieur de Condon a donné depuis peu au public. Pour nous qui nous arrêtons aux preuves de la Religion les plus sensibles & les plus proportionnées à toute sorte de personnes, nous aimons mieux raisonner par le gros de la Prophetie, que nous dissiper en contestations chronologiques.

Or afin qu'on ne soit point arrêté par ces difficultez, on doit se souvenir qu'il y a trois tems l'un où les oracles de l'Ecriture sont obscurs ; c'est celui qui précéde leur acomplissement : l'autre, où ils sont en partie obscurs, & en partie évidens ; c'est celui de l'économie où nous nous trouvons, qui est mêlé de ténébres & de lumieres : l'autre, où ils seront évidens, sans avoir rien d'obscur ; c'est celui de l'entier & parfait acomplissement de tous les oracles, ou de la grande manifestation. Que les petites difficultez que nous trouvons dans les oracles, ne nous fassent point fermer les yeux à une clarté & à une évidence qui les engloutit.

VII. Nous n'avons jamais oüi parler d'un autre que JESUS-CHRIST, lequel consumât le peché, expiât l'iniquité, amenât la justice des siécles, acomplît la prophetie, & méritât d'être apelé le Saint des Saints.

VIII. Jamais on n'a dit d'aucun autre, qu'il fût le Messie promis, le Conducteur; & qu'étant le Messie, il eût été retranché de la terre des vivans; & qu'aïant été retranché de la terre, il ne l'avoit point été pour soi, mais pour les péchez du monde. Les Juifs mêmes ne disent point toutes ces choses de leur Messie. Cependant tout cela convient à JESUS Fils de MARIE. C'est donc ce dernier que nous devons reconnoître pour nôtre Messie.

IX. Mais quoi! il est distinctement prédit dans cét oracle, qu'aprés que le Christ aura été retranché, il viendra un peuple qui détruira la Ville & le Sanctuaire; que la fin en sera avec débordement; que les desolations en dureroient jusqu'à la fin de la guerre, que cette desolation sera causée par des aîles abominables; qu'elle sera extrême: ce qui est marqué avec beaucoup de force par ces expressions entassées, *Qui causeront la desolation jusqu'à consomption même déterminée, la desolation fondra sur le desolé*: ce terme de desolations déterminées marquant aussi qu'elles seroient procurées par la volonté & par la justice de Dieu.

Chacun sçait qu'aprés la mort du Messie & la prédication des Apôtres qui prêcherent encore quarante ans, pour obliger les Juifs à croire en ce divin Crucifié, les Romains vinrent, qui assiégerent Jerusalem, & brûlerent la Ville & le Temple; qu'il n'y eût jamais de plus éfroïable desolation que celle que causerent les Légions Romaines, ces aigles qui faisoient l'idolâtrie des Romains. Tous ceux qui liront dans l'Histoire

que Joseph en a écrite, les éforts des Empereurs Romains, pour faire mettre des aigles dans le Temple de Jerusalem, ce qui fut la premiere ocasion de cette sanglante guerre, & des éfroïables divisions qui nâquirent au milieu d'eux, ou qui considéreront l'horreur d'une famine qui contraignoit les meres de se nourrir de la chair de leurs enfans, & la rage qui les obligeoit à s'égorger les uns les autres, & qui les porta à s'assembler dans le Temple pour s'y entre-tuer par une execrable fureur ; ou qui se representeront les ruës & les maisons remplies de corps morts, la contagion qui dépeuploit la Ville d'habitans, sans la dépeupler de brigans & d'assassins, & le cri funeste d'un homme qui fut ouï présageant la desolation de la Ville pendant quatre ans, sans que toutes les puissances pûssent l'empêcher de s'écrier, *Voix contre Jerusalem & le Temple. Voix contre les nouveaux mariez & les nouvelles mariées. Malheur au Temple, malheur à la Ville,* &c. L'embrasement du Temple consumé par le feu de Dieu, malgré toutes les précautions des hommes ; la Ville de Jerusalem rasée jusques dans ses fondemens, & le peuple donné pour esclave à toutes les Nations, & abandonné à cette longue servitude qui fait revivre tous les jours leur premiere desolation ; & enfin les éforts inutiles qu'ils ont faits pour se rétablir, & la confusion d'un Empereur ennemi de nôtre foi, qui ne pût leur faire rebâtir leur Temple ; des globes de feu sortant des fondemens, & consumant les ouvriers, comme des Païens même l'ont atteſté : on ne pourra s'empêcher de reconnoître, que cette desolation a été extrême, & qu'elle a été déterminée jusqu'à consomption par la volonté & par la justice de celui qui gouverne cét Univers. *Amm. lib. 23. Marcel.*

X. Enfin l'oracle nous marque cét ordre dans les évenemens qu'il annonce, que le Christ vien-

droit soixante-deux semaines aprés la parole donnée touchant la construction d'un nouveau Temple, & sept autres années qu'il faut supléer, comme il paroît par le verset précedent, & qui font en tout 69. semaines. Ensuite le Christ doit confirmer l'Alliance pendant une semaine. Au milieu de cette semaine il doit faire cesser le sacrifice & l'oblation. Et puis les aîles abominables doivent survenir, qui causeront cette horrible desolation dont il a été parlé. JESUS-CHRIST est le seul qu'on puisse dire non seulement être venu soixante-neuf semaines aprés l'issuë de la parole, mais qui puisse se vanter d'avoir confirmé l'Alliance pendant une semaine, ou la moitié d'une semaine; c'est à dire, pendant trois ans ou environ qu'il a prêché; & d'avoir fait cesser le sacrifice & l'oblation par la mort au milieu de cette semaine, je veux dire environ trois ans & demi aprés avoir commencé de confirmer son Alliance en faisant les fonctions de son ministere. Ce fut alors qu'il abolit la Loi, qu'il rendit inutiles les cérémonies, que son sacrifice ôta à ceux de la Loi leur vertu, que tout cessa, que tout prit fin à l'égard du droit, si ce n'est pas à l'égard de l'usage, comme il le témoigna, lors qu'il s'écria sur la croix: *Tout est accompli*; & comme Dieu le fit voir d'une maniere bien sensible, lors qu'en déchirant le voile du Temple depuis le haut jusqu'au bas, il rejetta les sacrifices des Juifs, en attendant qu'il consumât par son feu le Temple où on lui offroit ces sacrifices qui commençoient de lui être odieux. On sçait qu'aprés la mort de JESUS-CHRIST, & la prédication de ses Apôtres, Dieu fit fondre la desolation sur le desolé, & qu'il accomplit la terrible prédiction qui est contenuë dans cét oracle.

Tous ceux qui considéreront les choses de bonne foi, trouveront que s'il y a quelque difficulté chrono-

chronologique dans la supputation de septante semaines, elle est admirablement compensée par la lumiere qui naît de ces dix raports généraux que nous trouvons entre la prophetie & l'accomplissement, & qu'il faudroit avoir une étrange envie de se tromper soi-même, pour n'en être point satisfait.

Car il n'y en a aucun qui ne soit tout-à-fait remarquable, & digne d'une particuliere considération. Daniel pleure sur ses pechez & sur les pechez de sa nation : & Dieu lui annonce un tems où l'iniquité sera expiée, & où la justice des siécles sera mise en avant. Quelle consolation pouvoit venir plus à propos ? Il gémit, en considérant la misere & l'oppression du peuple d'Israël : & Dieu lui annonce la venuë d'un Liberateur qui brisera les ennemis du peuple de Dieu ; & il marque le tems de sa venuë par la ruïne des Monarchies qui avoient affligé la sainte nation. Il n'y avoit rien de plus à propos que de marquer la venuë du Messie par un caractere qui donnoit tant de consolation au cœur de Daniel : & il n'y a rien de plus assuré que cette marque, qui consiste dans la ruïne de quatre grandes Monarchies. On ne sçauroit s'y tromper, & des révolutions si grandes & si éclatantes sont des époques trop assurées, pour nous donner lieu de craindre ni surprise ni illusion à cet égard.

L'état du peuple Juif aprés la venuë & la mort du Messie, est encore une de ces marques qui frapent, & qui ne peuvent nous tromper. On sçait bien en éfet qu'il ne dépendoit point du Prophete, de faire en sorte que Jerusalem fût desolée, & l'abomination établie au lieu saint, aprés qu'un homme se disant le Christ auroit été retranché de la terre.

L'érection d'un Empire éternel qui seroit joint à la propitiation du peché, à la justice des siécles,

&

& à un peuple de saints & de justes, est une de ces conceptions qui ne viennent point dans l'esprit, & qui ne peut sortir que de l'esprit prophetique. Qui avoit dit à Daniel, qu'il y auroit un Roïaume, dont on ne pourroit être le membre sans être saint; Et qui lui avoit apris si distinctement, que ce Roy spirituel régneroit sur toute Tribu & Nation & Langue?

On peut quelquefois prévoir les grands évenemens par la pénétration & le jugement aidez de l'expérience: mais pour prédire qu'une pierre sans main brisera la statuë qui represente les quatre Monarchies, ou qu'une trés-petite cause produira les éfets les plus prodigieux & les plus surprenans qui furent jamais, c'est ce qu'il n'est pas facile de conjecturer.

Daniel, qui avoit été élevé à la Cour des plus grands Rois du monde, pouvoit avoir l'esprit rempli des idées de leur gloire & de leur magnificence: mais d'où est-ce que Daniel a emprunté les idées d'un Roïaume celeste, spirituel, éternel, & si different par conséquent de ceux qui étoient devant ses yeux: Et pourquoi dans un tems où il ne respire avec tous les Juifs que la terre de Canaan, & sa délivrance temporelle, ne parle-t-il que d'expiation de peché, de peuple de saints? &c.

Il pouvoit se flater de la pensée qu'il viendroit un Liberateur qui délivreroit les Juifs de la tirannie des nations: c'étoit jusqu'où ses lumieres naturelles aidées de ses desirs pouvoient le conduire. Mais prédire la mort de ce liberateur, & déclarer si precisément qu'il ne souffriroit pourtant point la mort pour soi, & une circonstance surprenante, & qui doit nous ouvrir les yeux, pour voir que Daniel ne parle point comme un homme ordinaire.

Cét homme pouvoit prévoir par les seules lumieres

mieres du sens commun, que Jerusalem seroit une autrefois rasée & affligée : mais qui lui avoit dit qu'elle le seroit par des aîles abominables, qui est l'expression dont il se sert pour representer les armées Romaines, comme si elles étoient devant ses yeux ? Comment prévoïoit-il que cette desolation qui suivroit le retranchement du Christ seroit extrême, qu'elle iroit jusqu'à la consomption ? &c. Et comment a-t-il vû qu'on établiroit l'abomination au Lieu saint ? Circonstances que l'esprit humain ne pouvoit prévoir, & que la sagesse divine n'auroit point pris le soin d'acomplir par complaisance pour un imposteur.

CHAPITRE IX.

Où l'on prouve que Jesus-Christ est le Messie, par le chapitre 53. d'Esaïe.

LE chapitre cinquante & troisiéme des Révelations du Prophete Esaïe est une prophetie si juste, si suivie & si particuliere de l'abaissement & de la mort de nôtre-Seigneur Jesus-Christ, qu'il ne faut pas s'étonner si les Rabbins font tous leurs éforts pour ôter cét apui à nôtre foi.

Les uns soûtiennent que cét oracle regarde Jeremie, ou quelque autre Prophete. Les autres disent que c'est du peuple d'Israël qu'Esaïe parle en cét endroit, & qu'il prédit l'abaissement & la misere de ce peuple pendant cette derniere captivité où il se trouve maintenant. Les autres sont contraints de feindre qu'il y aura deux Messie : l'un fils de Manassé, qui doit souffrir beaucoup, & sucomber dans le combat qu'il doit avoir avec Gog & Magog : l'autre fils de Juda, glorieux & triomphant, qui élevera sa nation

au

au comble de la prosperité ; & que c'est la venuë de ces deux Messies qui est marquée dans l'oracle d'Esaïe. Mais rien n'est plus mal imaginé que toutes ces défaites.

Il y auroit certainement de l'extravagance à le raporter à Jeremie. Car pourquoi le S. Esprit prendroit-il le soin de nous marquer la naissance, la vie, la mort, l'abaissement, la gloire, la sépulture & la résurrection d'un Prophete, qui est même inferieur à plusieurs autres qui l'ont devancé ? En quoi sa durée ou sa génération est-elle differente d'une génération ou d'une durée ordinaire, pour obliger le Prophete à s'écrier, *Qui racontera sa durée*, ou sa génération ? car l'un ou l'autre de ces deux termes peut avoir lieu. Comment pouvoit-on dire de Jeremie, *Et par sa playe nous avons gueriſon ?* Est-ce que le Prophete maltraité par les Juifs devoit leur procurer la paix & la santé par ses blessures ? Et n'est-ce pas au contraire ce mauvais traitement qui devoit attirer les jugemens de Dieu sur ce peuple ? Peut-on dire que Jeremie en a justifié plusieurs par la connoissance qu'ils ont eu de lui ? Et n'est-ce pas au contraire par le nom d'un autre, sçavoir de Dieu, ou du Messie, que ce Prophete pouvoit sanctifier & justifier les hommes ? Enfin, qui est-ce qui oseroit dire de Jeremie qu'il a mis son ame en oblation pour le peché, qu'il s'est vû de la semence après sa mort, qu'il a porté les pechez des hommes, & qu'il a intercedé pour ceux dont il avoit chargé les pechez avec tant d'autres choses qui sont marquées dans cette prophetie, & dont il paroît si évidemment que l'on ne sçauroit faire l'aplication, ni à Jeremie, ni à aucun des autres Prophetes qui ont vécu depuis Esaïe, qu'il seroit tout-à-fait inutile de s'y arrêter plus long-tems.

Il n'est pas plus raisonnable d'apliquer cét oracle

oracle au peuple des Juifs, considéré dans l'état où il se trouve aujourd'hui, & de dire que c'est cette triste servitude dans laquelle il gémit depuis tant de siécles qui nous est marquée par cét état vil, abjet & misérable d'un homme de douleurs, & sçachant ce que c'est que de langueur. On veut que le Prophete introduise les Gentils parlant du peuple d'Israël, & tenant ce langage : *Nous avons comme caché nôtre face arriere de lui, tant il étoit méprisé, & nous ne l'avons rien estimé. Toutefois il a porté nos langueurs, & a chargé nos maladies :* c'est-à-dire, selon leur explication, il a été affligé des maux que nous avions merité de souffrir. Mais il ne faut que considérer exactement toutes les paroles de cette Prophetie, pour voir que cét oracle ne regarde point le peuple des Juifs, & pour détruire une spéculation, qui est néanmoins le grand fort des Rabbins sur ce sujet.

Qui a crû à nôtre publication, dit le Prophete, *& à qui a été révelé le bras de l'Eternel ?*

Ces paroles ne sçauroient être attribuées avec raison aux Gentils qui ne prêchent point, & qui encore moins font connoître le bras de l'Eternel.

Car, ajoûte-t-il, *il est monté comme un surgeon devant lui, & comme une racine sortant d'une terre qui a soif. Il n'y a en lui ni forme ni aparence ; quand nous le regardons. Il n'y a en lui, à le voir, rien qui fasse que nous le desirions. Il est le méprisé & le debouté d'entre les hommes, homme plein de douleur, & sçachant ce que c'est que de langueur: & nous avons comme caché nôtre face arriere de lui, tant il étoit méprisé, & ne l'avons rien estimé.*

Si c'est du peuple d'Israël que le Prophete parle en cét endroit, il faut qu'il attribuë de la bassesse & de l'obscurité à l'origine des Juifs, & qu'il prétende que ce peuple a été comme un surgeon

qui

qui sorte d'une terre séche & sterile : ce qui ne peut convenir à un peuple, lequel dans ses commencemens & dans ses principes est le plus glorieux & le plus magnifique qui fut jamais, aïant été separé & distingué des autres en la personne d'Abraham son premier Pere, honoré des promesses de l'alliance, & de tant d'éfets glorieux de la protection divine qu'il éprouva du tems de Moïse, & qui nous donne lieu de dire, qu'il n'y eût jamais de peuple plus illustre dans ses commencemens, que l'a été celui-ci. D'ailleurs, qui est-ce qui dit ces paroles, *Nous avons comme caché nôtre face arriere de lui, nous ne l'avons rien estimé* ? Si ce sont les Gentils qui tiennent ce langage, il faut aussi que ce soient les Gentils qui aïent dit ci-dessus, *Qui a crû à nôtre prédication, & à qui a été revelé le bras de l'Eternel ?* ce qui fait revenir l'inconvenient que nous avons déja marqué. Mais continuons d'examiner les paroles du Prophete.

Si est-ce qu'il a porté nos langueurs, & chargé nos douleurs ; & quant a nous nous avons estimé que lui étant ainsi frapé, étoit batu de Dieu & affligé. Or il étoit navré pour nos forfaits, & froissé pour nos iniquitez : l'amande qui nous aporte la paix est sur lui, & par sa meurtrissure nous avons gueriſon. Nous avons été tous errans comme brebis. Nous nous sommes détournez chacun en son propre chemin : & l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous.

Avec quelle aparence de raison peut-on dire du peuple Juif, qu'il a porté les douleurs des Gentils, ou qu'il a été chargé de leurs pechez ? Les Rabbins soûtiennent que le dessein du Prophete est simplement de dire, que le peuple d'Israël avoit souffert, lorsque le peuple Païen avoit merité d'être puni : comme si nous disions, que l'innocent païe pour le coupable, ou que les gens

gens de bien portent la peine des méchans, non pour marquer que les uns souffrent proprement en la place des autres, mais pour dire simplement, que les bons souffrent, quoique les méchans méritassent de souffrir. Mais ils le soûtiennent sans raison : étant certain que dans un sens propre & véritable que cét homme de douleurs souffre en la place des autres ; comme il paroît par cét amas d'expressions synonimes, dont les unes expliquent les autres. *Il a porté nos douleurs. Il a été navré pour nos forfaits. L'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. L'amande qui nous aporte la paix est sur lui, & par sa meurtrissure nous avons guerison.* Expressions qui marquent évidemment une imputation & un transport de peine. Le Prophete auroit-il pû introduire les nations tenant un pareil langage ? Avec quelle aparence pourroit-on dire, que la meurtrissure & les afflictions du peuple d'Israël tourmenté & persecuté font la guerison & la paix des Gentils qui le tourmentent & qui le persecutent ?

Chacun lui demande, poursuit le Prophete ; *& il en est affligé. Toutefois il n'a point ouvert sa bouche. Il a été mené à la tüerie comme un agneau & comme une brebis muette devant celui qui la tond, même il n'a point ouvert sa bouche.*

Avec quel front les maîtres des Juifs osent-ils apliquer ces paroles à leur peuple consideré dans l'abaissement & dans la servitude où nous le voïons aujourd'hui ? Où est cette patience & cette debonnaireté tant vantée par le Prophete ? Je ne sçai si l'on veut que nous la reconnoissions dans les malédictions ordinaires qu'ils prononcent contre les Gentils, & parce qu'ils se considérent comme dans un état de mort, depuis que leur patrie aïant été desolée par Vespasien, ils ont été en quelque façon les esclaves de toutes les nations. Il faudra dire, pour prendre cette pro-

prophetie dans leur sens, que leur derniere desolation a été le sacrifice de cette innocente victime dont il y est parlé, ou la langueur & la mort de celui qui a mis son ame en oblation pour le peché, & regarder par conséquent ces mêmes Juifs, qui aprés avoir provoqué les Romains, s'égorgerent les uns les autres dans l'enceinte de leur Temple & de leur ville par une execrable fureur, comme un agneau innocent, & comme une brebis muette qu'on traîne à la boucherie, sans qu'elle ouvre la bouche pour se plaindre.

Il a été enlevé de la force de l'angoisse & de la condamnation; mais qui racontera sa durée? Car il a été retranché de la terre des vivans: & la plaïe lui est avenuë pour le crime de mon peuple.

Qu'est-ce que voudroit dire le Prophete, si l'application que l'on veut faire de ces paroles au peuple Juif d'aujourd'hui pouvoit avoir lieu? Comment ce peuple a-t-il été retranché de la terre des vivans? Et sur tout, comment la plaïe est-elle avenuë au peuple de Dieu pour le forfait de son peuple? Quelles extravagantes interpretations font-ce là? Qui ne voit qu'il s'agit en cét endroit, non du peuple de Dieu, mais de quelqu'un qui a souffert pour le peuple de Dieu?

Or on avoit ordonné son sepulcre entre les méchans; mais il a été avec le riche en sa mort. Car il n'avoit point fait d'outrage, & il ne s'est point trouvé de fraude en sa bouche.

Voici un admirable sens selon l'explication Rabbinique: On avoit ordonné le sepulcre du peuple d'Israël avec les méchans; mais il a été avec le riche en sa mort! Mais quand il y auroit dans ces paroles ainsi expliquées un sens raisonnable, comment seroit-il vrai que le peuple Juif, ce peuple que nous connoissons tous, & considéré

tel

tel qu'il vit aujourd'hui, n'a point fait d'outrage, & qu'il ne s'eſt point trouvé de fraude en ſa bouche ; puiſque l'expérience nous fait voir que non-ſeulement les Juifs ſont capables de fraude, mais qu'ils ſont moins de ſcrupule de tromper que toutes les autres nations ; & que les Rabbins eux-même ſont obligez de dire, que c'eſt pour les pechez de la nation que la venuë du Meſſie eſt differée ?

Toutefois l'Eternel l'aiant voulu froſſer, il l'a mis en langueur. Aprés que ſon ame aura été miſe en oblation pour le peché, il ſe verra de la ſemence ou de la poſterité, il prolongera ſes jours, & le bon plaiſir de l'Eternel proſperera en ſa main. Il joüira du labeur de ſon ame, & en ſera raſſaſié : & mon ſerviteur juſte en juſtifiera pluſieurs par la connoiſſance qu'ils auront de lui ; & lui-même chargera leurs iniquitez.

Il eſt preſque ſuperflu de montrer, que tous ces caracteres ne ſçauroient convenir au peuple Juif d'aujourd'hui. Il n'a point d'ames qu'il veüille donner pour le peché des autres. Il ne met point ſon ame en oblation ; puiſque c'eſt là une action volontaire, & que les ſouffrances des Juifs ſont trés involontaires. Que le peuple d'Iſraël ſe doive voir de la ſemence ou de la poſterité aprés ſa mort, eſt une propoſition abſurde & incompréhenſible : puis qu'encore que les particuliers meurent, le peuple ne meurt point, & qu'il doit attendre la venuë du Meſſie ſans mourir : & il eſt trés-faux que le peuple d'Iſraël doive ou puiſſe juſtifier pluſieurs par la connoiſſance qu'ils auront de lui.

Pourtant je le partagerai parmi les grands, & il partagera le butin avec les puiſſans, parce qu'il aura répandu ſon ame à la mort, qu'il aura été tenu au rang des tranſgreſſeurs, & que lui-même aura porté les pechez de pluſieurs, & aura intercedé pour les trangreſſeurs.

Comme

Comme ce n'eſt gueres l'intention des Juifs qui vivent aujourd hui d'interceder pour nous, de porter nos pechez, & de répandre leurs ames pour nos trangreſſions : il eſt aſſez clair que la promeſſe qui eſt contenuë dans ces dernieres paroles ne les regarde pas.

On s'eſt étendu à refuter cette ſpeculation des Rabbins, parce qu'encore qu'elle n'ait aucune vrai-ſemblance, c'eſt preſque la ſeule à laquelle ils aïent recours pour détourner la force de cét oracle, qui les inquiéte & les embaraſſe ſans doute beaucoup, puis qu'ils ſont obligez de lui donner un ſens auſſi peu naturel que celui-là.

Il y en a quelques-uns qui preſſez par l'évidence de la verité & par le témoignage des anciens Rabbins, qui n'aïant pas tant rafiné ſur les moïens d'éluder nos preuves, raportent cét oracle au Meſſie, comme Aben-Eſra le reconnoît lui-même, avoüent qu'il s'agit dans cette prophetie du Meſſie qu'ils attendent : mais pour mettre à couvert leur Religion, & choquer les fondemens de la nôtre, ils ont eu recours à cette fiction de deux Meſſies, l'un triſte & affligé, l'autre glorieux & triomphant, qu'ils croïent leur pouvoir ſervir de clef pour expliquer ce paſſage.

On doit regarder cette défaite comme un aveu forcé d'une verité qui ne peut être ébranlée, & un hommage bien remarquable que les Juifs ſont contraints de faire à la Croix de nôtre Sauveur. Car n'eſt-ce pas une choſe étrange, que ces ennemis de nôtre foi récrient ſi fort, lorſque nous leur parlons d'un Meſſie mort & crucifié pour nous ; & que malgré leur endurciſſement ils ſoient contraints de reconnoître un Meſſie abjet & ſouffrant.

La moitié de la queſtion eſt par là décidée, & l'autre ne manquera pas de l'être bien-tôt. Les

ennemis

ennemis même de nôtre Messie avoüent qu'il est parlé d'un Messie dans cette prophetie. Il ne s'agit aprés cela que de sçavoir, si c'est d'un seul Messie, ou de deux Messies, qu'il y est fait mention. Or il ne faut que sçavoir lire, pour voir que c'est de la même personne qu'il est dit premierement, qu'il est abjet & méprisé, un homme de douleurs, & sçachant ce que c'est que de langueur; & ensuite, qu'il sera rassasié, qu'il fera prosperer le bon plaisir de Dieu, & qu'il sera partagé avec les puissans. Il est si vrai que c'est d'un homme, & non de plusieurs hommes, que le Prophete parle en ce chapitre, que c'est en consequence de sa mort & de son abaissement que celui qu'il nous décrit doit être élevé & rassasié. Je voudrois bien qu'on me fît voir deux Messies dans ces paroles: *Aprés que son Ame aura été mise en oblation pour le peché, il se verra de la posterité, il prolongera ses jours*, &c. paroles qui sont à cét égard au dessus de toute subtilité & de toute chicanerie.

Que s'il ne faut chercher qu'un Messie dans la prophetie d'Esaïe, il est absolument impossible d'en faire l'aplication à un autre qu'à Jesus-Christ. Nous trouvons dans cét oracle dix caracteres par lesquels le Messie nous est representé, dont chacun en particulier ne sçauroit convenir qu'à Jesus Fils de Marie, bien loin que l'assemblage de tous ces caracteres puisse convenir à un autre qu'à lui. Car I. la liaison du premier & du second verset nous fait comprendre qu'il s'agit là d'un homme, dont la bassesse empêcheroit qu'on n'ajoûtât foi à la predication, & qu'on ne connût le bras de l'Eternel qui se révéle. *Qui a crû à nôtre prédication, & à qui a été découvert le bras de l'Eternel? Car il est monté comme un surgeon devant lui, & comme une racine sortant d'une terre qui à soif.* C'est ce que nous trouvons exactement

tement acompli en JESUS CHRIST. Il est certain qu'il est sorti d'une illustre famille, mais qui étoit tombée dans l'abaissement. C'est donc là comme un surgeon qui sort d'une terre qui a soif; & il est incontestable que la bassesse & les souffrances de JESUS-CHRIST ont été le principal obstacle qui a empêché la foule & le grand nombre de croire en lui. Les hommes ne pouvant unir l'idée de Fils de Dieu & celle de crucifié, ont rejetté la prédication des Apôtres La croix de nôtre Messie est devenuë le scandale du Juif, & la folie du Grec. La foi, la prédication, & le bras de l'Eternel qui se révele, ont acompagné la bassesse & les souffrances de JESUS-CHRIST, & non celles d'aucun autre. C'est donc de JESUS-CHRIST, & non d'aucun autre, que le Prophete parle maintenant.

II. Il nous est là parlé d'un homme qui porte les langueurs, & qui charge les douleurs des hommes, & qui cependant n'a ni force ni apparence; mais qui est rejetté, mépriſé, dans la honte, la langueur & la souffrance. JESUS-CHRIST seul entre les hommes a déclaré au milieu de la honte, de la bassesse & des afflictions, qu'il venoit donner son ame pour plusieurs. JESUS-CHRIST est donc le seul dont il soit parlé en cét endroit.

III. Le Prophete fait mention d'un homme que l'on croïoit méchant & malfaicteur, & qu'on estimoit être batu & affligé de Dieu, lequel néanmoins a été navré pour les péchez des hommes, & qui par sa meurtrissure leur procure la paix & la gueriſon. Il n'y a que JESUS-CHRIST auquel ce caractere puisse convenir. Il n'y a donc que JESUS-CHRIST à qui l'on puisse faire l'aplication de cét oracle.

IV. Il s'agit là non-seulement d'un homme qui souffre, & qui souffre pour le peuple, mais qui

souffre

souffre avec une patience qui le fait ressembler à une brebis, ou à un agneau. Il s'agit d'un homme qui est retranché de la terre des vivans, & qui est enlevé de la force de l'angoisse & de la condamnation. Il n'y a que JESUS-CHRIST en qui il soit seulement permis d'imaginer l'union de toutes ces qualitez qui paroissent si contraires. C'est donc de JESUS-CHRIST qu'il s'agit dans cette prophetie.

V. Voici un homme qui devoit être enterré avec des malfaicteurs; car on avoit ordonné sa sépulture avec les méchans, lequel néanmoins s'est trouvé avec le riche en sa mort. JESUS-CHRIST est mort entre deux brigands, comme personne n'en disconvient; & il fut enterré par Joseph d'Arimathie, homme riche & considérable, comme les Evangelistes le raportent unanimement, sans qu'on puisse soupçonner qu'ils aïent pû ou voulu inventer un fait de cette nature, s'il n'avoit pas été véritable. Il n'y a que JESUS-CHRIST à qui cela soit arrivé. Il n'y a donc que JESUS-CHRIST dont il soit parlé dans cét oracle.

VI. Esaïe fait mention d'un homme que l'Eternel avoit voulu froisser & mettre en langueur pour les péchez de son peuple, bien que cét homme n'eût point fait d'outrage, & qu'il n'y eût point de fraude en sa bouche. Ni le monde, ni l'Eglise, ni le present, ni le passé, ni le tems, ni les siécles, ni le Ciel, ni la Terre, ne pourroient nous fournir un homme, qui aïant été parfaitement saint & juste, ait été ou ait simplement prétendu être la victime expiatoire des péchez des hommes, ni même qui ait eu cette pensée, cette prétention, excepté JESUS-CHRIST. Il n'est donc parlé que de JESUS-CHRIST en cét endroit.

VII. C'est ici un homme qui doit se voir

une semence ou une posterité, aprés qu'il aura mis son ame en oblation. On a bien vû, & l'on voit tous les jours des vivans engendrer des morts ou des personnes qui viennent au monde en état de mort ; mais jamais on ne vit un mort engendrer des vivans. JESUS-CHRIST seul aprés sa mort, & même par sa mort, se fait un nombre infini d'enfans, qui entrent dans la famille de Dieu, aprés avoir été justifiez & sanctifiez : ou si l'on veut JESUS-CHRIST seul le prétend, JESUS-CHRIST seul acquiert par sa mort un nombre presque infini de disciples ? ausquels il donne le nom d'enfant. Il n'y a donc que JESUS-CHRIST que cette prophetie regarde.

VIII. Il n'y a que JESUS-CHRIST qui par sa mort puisse paroître travailler à l'avancement de la gloire de Dieu, à faire prosperer son bon plaisir, & se mettre en état de joüir du labeur de son ame, d'en être rassasié, & en même tems de sauver les autres. Il n'y a donc que JESUS-CHRIST que nous devions chercher dans cét oracle.

IX. JESUS-CHRIST seul justifie les hommes par la connoissance qui leur donne de son nom ; l'expérience nous faisant voir que les hommes renoncent à leurs passions par la foi qu'ils ont en lui : ce qui lui est propre, & qui ne convient à aucun autre. Il est donc vrai qu'il ne s'agit que de JESUS-CHRIST en cét endroit.

X. Voici un homme qui non-seulement doit être élevé, mais qui doit l'être en conséquence de son abaissement ; qui doit être partagé parmi les grands, & obtenir le butin des puissans, parce qu'il aura répandu son ame à la mort, qu'il aura été tenu au rang des transgresseurs, & qu'il aura intercedé pour eux. Or bien que plusieurs aïent été élevez en gloire aprés leur abaissement, comme Joseph, qui s'assit à la droite

droite de Pharao, aprés avoir gémi dans une prison; Moïse, qui fut le conducteur du peuple, aprés l'avoir été d'un troupeau; & David, qui monta sur le trône, aprés avoir été simple berger, & avoir échapé aux dangers de la guerre, & à la fureur de Saül: il n'y en a aucun qui ait été élevé par le mérite de son abaissement, ou en considération de ses souffrances. Joseph, Moïse & David, sont des tipes qui nous representent un même Messie, premierement mépriſé & souffrant, & ensuite triomphant & glorieux. Mais cette difference, qui fait le dernier caractere de la prophetie, demeure toûjours: c'est que tous ces grands hommes avoient passé de la bassesse à la gloire, mais n'avoient point été élevez, à cause & en considération de leur abaissement: ce qui est la gloire propre & incommunicable de JESUS-CHRIST, suivant les idées de nôtre Religion. On ne trouvera point de sujet auquel l'on puisse attribuer ce caractere, si ce n'est JESUS-CHRIST. C'est donc de JESUS-CHRIST seul qu'il s'agit dans cette prophetie.

Que si chacun de ces caracteres semble suffire à nous faire connoître le Messie, par le parfait & admirable raport que nous trouvons entre la prophetie & l'événement: on doit croire que l'amas de ces caracteres forme à cét égard une démonstration trés-claire & trés-évidente à ceux qui conservent quelque goût pour la vérité, & qui ne sont pas entierement aveuglez par leurs passions.

Certainement, si les Juifs ne veulent point convenir que ce soient-là les caracteres du Messie, ils sont obligez de nous dire premierement, quel est le sujet de cette prophetie, car tous les traits en sont remarquables. Il s'agit du salut d'un peuple,

d'une prédication, d'un bras revelé, d'un bon plaisir de Dieu qui prospere, d'un homme chargé des péchez du peuple, & que l'on croit être frapé de Dieu, des hommes justifiez, d'une posterité qui doit paroître : éfets sensibles, caracteres remarquables, & qui ne sçauroient demeurer cachez & inconnus. Et il faut en second lieu, qu'ils nous fassent voir dans l'Ecriture, des propheties qui marquent plus distinctement un Messie, un homme divin & extraordinaire, qui doit glorifier Dieu, & sauver les hommes, que ne fait celle-ci.

Que s'ils reconnoissent, comme ils sont enfin obligez de le reconnoître, que ce sont ici des caracteres du Messie : il faudra qu'ils avoüent de deux choses l'une, ou que Jesus fils de Marie auquel ces caracteres conviennent si parfaitement, est le vrai Messie marqué par les Prophetes ; ou que Jesus fils de Marie a dérobé au Messie ses vrais caracteres : ce qui seroit de toutes les extravagances la plus grande. Ce seroit supposer que la sagesse de Dieu peut être trompée, que le mensonge peut rompre ses mesures, qu'un imposteur peut être revétu de tous les caracteres d'une véritable mission, & par conséquent que les hommes feroient bien de prêter créance à un imposteur, par le raport visible & inconteſtable qu'il auroit avec les anciens oracles ; ou qu'ils feroient bien de rejetter les oracles de l'Ecriture qui donneroient créance à un imposteur.

Ce n'est pas seulement les Juifs qui trouvent un juste sujet de conviction ; les autres incrédules n'y voïent aussi rien qui ne les confonde. Il est impossible qu'ils ne tombent dans une juste surprise, lors qu'ils considérent la prophetie, l'événement, & l'admirable raport qui est entre l'un & l'autre.

La prophetie est trés-certainement d'Esaïe, & précéde sans aucune contestation la venuë de J. C. au monde. Elle est si extraordinaire & si

singu-

singuliere dans les circonstances qu'elle renferme, qu'il ne paroît point qu'elle ait pû tomber dans l'esprit d'un homme. Car si Esaïe étoit tel que l'incrédulité se l'imagine ordinairement, & qu'il n'eût aucune idée, par exemple, de la résurrection des morts, comme quelques impies le soûtiennent des anciens Prophetes, aussi bien que des anciens Patriarches : comment est-il tombé dans l'esprit d'Esaïe, que celui qu'il nous a décrit comme un homme si abjet & si miserable, ressusciteroit aprés avoir mis son ame en oblation ? En efet, vous ne sçauriez douter qu'il ne prédise sa mort. C'est ce qu'il dit en trois ou quatre diverses manieres. *Il a été retranché de la terre des vivans. Quand son ame aura été mise en oblation pour le peché. Sa sépulture avoit été assignée avec les méchans. Pource qu'il aura répandu son ame à la mort.* Et l'on peut douter aussi peu que sa résurrection ne soit prédite dans le même endroit : puisque c'est de cét homme qui aura mis son ame en oblation, qui aura répandu son ame, qui aura été avec le riche en sa mort, & qui aura été retranché de la terre des vivans, qu'il est dit qu'il se verra de la postérité ; & non-seulement cela, mais encore qu'il prolongera ses jours, qu'il joüira du labeur de son ame, qu'il fera prosperer le bon plaisir de l'Eternel, qu'il justifiera les hommes, qu'il aura le partage des puissans ou des grands, qui est une phrase Hebraïque, pour dire qu'il sera bien partagé. Tout cela supose un sujet vivant. Tout cela est atribué à un homme qui doit mourir, & comme une suite de sa mort. Il n'y a donc rien de plus clairement marqué que sa résurrection. La résurrection des morts tombe-t-elle facilement dans l'esprit d'un Prophete qu'on supose n'en avoir aucune idée ?

Si les Déïstes ne veulent point prêter leurs préjugez à ce Prophete : que les Juifs d'aujourd'hui lui atribuënt les leurs, nous y consentons pour un

moment. Esaïe, selon cette supposition, se sera representé le Messie qui devoit venir, comme un Monarque glorieux & triomphant, qui devoit vaincre sans résistance, triompher sans effort, assujettir tout l'Univers, & donner aux Juifs les Rois de la terre pour nourriciers, & leurs Princesses pour nourices; car c'est ainsi que ce Prophete s'exprime en quelque endroit de ses Révélations, & les Juifs veulent qu'il y parle proprement: est-il naturel de se representer un Monarque glorieux & triomphant sous l'idée d'un surgeon, d'un homme mépriſé, rejetté, d'un homme de douleurs, &c. & de marquer si précisément sa mort & ses souffrances?

Ne considérons point Esaïe comme préoccupé de l'opinion literale qui a lieu maintenant parmi les Juifs; considérons-le comme disciple de Moïse & des Prophetes qui l'avoient devancé: Où sont les Prophetes qui ont parlé si clairement avant lui d'une propitiation des péchez par le sacrifice d'un homme divin? D'où avoit-il pris ces idées de l'union de la gloire & de la basseſſe du Messie, de mépris du côté des hommes, & de prosperité du côté de Dieu, de connoissance & de justification, de prédication & de bras de l'Eternel, de mort & de prolongation de jours? Car ces idées sont certainement fort extraordinaires: & comme par la sageſſe de Dieu la Révélation est allée en croissant, il est certain que les Ecrivains Sacrez n'avoient jamais parlé en ces termes.

Enfin je consens qu'on le considére comme éclairé par lumieres de la raison, aprés l'avoir considéré comme instruit dans l'Ecriture: il est inconcevable qu'Esaïe puisse avoir prononcé cét oracle, à moins qu'il n'ait été inspiré divinement. La raison n'invente point d'elle-même tant de circonstances qui paroissent contraires les unes aux autres. L'imagination n'a point de part à des paradoxes

doxes qui paroiſſent élevez non-ſeulement au deſſus de ſa portée, mais même au deſſus de celle de l'eſprit. Ce n'eſt point le deſir d'inventer des choſes agréables qui fait faire un ſi triſte portrait d'un Meſſie ardemment attendu. Le hazard ne peint pas tant d'idées ſi differentes dans l'eſprit, avec des prédictions ſi ſuivies, ſi raiſonnées & ſi circonſtanciées. De ſorte que nous ne voïons point de principe auquel nous puiſſions raporter cét oracle, ſi ce n'eſt le Saint-Eſprit.

Que s'il n'y a rien de ſuſpect dans la prophetie, encore moins y en a-t-il dans l'évenement? On ne peut point ſoupçonner de ſupoſition les faits ſur leſquels nous fondons l'acompliſſement de cette prophetie. Les Evangeliſtes ne nous ont ſans doute point trompez, lors qu'ils nous ont marqué le profond abaiſſement de J. C. Et quand on refuſeroit de les croire, on ſeroit obligé d'ajoûter foi aux reproches que les ennemis même de JESUS lui font à cét égard; lui reprochant ce qui fait un des caracteres de ſa vocation, je veux dire ſa pauvreté & ſa baſſeſſe. On ne peut douter que J. C. n'ait ſouffert la mort. Il n'y a aucune aparence que la circonſtance de ſa ſepulture ſoit ſupoſée. Un menſonge auſſi impudent que l'auroit été celui-là, pouvoit & devoit être trop tôt découvert. Perſonne ne doute que JESUS n'ait été crucifié entre deux brigans. C'eſt un fait connu par une heureuſe expérience, que JESUS-CHRIST a eu un trés-grand nombre de diſciples aprés ſa mort, qui ſont apellez ſes enfans ou ſa poſterité, avec plus de raiſon que les diſciples des Propheres ne ſont apelez les enfans des Prophetes. Chacun ſait que pluſieurs perſonnes ont quitté les idoles, & ſe ſont attachez à l'étude de la ſanctification par la connoiſſance qu'ils ont eu de lui. Et comme il ne nous eſt pas permis de douter que le bon plaiſir de Dieu ne ſoit de ſauver les hommes; il n'y a point

de doute aussi, que celui qui a éclairé les nations par la prédication de son Evangile, n'ait fait prospérer le bon plaisir de Dieu. D'où je conclus, que ce n'est point dans l'imagination des Evangelistes, mais dans la verité de la chose, que se trouve l'accomplissement de cét oracle. Mais s'il ne dépendoit point de l'esprit des disciples, qui aussi étoient de pauvres & de simples pêcheurs, d'acommoder les événemens à l'oracle : il faut ajoûter qu'il dépendoit beaucoup moins de Jesus-Christ lui-même, de s'acommoder ou de se proportionner à cette ancienne prédiction. Car quand on suposeroit que Jesus-Christ, pour se rendre conforme à cette Prophetie, auroit adopté, pour ainsi dire, l'oprobre & la bassesse : étoit-il le maître de toutes les circonstances de sa vie, & de l'esprit de ceux qui lui contredisoient, de sa mort, de sa sépulture, de ce qui devoit arriver aprés sa mort ? Est-ce par son conseil qu'on l'attacha à la Croix entre deux brigands ? Avoit-il prié avant que de mourir, Joseph d'Arimathée d'ensevelir son corps dans le sepulcre qu'il avoit taillé dans un rocher ? Avoit-il le pouvoir de se ressusciter, aprés avoir eu le courage de souffrir une mort volontaire ? Le cœur des hommes étoit-il en sa main pour les convertir aprés sa mort, & faire ainsi prospérer le bon plaisir de Dieu ? Et dépendoit-il de lui de justifier par la connoissance de son nom, des gens qui n'avoient jamais oüi parler de lui.

Ce n'est ni l'événement, ni la prophetie qui doivent nous surprendre, mais bien la proportion qui est entre l'un & l'autre, & qui est telle, que la prophetie paroît être un Evangile, & l'Evangile une Prophetie repetée & retracée. Le raport y est admirable : tout s'y ajuste, tout s'y suit, tout s'y unit. Car je ne croi pas devoir m'arrêter à deux ou trois remarques de critique que

que les Rabins opoſent à cette verité.

Ils diſent que le Prophete parle d'un homme infirme ; & que JESUS-CHRIST n'avoit aucune infirmité, ni aucune langueur naturelle ; qu'il étoit ſain & vigoureux ; & qu'il ne mourut que d'une mort violente. On répond que la langueur dont il eſt parlé dans cét oracle, eſt accidentelle & volontaire, comme ces paroles le font connoître, *Il l'a mis en langueur* ; & qu'il s'agit viſiblement dans cét endroit non des afflictions de la nature, mais des ſouffrances infligées comme peine du peché.

Ils ajoûtent que JESUS-CHRIST n'a point prolongé ſes jours, puis qu'il n'a vécu que trente-trois ans. On répond qu'il les a prolongez aprés ſa mort, aïant obtenu l'éternité.

Ils demandent en quel ſens JESUS-CHRIST a été partagé avec les puiſſans. On répond qu'il l'a été avec les Rois & les Princes des nations, qui ſe ſont aſſujettis au ſceptre de ſa parole, aïant mis leurs ſceptres à ſes pieds. Ou ſi vous voulez, nous dirons que c'eſt une phraſe Hebraïque, qui ſignifie ſeulement en général, que JESUS-CHRIST a été trés bien partagé. Cela eſt trop petit, pour mériter qu'on s'y arrête.

C'eſt cette proportion admirable de l'événement avec la Prophetie, qui eſt ſi claire, ſi facile, & en même tems ſi ſenſible & ſi inconteſtable, qui convertit autrefois l'Eunuque de la Reine Candace, aprés que Philippe la lui eût fait connoître & ſentir. Mais il ne ſe contenta pas de cét oracle, il parcourut les autres Propheties : & comme nous devons imiter ſon exemple, il eſt tems de paſſer à la conſidération des autres.

CHAPITRE X.

Où l'on continuë d'examiner les propheties qui regardent le Messie, & sur tout celles qui marquent le lieu & la maniere de sa naissance.

ENcore que la prophetie que nous venons d'examiner contienne la naissance, la vie & la mort du Messie, il ne sera pas hors de propos de marquer quelques oracles qui nous representent plus particulierement ces événemens.

Mais avant que d'en venir là, il importe de remarquer qu'il y a trois sortes d'oracles qui regardent le Messie : les uns qui sont des preuves sans tipe : les autres qui sont des tipes sans preuves & les autres qui sont des preuves & des tipes tout ensemble.

Isaac, Joseph, Samson, &c. sont des tipes simples du Messie ; ce sont des images propres à le representer, & même destinées à cela par la sagesse de Dieu : mais ces tipes supposent la vérité de la venuë du Messie, & ne la prouvent point. On peut dire au contraire, de l'oracle que nous avons examiné dans le chap. précédent, que c'est un tissu de propheties claires & expresses qui ne sçauroient convenir qu'à JESUS-CHRIST, qui lui conviennent immédiatement, & qui ne sont couvertes d'image, ni d'envelope. C'est ce que je nomme des preuves sans tipe. Les premiers de ces oracles representent sans prouver. Les autres prouvent sans representer. Mais il étoit juste que la sagesse divine joignît, pour une plus grande évidence, la preuve & l'image, & qu'elle nous fît voir des tipes en JESUS-CHRIST qui se prouvent eux-mêmes. C'est dans ce dessein que prenant David & quelques autres personnes illustres pour les tipes

du

du Messie, le S. Esprit leur aplique des choses qui ne peuvent convenir qu'au Messie, & décrit tout ce qui regarde le Messie sous l'envelope de ce qui est arrivé à ces personnes illustres, mais avec ceci de particulier, qu'on voit dans cette sorte d'oracles une certaine étenduë de sens, qui nous fait comprendre qu'ils ont deux objets, l'un prochain, qui sera David, par exemple; & l'autre éloigné, qui est le Messie: & ces oracles sont ceux qui enferment des tipes & des preuves tout ensemble, & dont nous parlerons principalement dans la suite.

Ainsi j'avoüe que l'oracle qui est contenu dans les vers. 12. 13. 14. 15 16. du chap. 7. du II. Livre de Samuël, regarde la personne de Salomon. Car ce n'est que de Salomon qu'on peut entendre ces paroles: *Que s'il commet quelque iniquité, je le châtierai de verges d'homme, & de plaïe des fils des hommes.* Mais il est vrai aussi que la promesse que cét oracle contient, est trop grande & trop magnifique, pour devoir être limitée à Salomon. Elle seroit fausse même, si elle n'avoit point d'autre objet: & ce n'est qu'en la personne du Messie que l'on peut trouver l'acomplissement de cette prophetie. *Je ferai lever ta postérité aprés toi, laquelle sera sortie de tes entrailles, & j'établirai son régne à toûjours*, &c. *Je lui serai pere, & il me sera fils*, &c. *Ainsi ta maison sera assurée, & aussi ton régne pour jamais devant ta face, & ton trône sera affermi à jamais.* Car qui ne voit que cette domination éternelle que l'Ecriture exprime ailleurs, en disant que la posterité de David seera sur son trône aussi long-tems qu'il y aura un Soleil & une Lune, ne peut se dire véritablement de la domination temporelle de Salomon, & qu'elle convient uniquement au régne spirituel du Messie?

Nous consentons de même, que les Juifs fassent tant de réflexions qu'ils voudront sur l'oracle d'Esaïe 7. 14. cité par S. Mathieu: *La Vierge sera enceinte*,

ceinte, &c. pour nous faire voir que le sens literal de ces paroles convient à une fille qui vivoit du tems du Prophete, ou même à une femme mariée, (le terme de l'original pouvant souffrir l'une & l'autre signification) laquelle devoit enfanter un fils, qui ne seroit pas plûtôt en âge de discerner le mal d'avec le bien, que le païs de Juda seroit délivré des armes des Rois de Sirie & d'Israël qui étoient venus pour le desoler, & qui avoient jetté Achaz & toute la ville de Jerusalem dans une extrême consternation. Toûjours seront-ils obligez de reconnoître que cét oracle a une plus grande étenduë que cela, & que pour en conserver tous les sens, il faudra le raporter au Messie, en qui nous le voïons acompli d'une maniere trés-noble & trés excellente. Car I. le Prophete ne se contente pas de dire, que la Vierge sera enceinte : il donne cela pour un signe du dessein que Dieu a de conserver son peuple, un signe qui doit rassurer le cœur d'Achaz, un signe que Dieu donne lui-même ; Achaz n'en ayant osé demander, & ayant répondu au Prophete qui l'exhortoit à demander un signe, qu'il ne tenteroit point l'Eternel. Or il est certain que la naissance d'un enfant qui vient au monde par les voïes ordinaires, n'a rien qui mérite d'être regardé comme un signe, & moins encore comme un signe d'une délivrance signalée & extraordinaire. II. L'enfant dont il y est parlé doit être nommé Emanuël, ou Dieu avec nous : expression remarquable, qui non-seulement est disproportionnée à un enfant ordinaire, mais même qui seroit trop grande pour le plus grand des Prophetes ; & qui étant sans exemple dans l'Ecriture, & marquant quelque chose de plus qu'humain, ne peut être raisonnablement aliquée au Messie. III. Il est remarquable que l'acomplissement de cette même Prophetie est raporté en ces termes au chap. suivant. *Puis je m'aprochai de la Propheteſſe, laquelle conçût & enfan-*

ta un fils, &c. *Car avant que l'enfant sçache crier mon pere & ma mere, on enlevera la puissance de Damas, & le butin de Syrie*, &c. *Pour cette cause le Seigneur s'en va faire venir sur eux les eaux du fleuve*, &c. *lequel fleuve montera par dessus tous ses courans d'eau*, &c. *& les étenduës de ses ailes rempliront la largeur de ton païs, ô Emanüel.* Il est évident que le sens literal que prêchent les Juifs, rend cét oracle absurde & incompréhensible, s'il est seul. Car, je vous prie, que veut dire le Prophete, d'apeler tant de fois Emanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous, un enfant ordinaire, & qui ne devoit même contribuer de rien à la délivrance du peuple, puis qu'avant qu'il sçût apeler son pere & sa mere, le peuple devoit être délivré ? Pourquoi apostropher cét enfant ? Pourquoi le faire regarder comme le Seigneur de la terre sainte, & lui en attribuer le soin ou domination par ces paroles, *Et les étenduës de ses ailes rempliront la largeur de ton païs, ô Emanüel* ?

Il n'en est pas de la naissance de J. C. dans la ville de Bethléem, comme des autres oracles, que les Juifs peuvent revoquer en doute sans contredire, puisque leurs Peres mêmes ont déclaré que le Christ devoit naître en Bethléem, selon cét oracle raporté par S. Mathieu avec quelque petite diversité qui regarde les termes, & non pas le sens. *Et toi Bethléem devers Ephrat, petite pour être des milliers de Juda, de toi me sortira quelqu'un pour être Dominateur en Israël : & ses issuës sont dés jadis, dés les jours éternels*, &c. *Il se maintiendra, & gouvernera par la force de l'Eternel, & avec la magnificence du nom de l'Eternel son Dieu : & ils demeureront ferme ; car il sera tantôt magnifié jusqu'aux bouts de la terre. Et celui-là sera la paix*, &c. Le meurtre des enfans de Bethléem est une triste preuve que nous n'avons pas inventé la réponse que les Scribes & les Pharisiens firent à Herode : Mich. 5.

rode ; & cette réponse nous montre que les Juifs eux-mêmes sont convenus autrefois que cét oracle regardoit le Messie. Mais quand nous n'aurions point ce grand préjugé contre les Rabbins de nos jours ; de quel autre que du Messie pourroit-on dire, qu'il sortira de Bethléem un Dominateur en Israël ? Car pour la pensée de ceux qui prennent ces paroles en termes de passé, pour *il est sorti*, & qui l'entendent de David, elle est réfutée par toute la suite du discours, & sur tout par ces expressions, *il le livrera, il se maintiendra, il gouvernera, il sera la paix, il sera magnifié*, &c. Où est ce Dominateur ? Où est cette force & cette magnificence de l'Eternel connuë jusqu'aux extrêmitez de la terre ? Où sont ces issuës éternelles ? Où est cét homme sorti de Bethléem, qui est la paix de Dieu ? Bethléem est détruite il y a tant de siécles, sans que l'on puisse nous montrer un autre que JESUS-CHRIST, auquel tous ces caracteres puissent convenir. Concluons donc que c'est de JESUS-CHRIST qu'il est uniquement parlé en cét endroit.

CHAPITRE XI.

Où l'on examine quelques Propheties qui regardent le ministére du Messie.

ON ne peut bien comprendre celle qui se lit au Chap. 42. des Révélations du Prophete Esaïe, à moins que de la raporter toute entiére. Elle est conçûë en ces termes : *Voici mon serviteur, je le maintiendrai. C'est mon élû, mon ame y prend son bon plaisir. J'ai mis mon Esprit sur luy; il mettra en avant jugement aux Nations. Il ne criera point, & ne se haussera point, & ne fera point oüir sa voix par les ruës. Il ne brisera point le roseau cassé, & n'éteindra point le lumignon fumant. Il mettra en avant jugement en vérité. Il ne se hâtera point,*

point, ni ne se retirera point, qu'il n'ait mis réglement en la terre; & les isles s'attendront à la Loi. Ainsi a dit le Dieu fort, l'Eternel qui a créé les Cieux, &c. Moi l'Eternel t'ai apelé en justice, & je prendrai ta main, & te garderai, & te ferai être l'alliance du peuple, & la lumiére des Nations, afin d'ouvrir les yeux qui ne voïent goute, & de retirer les prisonniers hors du lieu auquel on les tient enserrez, & ceux qui sont dans les tenebres, hors de prison. Je suis l'Eternel, c'est là mon nom; je ne donnerai point ma gloire à un autre, ni ma loüange aux images taillées. Voici les choses de ci-devant sont avenuës, & je vous en annonce de nouvelles, & je vous les ferai entendre avant qu'elles soient avenuës. Chantez à l'Eternel un nouveau Cantique. Que sa loüange soit dés le bout de la terre. Que tous ceux qui décendent en la mer, & tout ce qui est en elles, les isles & leurs habitans, le desert & les villes, élevent leur voix, &c. Qu'ils donnent gloire à l'Eternel, & publient sa loüange aux isles, &c.

Il s'agit de sçavoir quel est ce serviteur de Dieu dont il est parlé dans cét oracle. Les uns soûtiennent que c'est le peuple d'Israël. Les autres disent que c'est Jeremie le Prophete. Et nous prétendons que c'est le Messie promis aux Juifs. Il n'est pas difficile de montrer qui sont ceux qui se trompent.

Ceux qui prétendent qu'il soit parlé du peuple d'Israël dans cét oracle, se fondent sur ce qu'il est dit de la Nation des Juifs aux Versets 19. 20. 21. du même Chapitre. *Qui est aveugle, si ce n'est mon serviteur? Qui est sourd, comme mon messager que j'ai envoïé? Qui est aveugle, comme celui que j'ai rendu acompli? Qui est aveugle comme le serviteur de l'Eternel? Vous voïez beaucoup de choses, & ne prenez garde à rien. Vous avez les oreilles ouvertes, & n'entendez rien. L'Eternel prenoit plaisir en lui à cause de sa justice; il magnifioit sa Loi, & le rendoit honorable. Mais c'est ici un peuple pillé & fourragé*, &c.

Ces

Ces dernieres paroles ne nous permettent point de douter qu'il ne s'agisse dans cét endroit du peuple d'Israël : mais on ne peut pas faire avec raison le même jugement des dix premiers Versets de ce Chapitre, qui contiennent la Prophetie que nous examinons. Ce qui le montre démonstrativement, c'est que celui dont Dieu parle dans ces termes, *Voici mon serviteur, je le maintiendrai. C'est mon élû*, &c. doit être non-seulement la lumiere des Nations, mais encore l'alliance du peuple ; & qu'il seroit absurde de dire, que le peuple soit l'alliance du peuple, sans parler encore de tous les autres caracteres de cette Prophetie qui ne sçauroient convenir à la Nation des Juifs.

Pour Jeremie, quelque illustre qu'il ait été entre ces serviteurs de Dieu, je ne sçai comment on ose lui apliquer un éloge aussi grand & aussi magnifique que celui qui est contenu dans l'oracle que nous examinons. Car premiérement il n'est pas assez distingué des autres Prophetes, pour être ainsi distingué de tous les hommes. *C'est mon élû, mon ame prend en lui son bon plaisir. J'ai mis mon Esprit sur lui, il annoncera jugement aux Nations. Moi l'Eternel t'ai apelé en justice.* D'ailleurs, est-ce à Jeremie qu'il apartient d'éteindre ou de n'éteindre pas le lumignon fumant, de briser ou de ne briser pas le roseau cassé ? Est-ce Jeremie qui annonce jugement aux Nations, qui met réglement en la terre, & qui fait que les isles s'attendent à la Loi ? Et peut-on dire sans impiété, que Jeremie soit l'alliance du peuple ; & la lumiére des Nations ?

Certainement il n'y a que Jesus-Christ à qui tout cela convienne véritablement, & duquel on puisse dire encore, qu'il ouvre les yeux qui ne voïent goute ; qu'il délivre les prisonniers, & qu'il éclaire ceux qui étoient dans les tenébres. C'est par Jesus-Christ & non par aucun autre, que

que Dieu a exercé jugement sur les idoles & sur les images taillées. C'est à la venuë de JESUS-CHRIST que Dieu a fait annoncer des choses nouvelles, les faisant néanmoins prédire avant qu'elles arrivassent. C'est alors que la loüange de l'Eternel a commencé de s'étendre jusqu'aux bouts de la terre, qu'on a donné gloire à Dieu, & qu'on a publié sa loüange aux isles.

Quand cét oracle ne seroit point aussi clair qu'il l'est en éfet, à quel autre qu'à JESUS-CHRIST pouroit-on apliquer celui-ci qui se lit au Chap. 9. des Révélations du Prophete Zacharie ? *Egaïe-toi grandement, fille de Sion ; jette cris d'éjoüissance, fille de Jerusalem : voici ton Roi viendra à toi étant juste, & qui se guarantit de par soi-même, abject & monté sur un âne, & sur un ânon poulain d'ânesse,* &c. *Et le Roi ne parlera que de paix aux Nations, & sa domination sera depuis une mer jusqu'à l'autre, & depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre.* Vit-on jamais cette union de justice, de bassesse, de puissance, de paix en un autre que JESUS-CHRIST ? Et de quel autre que de lui, pouroit-il être vrai, qu'il est juste, Roi, abject ; qu'il vienne sur le poulain d'une ânesse ; qu'il parle de paix aux Nations ; que quoi qu'abject, il doit faire l'allegresse de Sion ; & que sa domination doit être depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre ?

CHAPITRE XII.

Où l'on considére les Propheties qui regardent la mort du Messie.

MAis bien que toutes ces prédictions qui regardent la vie & le ministere du Messie, soient admirablement convaincantes par leur multitude, par leur suite, par leur enchaînement, & par leur clarté, rien ne doit nous persuader davan-

davantage que la prédiction de sa mort & de ses souffrances : événement si triste, si éloigné des idées ordinaires des Juifs, ou plûtôt si choquant, que jamais les Prophetes ne se seroient avisez de le prédire, & moins encore de le mêler à tant de descriptions pompeuses & magnifiques du Messie, s'ils n'avoient été inspirez par le S. Esprit, qui connoît les choses comme elles sont.

En éfet, ce n'est point ici un événement que les Prophetes décrivent en passant. Ils s'y arrêtent, ils le raportent avec ses circonstances. Ils décrivent l'oprobre & les douleurs du Messie. Ils prédisent sa mort ; ils en marquent la fin ; ils en décrivent le genre ; ils en raportent les circonstances ; ils nous disent ce qui doit la précéder & ce qui doit la suivre, comme s'ils avoient déja assisté à un spectacle qui étoit encore dans les ténébres de l'avenir.

I Les Prophetes ne nous disent pas seulement que ce Messie, ou ce serviteur de Dieu qui doit venir, est un homme de douleurs, sçachant ce que c'est de langueur, le mépriſé, le rejetté du peuple, sans forme, sans aparence, un ver, non pas un homme, la honte & l'oprobre des hommes ; ils nous aprennent qu'il doit être retranché, qu'il doit être retranché de la terre des vivans, qu'il doit mettre son ame en oblation, & qu'il doit s'en aller & se retirer, aprés qu'il aura mis réglement en la terre : car nous avons déja montré qu'il s'agit du Messie dans tous ces oracles.

II. Ils nous aprennent que ce n'est point pour lui qu'il doit souffrir la mort ; qu'il doit être retranché, mais non pas pour soi ; qu'il a mis son ame en oblation pour le péché ; qu'il a été navré pour nos forfaits, & froissé pour nos iniquitez : expressions qui ne nous permettent point de révoquer en doute la véritable fin de ses souffrances.

III. Ils

III. Ils nous font entendre le genre de sa mort avec ses circonstances L'oracle de Zacharie nous dit que les Juifs verront celui qu'ils auront percé. *Et je répandrai*, dit nôtre Sauveur par la bouche de ce Prophete, *je répandrai sur la maison de David & sur les habitans de Jerusalem, l'esprit de grace & de suplications; & ils regarderont vers moi qu'ils auront percé, & ils en méneront deüil, comme quand on méne deüil d'un fils unique; & ils en seront en amertume; comme quand on est en amertume à cause d'un premier né.* Cét oracle qui se trouve si exactement acompli en la personne de ces premiers Proselites, qui s'écriérent, aprés avoir oüi la prédication de S. Pierre, *Hommes freres, que feronsnous?* nous fait assez connoître de quel genre de crime ces Juifs devoient se repentir. Il faut remarquer en efet, que c'est ici un Prophete qui a prophetisé aprés le retour des Juifs hors du païs de Babilone; & qu'aprés avoir montré combien grande est la misericorde de Dieu & sa protection glorieuse, en les délivrant de cette derniere servitude, & aprés avoir raporté plusieurs excellentes visions, dans lesquelles Dieu lui a fait connoître quelle est l'alliance qu'il a faite avec ce peuple; & avoir ensuite prédit la ruïne des ennemis du peuple de Dieu, & la gloire d'Israël & de la maison de David, qu'il faut sans doute entendre de l'Israël selon l'esprit, & de l'avancement du régne du Messie fils de David, puis qu'autrement cette Prophetie n'auroit pas été acomplie: il nous parle d'un deüil trés-grand & trés-amer qui sera sur les habitans de Jerusalem & sur la famille de David; d'un deüil semblable au deüil qu'on méne pour un fils unique, tel que le deüil qui fut en la plaine de Meguildon; deüil de la terre; deüil de la famille de David & de celle de Nathan; deüil de la famille de Lévi, de chaque famille & de chaque maison à part: mais ce qui est

plus

plus remarquable, il nous parle d'un deüil qui naîtra de ce qu'ils auront percé celui qui devoit faire l'objet de leur respect & de leur adoration. Que les Juifs cherchent tant qu'ils voudront, ils ne trouveront point d'autre crime auquel ils puissent apliquer ce qui est dit dans cét oracle, que la crucifixion de leur Messie.

Et en éfet, Zacharie n'est point le seul Prophete qui nous fait comprendre quel devoit être le genre de la mort du Messie. Le Psalmiste lui fait dire en la personne de David qui le represente : *Une assemblée de méchans m'a environné; ils ont percé mes mains & mes pieds.* Je ne nie pas véritablement qu'il n'y ait dans ce Pseaume 22. quelque chose qui se peut apliquer à David, figure & type du Messie. Mais ce que nous prétendons, à l'éxemple des anciens Rabbins, qui ont tous raporté ce Pseaume au Messie, c'est qu'il y a des choses qui conviennent beaucoup mieux à JESUS-CHRIST qu'à David; & d'autres qui ne conviennent point à David, & qui conviennent au Messie. Ces paroles, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, t'éloignant de ma délivrance & des paroles de mon rugissement?* conviennent mieux à JESUS-CHRIST mourant, qu'à David fugitif. Celles-ci se trouveront encore plus véritables en la personne de JESUS-CHRIST qu'en celles de David. *Mais moi je suis un ver, non pas un homme; la honte & l'opprobre des hommes, & le méprisé du peuple. Tous ceux qui me voïent se moquent de moi, & me font la mouë. Ils secoüent la tête. Il se remet*, disent-ils, *à l'Eternel qu'il le délivre, & qu'il le retire, puis qu'il prend en lui son bon plaisir.* Mais en voici d'autres qui ne conviennent point à David. *Ils ont percé mes mains & mes pieds. Ils ont partagé mes vétemens, & ils ont jetté le sort sur ma robe.* Et quand cela auroit été acompli en sa personne, on ne voit pas qu'on puisse apliquer à la délivrance temporelle de

David

David ces paroles si magnifiques : *Tous les bouts de la terre en auront souvenance, & se convertiront à l'Eternel ; & toutes les familles des nations se convertiront devant toi. Car la terre apartient à l'Eternel, & il domine sur les nations. Tous les grans de la terre se prosterneront devant lui. Tous ceux qui décendent en la poudre s'enclineront, même celui qui ne peut garantir sa vie. La posterité lui servira, & sera enrolée au Seigneur d'âge en âge. Ils viendront & publieront sa justice au peuple qui naitra, d'autant qu'il aura fait cela.*

Est-il croïable que ces dernieres paroles, *d'autant qu'il aura fait cela*, se raportent simplement à la délivrance de David, de sorte que les peuples viennent & publient la justice de Dieu au peuple qui doit naître, que tous les bouts de la terre en ayent souvenance & se convertissent ? En verité, il faudroit renoncer à toute la bonne opinion qu'on a de ce Prophete, & refuser même de lui attribuer le sens commun, pour s'imaginer que l'envelope de ses paroles ne nous cache point de plus grand événement que celui de sa délivrance temporelle ; & que par conséquent ce ne soit du Messie qu'il parle, n'y aïant sans doute que le Messie auquel un oracle si magnifique puisse convenir.

N'est-ce point encore à J. C. qu'on doit apliquer ces paroles du Pseaume 69 ? *Je suis devenu étranger à mes freres*, &c. *Le zéle de ta maison m'a rongé*, &c. *Oprobre m'a rompu le cœur, dont je suis languissant*, &c. *Qui plus est, ils m'ont donné du fiel à mon repas, & m'ont abreuvé de vinaigre :* David n'ayant pû dire cela de soi-même, que par une certaine extension de sens, qui convient proprement & exactement au Messie, & qui ne convient qu'à lui.

Enfin de quel autre que du Messie peut-on entendre ces paroles d'Esaïe ? *J'ai exposé mon dos à ceux qui me frapoient, & mes joües à ceux qui me tiroient* chap. 50. 6.

n'avoient le poil. Je n'ai point caché ma face arrivé des oprobres & des crachats. Car si tout cela n'est point arrivé au Prophete, il faut qu'il parle en la personne de quelqu'autre ; & quel peut être cette autre personne, si ce n'est le Messie.

Ainsi vous trouvez dans les oracles des Prophetes toutes les circonstances de la mort de nôtre Messie ; les pieds & les mains percées, le deüil extrême de ceux qui viennent à reconnoître qu'ils l'ont percé, cette triste exclamation de JESUS-CHRIST attaché à la Croix, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné* ? la honte & l'oprobre qui acompagnent ses souffrances, le fiel & le vinaigre dont on l'abreuve, les crachats dont on le couvre, les blasphêmes de ceux qui lui insultent, qui se mocquent de lui en secoüant leurs têtes, & qui lui disent, *Il se confie en Dieu : qu'il le délivre, s'il prend en lui son bon plaisir* ; le partage de ses vêtemens, & toutes ces circonstances jointes à la connoissance que les bouts de la terre en doivent avoir, & au salut des Nations qui viendront & se convertiront, & publieront d'âge en âge la justice de Dieu au peuple qui naîtra.

IV. Il nous enseigne que sa mort sera agréable à Dieu ; qu'aprés ses souffrances, il se verra de la posterité, & qu'il obtiendra le partage des puissans, aprés avoir mis son ame en oblation. Ce qui achéve de nous faire comprendre, que c'est de JESUS-CHRIST que les oracles nous ont parlé, n'y ayant que JESUS-CHRIST dont la mort ait des raports si justes & en si grand nombre, avec la mort de celui que les Prophetes nous décrivent sous l'idée du Christ, ou du Serviteur de Dieu qui devoit mettre son ame pour nous.

CHAPITRE XIII.

Où l'on examine les Propheties qui marquent ce qui est arrivé au Messie après sa mort.

IL reste maintenant que nous trouvions dans les oracles des Prophetes la Sépulture de JESUS-CHRIST, sa Résurrection, son Ascension, & sa séance à la droite du Pere.

Sa Sépulture est clairement exprimée par ces paroles du 52. d'Esaïe : *Or on avoit ordonné son sepulcre avec les méchans ; mais il s'est trouvé avec le riche dans sa mort.* Sur quoi nous ne nous arrêterons point, parce que nous avons déja expliqué cét oracle.

Pour sa Résurrection, il est impossible de ne pas l'inférer des Ecrits des Prophetes, lorsque d'un côté, ils nous enseignent que le Christ doit être retranché de la terre des vivans, souffrant une mort honteuse & maudite ; & que de l'autre ils lui attribuent une gloire & une domination éternelle, étant absolument impossible d'acorder ces deux choses, si ce n'est par sa Résurrection.

Mais afin qu'on ne doute point que ce ne soit du même Messie que les Prophetes ont prédit qu'il souffriroit la mort, & qu'il obtiendroit un Empire éternel, on doit se souvenir que dans le Chapitre 52. d'Esaïe, il est dit d'une même personne que nous avons déja prouvé être le Messie, qu'elle mettroit son ame en oblation pour le péché, & qu'ensuite elle se verroit de la postérité, & feroit prospérer le bon plaisir de Dieu, &c. Ce qui supose nécessairement une Résurrection.

Et c'est ce que David, tipe du Messie ; exprime excellemment au Pseaume 16. en ces termes.

Car

Car tu n'abandonneras point mon ame au sépulcre, & ne permettras point que ton Saint, ou *ton Bien-aimé*, ou *ton Debonnaire, sente corruption.* Il paroît encore ici, que l'esprit prophetique qui animoit le Prophete, donnoit une étenduë à ses conceptions & à ses paroles, qui empêche qu'on ne puisse les raporter à David seul. Car que voudroit dire le Prophete si cela étoit, que son ame qui se prend ici pour le corps, ne seroit point mise au sépulcre ; & que pour être l'Oint du Seigneur, son Saint ou son Bien-aimé, il éviteroit la mort ? Mais y auroit-il rien de plus faux que cette pensée, puisque David est mort véritablement, & que son sépulcre a demeuré parmi les Juifs jusqu'au tems de S. Pierre, qui emploïoit ce même raisonnement pour persuader les Juifs incrédules ? Cette preuve est d'autant plus démonstrative contre les Rabbins, qu'ils reconnoissent que David a été le tipe du Messie, & que plusieurs choses sont attribuées à celui-là, qui ne conviennent qu'à celui-ci : mais pour les autres incrédules, qu'ils voïent la Résurrection de JESUS-CHRIST clairement prédite au 52. Chapitre d'Esaïe.

L'Ascension de JESUS-CHRIST, & sa séance à la droite de Dieu, ne sont pas marquées dans les oracles des Prophetes avec moins de clarté, mais comme le dessein de raporter tous ceux qui marquent ce double événement nous méneroit trop loin, nous nous contenterons du Pseaume 110. parce qu'il est tout-à-fait remarquable, & que d'ailleurs il n'est sorte d'échapatoire que les Rabbins n'aïent inventé pour en détourner le sens, & sur tout pour expliquer ces premieres paroles : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur sieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aye mis tes ennemis pour le marche-pied de tes pieds*, en sorte qu'elles ne soient point favorables à nôtre Messie.

Les

Les uns veulent que ce Pſeaume ait été compoſé par Melchiſedech, ſur le ſujet de la victoire qu'Abraham remporta ſur les Rois qui avoient emmené Lot priſonnier ; comme s'il y avoit dans le texte, *L'Eternel a dit à mon Seigneur, Abraham, Sieds-toi à ma droite, juſqu'à ce que j'aye*, &c. comme ſi Melchiſedech Sacrificateur du Dieu Souverain beniſſant Abraham en cette qualité, & par conſéquent plus grand qu'Abraham à cét égard, pouvoit apeler raiſonnablement ce Patriarche ſon Seigneur : ou comme ſi ces paroles, *L'Eternel tranſmettra de Sion le ſceptre de ta force*, convenoient au tems d'Abraham, où l'on ne faiſoit pas encore mention de Sion, ni de ſceptre ; marque de Roïauté.

Les autres prétendent que ce Pſeaume ait été compoſé par Eliezer ſerviteur d'Abraham, & ſont refutez par cette derniere conſidération, auſſi-bien que par tous les traits de la Prophetie.

Les autres diſent avec auſſi peu de vrai-ſemblance, que David compoſa ce Cantique dans la vûë du Roy Ezechias, dont il prédiſoit la gloire : comme s'il y avoit quelque aparence à dire, que David apelle Ezechias ſon Seigneur ?

Enfin il y en a qui ſoûtiennent que ce Pſeaume a été compoſé ſur le ſujet de David, par quelque Lévite qui voulut publier ſa gloire & ſa grandeur ; & comme veulent quelques autres, à l'ocaſion du danger qu'encourut David, lors qu'Abiſcaï le ſecourut, & le garantit de la javeline du Philiſtin Jiſçbibenob : ce qui obligea les gens de David à jurer, diſant ; *Tu ne ſortiras plus avec nous en bataille, de peur que tu n'éteignes la lampe d'Iſraël.* 2. *Sam.* 21. 16. 17. 18.

Mais quand on ne conſidéreroit que ces paroles, *L'Eternel l'a juré, & ne s'en repentira point : Tu és Sacrificateur à toûjours ſelon l'ordre de Melchiſedech* ; on voit bien que ce n'eſt point de David

dont il eſt parlé dans cette Prophetie, étant certain que David n'a été ni Sacrificateur éternel, ni Sacrificateur ſelon l'ordre de Melchiſedech.

CHAPITRE XIV.

Où l'on ſatisfait aux principales difficultez que l'on peut former ſur le ſujet des Propheties qui regardent le Meſſie.

VOila ce que nous avions à dire ſur les Propheties qui ont prédit le Meſſie que nous reconnoiſſons. Il faut maintenant écouter ce que l'incrédulité opoſe, ou peut opoſer à ces preuves.

I. Elle deſirera peut-être d'abord un plus grand nombre d'oracles qui rendent témoignage au Seigneur JESUS. Mais qu'elle conſidére qu'il n'y a point de Prophete, ni preſque de Chapitre dans les Révélations de chaque Prophete, qui n'enferme quelque trait qui regarde le Meſſie.

II. Que ſi elle veut des Propheties plus particulariſées, qu'elle conſidére que la perſonne ne pouvoit être mieux caracteriſée, ni les événemens plus circonſtanciez. JESUS-CHRIST eſt apelé Schilo, le Chriſt, un Libérateur, un grand Perſonnage qui doit venir dans la ſeconde Maiſon, & en faire la gloire; le Fils de Dieu, un Roi éternel, un Sacrificateur ſelon l'ordre de Melchiſedech, le Seigneur, le Dieu, le Sauveur de toute la terre, le Saint de Dieu, le Berger, le Conducteur, le Serviteur de Dieu, ſon Elû, celui en qui Dieu prend ſon bon plaiſir, le Fils de l'Homme qui vient ſur les nuées du Ciel; & en même tems un ver, & non point un homme, l'oprobre des hommes, un homme de douleur, & ſçachant ce que c'eſt que de langueur, un agneau, une victime pour le peché. Pour les événemens, ils ſont ſi cir-

ſi circonſtanciez, que celui qui lit les ſeules Révelations d'Eſaïe, croit voir un cinquiéme Evangile.

III. Peut-être vous défiez-vous de ce que les caracteres du Meſſie, ou les circonſtances de ces événemens, ſont recueillies de divers paſſages ſéparez & détachez les uns des autres. Mais outre que nous avons déja fait voir que dans ces paſſages d'où nous les recueillons, il s'agit du Meſſie, la ſageſſe de Dieu a pourvû à ce qu'on ne pût nous faire de reproche à cét égard, & que nous ne pûſſions rien deſirer pour la conviction des incrédules. Car qu'y a-t-il de plus circonſtancié que les oracles de Daniel ? Et qui ne voit que le Chapitre 52. d'Eſaïe contient l'abaiſſement de JESUS-CHRIST, ſon oprobre, ſes ſouffrances, ſa mort, ſon ſacrifice, ſa ſépulture, ſa réſurrection, ſon aſcenſion, avec la propitiation de nos péchez & le ſalut des hommes, ſans que par aucune ſubtilité on puiſſe s'empêcher de reconnoître que tous ces caracteres ſi differens, & aparemment opoſez, ſervent à marquer une ſeule & même perſonne ?

IV. Vous deſirerez peut-être, que ces caracteres qui marquent le Meſſie fuſſent plus éclatans & plus remarquables. Mais étoit-il poſſible d'en aſſigner qui le fuſſent plus que le changement de l'alliance, la ruïne des quatre Monarchies qui avoient oprimé le peuple de Dieu, la converſion des Gentils, la deſolation de Jeruſalem & du Sanctuaire qui devoient s'enſuivre, l'éloignement du ſceptre & du Légiſlateur de Juda, la confuſion des lignées, & la perte de leur liberté, l'établiſſement d'un Empire qui renfermeroit toute Nation, Tribu & Langue ; la venuë d'un peuple de Saints qui devoient peupler toute la terre ; la connoiſſance de Dieu rempliſſant la terre, les dons du S. Eſprit ſe répandant ſur toute

chair, suivant la Prophetie de Joël, c'est-à-dire, sans égard au peuple Juif plûtôt qu'aux autres ?

V. Mais, direz-vous, pourquoi Dieu n'a-t-il point marqué ces événemens avec tant de clarté & de précision, qu'il ait été absolument impossible de les révoquer en doute ? Je réponds, qu'il ne faut point que les Propheties soient conçûës avec tant de clarté, qu'elles donnent lieu aux hommes d'éviter, ou de changer l'événement. Marquez le moment de la naissance de JESUS-CHRIST, vous donnez à Herode plus de facilité d'executer son mauvais dessein. Caracterisez la personne du Messie d'une sorte qu'il ne puisse s'y méprendre : dites qu'il est le fils de MARIE, mariée à un Charpentier nommé Joseph, & qu'il repose dans une telle heure, dans une créche & dans une telle maison à Bethléem; mais que dans un tel tems il doit être porté en Egypte : vous donnez plus de facilité à Hérode d'assouvir sa cruelle ambition ; ou vous mettez la sagesse de Dieu dans la nécessité d'inventer d'autres moïens pour sauver son Fils, que ceux qu'elle avoit résolu, ou que les Prophetes avoient déja prédits & déterminez. Ce raïon de lumiere qui naît de l'histoire de l'Evangile, nous fait voir combien il est nécessaire que les Propheties soient couvertes de quelque voile avant que d'être acomplies. Que seroit-ce, si nous pénétrions dans le conseil de Dieu, & que nous vissions à fond les desseins de sa sagesse ?

VI. On objectera peut-être que les oracles qui marquent la venuë & le régne du Messie, parlent de cét évenement comme devant faire la gloire du peuple d'Israël, & l'esclavage des Nations qui seront assujeties au peuple Juif. Cela est faux, la venuë du Messie est marquée comme le bien des Juifs & des Gentils; car il est dit que ces deux peuples

peuples n'en feront plus qu'un. La conversion des Gentils est même marquée comme un plus grand événement que le rétablissement des Juifs. Voici comment Esaïe fait parler le Sauveur qui devoit venir. *Dont il m'a dit : C'est peu que tu me sois serviteur pour rétablir les Tribus de Jacob, & pour restaurer les desolations d'Israël : & pourtant je t'ai donné pour lumiere aux Nations, afin que tu sois mon salut jusqu'aux bouts de la terre.*

VII. Mais d'où vient que les Prophetes préparent les Juifs à tant de gloire & de magnificence de la part du Messie, puis qu'à la venuë du Messie ils devoient être rejettez de l'Alliance ? On répond, que c'est à l'Israël selon l'esprit, & non point à l'Israël selon la chair, que le S. Esprit avoit fait toutes ces promesses. Or l'Israël selon l'esprit, est composé de tous ceux qui sont les enfans d'Abraham par la foi, soit qu'ils tirent leur naissance de ce Patriarche, soit qu'ils la tirent de quelqu'autre. En éfet, voici comment Dieu unit les deux peuples dans les promesses qu'il leur adresse. *Pour certain l'Eternel consolera Sion : il consolera toutes ses desolations, & rendra son desert semblable à Heden, & ses landes au jardin de l'Eternel : joïe & allegresse sera trouvée en elle, & voix de mélodie. Soïez donc attentifs à moi, mon Peuple ; & me prêtez l'oreille, ma Nation. Car la Loi sortira de moi, & j'établirai mon jugement pour être lumiere aux peuples. Ma justice est prés ; mon salut est venu en avant, & mes bras jugeront les peuples ; & les Isles s'attendront à moi, & leur attente sera en mon bras.*

Voilà comment les deux peuples doivent s'attendre à ce grand salut. Mais qui sont donc ceux qui sont si souvent menacez dans les oracles des Prophetes ? Ce sont les méchans, ceux d'entre les Juifs & les Gentils qui seront rebelles & incrédules. Remarquez donc que les Prophetes réünissent

les bons de l'un & de l'autre peuple qui doivent être éclairez par le Messie, & leur adressent les mêmes promesses, les égalant en toutes choses, les déclarant les enfans de la promesse, & leur donnant le nom de peuple de Dieu, d'Israël, de Jacob, de Juda, & qu'ils réünissent aussi les méchans qui doivent se trouver au milieu des deux peuples, & leur dénoncent les jugemens de Dieu, & les nomment les uns & les autres du nom des Nations les plus détestées, comme de celui d'Edom, d'Assur, d'Egypte, &c.

C'est une vérité qui paroît assez dans ces paroles, qui suivent celles que nous venons de citer. *Elevez vos yeux vers le Ciel, & regardez en bas vers la terre. Car les Cieux s'en iront à néant comme de la fumée, & la terre sera usée comme un vêtement, & ses habitans mourront pareillement: mais mon salut demeure à toûjours, & ma justice ne sera point anéantie. Ecoutez-moi, vous qui sçavez ce que c'est que de justice, peuple au cœur duquel est ma Loi, ne craignez point l'oprobre des hommes, & ne soiez point éperdus par leurs reproches. Car la tigne les rongera comme un vêtement,* &c. *mais ma justice demeurera à toûjours, & mon salut par tous âges.*

Il est impossible de ne point penser à cette réünion des Fidéles des deux peuples, lors qu'on lit ce que Dieu dit au Chapitre 66. des Révelations d'Esaïe: *Mais quant à moi, voïant leurs œuvres & leurs pensées, le tems vient d'assembler toutes Nations & Langues. Ils viendront & verront ma gloire.*

Mais on ne peut s'empêcher de reconnoître aussi, que ce même Prophete sépare les méchans qui doivent se trouver parmi les deux peuples, & qu'il en fait un corps auquel il dénonce ses jugemens, lors qu'on l'entend parler ainsi. *Mais vous deserteurs de l'Eternel, qui oubliez la monta-*

gne

gne de ma ſainteté, qui dreſſez la table à l'armée des Cieux, & fourniſſez l'aſperſion à autant qu'on en peut compter, je vous compterai auſſi avec l'épée, & vous ſerez tous égorgez, parce que vous avez parlé, & je ne vous ai point répondu ; j'ai parlé, & vous n'avez point écouté : mais vous avez fait ce qui me déplait, & vous avez choiſi les choſes auſquelles je n'ai point pris plaiſir. Pourtant ainſi, a dit le Seigneur l'Eternel, voici mes ſerviteurs mangeront, & vous aurez faim : voici mes ſerviteurs boiront, & vous aurez ſoif : voici mes ſerviteurs s'éjoüiront, & vous ſerez honteux : voici mes ſerviteurs s'éjoüiront avec chant de triomphe, de la joïe qu'ils auront au cœur ; mais vous crierez de la douleur que vous aurez au cœur, & hurlerez pour la froiſſure de vôtre eſprit, & laiſſerez vôtre nom à mes Elûs, pour s'en ſervir aux execrations : & le Seigneur l'Eternel te fera mourir ; mais il apellera ſes ſerviteurs d'un autre nom. Celui qui benira en la terre ; ſera benit au Dieu de verité : & celui qui jurera en la terre, jurera par le Dieu de vérité, &c. *Car voici je m'en vas créer nouveaux Cieux & nouvelle Terre, & les choſes précédentes ne ſeront plus ramentuës, & ne reviendront plus au cœur : mais plûtôt vous vous éjoüirez, & vous égaïerez à toûjours en ce que je m'en vais créer Jeruſalem pour n'être que joïe, & ſon peuple pour n'être qu'allegreſſe*, &c.

Il n'y a ſans doute rien de plus convainquant que ces paroles, contre la prétention de ceux qui s'imaginent que tout Iſraëlite bon ou méchant aura part au ſiécle à venir, comme ils parlent. Car il paroît que Dieu ſépare ceux qu'il apelle ſes ſerviteurs, ſes élûs, de ces méchans Juifs qu'il a déja nommez des deſerteurs de l'Eternel qui ont oublié la montagne de ſa ſainteté. Et comme il unit d'ailleurs les Nations qui doivent ſe convertir, & dont le Meſſie doit être l'alliance, la

lumiere & le salut, à ces justes qui sont parmi les Juifs; qu'il leur promet même gloire, mêmes avantages, & qu'il en fait un même corps: il s'ensuit que la distinction de l'Israël selon la chair, d'avec l'Israël selon l'esprit, qui n'est que la séparation des Juifs fidéles & des Gentils convertis faisant un même corps, d'avec les Juifs impénitens & les Gentils rebelles & incrédules qui en doivent faire un autre, n'est point de nôtre invention, mais qu'elle est du Prophete Isaïe.

Il y a donc un peuple au milieu du peuple, un Israël au milieu d'Israël; & l'on peut dire que tous ceux qui sont de la race d'Abraham, ne sont point compris au nombre des enfans d'Abraham.

Or ce fondement établi nous sert à répondre à toutes les difficultez que les Juifs font naître sur ce sujet. Car si l'on objecte, que le Messie doit remener les Juifs à Jerusalem; que depuis une nouvelle Lune jusqu'à l'autre, & depuis un Sabbat jusqu'à l'autre, toute chair doit venir & se prosterner devant la face de Dieu, &c. On répond premierement, que cette espece d'oracles ne peuvent point se prendre dans un sens litteral, étant assez évident que toute chair ne peut point venir à Jerusalem de Sabbat en Sabbat; ou, comme il est dit ailleurs, que toutes Nations de la terre ne peuvent point aborder à la montagne de Sion. Je dis bien davantage, & je soûtiens que l'accompliſſement de cette Prophetie seroit impossible, quand même elle seroit limitée aux Juifs. Car puis qu'il s'agit là du régne glorieux du Messie, & qu'on prétend que tous les Juifs doivent voir la gloire de ce régne, & avoir part à la félicité de ce siécle aprés la Résurrection; comment conçoit-on que toute la multitude des Juifs qui seront morts, & de ceux qui vivront encore,

encore, puisse aborder à une ville, ou à une montagne proprement dite ?

On répond en second lieu, que cét oracle doit être entendu de sorte, que les biens qu'il promet ne soient point promis aux méchans, mais seulement aux-justes ; & que par conséquent, il ne s'agit point là d'assembler tous les Israëlites tant bons que mauvais, pour aller à la montagne de Sion : mais qu'il doit être entendu de sorte, que les biens qu'il promet soient promis aux fidéles & aux élûs de Dieu, pris tant des Juifs que des Gentils, puisque toute l'Ecriture nous enseigne, que Dieu se fera connoître alors aux uns & aux autres ; & qu'ainsi il s'agit ici d'une montagne qui répond à toutes les Nations, & non d'une montagne où une seule Nation va adorer ; d'une Sion céleste qui peut recevoir les Elûs de Dieu qui viendront des quatre bouts de la terre, & non pas d'une Sion terrestre & proprement dite, qui ne sçauroit pas même contenir la posterité charnelle d'Abraham.

Il ne serviroit de rien de dire, que les méchans seront parmi les Gentils, mais qu'il n'y en aura point parmi les Juifs ; puisque les Rabbins reconnoissent eux-mêmes, que le siécle de la venuë du Messie sera un siécle de corruption & de débordement ; & que le Prophete supose évidemment, qu'il y aura en Israël des méchans qui seront punis, lors qu'il dit en s'adressant aux deserteurs de l'Eternel, & à ceux qui ont oublié la montagne de sa saintetè, ce qui ne peut convenir qu'à ceux qui avoient connu l'Eternel en cette montagne. *Voici mes serviteurs s'éjoüiront avec chant de triomphe, de la joïe qu'ils auront au cœur ; mais vous crierez de la douleur que vous aurez au cœur, & hurlerez pour la froissure de vôtre esprit.* Prophetie où il s'agit évidemment du régne du Messie : ce qui paroît par ces paroles

qui suivent ; *Voici, je m'en vas créer nouveaux Cieux & nouvelle Terre.*

VIII. Mais direz-vous, si le dessein de Dieu avoit été qu'on se servit de cette double clef, d'Israël selon la chair, & d'Israël selon l'esprit, & de sens figuré & de sens litteral, ne nous l'auroit-il point dit ? ne l'auroit-il point marqué dans les oracles des Prophetes ? Je réponds qu'il l'a assez dit, & qu'il l'a assez marqué pour ceux qui ne s'aveuglent point volontairement eux-mêmes.

Quand même la distinction de l'Israël selon la chair, & de l'Israël selon l'esprit, auroit quelque chose de nouveau à l'égard de l'expression, il est toûjours certain qu'elle n'est point nouvelle à l'égard de la chose ; puisque ce que nous apelons l'Israël selon l'esprit, n'est que le corps des justes ou des fidéles, tant Juifs que Gentils, dont le Messie devoit être le salut & la lumiere, & qui sont si expressément séparez des méchans, & même des méchans Israëlites, dans les oracles que nous avons raportez.

Et pour le sens figuré, la sagesse de Dieu a pourvû à ce qu'il nous fût facile de le discerner d'avec le sens litteral. Les paroles mêmes le découvrent assez souvent, ou la suite du discours le donne à connoître, ou la force du sens le met au jour ; & quoi qu'il en soit, l'événement qui est le plus juste & le plus facile commentaire des Propheties, le met en évidence.

On n'a pas beaucoup de peine à deviner qu'il y a une figure dans ces paroles : *Ejoüissez-vous avec Jerusalem, & vous égaiez, vous tous qui l'aimez*, &c. *afin que vous tetiez, & que vous soïez rassasiez des mamelles de ses consolations ; afin que vous succiez, & que vous joüissiez à plaisir de toutes les sortes de sa gloire. Car ainsi, a dit l'Eternel, voici je m'en vais faire découler vers elle la paix comme un fleuve*

fleuve, & la gloire des Nations comme un torrent débordé; & vous teterez, & serez portez sur les côtez, & on vous fera joüer sur les genoux. Cette figure est si évidente, qu'il est impossible d'y être trompé.

La suite du discours ne nous permet point de douter, que ces paroles du 9. d'Esaïe ne soient figurées. *Le loup habitera avec l'agneau, & le léopard gîtera avec le chévreau: Le veau & le lionceau, & autre bétail qu'on engraisse, seront ensemble, & un petit enfant les conduira. La jeune vache paîtra avec l'ours, &c. L'enfant qui tette s'ébatra sur le trou de l'aspic. On ne nuira point, & on ne fera aucun dommage en toute la montagne de ma sainteté: car la terre aura été remplie de la connoissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui la couvrent.*

Ces dernieres paroles, *Car la terre aura été remplie*, &c. qui n'ont aucun raport avec l'union & la paix des bêtes, nous montrent avec assez de clarté, que c'est-là une description allégorique de la paix & de l'union qui doit être entre les hommes.

Nous n'avons pas de peine à donner un sens de figure à ces paroles du 2. Chapitre des Révélations d'Esaïe, que la montagne de l'Eternel seroit élevée au dessus de toutes les montagnes de la terre. L'absurdité du sens litteral nous fait d'abord comprendre, qu'il faut avoir recours à un sens mistique.

Enfin l'événement ne nous permet point de douter, qu'il faille reconnoître une figure dans cét oracle si beau de Malachie. *Depuis le Soleil levant jusqu'au Soleil couchant, mon nom sera grand au milieu des Nations, & l'on offrira en tous lieux sacrifices de prospérité & oblation pure.* Car puisque nous avons vû que le nom de l'Eternel nôtre Dieu, qui n'étoit autrefois servi qu'en Israël, a été reconnu & adoré depuis le Soleil levant jusqu'au Soleil couchant, & qu'il est devenu l'objet de la con-

fiance & de la dévotion de tant de Nations, qui ne le connoissant point auparavant, espérent en lui, le prient dans leurs besoins, le remercient du bien qu'elles reçoivent, & le reconnoissent pour l'auteur de leur joïe & de leur salut; ce qui fait l'essence de la véritable Religion, & qui vaut mieux que la graisse des bêtes & le sang des victimes : nous ne sçaurions douter que les Nations ne soient entrées dans l'Alliance de Dieu. Quoique nous ne voïons point pratiquer la Loi Cérémonielle de Moïse, l'élévement qui justifie la vérité de cette Prophetie, nous en fournit l'intelligence & nous fait voir que c'est des sacrifices d'actions de graces, & de l'oblation pure de la priére, des aumônes & de la repentance, que Malachie a parlé dans cét oracle si magnifique & si beau.

Que si l'on ajoûte à toutes ces considérations une remarque de feu Monsieur Pascal, qui nous paroît fort essentielle, sçavoir que la sagesse de Dieu a voulu mêler dans les Propheties ce qui regarde le régne spirituel du Messie avec ce qui concerne l'état temporel des Juifs, soit pour attacher davantage le cœur des Juifs, & les obliger à conserver avec plus de fidélité des oracles qui enfermoient toutes leurs esperances, soit pour nous faire regarder l'état temporel des Juifs comme une belle image du régne spirituel du Messie, soit pour couvrir de quelques voiles la grace & la vérité qui ne devoient être clairement révelées qu'en JESUS-CHRIST; soit pour se proportionner aux hommes de ce tems-là, & n'emploïer que les idées qui étoient dans l'esprit des Prophetes, & qui étoient connuës & familieres; soit pour éprouver les hommes, en presentant aux hommes spirituels le sens spirituel caché sous l'envelope des bénédictions temporelles, & permettant que les hommes charnels perdissent le bien spirituel, que leurs passions les empêchoient de discerner,

& ne

& ne fussent touchez que des bénédictions temporelles : nous ne serons point surpris que les Prophetes passent assez souvent de la considération des choses qui regardent l'Eglise & JESUS-CHRIST, à la considération des choses qui regardent Juda & la République d'Israël.

Ainsi, trouvant peu ou point de difficulté dans la lecture des Prophetes, nous benirons Dieu qui nous aura éclairez de sa lumiere, & nous aura conduit comme par la main de la Révélation naturelle à la Révélation Judaïque, & de la Révélation Judaïque aux principes de la Religion Chrétienne, pour acquiescer pleinement à celle-ci, & chercher en elle nôtre consolation & nôtre joïe.

Fin de la I. Partie.

TABLE

TABLE

Des Sections & des Chapitres.

PREMIERE PARTIE.

I. SECTION.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

CHAP. I. *Dessein de cette Section.* pag. 1.
CHAP. II. *Où l'on fait voir en recherchant les principes de nos erreurs, que le sentiment qui établit l'existence de Dieu, n'est point un faux préjugé.* 5
CHAP. III. *Où l'on continuë de montrer, que le sentiment que nous avons de l'existence de Dieu n'est point un préjugé.* 13
CHAP. IV. *Où l'on entre dans l'examen des preuves qui établissent l'existence de Dieu.* 16
CHAP. V. *Où l'on considére les preuves de l'existence de Dieu que la Philosophie nous fournit.* 25
CHAP. VI. *Où l'on continuë à prouver par les principes de la Philosophie, l'existence de Dieu, conjointement avec la spiritualité & l'immortalité de l'ame.* 35
CHAP. VII. *Qu'il y a dans le monde des caracteres de nouveauté qui nous conduisent à la verité de l'existence de Dieu.* 53
CHAP. VIII. *Preuves de l'existence de Dieu par la considération de la societé. Premiere preuve tirée de la suite des générations.* 54

CHAP. IX.

CHAP. IX. *Qu'il y a des caracteres de nouveauté dans la societé humaine qui prouvent l'existence de Dieu.* 59
CHAP. X. *Qu'y ayant un chef du genre humain, il faut qu'il y ait un Dieu.* 68
CHAP. XI. *Preuves de l'existence de Dieu tirées de la considération de nôtre ame.* 70
CHAP. XII. *Considération de l'homme, & en quel sens on peut dire que les autres choses sont pour lui.* 77
CHAP. XIII. *Où l'on fait voir la perfection de l'homme par la considération de ses défauts.* 81
CHAP. XIV. *Où l'on entre dans l'examen des principales difficultez que les Athées opposent à la verité de l'existence de Dieu.* 86
CHAP. XV. *Suites des objections des Athées.* 93
CHAP. XVI. *Où l'on fait divers paralelles des deux sentimens pour montrer l'extravagance des Athées.* 96
CHAP. XVII. *Où l'on continuë de faire voir l'absurdité de l'Athëïsme, en le comparant au véritable sentiment.* 102
CHAP. XVIII. *Où l'on conclud en examinant s'il y a de véritables Athées.* 108

II. SECTION.

Où l'on établit la verité & la néceſſité de la Religion, contre ceux qu'on nomme Déïſtes.

CHAP. I. *Quatre principes qu'il faut prouver opposez à quatre especes de Déïstes.* 111
CHAP. II. *Où l'on établit l'idée de Dieu : Que c'est un Etre nécessaire & qui nécessairement est unique.* 112
CHAP. III. *Que la sagesse, la justice & la bonté*

bonté entrent néceſſairement dans l'idée de Dieu. 117
CHAP. IV. *Où l'on établit la néceſſité d'une Religion en général par l'idée de Dieu.* 124
CHAP. V. *Où l'on établit la verité de la Religion naturelle.* 126
CHAP. VI. *Qu'il y a en nous des principes d'une Religion véritablement naturelle.* 130
CHAP. VII. *Où l'on établit la néceſſité d'une Révélation ajoûtée à celle de la Nature.* 137
CHAP. VIII. *Où l'on établit qu'il y a une diſtinction néceſſaire & naturelle entre le bien & le mal moral.* 145
CHAP. IX. *Où l'on examine les difficultez des Déïſtes.* 151
CHAP. X. *Où l'on continuë de ſatisfaire aux difficultez des Déïſtes.* 156

III. SECTION.

Où l'on établit la vérité de la Religion Judaïque.

CHAP. I. *Recherche de cette Révélation ajoûtée à celle de la Nature, dont on a entrevû la néceſſité.* 167
CHAP. II. *Que la Révélation Judaïque a des caracteres de divinité qui frapent d'abord la vûë.* 170
CHAP. III. *Où l'on continuë d'examiner les caracteres de divinité qui ſont dans la Révélation Judaïque.* 176
CHAP. IV. *Où l'on continuë d'examiner les caracteres de divinité qui ſont dans la Révélation Judaïque par la conſidération des propheties.* 183
CHAP. V. *Que ſuposé que nous trouvions des caracteres de divinité dans la Révélation Judaïque, nous pouvons de cela même nous aſſurer qu'elle*

qu'elle n'a point été essentiellement corrompuë. 192
CHAP. VI. *Où l'on examine les voyes dont la sagesse de Dieu s'est servie pour conserver la Révélation des Juifs pure & invariable.* 196
CHAP. VII. *Où l'on répond aux objections que Spinosa fait contre les Livres de Moïse.* 207
CHAP. VIII. *Où l'on continuë d'examiner les objections de Spinosa sur les Livres de Moïse.* 211
CHAP. IX. *Où l'on continuë à satisfaire aux difficultez qu'on fait sur les Livres de Moïse.* 217
CHAP. X. *Méthode pour prouver la vérité de la Religion Judaïque, nonobstant les fausses subtilitez des incrédules.* 247
CHAP. XI. *Premier monument de la Révélation Judaïque : Qu'il y a toûjours eu parmi les Juifs une Loi de Moïse qui contenoit la substance de leur Religion.* 249
CHAP. XII. *Second monument de la Révélation Judaïque : Que le Pentateuque subsistoit nécessairement avant Esdras ; & que celui-ci n'a pû supposer une nouvelle Ecriture composée de faux événemens.* 254
CHAP. XIII. *Où l'on examine si Esdras n'a point changé la forme de l'Ecriture.* 259
CHAP. XIV. *Troisiéme monument de la Révélation Judaïque : Que la substance de la Loi n'a pû entierement s'effacer du souvenir des Israëlites.* 269
CHAP. XV. *Quatriéme & cinquiéme monument de la Révélation Judaïque.* 273
CHAP. XVI. *Que Moïse n'a pû avoir dessein de tromper les Israëlites.* 282
CHAP. XVII. *Que les miracles raportez par Moïse étant véritables, ils prouvent la vérité de la Religion Judaïque.* 285
CHAP. XVIII. *Examen de quelques difficultez qu'on oppose à la vérité de la Religion Judaïque.* 288
CHAP. XIX. *Où l'on continuë de satisfaire aux diffi-*

difficultez des incrédules, & où l'on montre que la plus forte de leurs objections nous fournit une preuve excélente de la vérité de la Religion Judaïque. 302

CHAP. XX. *Où l'on continuë d'examiner les difficultez des incrédules sur le sujet de la Religion Judaïque.* 318

IV. SECTION.

Où l'on fait voir que la Révélation Judaïque nous conduit à la vérité de la Religion Chrétienne.

CHAP. I. *De la vocation des Païens.* 337

CHAP. II. *Que Dieu devoit traiter une autre alliance avec les hommes plus parfaite que la premiere.* 349

CHAP. III. *Que Dieu devoit apeler les Gentils, & traiter une nouvelle alliance par le ministere d'un Médiateur.* 352

CHAP. IV. *Que Dieu n'a point differé l'envoi du Messie à cause des péchez du peuple.* 358

CHAP. V. *Que la vocation des Païens est un caractere du Messie, & que Jesus-Christ a été marqué fort clairement & fort exactement par les anciens oracles.* 362

CHAP. VI. *Que les Prophetes ont marqué le tems de la venuë du Messie.* 364

CHAP. VII. *Où l'on continuë de considérer le tems que les Prophetes avoient marqué pour la venuë du Messie.* 374

CHAP. VIII. *Où l'on examine les oracles de Daniel qui regardent le tems & la venuë du Messie.* 383

CHAP. IX. *Où l'on prouve que Jesus-Christ est le Messie, par le chapitre 53. d'Esaïe.* 399

CHAP. X. *Où l'on continuë d'examiner les Prophecies*

pheties qui regardent le Messie, & sur tout celles qui marquent le lieu & la maniere de sa naissance. 418

CHAP. XI. *Où l'on examine quelques propheties qui regardent le ministere du Messie.* 423

CHAP. XII. *Où l'on considére les propheties qui regardent la mort du Messie.* 425

CHAP. XIII. *Où l'on examine les propheties qui marquent ce qui est arrivé au Messie aprés sa mort.* 431

CHAP. XIV. *Où l'on satisfait aux principales difficultez que l'on peut former sur le sujet des propheties qui regardent le Messie.* 434

Fin de la Table.

University of Toronto
Library

Not wanted in RBSC

MK/1978

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED